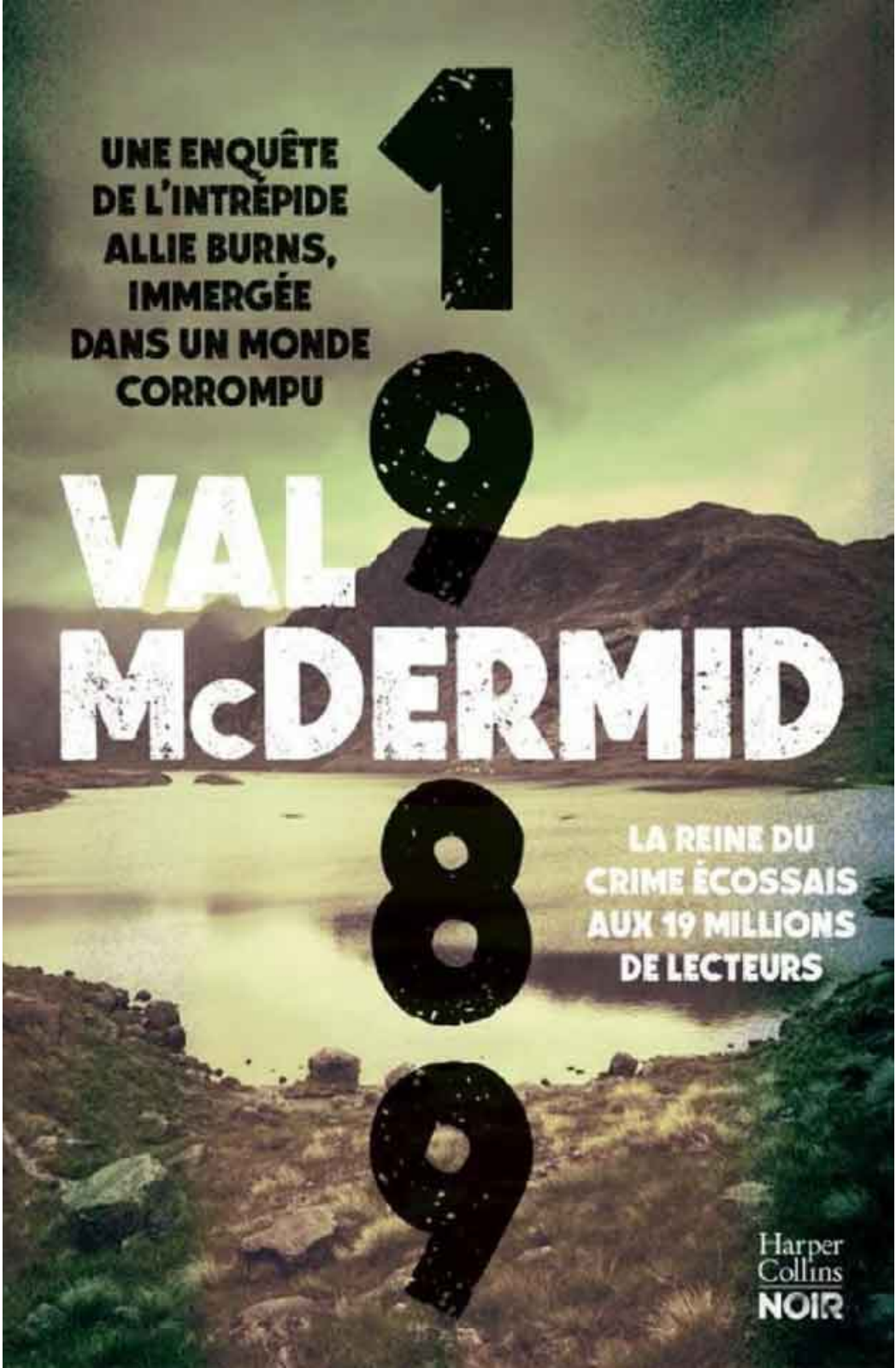
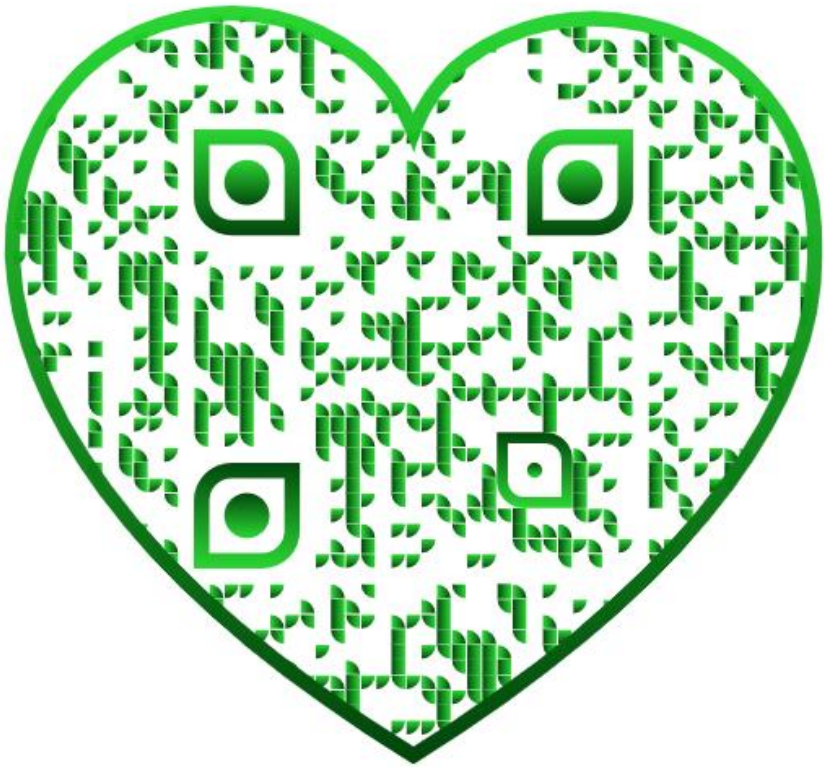
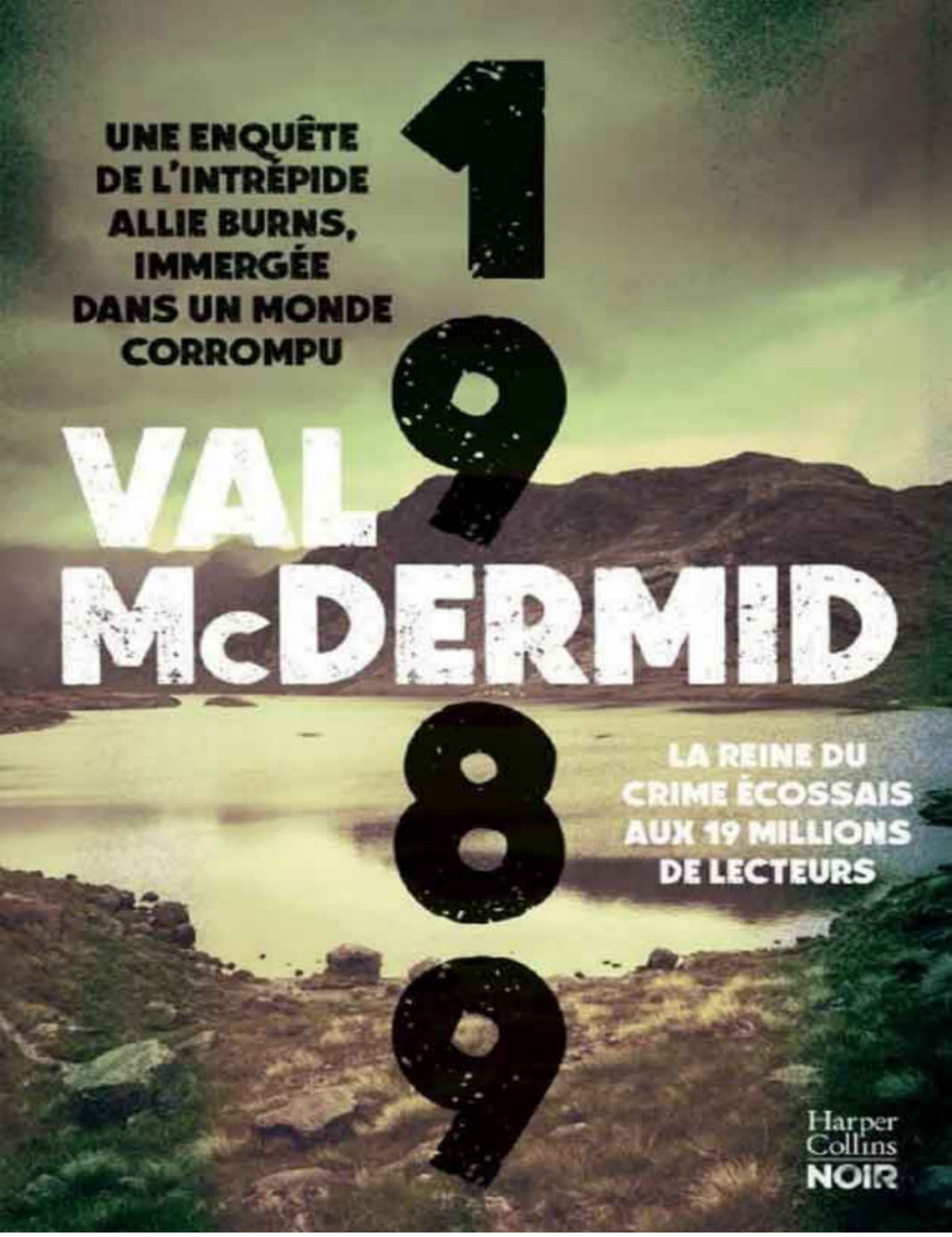

UNE ENQUÊTE DE L'INTRÉPIDE ALLIE BURNS, IMMERGÉE DANS UN MONDE CORROMPU
1989
VAL McDERMID
LA REINE DU CRIME ÉCOSSAIS AUX 19 MILLIONS DE LECTEURS
Harper Collins
NOIR




UNE ENQUÊTE DE L'INTRÉPIDE ALLIE BURNS, IMMERGÉE DANS UN MONDE CORROMPU
1989
VAL McDERMID
LA REINE DU CRIME ÉCOSSAIS AUX 19 MILLIONS DE LECTEURS
Harper Collins NOIR

VAL MCDERMID

1989

Traduit de l'anglais (Écosse) par
PERRINE CHAMBON

Harper Collins
NOIR

Sommaire

Titre

À propos de l’autrice

De la même autrice chez le même éditeur

Dédicace

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Remerciements

Mon top 40 de 1989

Copyright

À PROPOS DE L'AUTRICE

Val McDermid, l'une des romancières les plus accomplies et respectées du Royaume-Uni, a vendu à ce jour plus de 19 millions de livres à travers le monde et est traduite dans plus de 40 langues. Ses séries, couronnées de nombreux prix, et ses romans indépendants ont été adaptés pour la télévision et la radio, notamment *La Fureur dans le sang*, mettant en vedette le profiler, psychologue clinicien, Tony Hill et l'enquêtrice à la tête d'une brigade d'élite Carol Jordan. La première série adaptée des enquêtes de Karen Pirie, une détective écossaise, a été diffusée en 2022. La dernière série de Val, dans laquelle on fait la connaissance de la jeune journaliste Allie Burns, débute en 1979, et suivra la vie d'Allie à dix ans d'intervalle, jusqu'en 2019.

Val a présidé le Wellcome Book Prize en 2017 et a été juge pour le Women's Prize for Fiction et le Man Booker Prize 2018. Elle est récipiendaire de sept doctorats honorifiques et membre honoraire du St Hilda's College d'Oxford. Elle est professeur au Centre d'études irlandaises et écossaises de l'Université d'Otago en Nouvelle-Zélande. Parmi ses nombreux prix figurent le CWA Diamond Dagger récompensant l'ensemble de sa carrière et le prix Theakstons Old Peculier pour sa contribution exceptionnelle à l'écriture policière.

www.valmcdermid.com,
facebook.com/valmcdermid
@valmcdermid sur X

DE LA MÊME AUTRICE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

1979, HarperCollins Noir, 2024 ; HarperCollins Poche, 2025

Pour Jo, à l'occasion de son vingtième anniversaire.
Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

À la réflexion, je crois que les années 1980 ont été une période absolument terrible, épouvantable.
Pete Burns

Quand je repense aux années 1980, j'ai du mal à y croire. Est-ce que j'ai vraiment fait tout ça ?
Cynthia Payne

PROLOGUE

Le temps finit par s'améliorer. C'est seulement quand ses épaules se relâchèrent qu'il comprit à quel point il avait été tendu. Il n'avait qu'une semaine de vacances et, à mesure que les jours passaient, frappés par les bourrasques de l'Atlantique, il avait cru devoir abandonner son projet. Finalement, le quatrième jour, le vent était suffisamment tombé pour qu'il envisage de naviguer. Il avait levé l'ancre à Tobermory Bay par un matin bleu et froid, puis enclenché le moteur pour s'engager dans le chenal, vers le nord-ouest.

Un vent de force quatre soufflait du sud-ouest. Ce n'était pas idéal, mais il hissa les voiles de façon à en tirer le meilleur parti, puis s'élança pour une traversée qui devait durer environ quatre heures, selon ses calculs, jusqu'à Ranaig, après Coll. Il tenait à naviguer à la voile. Il voulait utiliser son moteur le moins possible, de sorte que personne ne puisse deviner la distance qu'il avait parcourue.

Le bateau qu'il avait loué pour la semaine à Tobermory était un pauvre rafiot, mais on s'y habituait vite, et il était facile à manier d'une seule main. La mer était agitée d'une forte houle qui aurait donné mal au cœur à la plupart des gens. Mais il avait appris à naviguer au nord du Pays de Galles et avait bravé la mer d'Irlande par tous les temps. Être seul sur un petit bateau par temps clair ne lui faisait pas peur.

Le vent dans les voiles et l'eau qui sifflait le long de la coque ne le détournaient pas de ses pensées. Depuis des mois, il songeait au meilleur moyen de tuer Wallace Lockhart, échafaudait des scénarios les uns après les autres avant de renoncer, jusqu'à ce que ses réflexions le mènent finalement à cela. Ce plan-là était dans ses cordes, il constituait un juste retour des choses et avait le mérite de ne pas nécessiter d'alibi. Un homme perdrait la vie, mais il était impossible de prédire quand. Lorsque cela se produirait, son ange vengeur serait loin. Le seul inconvénient, c'est qu'au moment de mourir cet homme ne saurait pas pour laquelle de ses infamies il payait.

En début d'après-midi, il baissa les voiles et relança le moteur pour

pénétrer dans la baie de Ranaig, sur la côte Atlantique. Il y avait une petite jetée en bois, exposée aux éléments au-delà de l'estuaire qui protégeait l'île, et il attacha solidement son embarcation à une borne d'amarrage en fer. Saisissant son sac à dos, il grimpa sur la rive. Les deux pieds sur la terre ferme, il prit une longue et profonde inspiration. L'air sentait le sel et les algues, rien d'autre. Il était seul sur l'île, il savait que la femme de ménage et le garde du corps n'étaient là qu'au moment où le propriétaire des lieux était attendu. Or il témoignait devant une commission parlementaire, cette semaine. S'il n'était pas lui-même en train de se défendre publiquement, il serait occupé à surveiller attentivement ses ennemis.

Il n'y aurait personne pour se dresser entre l'intrus et l'objectif qu'il s'était fixé.

Un semblant de sentier s'élevait de la baie pour rejoindre une piste bitumée qui séparait l'hélistation et la maison. Elle était suffisamment large pour qu'y circule la voiturette de golf garée sous un carport à l'arrière du bâtiment, protégée des intempéries sur trois côtés par des parois en rondins de bois. Il traversa la piste et s'approcha en diagonale ; sous ses pieds, le sol recouvert de mousse était spongieux, parsemé de poches de tourbe humide menaçant d'aspirer ses bottes.

Sous l'abri à voiture, il vérifia la position des caméras de sécurité. Le propriétaire de l'île jugeait manifestement qu'il y avait peu de dangers sur Ranaig. Fixées à l'arrière de la maison, les caméras couvraient un vaste panorama incluant la piste. Mais il y avait des angles morts.

Il sortit toutefois de son sac une cagoule qu'il enfila. Des gants. Puis une échelle pliante en aluminium juste assez longue pour lui permettre d'atteindre la gouttière. Celle-ci était en fer forgé, solidement rivée à la façade en pierre et à la bordure du toit à l'aide de gros écrous conçus pour résister aux intempéries charriées par l'océan. Enfin, il glissa un sac plastique informe à son poignet.

Sans plus de précautions, il déplia l'échelle qu'il appuya contre le mur. Il ôta ses bottes, grimpa et se hissa sur le toit en grognant sous l'effort. Il rampa jusqu'à atteindre la première lucarne, tout en longueur. Après avoir serré le poing, il asséna un coup violent dans le carreau. La vitre se fissura, et il recommença. Cette fois, elle se brisa, laissant une ouverture suffisante pour qu'il glisse le bras à l'intérieur et la déverrouille. La fenêtre s'ouvrit brusquement à la faveur d'un coup de vent, il roula dans l'entrebâillement et atterrit dans une chambre.

Tout en veillant à ne pas marcher sur les éclats de verre, l'homme ouvrit le sac plastique et fit tomber la mouette morte sur la moquette. Il l'avait ramassée sur la plage la veille. Quand les employés de Lockhart se présenteraient, ils concluraient logiquement que l'oiseau

s'était écrasé contre le carreau pendant une tempête. Ça arrivait. Rarement, certes. Mais ça arrivait.

Il s'agissait manifestement d'une chambre d'amis. Bien équipée mais impersonnelle. Il sortit sur le seuil et ouvrit la porte suivante. Encore une chambre d'amis. Il traversa le palier, une nouvelle pièce. Il sut que c'était la chambre principale. De grandes baies vitrées donnaient sur la mer avec, au loin, de petites îles et de hautes montagnes. C'était un luxe de se réveiller avec une vue pareille, songea-t-il.

Ce n'était pas la chambre qui l'intéressait mais la salle de bains. Il avait fomenté son plan après avoir lu une interview du propriétaire de l'île dans le magazine *Traveller*, publié par Condé Nast. Dans un encadré, à la rubrique « Mes essentiels de voyage », on retrouvait les accessoires dont il ne se séparait jamais. Parmi le nécessaire de sa victime, il y avait ses vitamines. « Spécialement conçues selon ses besoins par un naturopathe suisse. » Une photo montrait quelques gélules vert foncé éparpillées, composées de deux moitiés bien visibles malgré leur petite taille. Deux cylindres ouverts à une extrémité, emboîtés l'un dans l'autre.

La salle de bains devait faire la taille de son salon à lui. Une baignoire capable d'accueillir un homme très corpulent même une fois remplie d'eau, une double douche séparée. Des toilettes, un bidet et une double vasque. Qu'un homme seul puisse avoir besoin de deux lavabos, ça le dépassait, mais que savait-il d'une existence luxueuse comme celle-ci ? Il ouvrit le placard de la salle de bains et là, parmi les accessoires de toilette et un assortiment de médicaments – il fut particulièrement content d'y trouver une crème soulageant les hémorroïdes –, il avait ce qu'il cherchait.

Il ouvrit le flacon et en sortit une gélule. Il avait lu que leur teinte vert foncé les protégeait des dégradations du soleil. De sa poche, il tira une petite fiole remplie d'une poudre blanche. Avec une infinie minutie, il sépara les deux moitiés du médicament dont il versa le contenu dans le lavabo le plus proche. Puis il remplaça les vitamines par la poudre blanche et assembla de nouveau la gélule. Il la compara avec deux autres du même flacon et fut satisfait. Il referma le couvercle et replaça le contenant exactement au même endroit. Il fit brièvement couler l'eau pour éliminer toute trace des vitamines, puis rebroussa chemin.

La chambre, le palier, la fenêtre. Il eut plus de mal à refermer le loquet mais y parvint. Il descendit le long du toit centimètre par centimètre, rechaussa ses bottes, puis retourna au bateau. Une fois à bord, il ôta ses gants et sa cagoule. Il les jetterait à l'eau pendant le trajet, ainsi que son échelle pliable.

Enfin, il s'autorisa un moment de détente. Il avait une demi-

bouteille de bonne vodka polonaise dans son sac à dos et s'en servit un peu. Il trinqua en silence, but cul sec et étudia son parcours jusqu'à Tobermory.

Il ne savait pas quand le cyanure affecterait sa future victime. Mais ce n'était qu'une question de temps.

1

Un crachin tombait en continu depuis les nuages bas assortis au toit en ardoise de l'église paroissiale de Dryfesdale et aux murs de grès rouge délavés. Le monde n'avait plus qu'une seule couleur : celle du chagrin.

Bonne intro, songea Allie, qui s'en voulut immédiatement d'avoir une telle pensée. Elle était arrivée à l'église avant l'aube, consciente que si elle souhaitait décrocher une exclu convaincante susceptible de tenir jusqu'à l'édition de dimanche, elle devait battre ses confrères de la presse mondiale venus assister à l'hommage après la catastrophe de Lockerbie. La porte principale de l'église était encore verrouillée, mais Allie déambulait à travers les vieilles pierres tombales en grès au moment où une camionnette de fleuriste parut au coin de la rue. Elle serpenta entre les tombes pour gagner l'entrée de l'église. Une femme d'une cinquantaine d'années vêtue d'une salopette en nylon sous une veste de pluie manipulait avec difficulté une quantité impressionnante de fleurs et couronnes.

— Permettez-moi de vous donner un coup de main, proposa Allie, qui se mit à les décharger sans attendre.

— Dieu merci ! Vous êtes de la paroisse ? demanda la femme.

La réponse correcte aurait été : « Non, je suis la rédactrice du *Sunday Globe* pour la région Nord. » Au lieu de quoi, elle dit simplement :

— Je ne pouvais pas vous laisser seule avec tout ça.

Ensemble, elles déchargèrent la camionnette et déposèrent les gerbes dans l'église, en empruntant une porte latérale discrète. Allie jeta un coup d'œil rapide à l'agencement spartiate du lieu, typique de l'Église d'Écosse : bancs en bois tout simples, autel sobre pour la communion et chaire en pierre locale. Au-dessus, la galerie était surplombée par un toit en forme de tonneau dont les panneaux étaient peints en rose, détail inattendu qui contrastait avec les nervures blanches. Vers le fond de l'église, un jeune garçon était assis, tête baissée.

— Oh, mon Dieu ! dit la femme qu'Allie venait de rencontrer. Ça doit être le petit qui a perdu sa mère, son père et son frère.

Allie voyait très bien de qui elle parlait. Il était allé jouer au ping-pong chez un copain. Quand un attentat terroriste avait fait voler en éclats le vol 103 de la Pan Am au-dessus de la petite ville écossaise, une partie des débris avaient anéanti huit maisons. L'une d'entre elles appartenait à la famille du garçon. Quatre jours avant Noël.

À présent, Allie avait une bien meilleure intro.

Avant qu'elle puisse réagir, deux hommes robustes en costume sombre pénétrèrent par la porte latérale, l'air harassé. Ils jetèrent un rapide coup d'œil à la fleuriste et fusillèrent du regard la journaliste, trahie par son imperméable noir ceinturé et ses chaussures à la mode.

— Qui êtes-vous ?

Allie afficha un sourire conciliant. Elle leva les mains, paumes face à eux.

— Je m'en vais, dit-elle.

Le plus jeune des deux s'avéra plus prompt qu'il n'y paraissait. D'un geste rapide, il lui attrapa le bras.

— Pas si vite. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Rien de mal. Je suis journaliste, expliqua-t-elle dans un soupir. Je venais d'arriver, et cette dame semblait avoir besoin d'aide.

D'une main, elle fouilla dans sa poche pour en tirer sa carte de presse.

— Je vais vous laisser tranquilles, si vous voulez bien me…

Elle indiqua de la tête sa main qui la serrait fermement.

— Vous n'avez rien à faire là. Vous n'avez pas honte ? C'est un hommage, pas une conférence de presse, répliqua-t-il sèchement avant de la lâcher. Allez rejoindre les autres parasites.

Allie esquissa un sourire. Quoi qu'il arrive, il ne fallait jamais leur montrer que vous étiez intimidée. En sortant, elle hocha la tête à l'intention de la fleuriste, dont l'expression ne laissait rien deviner.

Pendant ce temps, comme elle s'y attendait, un cordon de sécurité avait été mis en place autour de l'église. Elle ne fut pas étonnée de voir des dizaines d'officiers de police, puisque la Première ministre et l'ambassadeur des États-Unis devaient assister au service en hommage aux deux cent soixante-dix victimes de l'attaque terroriste présumée. Sans parler des sept cents personnes en deuil originaires de la ville et d'ailleurs.

Allie aperçut le groupe de presse, des dizaines de journalistes et de photographes retenus par un second cordon. Rien qui puisse l'intéresser. On était mercredi, et les envoyés spéciaux des quotidiens ici présents détailleraient la cérémonie par le menu. Avec un peu de chance, son exclusivité pourrait tenir jusqu'à dimanche. Mais ça ne nuirait pas de trouver autre chose. Elle garda ses distances et se joignit à la foule grandissante qui patientait sous la pluie dans la rue principale. Elle se plaça en bonne vue du portail, puis sortit un

parapluie pliant de sa besace et l'ouvrit.

Le cortège funèbre commença à apparaître, certains proches des défunts portant un œillet blanc à la boutonnière, d'autres des bouquets à la main, incapables pour la plupart de retenir leurs larmes. Allie avait du mal à imaginer le choc et la tristesse qui les accablaient. Deux semaines après la catastrophe qui avait coûté la vie à deux cent soixante-dix personnes, ils devaient encore naturellement se trouver dans une forme de déni. Si Rona avait compté parmi les victimes de cet événement brutal, Allie doutait qu'elle serait capable de tenir debout, encore moins de pénétrer dans une église sous le regard du monde entier.

Mais, heureusement, elle ne faisait pas partie de la foule endeuillée, même si elle avait parcouru ces rues le soir où l'avion s'était désintégré, éparpillant des débris et des restes humains dans toute la ville et les champs alentour, transformant les rues en rivières de sang. Allie avait trébuché sur des rivets épars et s'était entaillé la jambe sur un morceau de métal déchiqueté, elle avait respiré cette odeur terrible de brûlé, elle avait parlé à des habitants qui parvenaient à peine à articuler des phrases. Elle n'était pas passée loin, mais le chagrin d'aujourd'hui ne lui appartenait pas. La compassion, la pitié, la colère, oui. Mais pas le chagrin.

Allie prit conscience que, pour la première fois depuis deux semaines, on n'entendait pas le ronronnement des moteurs dans le ciel. Les hélicoptères militaires qui avaient sillonné les airs en quête de débris étaient absents, sans doute par respect. Il n'y avait pas non plus de circulation dans les rues. Elles étaient comme figées dans la pesanteur. Allie ne s'était jamais trouvée au milieu d'une foule aussi silencieuse. Aucune conversation autour d'elle, aucune conjecture sur les personnalités qui assisteraient à la cérémonie. Pas même de condamnation des terroristes présumés, ni d'hypothèses sur les responsables de l'attentat. Seul le crépitement discret du crachin sur les parapluies.

Quand les personnalités apparurent à la grille de l'église, elle entendit une rumeur sourde parcourir l'assistance. La Première ministre et son mari, le leader de l'opposition, l'ambassadeur des États-Unis, une collection de visages plus ou moins connus, issus du monde politique. Et, sur leurs talons, la silhouette de Wallace « Ace » Lockhart, reconnaissable à sa corpulence. Un bon mètre quatre-vingt-cinq, jambes solides, carrure de boxeur poids lourd qui aurait mal tourné, le magnat de la presse était engoncé dans un manteau noir à double boutonnière doté d'un col d'astrakan. Il avait complété sa tenue par l'incontournable chapeau de feutre qu'Allie le soupçonnait de porter uniquement parce qu'il lui conférait, croyait-il, une ressemblance avec Churchill, en particulier quand il fumait l'un de ses

Cohiba Esplendidos.

Typique d'Ace Lockhart. Imposer sa présence lors d'une cérémonie où il n'avait pas sa place sinon pour s'y afficher dans une mise en scène bizarre, comme il savait le faire. Ace Lockhart, le seul responsable de tous les maux actuels d'Allie. Comme si la journée n'était pas assez difficile, voilà qu'apparaissait le bourreau qui lui trancherait la tête.

Elle envisagea de s'éclipser avant que le cortège funèbre quitte l'église. Tout pour ne pas voir son patron deux fois dans la même journée. Mais elle n'eut pas le temps de s'échapper dans la foule car il tourna la tête, comme attiré par les yeux chargés de rancœur de la journaliste. Leurs regards se croisèrent, et elle comprit que cela ne valait pas la peine qu'elle parte avant lui. Si ses années passées dans des rédactions nationales carburant à la testostérone lui avaient appris une chose, c'était de ne jamais alimenter le feu d'un tyran.

Or elle avait suffisamment côtoyé Ace Lockhart pour savoir quel genre de tyran il pouvait être. Elle était en charge du service investigation du *Sunday Globe* quand Lockhart avait acheté le groupe Globe & Clarion, après le démantèlement des syndicats de presse par Rupert Murdoch. Lockhart avait décrété que les enquêtes n'étaient pas rentables : trop de temps investi par rapport aux résultats, d'après lui. Car, à ses yeux, le seul résultat valable se mesurait en termes financiers, et non en respect ni en autorité morale. Ensuite, il avait jugé que la rédaction du Nord leur faisait perdre de l'argent, elle aussi. Il avait viré tout le monde sauf Allie, deux journalistes spécialisés dans le foot et un photographe. Le reste serait confié à des pigistes.

Pour couronner le tout, il lui avait donné le statut ridicule de rédactrice pour la région Nord. Quel chef de pacotille ! Il épuisait les pigistes, harcelait les sources, courait après les gros titres et privait Allie du genre d'articles qui la faisaient vibrer. Il avait vidé de son sens ce job pour lequel elle avait tellement bataillé, puis lui avait tendu un calice empoisonné en testant sa magnanimité. Parce que le sort réservé à ses collègues était pire. Allie le savait et s'en voulait encore d'être entrée dans le petit jeu pervers de Lockhart. Désolé, plan de restructuration.

Elle releva donc le col de son manteau pour se protéger du froid, heureuse de la doublure en polaire de ses bottes montant à mi-mollet. Rona les avaient reçues en cadeau lors d'une séance photo de mode pour le magazine *She* ; sa compagne traitait par le mépris toute paire de chaussures (hormis de marche) dont le talon mesurait moins de cinq centimètres, et Allie en avait profité.

Allie patientait sans pour autant être oisive. Jamais. Elle observait tout, la foule, la police, ses collègues journalistes. Elle ouvrait les oreilles aussi, à l'affût de tout ce qui pourrait ajouter couleur ou

texture à l'article qu'elle écrirait pour l'édition de dimanche. Ou d'une piste susceptible d'intéresser l'un des pigistes avec qui elle collaborait dorénavant, à défaut de collègues. Elle n'était peut-être plus journaliste d'investigation, mais les intuitions qu'elle avait passé dix ans à cultiver ne se laissaient pas mourir aussi vite.

Il était impossible d'échapper à la cérémonie : les chants portaient jusqu'à l'extérieur, ainsi que le son indistinct des prières, des lectures et des éloges funèbres qui s'échappaient de l'église, retransmis en direct. La ministre déclara que le pardon devait l'emporter sur la vengeance. Comme s'il y avait un coupable sous la main pour se venger ! songea Allie.

Les portes s'ouvrirent enfin, et les familles endeuillées émergèrent, tête baissée à cause du chagrin ou du mauvais temps. Leurs tenues noires les rendaient presque indistinctes. À leurs côtés Lockhart s'avançait, menton levé, sourcils froncés, toisant l'assistance. Au moment d'atteindre la rue, il quitta le cortège pour s'approcher d'Allie. Il se pencha vers elle et lui dit sur un ton sirupeux qui contrastait, comme toujours, avec la dureté de ses paroles :

— Burns. Prenez soin de me mentionner dans votre article de dimanche. Il y a deux photographes du *Sunday Clarion* présents, ils vous laisseront choisir une photo.

Puis il afficha un sourire à l'intention de tous, y compris d'Allie. Il leva la main, comme pour la saluer avant de se raviser. *Voilà qui ne lui ressemble pas.*

La nouvelle année n'avait commencé que depuis quatre jours, et Allie se haïssait déjà d'obéir au doigt et à l'œil à ce monstre d'égoïsme qu'était Ace Lockhart. Une fois de plus, elle se demanda comment ses rêves et ses ambitions avaient pu tomber si bas.

2

Quand Allie ouvrit la porte d'entrée, elle fut accueillie au son de l'album *Watermark* d'Enya et par leur border terrier, Germaine, dont la queue s'agitait comme un métronome entêté, qui se jeta sur elle. Allie se pencha pour lui caresser les oreilles, puis suivit la musique. On était seulement mercredi mais, quand Allie pénétra dans leur cuisine après la tristesse de Lockerbie, elle se serait crue un samedi soir de fête. Les restes d'un plateau de fromage jonchaient la table, et Rona siégeait, prête à raconter la chute d'une anecdote qu'Allie avait déjà entendue mais appréciait toujours. Son chemisier de soie mauve chatoyait dans la lumière, ce qui ajoutait une petite touche théâtrale à son histoire. Trois de leurs amis étaient assis autour d'elle, captivés et gloussant déjà. L'espace d'un instant, personne ne remarqua Allie, et elle observa la scène. Elle réunissait ceux qui les avaient accueillies à bras ouverts à leur arrivée de Glasgow six ans plus tôt. Grâce à qui elles se sentaient moins exilées.

Alix Thomas, batteuse de rock et productrice de disques, passionnée, novatrice et provocante, avec sa chevelure aux boucles noires éclatantes héritées de son père barbadien et son visage anguleux où brillaient de surprenants yeux verts qu'elle tenait de sa mère de Manchester, arborait un survêtement noir imitation Sergio Tacchini ; Jess Jones, chercheuse en chimie chez un géant pharmaceutique, jolie blonde aux yeux bleus dont la beauté cachait une intelligence sans compromis et une répartie cynique qui déstabilisait quiconque tentait de la prendre de haut, portait comme à son habitude une chemise blanche repassée et un jean ; et Bill Mortensen, un détective privé dont les allures de Viking blond contrastaient avec son goût pour les affaires noires, et dont les talents d'informaticien n'avaient d'égal que son entêtement à trouver la femme de sa vie, quête probablement entravée par sa passion pour les polos aux couleurs vives et les pantalons chinos froissés. Ils étaient entrés l'un après l'autre dans la vie d'Allie et Rona ; à présent elles avaient du mal à se souvenir de la réclusion forcée qu'elles avaient menée à Glasgow. Là-bas, c'était déjà suffisamment difficile de se faire respecter en tant que femme ; afficher leur homosexualité aurait été

un suicide professionnel pour les deux journalistes.

Elles avaient réussi pendant des années à ne pas se faire repérer en conservant chacune leur logement, même si elles se retrouvaient la nuit chez l'une ou l'autre. Mais Allie était arrivée à saturation le jour où la rédaction lui avait confié un article sur une assistante sociale qui avait abandonné ses quatre enfants à la charge de leur père chauffeur de poids lourd, pour aller vivre avec une femme. Une ancienne cliente à elle, par-dessus le marché, pour satisfaire le côté salace du journal. Après quelques recherches, Allie avait découvert que le mari s'était montré violent envers sa femme. Mais, quand elle en avait parlé au rédacteur adjoint, il s'était littéralement frotté les mains.

— C'est encore mieux, Allie. Cette mère indigne laisse ses gamins avec un mari violent. Magnifique !

Comme il fallait bien qu'elle écrive cet article, elle l'avait rendu le plus ennuyeux possible – une femme forcée d'abandonner ses enfants à cause d'un mari violent – mais, à la publication, son texte avait été transformé par le secrétariat de rédaction en un papier racoleur d'une demi-page dont l'homophobie le disputait à la misogynie.

Elle avait donc fait savoir qu'elle cherchait un job à Manchester, une ville rebaptisée par les tabloïdes, au choix, capitale des homos, de la violence ou de la folie. Deux mois plus tard seulement, elle apprit que le *Sunday Globe* cherchait à renforcer son service investigation dans le Nord. Elle eut l'impression d'un miracle : le job de ses rêves, précisément dans la ville où elle voulait habiter. Sa seule interrogation concernait les conséquences que cela pouvait avoir sur sa relation avec Rona.

Elle n'aurait pas dû s'inquiéter. Rona avait poussé un cri de joie, l'avait serrée très fort contre elle et avait saisi la bouteille de Lanson Black Label qui attendait au frigo une occasion à célébrer.

— Manchester, mais c'est génial, bon sang ! avait-elle lancé en trinquant avec Allie. Une chronique à chaque coin de rue. Avec mes contacts, je vais être dans mon élément.

— Je ne comprends pas…

— En free-lance, Allie. Je peux arrêter la rubrique féminine du *Daily Clarion* pour couvrir enfin les sujets que j'aime. La mode, le design, la musique, le théâtre. *Coronation Street*, dit-elle les yeux brillants. C'est un monde nouveau qui s'ouvre à nous, Allie.

Et apparemment, c'était le cas. Allie avait vendu son appartement, Rona avait loué son cottage en bout de ruelle avec sa fresque d'Alasdair Gray, et elles avaient acheté la maison de Chorltonville après un emprunt qui paraissait toujours énorme aux yeux d'Allie. Mais l'argent avait commencé à rentrer, grâce à son salaire plus élevé et au flot d'articles de Rona, visiblement intarissable. Elles avaient exploré la sous-culture gay de la ville, d'abord avec prudence, puis

plus ouvertement à mesure que leurs inquiétudes disparaissaient, et s'étaient ainsi fait des amis.

À présent, Allie regardait sa compagne, enjouée et pleine d'assurance, ses cheveux blond doré dans la lumière vive de la cuisine, et elle ressentit cette familière bouffée de fierté et d'amour, toujours aussi puissante après presque une décennie depuis leur premier baiser.

— Mais Chaz s'était trompé de numéro de chambre, racontait Rona en intensifiant le suspense dans sa voix. Au lieu de 354, il avait dit au gardien de nuit 345. Voilà pourquoi, mes amis, j'ai été réveillée à 4 heures du matin dans ma chambre d'hôtel par un photographe nu.

Comme tout le monde éclatait de rire, Rona se leva d'un bond et traversa la pièce pour prendre Allie dans ses bras.

— Tu es rentrée, lui murmura-t-elle à l'oreille avant de lui déposer un doux baiser au coin de la bouche.

Elle attira Allie vers la table, où Alix lui avait déjà servi un verre de rouge.

— Comment c'était ? demanda Jess tandis qu'Allie ôtait son manteau et buvait une longue gorgée de vin.

— Épuisant. J'ai l'impression d'avoir navigué au milieu de la tristesse de tous ces gens, répondit Allie dans un soupir avant de remarquer l'air inquiet de Rona. Mais ils se sont tous montrés tellement dignes.

— Je suis impressionné que personne n'ait crié à la vengeance, dit Bill.

— Je pense que les familles sont encore sous le choc. Dès que les services de renseignement auront identifié avec certitude les commanditaires, tu peux être sûr qu'il y aura des représailles, affirma Jess en tendant la main vers une grappe de raisin dont elle arracha quelques grains pour les poser dans une assiette devant Allie, accompagnés de quelques biscuits à l'avoine. Mange, ajouta-t-elle en poussant vers elle les restes de fromage.

— Désolée, on a terminé le bœuf Stroganoff, déclara Alix.

— J'ai pas très faim, répondit Allie en coupant un morceau de lancashire friable et un autre de camembert. Comme si les obsèques n'étaient pas suffisamment dures, ce fichu Ace Lockhart a cru bon de me faire la leçon.

— Comment ça ? demanda Alix en se penchant en avant, sourcils froncés.

Tout le monde connaissait les histoires de Lockhart et sa guerre de tabloïdes avec Rupert Murdoch. À travers Allie, ses amis avaient l'impression de découvrir l'envers du personnage haut en couleur avec qui le reste des médias entretenait une relation d'amour/haine. Ils le méprisaient mais ne pouvaient lui résister, c'était un sujet inépuisable.

Allie poussa un soupir.

— Il veut flatter son ego, comme d'habitude. Il m'a aperçue en entrant dans l'église, puis m'a interceptée après pour me demander de le mentionner dans mon article de dimanche. Ça m'exaspère. Il bousille ma carrière et s'attend ensuite à ce que je rejoigne son fan club.

— Il pense sûrement qu'il l'a construite, et non détruite, observa Jess. Après tout, il a viré l'intégralité de la rédaction du Nord, sauf toi. Je parie qu'il te croit redevable à jamais.

Rona ouvrit une autre bouteille et remplit les verres.

— S'il daigne t'accorder la moindre pensée. Les gens comme nous, on est juste de la poussière sous les roues de son carrosse.

Allie esquissa une grimace.

— Assez parlé de Lockhart. Désolée de l'avoir mentionné. Allez, changez-moi les idées, les amis. Quelqu'un a forcément passé une meilleure journée que moi. Jess, quoi de neuf ?

— Eh bien, croyez-le ou non, mais j'ai eu une semaine assez trépidante. Ma boîte se prépare à un essai clinique de thérapie combinée pour empêcher les personnes séropositives de développer une pneumocystose. On est enthousiastes, parce que c'est une infection qui peut être fatale pour les patients atteints du SIDA. J'ai aussi appris aujourd'hui qu'un des groupes de recherche pense avoir des pistes prometteuses pour un vaccin contre le SIDA.

— Ça changerait tout, intervint Bill.

— Tu m'étonnes, dit Jess. J'envisage de postuler pour rejoindre l'équipe. Mais ça se déroulera sans doute dans notre labo de recherche de Groningue, et je suis pas sûre de vouloir déménager en Hollande.

— C'est super plat, la Hollande, commenta Rona. Les collines te manqueraient.

— C'est surtout des soirées comme celle-ci qui me manqueraient, répliqua-t-elle en faisant une grimace, alors que la bande-son des *Chariots de feu* commençait. Enfin, peut-être pas la musique.

Allie haussa les épaules.

— C'est juste pour l'ambiance. Mais tu sais, Jess, nous, on a déménagé, et c'est la meilleure décision qu'on ait prise.

— La meilleure après une autre, la corrigea Rona avec un sourire taquin. Jess, tu devrais foncer, vraiment. Ce sera difficile pour tout le monde, mais il y a des vols quotidiens pour Amsterdam, et on irait te voir. En plus, y a plein de super lesbiennes là-bas pour égayer ta vie.

— Sans compter que ce serait hyper excitant pour toi de participer à une recherche de pointe qui pourrait changer le monde, ajouta Alix. Bill, tu te rappelles Matt Singleton ?

Bill tira sur sa barbe.

— Le bassiste ? Celui qui jouait avec Trudge ? T'étais pas dans les Anarcho-Syndicalistes avec lui, à l'époque ?

— Quel super nom ! gloussa Jess.

— Meilleur que nos morceaux, crois-moi. Ça explique qu'on en parle au passé. Mattie se débrouillait systématiquement pour être le meilleur musicien dans des groupes médiocres alors, quand j'ai lancé le studio, je l'ai recontacté. On a toujours besoin de bons musiciens de studio, tu sais ?

Elle sortit sa pochette à tabac en cuir et se mit à rouler un joint avec une désinvolture dictée par l'habitude, avant de poursuivre :

— Je savais qu'il prenait de l'héroïne, mais pendant longtemps il a donné l'impression que c'était lui qui contrôlait le truc, et non l'inverse, expliqua-t-elle en émiettant un peu d'herbe dans son tabac. Mais parfois le besoin est plus fort que la raison, et il a partagé ses seringues.

Elle poussa un soupir. Allie connaissait déjà la suite.

— Et bam ! le SIDA lui est tombé dessus.

— C'est cher payé pour un moment de bêtise, dit Rona.

Ils le savaient tous, être séropositif était une condamnation. Ce n'était qu'une question de temps avant que le SIDA vous atteigne. Peu importe qu'il vienne en rampant ou au galop, le résultat était le même.

— Ouais. Donc ce que j'ai fait aujourd'hui, Allie, m'a fendu le cœur. Je suis allée voir ce pauvre vieux Mattie. Il n'est pas encore mort mais ça ne saurait tarder, il est au seuil.

Elle força un sourire sans joie avant de lécher la partie adhésive du Rizla pour refermer le joint avec une précision d'experte.

Allie prit la main d'Alix, au moment où Bill posait un bras sur son épaule.

— Quelle merde ! commenta-t-il.

Alix lâcha un rire feint.

— Ouais, je me demande bien où je vais pouvoir trouver un bon bassiste, maintenant.

Elle ôta sa main de celle d'Allie pour allumer son briquet. Elle tira longuement sur le joint avant de le passer à Bill.

— Est-ce que quelqu'un s'occupe de lui ? demanda Jess.

— Il est au service de désintox de Prestwich. Enfin, ils appellent ça de la désintox, mais c'est plutôt un mouroir, dit-elle avant de se reprendre. C'est injuste de parler comme ça, je suis désolée. Le personnel est super. Ils soignent aussi des patients séropositifs qui n'ont pas encore pleinement développé le SIDA. Ils les aident à rester clean sans retomber dans l'héro, expliqua-t-elle en regardant Allie droit dans les yeux. Tu sais ce qui est marrant ? Ce service de quinze places dans le nord de Manchester ? La moitié des gens viennent de chez toi.

Sincèrement perplexe, Allie demanda :

— Comment ça, de chez moi ?

— Ils arrivent d'Écosse. Y a pas que le whisky que vous exportez maintenant. Y a les junkies, aussi.

3

À travers les vitres teintées de la Jaguar, il n'y avait rien qui puisse distraire Genevieve Lockhart. L'étendue grise de l'autoroute qui l'emmenait de l'aéroport jusqu'à la maison de son père était déjà anonyme de jour ; mais, à la nuit tombée, elle aurait pu se trouver n'importe où. Genevieve se demandait pourquoi ce dernier l'avait convoquée. Il avait élevé sa fille unique dans l'optique qu'elle hérite de l'empire qu'il avait bâti avec une détermination tenace, elle n'avait pas eu d'autre choix que de céder. Il lui avait toujours présenté cela comme une perspective enthousiasmante. Mais il aimait cultiver le mystère, et elle ignorait pourquoi il lui avait fait quitter un dîner avec des amis pour embarquer dans l'hélicoptère privé d'Ace Media. Cette ignorance générait en elle une certaine inquiétude.

Ils sortirent de l'autoroute et s'engagèrent dans une large rue bordée d'immeubles. Tout à coup, ceux-ci cédèrent la place d'un côté à de hautes grilles surmontées de pics derrière lesquelles se dressait une haie d'arbres ancestraux, dénudés à cette époque de l'année mais qui, en été, se déclinaient en nuances de vert : tilleuls, sycomores, chênes, hêtres, bouleaux, aulnes et sorbiers côte à côte, leurs troncs dissimulant le parc derrière. Quatre cents mètres plus loin, la voiture bifurqua dans une allée. Le chauffeur appuya sur le bouton d'une télécommande, et le portail en fer forgé élaboré s'ouvrit par à-coups.

Chaque fois qu'elle arrivait ici, Genevieve ne pouvait retenir un sourire. S'il existait quelque chose qui rendait hommage à la carrière de son père, c'était Voil House. La demeure palladienne avait été construite grâce aux bénéfices de la traite des esclaves et était remplie d'objets précieux : mobilier, peintures, céramique et argenterie. L'immense parc avait été conçu pour mettre en valeur une collection inégalée d'essences rares. La collection de rhododendrons à elle seule était exceptionnelle. Le dernier des Voil, Sir Alexander, était mort sans descendance en 1956, laissant un testament d'une précision redoutable. La maison et le terrain étaient légués à la municipalité de Glasgow à condition que la collection de plantes soit entretenue et ouverte au public pour le prix d'un ticket de métro. La maison et son contenu devaient demeurer intacts et non accessibles au public. Si la

municipalité ne s'acquittait pas de ces obligations, le bien devait être vendu dans son intégralité au plus offrant et les recettes reversées à la Société royale d'horticulture. La municipalité avait saisi les tribunaux pour modifier les termes du legs, en vain. Ils se retrouvaient avec un trésor inutile sur les bras.

Un sauveur inattendu s'était présenté : Wallace Lockhart. En échange d'un loyer modique, il avait accepté d'entretenir la propriété. Rien dans le testament ne stipulait que le mobilier devait rester à l'endroit où il se trouvait au moment de la mort de Sir Alexander Voil, si bien qu'Ace avait mis au grenier tout ce qu'il n'appréciait pas. La salle à manger et l'un des salons avaient conservé leur magnificence pour impressionner les visiteurs, mais dans les pièces que Genevieve et lui utilisaient au quotidien il avait préféré le confort et la modernité. La seule chose sur laquelle la municipalité avait refusé de déroger, c'était l'installation d'une hélistation sur la propriété.

Ce soir-là, Genevieve le trouva dans la pièce qu'il appelait sa tanière. De la taille d'un demi-terrain de foot, elle était meublée de grands canapés, de tables au plateau de marbre, d'un placard à alcool bien fourni et du plus gigantesque écran de télé que Genevieve avait jamais vu. Sur les murs, les portraits aux cadres dorés avaient cédé la place à des photos d'Ace en compagnie de chefs d'État et de stars de cinéma. Il était vautré dans l'unique fauteuil, conçu sur mesure, les pieds reposant sur un large pouf en cuir. Ses chaussures gisaient là où il les avait enlevées, et sa cravate était en boule sur le tapis à côté de son fauteuil. Posé en équilibre sur son ventre tendu comme une peau de tambour, un verre contenant une faible dose de ce qui était, elle le savait, un whisky pur malt rare et ridiculement cher. Il utilisait cette rareté comme prétexte à sa parcimonie ; Genevieve soupçonnait que c'était davantage lié à son besoin de tout contrôler. Elle ne l'avait jamais vu ivre.

— Ah, Genny, grogna-t-il en levant la main en guise de bonjour.

— Salut, Ace.

Elle traversa la pièce et lui déposa un bisou sur le front.

Mettant la télé en sourdine, il indiqua le placard à alcool d'un mouvement de la tête.

— Sers-toi un verre.

Il plongea la main dans le bol de Twiglets posé sur la table basse et en enfourna une poignée dans sa bouche.

— Ne baisse pas le son pour moi. Je sais que tu ne supportes pas de rater les infos.

Elle se servit un grand verre de tio pepe. Quand elle se retourna, elle aperçut une image de la cérémonie de Lockerbie à l'écran.

— Tu y étais, non ?

Il avala sa bouchée et poussa un grognement.

— Maggie en a fait tout un plat. Ces gens, ils ne savent pas ce qu'est la tragédie. Il y a eu combien de morts avec cette bombe ? Deux cent soixante-dix, putain. Les nazis en ont massacré plus que ça dans mon shtetl. Pourtant on n'a pas organisé de cérémonie en leur mémoire. On n'a pas vu de Première ministre se tapoter les yeux avec un mouchoir pour les miens.

— Ils avaient des familles eux aussi, ceux qui sont morts dans le vol 103 de la Pan Am, Ace, protesta-t-elle. Ils souffrent comme tu as souffert quand ta famille a été éliminée.

Il lâcha un gros soupir.

— Je sais, ma chérie, je sais. Et je ne suis pas insensible à leur chagrin, individuellement. Mais je peux pas m'empêcher de penser que ce genre d'hommage public est de la pure complaisance. Parmi les gens qui étaient là aujourd'hui, combien étaient personnellement touchés ? Ce n'est guère plus qu'une mascarade de chagrin, ce n'est pas sincère.

— N'empêche. Tu vas l'étaler sur les cinq premières pages de toutes tes publications demain. Le *Sunday Clarion*, le *Globe*, le *Mercury*. Ils rivaliseront pour la une la plus tire-larmes.

Il but une gorgée de sa boisson.

— C'est ça le showbiz, Genny. Ça fait vendre des journaux. Mais je te parie que personne dans cette foule ne prendra son chagrin pour le transformer en quelque chose, y compris ceux qui sont affectés personnellement. Pas comme je l'ai fait, moi.

C'était une histoire que Genny connaissait tellement bien qu'elle aurait presque pu en mimer les paroles. Le village dans les territoires contestés de l'est de la Pologne. L'arrivée des nazis et le regroupement des juifs. Le son des fusils, le crépitement du feu. Les hurlements. Et Chaim Barak qui était resté caché dans le tas de fumier de l'étable jusqu'à ce qu'un silence étrange s'abatte sur le shtetl. Puis la fuite, les nuits à dormir dans les fossés, les journées à se nourrir de racines et de baies, la prise de contact avec l'armée polonaise en déroute du général Anders. Puis le Moyen-Orient, l'enfer de Monte Cassino, la médaille de la bravoure, la libération de Berlin, la découverte d'une planque remplie de documents scientifiques allemands et l'idée géniale de s'en servir. « La libération du savoir » comme il le qualifiait lui-même. Même Genevieve reconnaissait qu'il avait agi sans scrupule, à ce moment-là. Mais, en 1945, les scrupules étaient rares.

Elle le laissa dérouler l'histoire, puis dit :

— Espérons que les Américains n'utiliseront pas ce drame comme prétexte de revanche.

Elle se recroquevilla dans le coin d'un des canapés.

— Ils ne savent toujours pas qui accuser. Le pari le plus probable serait la Libye, mais ils manquent cruellement de preuves.

Une nouvelle bouchée de Twiglets accompagnée d'une minuscule gorgée de whisky.

— Alors pourquoi suis-je là, Ace ? Est-ce qu'on va discuter des préparatifs pour notre grande fête l'année prochaine ?

Il eut un bref moment de surprise, rapidement dissimulé derrière un sourire.

— Qu'est-ce qu'on fête, exactement ?

— Ne me dis pas que tu as oublié ? Glasgow, capitale européenne de la culture en 1990 ? Je pensais qu'on allait prévoir des événements culturels extravagants pour afficher notre nom partout ?

Une certaine espièglerie transparaissait dans son ton léger.

Il agita la main vers elle.

— Je suis sûr que quelqu'un de moins bien payé que toi peut se charger de ça.

— Alors, dans ce cas, pourquoi tu m'as demandé de venir ?

Il la gratifia de son plus aimable sourire.

— Ton vieux papa veut passer du temps avec toi, ça ne te suffit pas ?

— Si c'était le cas, tu n'aurais pas envoyé l'hélico, rétorqua-t-elle, moqueuse. Tu es trop radin. Tu m'aurais suggéré de prendre le train de nuit.

Son sourire se transforma en une grimace exagérée de clown triste, et il haussa les sourcils.

— Heureusement que mes ennemis ne me connaissent pas aussi bien que toi.

Il redressa sa lourde masse dans le fauteuil, son ventre ballottant indépendamment du reste de son torse.

— J'ai quelque chose d'important à te confier. Ça ne me concerne pas, c'est au sujet de l'entreprise.

— Tu sais que je suis très dévouée.

Voyant l'air sérieux de son père, Genevieve se redressa, les pieds plantés dans le sol. Le décès tragique de sa mère avant ses cinq ans signifiait que personne n'était là pour tempérer les ardeurs de son père. Et quand les événements se retournaient contre lui, comme ils avaient parfois la témérité de le faire, c'était à elle de lui remonter le moral et de le consoler de sa déception et de sa rage.

— Tu connais ma devise. Quand une occasion frappe à la porte, ouvre-la en grand.

Lockhart se hissa debout et avança vers la boîte à cigares posée sur le placard à alcool.

— Eh bien, ce soir, l'occasion a fracassé notre porte arrière avec un bélier.

Il sortit un cigare qu'il tripota avant d'en couper l'extrémité. Tandis qu'il regagnait son fauteuil, il l'alluma avec un vieux Zippo en

cuivre qu'il utilisait depuis 1942 et en tira une bouffée.

— L'Amérique, Genny. L'Amérique.

Genevieve ne savait pas de quoi il parlait. Mais elle s'abstint de commentaire, habituée à ce que son père pose le décor avant d'en venir au fait. Elle se contenta de hocher la tête pour l'encourager.

— Parmi la foule endeuillée aujourd'hui, il y avait Simon Levertov.

C'était un nom qu'elle connaissait bien. Levertov était à la tête d'un empire familial qui contrôlait un réseau de journaux locaux en pleine expansion à travers le Midwest. Parmi ses titres phares se trouvaient les quotidiens de villes comme Chicago, Minneapolis-St Paul, Cincinnati et Indianapolis. L'exception, c'était le *Daily Globe* de New York. Rupert Murdoch avait bien failli l'acheter, mais la famille l'avait repoussé. La rumeur courait que les tabloïdes de Murdoch laissaient un goût amer aux Levertov. Le père de Genevieve n'avait eu de cesse, depuis lors, de courtiser la famille.

— Qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Vingt-cinq étudiants de Syracuse se trouvaient dans l'avion. Les Levertov possèdent l'un des journaux de la ville.

Elle hocha la tête pour montrer qu'elle comprenait.

— Tu as pu lui parler ?

Il expira un nuage bleuté de fumée odorante.

— Il est venu me trouver. Ils sont prêts à vendre le *Globe*. C'est parfait pour nous. Ça nous met un pied prestigieux aux États-Unis, c'est un tremplin vers de nouveaux marchés.

Genevieve savait à quel point son père convoitait le *Globe* de New York. Il adorait avoir des territoires à conquérir mais, au-delà de ça, il aimait tout ce qui sentait la victoire dans son combat de coqs contre Rupert Murdoch. Remporter un trophée après lequel courait le baron australien de la presse, c'était plus qu'une cerise sur le gâteau. Mais cela ne signifiait pas que c'était le bon choix. Prudente, elle répliqua :

— S'ils veulent se débarrasser du *Globe*, c'est pour une bonne raison, Ace. Le journal perd de l'argent, et son tirage baisse à vue d'œil.

— Évidemment, dit Lockhart en balayant la remarque d'une main comme s'il s'agissait d'une mouche agaçante. Parce que les Levertov ne savent pas comment produire un journal intéressant qui s'adresse à l'homme du peuple.

La voyant froncer les sourcils, il ajouta rapidement :

— Et à la femme, bien sûr, Genny. Mais, s'il était entre nos mains, la tendance pourrait s'inverser. J'enverrai ma meilleure équipe de Londres pour lancer l'affaire, et on montrera à New York qu'ils sont passés à côté de quelque chose.

Sa passion évidente pour la presse et le pouvoir qu'elle conférait était irrésistible. La joie furieuse que lui procurait la réussite avait

contaminé Genevieve dès l'enfance. Elle savait qu'il était inutile de protester. Ace Lockhart était le dieu de son propre univers.

— Est-ce que tu as lancé les négociations ?

Lockhart éclata de rire.

— Genny, on a conclu l'affaire. On s'est retrouvés autour d'une table dans un petit hôtel miteux après la commémoration, on a fixé un prix et on a l'a entériné par une poignée de main.

Elle savait qu'elle était censée se réjouir et parvint à donner le change. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'appréhender la suite. Si tout était si simple, pourquoi l'avait-il convoquée à Voil House aussi urgemment ? Même si c'était son plus gros achat depuis celui du *Clarion* et du *Globe* anglais, il aurait très bien pu le lui annoncer au téléphone et attendre de fêter ça lors de leur prochaine réunion, quelques jours plus tard. Elle connaissait suffisamment bien son père pour savoir qu'il y avait autre chose. Elle se rappela qu'il avait parfois réussi en empruntant des voies dangereuses et peu communes, mais que c'était à la mesure de son originalité et de son courage. Ni la rigueur intellectuelle de l'université de St Andrews ni le MIT n'avaient réussi à ébranler la foi de Genevieve en son père. Elle afficha donc un sourire et leva son verre.

— Joli coup !

Il se réajusta dans son fauteuil, se redressant davantage dans un crissement de cuir.

— Il y a juste un problème.

Et voilà, songea-t-elle.

— Lequel, Ace ?

— Les liquidités. On a atteint notre limite avec la construction de ces nouvelles imprimeries à Londres.

Qui sont loin d'être en état de fonctionner, tout juste sorties de terre. Genevieve tenta de dissimuler son incrédulité.

— On peut emprunter ?

Nouveau nuage de fumée.

— Ça risquerait d'être compliqué. Et ça coûterait certainement cher. Sans compter que ce serait signe de faiblesse. Je veux qu'on ait l'air puissants en arrivant en Amérique, pas à la solde des banquiers. Ça ferait trop plaisir à Murdoch.

Elle sentit la panique lui serrer la poitrine. Jusque-là, elle ne s'était jamais occupée des journaux et magazines phares qui définissaient Ace Media aux yeux du public. La vache à lait qui maintenait tout le reste à flot était l'édition universitaire et scientifique, et c'est là qu'il l'avait installée. Après une année de stages intensifs dans tous les départements, voilà qu'elle dirigeait une maison d'édition qui rivalisait avec les presses universitaires les plus prestigieuses.

— Tu ne vas pas vendre Pythagoras ?

Il lâcha un rire, sincèrement étonné.

— Ma poule aux œufs d'or ? Ne dis pas n'importe quoi, Genny. En plus, tu fais un excellent travail là-bas. Non, j'ai une autre solution.

Lockhart lui lança son plus beau sourire, mais Genevieve le connaissait assez bien pour savoir que c'était souvent un baiser de Judas.

— Dis-moi.

— Les fonds de pension. Pythagoras et Ace Media génèrent d'énormes profits. Un demi-million, Genny. Un. Demi. Million.

— Mais ce n'est pas l'argent de l'entreprise, protesta-t-elle. Il appartient aux retraités, actuels et futurs.

— Je le sais. Tu me prends pour qui ? Une espèce de requin de la finance ? s'exclama-t-il d'un air réellement indigné. Je propose un emprunt, expliqua-t-il en agitant son cigare. Un arrangement temporaire. Je sais qu'en peu de temps le *Globe* de New York pourrait devenir rentable. Ce serait exactement comme d'emprunter à une banque. Sauf qu'il s'agirait d'une transaction privée.

Genevieve dissimula sa gêne. Elle savait que, si elle la révélait, il bondirait dessus.

— Est-ce que c'est légal ? s'enquit-elle.

Il esquissa un sourire plein de douceur.

— Bien sûr que c'est légal. Tout ce qu'il me faut c'est ta signature et celle des P-DG de Pythagoras.

Ce n'était pas une question.

Elle avait vu la rage de son père s'abattre sur quiconque osait mettre en doute son intégrité. Elle ne voulait pour rien au monde subir cette furie. Pire encore, elle se refusait à susciter chez lui cet air de déconvenue attristée qui lui déformait les traits chaque fois que l'un de ses fidèles employés le décevait. Ses yeux devenaient humides, ses lèvres s'entrouvraient, un plissement perplexe lui barrait le front. Généralement, ce moment précédait un licenciement. Elle savait qu'il ne pouvait pas la virer. Elle était sa fille, ça ne changerait pas. Mais elle l'avait vu exclure de son cercle proche certains de ses plus vieux amis et savait à quel point il en avait souffert. Genevieve aimait son père, elle n'aurait jamais supporté qu'il lui retire son affection et son respect. Elle poussa un profond soupir.

— Passe-moi le stylo.

4

Allie adorait regarder Rona se démaquiller le soir, avant de se coucher. Le masque qu'elle affichait publiquement disparaissait pour révéler la beauté nue qu'elle lui réservait à elle seule, cela lui donnait toujours l'impression de la plus grande intimité. L'excitation provoquée par l'herbe qu'elle avait fumée un peu plus tôt, combinée à l'alcool, avait atténué la tristesse de la journée et elle se sentait détendue. Peut-être même un peu sexy ? Elle s'étira langoureusement.

— C'est bizarre, ce qu'a dit Alix tout à l'heure, commenta Rona en se frottant les yeux à l'aide d'un coton.

— Quoi ? lâcha Allie en bâillant. Au sujet des Écossais au centre de désintox ?

— Oui. Je veux dire, je sais qu'Édimbourg a la réputation d'être la capitale européenne du SIDA, mais je n'avais pas conscience que les malades quittaient le pays.

Maintenant, le mascara.

— C'est si terrible là-bas ?

— D'après ce que j'ai entendu dire. La dernière statistique que je me souviens avoir lue, c'est qu'un pour cent de la population masculine de la ville est séropositif. Ça ne paraît pas beaucoup jusqu'à ce que tu convertisses le pourcentage en nombre de gens. Environ quatre mille dans une petite ville. En plus, ils ne peuvent pas se promener dans les jolies rues géorgiennes de New Town, n'est-ce pas ? Ils doivent être concentrés dans les quartiers de la ville les plus défavorisés. Et évidemment, on ne parle jamais d'eux.

Elle entrouvrit la bouche pour ôter son rouge à lèvres, ce qui déforma ses paroles.

— Un endroit éloigné dont on ne sait rien ou presque. Sans compter que cela concerne les intouchables : les junkies et les homos.

— Tu penses qu'il pourrait y avoir matière à un article ? Pourquoi les junkies d'Édimbourg fuient vers le sud ?

L'attention d'Allie redoubla. La perspective d'une piste à explorer l'excitait toujours.

— Aucune idée. Mais ça vaudrait le coup de creuser, non ? S'ils fuient parce que le système de santé public ne s'occupe pas d'eux, tu

pourrais approfondir deux directions. L'hôpital est débordé, les gens se plaignent qu'on néglige certaines pathologies. Ou bien : des patients séropositifs sont contraints de fuir la ville parce qu'on ne les accepte pas.

Une fois les dernières traces de fond de teint nettoyées, Rona tapota un tonique sur sa peau avant d'appliquer une couche de crème de nuit onéreuse qui sentait bon la lavande et le géranium.

— Est-ce qu'ils sont tombés ou les a-t-on poussés ?

— Tu ne peux pas savoir ce que tu vas trouver tant que tu n'as pas cherché, répliqua Rona en haussant les sourcils dans le miroir.

— Tu as raison. Quoi qu'il en soit, je devrais aller y jeter un œil. Peut-être demain, si j'ai quelques heures de disponibles.

Tandis que Rona se glissait sous la couette à côté d'elle, Allie tendit les bras vers elle.

— Mais pour l'instant j'ai des affaires plus urgentes en tête.

— Moi aussi, répondit Rona en changeant de ton. Tu es sûre que tu vas bien ? Quand tu es arrivée ce soir, on aurait dit que tu étais passée dans une essoreuse qui t'avait anéantie.

— Je croyais avoir digéré cet accident d'avion. L'avoir stocké dans une boîte au fond de ma mémoire et être passée à autre chose. Mais quand j'ai vu le chagrin sur leurs visages aujourd'hui… tout est revenu d'un coup, expliqua-t-elle en poussant un gros soupir. Mais ça va aller. C'est fait, maintenant.

— Je n'en suis pas aussi sûre, dit Rona en lui caressant les cheveux. Ce que tu vois, ce que tu entends en couvrant les actualités… Je sais bien que ça t'atteint, Allie.

Allie balaya sa remarque.

— Ça me touche un peu, Rona. Et puis ça passe. Au fond de moi, tout va bien. C'est ce que j'aime faire. C'est ce que je suis.

Quoiqu'elle parût en douter, Rona n'insista pas. Elle resta éveillée longtemps après qu'Allie eut sombré dans un sommeil apparemment paisible, guère convaincue par les paroles de sa compagne. Germaine, alertée par cet instinct qui attire les chiens vers les humains, se blottit tout contre elle. Rona la serra dans ses bras. À elles deux, elles parviendraient à trouver le moyen de sauver Allie d'elle-même.

Entre une visite royale, un énième scandale politique à Liverpool et une série d'articles ennuyeux sur des adaptations télé, il fallut à Allie plus d'un mois avant de trouver un peu de temps pour approfondir l'enquête sur le SIDA. Comme elle était seule à mener sa barque, elle était constamment sollicitée. Tous les jeudis, elle devait dénicher suffisamment d'idées d'articles pour alimenter la réunion hebdomadaire. Ensuite, elle confiait sa sélection à des pigistes qu'il

fallait harceler et relancer, une tâche aussi décourageante que d'essayer de rassembler des jeunes enfants dans une cour de récréation. Parallèlement, elle devait maintenir ses propres contacts et leur extraire des infos pour de possibles articles qu'elle approfondirait de son côté. Répondre aux exigences incessantes de la rédaction de Londres ne lui laissait quasiment pas de temps pour se consacrer à des sujets qui l'intéressaient véritablement. Il ne se passait pas un jour sans qu'elle regrette son équipe d'investigation.

Allie finit par se rendre au bureau un lundi après-midi, début février. Techniquement, le lundi était son jour de repos, mais ça n'empêchait pas la rédaction de Londres de l'appeler pour lui caler des missions plus tard dans la semaine, ni le service photo de la contacter pour lui demander les coordonnées de telle ou telle personne dont ils voulaient le portrait pour le supplément couleurs.

Elle retrouva Rona pour déjeuner, dans la cuisine autour d'un bol de soupe.

— Autant aller au bureau, dit Allie. C'est la seule façon pour que ce fichu téléphone me laisse tranquille. Il faut que je me renseigne sur le SIDA et le VIH avant de me pencher sur cette affaire à Édimbourg. J'irai me cacher à la bibliothèque, personne ne pensera à me chercher là-bas.

— Ironique mais vrai. Tant que tu y es, est-ce que tu peux me rendre un service ?

— Bien sûr. Tu as besoin de quoi ?

Même si, en tant que free-lance, Rona n'avait pas le droit d'accéder à la bibliothèque du *Globe*, Allie jugeait que l'empire d'Ace Lockhart leur devait bien ça.

— Est-ce que tu peux vérifier les coupures de presse consacrées aux assassinats dans les séries télé ? J'ai entendu dire qu'un meurtre se préparait dans *Coronation Street* et je veux pouvoir dégainer des éléments pour une chronique dès que possible, annonça Rona d'un air faussement suppliant.

— Qui va y passer ?

Rona secoua la tête.

— C'est ce que j'aimerais savoir et c'est à toi de le découvrir par le biais d'une tierce personne.

Allie sourit.

— Je verrai ce que je peux te trouver.

— Et ne me le vole pas.

Elles savaient toutes les deux que Rona la taquinait. Quand elles avaient emménagé à Manchester, elles avaient établi certains principes. À Glasgow, elles avaient travaillé pour le même journal. De temps en temps, l'une tombait sur un sujet qui, elles le convenaient ensemble, correspondait mieux au registre de l'autre, et cette histoire

changeait de mains. Mais maintenant, Allie ne pouvait plus se permettre de laisser croire à son chef de Londres qu'elle passait des sujets à une free-lance susceptible de les vendre à la concurrence. Elles avaient donc convenu de ne pas partager. Sauf quand le chef d'Allie supprimait l'un de ses papiers. Peu de choses donnaient plus de plaisir à Allie que de voir l'un de ses articles rejetés publié en pleine page ou en chronique dans un autre magazine.

— Tu pourrais toujours me le vendre, suggéra Allie en se levant pour mettre son bol dans le lave-vaisselle.

Rona gloussa.

— Tu ne paies pas assez. Je connais au moins trois journaux qui m'offriraient plus que toi.

— C'est pas faux. Raison de plus pour me gâter.

Bien qu'Ace Lockhart ait dépouillé les rédactions à grands coups de réductions d'effectifs, il s'était laissé mystérieusement persuader que la bibliothèque constituait un atout irremplaçable. Certes, les missions n'étaient plus assurées que par un bibliothécaire et demi, et ce, uniquement de midi à 20 heures. Ils peinaient à garder le rythme, mais au moins les archives étaient toujours là. Pour le moment.

Après un après-midi à éplucher les dossiers, Allie avait une bonne idée de ce que les médias avaient écrit au sujet du VIH et du SIDA depuis qu'on avait identifié les premiers cas. Elle se retrouva avec les doigts noircis d'encre et le cœur empli d'une rage sourde face à l'homophobie virulente et au manque d'empathie qui s'en dégageaient. Que ce soient les tabloïdes avec leurs gros titres racoleurs dénonçant une « peste gay », ou les grands journaux avec leurs condamnations pseudo-scientifiques tout aussi sévères, on y présentait les victimes comme responsables de leur maladie. Même à Manchester où la communauté gay constituait le cœur de la vie nocturne, le commissaire de police avait déclaré aux citoyens que les malades atteints du SIDA « sombraient dans un cloaque qu'ils avaient eux-mêmes créé ».

Certains voyous allaient jusqu'à utiliser la situation pour prêcher leur propre haine. C'était la vengeance infligée par Dieu aux homosexuels, un Sodome et Gomorrhe moderne, envoyé pour les punir de leurs mœurs déviantes. La seule faille dans ce raisonnement, comme Allie se plaisait à le rappeler, était qu'il amenait à conclure que Dieu était non seulement une femme, mais une lesbienne, puisqu'elles se situaient tout en bas de l'échelle du risque.

C'était une riposte qu'elle lançait toujours avec une certaine véhémence. Elle avait personnellement perdu l'un de ses meilleurs et plus chers amis à cause du SIDA, un an et demi plus tôt. Elle avait

sympathisé avec Marcus lors de leur formation de journalisme, et ils étaient restés proches, leurs liens se resserrant davantage quand les sentiments d'Allie pour Rona l'avaient amenée à réinterroger sa propre sexualité. Marcus avait un humour noir, une intelligence sans bornes et de petites attentions constantes qui l'embarrassaient lui-même. Il avait été un talentueux secrétaire de rédaction, bientôt promu au poste de rédacteur adjoint de nuit dans un quotidien régional des Midlands, quand il était tombé malade et avait enchaîné des pneumonies habituellement observées chez les moutons. Moins de six mois plus tard, Allie lisait un poème à son enterrement. Aussi, cette série de coupures sur le SIDA était comme une gifle en pleine figure.

La deuxième gifle, c'était de s'apercevoir que les efforts de chercheurs en pharmacie comme Jess occupaient à peine un paragraphe. Les tentatives pour trouver des traitements, destinés soit à soigner le VIH, soit à atténuer les effets du SIDA une fois développé, ne suscitaient manifestement que peu d'intérêt dans les rédactions. Les symptômes mystérieux et humiliants qui affectaient les malades du SIDA exerçaient une sorte de fascination morbide, et on n'échappait pas de temps en temps à une célébrité qui, héroïquement, serrait dans ses bras l'un de ces lépreux du XXIe siècle. Mais en dehors de ça ? On considérait tout simplement, selon les termes d'un de ses cyniques collègues de Glasgow, que « Dieu éliminait les mauvaises branches ».

À la fin de l'après-midi, Allie avait accumulé une colère justifiée. S'il y avait quelque chose à raconter là-dedans, elle comptait bien le trouver. Elle confia au bibliothécaire de service la requête de Rona et appela Alix.

— Salut, toi, comment ça va ? demanda Allie.

— On a connu mieux, on a connu pire, répondit Alix tandis que des guitares électriques résonnaient faiblement au loin. Tu es toujours partante pour déjeuner chez moi dimanche ?

— Je ne raterais ça pour rien au monde. Je n'appelle pas pour annuler. J'ai d'autres raisons.

Alix éclata d'un rire profond et guttural.

— Ça ne m'étonne pas. Que puis-je faire pour toi, Burns ?

— Je voulais qu'on revienne sur la conversation qu'on a eue il y a quelques semaines, au sujet du service réservé aux patients du SIDA. Mais, avant toute chose, comment va ton ami Matt ?

Les guitares s'interrompirent sur une fausse note, et Allie entendit deux voix masculines se disputer. Alix poussa un profond soupir.

— Il n'est pas en forme, honnêtement. Les médecins lui donnent six semaines maximum.

— Je suis désolée.

— Je sais. Pourquoi tu poses la question ?

— Tu as parlé de patients écossais qui fuient Édimbourg. Je veux

examiner ça de plus près.

— Sous quel angle ?

Alix était son amie, mais ça ne signifiait pas qu'elle soutiendrait n'importe quel projet d'article qu'Allie ambitionnait d'écrire.

Un solo de batterie résonna à présent faiblement dans le combiné.

— Je veux découvrir ce qui se passe. Ce qui les pousse à partir. Est-ce qu'on leur fait miroiter de grandes espérances à Manchester, ou bien est-ce qu'Édimbourg est devenue trop merdique pour eux ? Je veux comprendre l'histoire qui se cache derrière les faits, Alix.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de parler à Mattie, Allie. Il a des lésions au cerveau, maintenant. La plupart du temps, il n'est pas lucide. Il ne sait plus qui je suis, ni où il se trouve.

Allie s'y était préparée.

— Je comprends, Alix. Je me demandais si tu avais des contacts avec ces gars d'Édimbourg ? Ou avec du personnel soignant. Des médecins, des infirmières qui pourraient me parler. De façon non officielle, si c'est le seul moyen d'obtenir leur témoignage.

Un retentissement de cymbales. Déconcentrée, Alix lâcha :

— Oh ! putain. Il faut que j'aille voir ce que fabriquent ces fichus gamins. Laisse-moi y réfléchir, Burns. Je ne veux pas jeter qui que ce soit dans la gueule du loup.

Allie fixa des yeux le combiné devenu silencieux. Depuis quand avait-elle rejoint la meute des loups ?

5

Allie se gara devant le studio d'Alix. Le seul indice révélant ce qui se passait à l'intérieur de l'immeuble bas en brique rouge de cette rue d'habitations à loyers modérés, derrière la prison hautement sécurisée de la ville, c'était une petite plaque en métal indiquant :

SON ET FISSION

Une ligne irrégulière dessinée, semblable à celle d'un encéphalogramme dans une série télé, accompagnait ce nom.

Elles s'étaient parlé la veille, tard dans la soirée. Alix, sérieuse et protectrice ; Allie, rassurante et passionnée. En définitive, Allie avait convaincu son amie. Parfaitement ponctuelle, Alix sortit à grandes enjambées, le volume de sa tête comme triplé par sa touffe de cheveux, son long manteau de cuir voltigeant autour d'elle. Elle monta dans la voiture et se pencha pour faire la bise à Allie.

— Désolée, je ne t'ai pas facilité la tâche.

— Ne t'inquiète pas. C'est normal d'être prudente.

— En ce qui me concerne, je te fais entièrement confiance, Burns. Mais d'autres personnes sont plus méfiantes. Ces mecs-là ? Ils ont déjà été rejetés par leur famille et leurs collègues. Ils ne veulent pas qu'on les juge une nouvelle fois.

Alix lui adressa un sourire d'excuse. Allie hocha la tête, compréhensive.

— J'ai besoin que tu me guides. Direction Prestwich, c'est ça ?

Il leur fallut un peu plus de vingt minutes pour rejoindre l'unité dédiée au VIH. La bâtisse victorienne de deux étages était située dans l'enceinte d'un petit hôpital. S'il avait été construit en pierre, il aurait ressemblé au château gothique de Dracula, mais la brique rouge d'Accrington l'apparentait davantage à un jouet en Lego construit par un préado. Des tourelles et des balcons lui donnaient un glamour inattendu qui ne laissait pas présager ce qu'il renfermait. Il aurait pu s'agir d'un petit hôtel de tourisme ou d'une maison de repos. En tout cas, il n'évoquait pas un mouroir.

Alix les mena jusqu'à l'accueil, encombré d'un mobilier

visiblement conçu pour une pièce beaucoup plus spacieuse. La peinture des murs était d'un jaune moutarde maussade avec pour seule décoration l'affiche familière montrant une pierre tombale sur laquelle il était écrit :

SIDA. NE MOUREZ PAS D'IGNORANCE.

Allie songea que les patients qui venaient ici avaient largement dépassé le stade de ces mises en garde. La réceptionniste, âgée d'une cinquantaine d'années, connaissait manifestement Alix.

— Bonjour, ma belle. Je vais avertir le service et demander si Matt est disponible pour des visiteurs.

— Merci, Denise. Est-ce que le Dr Rob est dans le coin ?

Denise décrocha son téléphone et composa un numéro.

— Oui, il est là. Vous vouliez le voir ? demanda-t-elle avant de lever l'index au moment de parler dans le combiné. Julie, c'est Denise à la réception. Comment va Matt aujourd'hui ? Alix est là.

Elle écouta et hocha la tête.

— Merci à toi, dit-elle avant de replacer le combiné.

— Vous pouvez y aller. Votre amie vient avec vous ?

— Oui, si c'est possible, répondit Allie.

— Il va falloir inscrire votre nom, déclara Denise en poussant vers elle une écritoire à pinces. Alix sait comment ça fonctionne.

Elle se tourna vers Alix et ajouta :

— Je vais prévenir le Dr Rob que vous voulez lui parler.

Une fois l'accueil franchi, tout, visuellement, indiquait qu'elles se trouvaient bel et bien dans un hôpital. Avec en prime l'odeur de désinfectant qui ne masquait pas tout à fait les effluves nauséabonds. En sortant de l'ascenseur, elles se retrouvèrent face au bureau des soignants. Alix agita la main à l'intention de l'infirmière de service et s'engagea dans le couloir. Tout au bout, elles bifurquèrent dans une pièce haute de plafond dotée d'une baie vitrée pentagonale. De part et d'autre de la pièce se trouvait un lit ; dans chaque lit, un homme adossé à des oreillers. À première vue, ils paraissaient assez âgés. Mais, en les observant de plus près, Allie s'aperçut qu'ils étaient jeunes, émaciés par la maladie et la douleur. L'un des deux avait des taches violettes symptomatiques d'un sarcome de Kaposi, cancer rare qui avait été brutalement mis en lumière par le SIDA. L'autre souffrait d'une sorte d'allergie visible sur sa gorge et ses joues.

Alix se dirigea vers ce dernier. Il esquissa un sourire.

— Alix, dit-il d'une voix faible et éraillée. Quoi de neuf, ma belle ?

— Je te présente mon amie Allie. Je t'ai déjà parlé d'elle.

Il observa Allie.

— Oui, je me rappelle.

Sa voix se brisa, et il fronça les sourcils. Puis son visage s'éclaira, et il hocha la tête.

— Tu es la journaliste, c'est ça ?

— C'est ça, répondit Allie en lui offrant une poignée de main.

Matt déplia le bras pour s'en saisir.

— Tu te souviens ? Allie veut écrire un article sur les Écossais qui ont atterri ici.

Matt acquiesça du menton.

— Il faut que tu parles à Jamesie, dit-il en pointant du doigt l'autre bout de la pièce. Il vient d'Édimbourg.

— C'est vrai, lança une voix rauque depuis le lit opposé. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Allie traversa la pièce.

— Je m'appelle Allie Burns. Je suis journaliste. Avant, je travaillais à Glasgow, mais maintenant je suis basée ici, à Manchester.

— Tu travailles pour qui ? Parce qu'aucun journal ne dit du bien des types comme nous. Je veux pas qu'on me piège ni qu'on déforme mes propos.

Il avait l'accent d'Édimbourg. Pas le snob des avocats ou des hommes politiques éduqués dans les écoles privées, mais celui des cités HLM avec les voyelles déformées et les consonnes traînantes.

— Je suis journaliste d'investigation.

Ce n'était pas totalement mensonger.

— J'enquête sur les raisons qui poussent les malades du VIH et du SIDA à quitter l'Écosse. J'imagine que ça trahit une défaillance du système écossais. Je travaille pour le *Sunday Globe*. Mais je ne déforme pas les faits. Au contraire. Je cherche à dépasser les mensonges et la corruption, pas à les empirer.

Il lâcha un petit rire qui se transforma en quinte de toux.

— Merde, grogna-t-il quand elle s'apaisa. Qu'est-ce que j'ai à y gagner ?

— Je vais être honnête, répondit Allie en tirant une chaise pour s'installer au chevet de Jamesie. J'imagine que j'arrive trop tard pour t'être d'une quelconque utilité. Mais si on peut dénoncer les autorités qui ne mettent pas suffisamment de moyens pour canaliser l'épidémie et pour mieux soigner ceux qui n'ont pas eu la chance d'y échapper… Eh bien, ce sera une façon pour toi de léguer quelque chose à la société.

— Un legs. Putain. Mon legs, c'est sans doute d'avoir transmis la maladie à tous les mecs qui m'ont sucé. Ou tous les gens avec qui j'ai partagé mes piquouzes.

Il n'avait pas tort, songea-t-elle.

— Sur le moment, tu pensais seulement partager un bon moment. C'est pas ta faute si cette maladie a surgi de nulle part.

Jamesie esquissa un léger haussement d'épaules.

— Peut-être bien. Mais c'est la faute à personne si je suis devenu accro à l'héro. Je suis le seul responsable.

Ce n'étaient pas le moment ni le lieu pour Allie d'expliquer que l'explosion des drogues dures avait largement été favorisée par la précarité sociale et les politiques du gouvernement.

— Si seulement j'arrivais à aider les gens pour leur éviter cette spirale… Tout ce que je peux faire, c'est essayer de changer la façon dont les malades comme toi sont traités. Tu pourrais m'aider. Qu'est-ce que tu as à perdre, en me parlant ?

Un rire amer se transforma en toux rocailleuse. Jamesie fut secoué de tremblements, comme un petit animal pris dans les crocs d'un prédateur.

— Putain, lâcha-t-il quand le spasme s'atténua. D'accord. Je t'écoute.

Allie tendit la main pour lui tapoter le bras.

— Merci. Alors, comment as-tu atterri ici ?

Il n'y avait guère de surprises. Il avait quitté l'école sans qualifications, enchaîné chômage, drogues, vols à la tire, hépatite B, puis une série de symptômes bizarres qui ne correspondaient à aucun schéma. Enfin, le diagnostic. Séropositif.

— Ça ne faisait pas de moi quelqu'un de spécial à Muirhouse, dit Jamesie. Des fois, j'avais l'impression que dans les quartiers nord d'Édimbourg la moitié des habitants marchaient comme des zombies, soit à cause de la drogue, soit à cause de la maladie. Ou des deux.

— Et le traitement ?

Il secoua la tête.

— Mais y en a pas, de traitement. Pas une fois que tu as développé le SIDA. Ils ne peuvent pas nous soigner. Tout ce qu'ils font, c'est nous regrouper dans des endroits comme ici. À Édimbourg, impossible d'entrer à l'hôpital et de prétendre à un traitement après mon diagnostic. Il n'y avait pas de lit. Pas de place. Les centres de soins, ils croulent sous les demandes. On nous met au rebut. Si t'as pas de famille ou d'amis pour s'occuper de toi, c'est foutu. Et les mecs comme moi, ils ont personne. Pas de câlins de la part de la princesse Diana. Alors je suis venu ici, où personne ne sait que je suis séropositif. J'espérais que je pourrais oublier cette impression d'avoir une cible peinte dans le dos.

Il poussa un soupir.

— J'ai arrêté direct l'héroïne. J'ai même trouvé un petit job, dans un café. Mais ça a pas tenu. La drogue, punaise, c'est encore moins cher ici, et ma vie c'était de la merde. Alors j'ai lâché l'affaire. J'ai replongé. Et puis je suis tombé malade. Finalement, j'ai atterri ici. Un coup de bol, expliqua-t-il avec un rire amer, sans tousser, cette fois.

C'est ce qu'on me répète. J'ai une place ici. J'ai pas à rester allongé dans ma pisse et ma merde, dans un studio pourri à attendre de crever, dit-il en secouant la tête. Je me sens pas exactement chanceux. Tu me donnes quel âge ?

Allie savait qu'elle ne devinerait jamais. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était tourner la chose en dérision.

— Soixante-cinq ans ? ironisa-t-elle.

Il lâcha un aboiement rauque en guise d'approbation.

— Ouais, c'est ça. J'en ai vingt-quatre. Et je serai mort avant d'atteindre les vingt-cinq.

— Je suis désolée, dit Allie sincèrement. Personne ne mérite ça.

— À lire ce que ces ordures écrivent dans les journaux, on pourrait croire que si. Les junkies qui partagent leurs seringues, on est les plus méprisables de tous. Même ici. Devine quoi ? Certains membres du personnel voulaient lancer une campagne d'affichage : « Te pique pas avec un Écossais. » C'est pas de la discrimination, ça ?

Choquée, Allie répondit :

— Au minimum, c'est indélicat. Je te l'ai dit, c'est pas le genre d'articles que j'écris, insista-t-elle en regardant autour d'elle dans la pièce. Il paraît que vous étiez plusieurs originaires d'Édimbourg, ici.

— Je suis venu avec trois autres mecs. On voulait se barrer. Aller quelque part où personne pourrait nous pointer du doigt tout le temps. J'espérais plus ou moins trouver des centres de soins qui me donneraient un traitement pour que je ne développe pas le SIDA. On entend beaucoup de rumeurs de ce genre, dit-il en secouant la tête, les yeux emplis de tristesse. Mais c'est juste des conneries. Une fois que t'as le VIH, c'est la peine de mort. La seule question, c'est combien de temps ça va te prendre pour atteindre la ligne d'arrivée. Est-ce que tu vas courir ou ramper ? Et ça, mon amie, c'est la loterie.

Difficile de contredire cette analyse.

— Comment vont tes copains ?

Jamesie détourna le regard, scrutant les arbres qui se découpaient sur le ciel d'hiver.

— Un mort, un au bout du couloir et un autre qui se débrouille comme il peut dans la rue.

Il lui jeta un rapide coup d'œil avant de regarder de nouveau ailleurs.

— C'est pas exactement le tiercé gagnant. Et on est juste la partie visible de l'iceberg. Au dernier recensement, y avait cinq autres types d'Édimbourg dans le service, dit-il en secouant la tête. On est ici parce que dehors y a rien pour nous. Comment est-ce que tu comptes changer ça ?

Allie n'avait pas de réponse. Mais une voix derrière elle la dispensa de répondre.

— Et vu que vous ne pouvez pas changer ça, qu'est-ce que vous fichez ici, bon sang ?

6

L'homme qui se tenait derrière elle était manifestement médecin. La blouse blanche et le stéthoscope trahissaient sa fonction. Allie lui adressa son plus beau sourire.

— Bonjour. J'imagine que vous êtes le Dr Rob ?

— Je suis le docteur Butler. Vous êtes journaliste, c'est ça ?

Il n'y avait rien d'accueillant dans sa voix ni dans son expression. Allie commença à expliquer la raison de sa présence, mais à peine avait-elle prononcé sa première phrase qu'Alix les avait rejoints.

— C'est quelqu'un de bien, docteur, intervint-elle.

Il n'était pas convaincu.

— Ça n'existe pas, chez les journalistes.

Butler avait l'air fatigué, les yeux cernés de noir et la bouche déformée par un rictus aigri qui semblait permanent. Il n'était pas assez vieux pour être à ce point déprimé.

— Les gens comme vous ne sont pas les bienvenus ici, ajouta-t-il.

— Je comprends que vous puissiez être hostile…

— Hostile ? Vous me trouvez hostile, là ? Vous autres, vous êtes les spécialistes de l'hostilité. C'est vous qui avez surnommé mon service « l'hospice des pestiférés ». C'est vous qui avez frappé à toutes les portes de la rue pour demander aux gens leur opinion sur les drogués et les prostitués qui propageaient le SIDA dans leur quartier.

— C'est inadmissible, reconnut Allie. Mais on n'est pas tous comme ça. Je ne condamne pas l'intégralité de la profession médicale sous prétexte que certains soignants refusent de traiter des patients séropositifs. Écoutez, je suis lesbienne, l'homophobie je sais ce que c'est. Et j'ai déjà perdu l'un de mes plus proches amis à cause du SIDA.

— Elle dit la vérité, renchérit Alix. Donnez-lui une chance, docteur.

— Je ne suis même pas là pour écrire un sujet sur votre service en particulier, ajouta Allie.

— Alors qu'est-ce que vous fabriquez ici, si vous ne cherchez pas un gros titre facile ?

La véhémence du médecin se calmait à présent. Allie pensa que c'était dû davantage à la fatigue qu'à une confiance naissante.

— Je ne nie pas que j'ai l'intention d'écrire un article. Ce serait ridicule. Mais ça ne concerne pas votre établissement, en dehors du fait que vous accueillez un certain nombre de patients originaires d'Édimbourg porteurs du VIH et du SIDA. Comme vous pouvez sans doute l'entendre à mon accent, je suis écossaise. Et j'ai été sincèrement choquée d'apprendre que les centres de soins en Écosse sont tellement débordés que, de désespoir, les gens sont prêts à quitter leurs racines pour obtenir un traitement. Voilà de quoi je veux parler. L'échec de mon pays, poursuivit Allie en posant une main sur sa poitrine. Le fait que mon pays laisse tomber des gens comme Jamesie.

La consternation d'Allie était sincère, et elle vit que c'était perceptible.

— Alors je lui ai conseillé de vous parler, enchaîna Alix. Ce n'est pas normal de devoir fuir pour se faire soigner. En plus, franchement, ils occupent des lits dont les habitants du coin ont tout autant besoin. C'est pas comme si on manquait de malades par ici.

Butler secoua la tête.

— Je ne regarde pas d'où viennent les patients. Ils nous sont envoyés par des médecins du secteur ou des hôpitaux. Nous les examinons et nous les admettons dans le service quand une place se libère, sur la base de leur état de santé. Ce n'est pas mon job de juger les autres établissements.

— Ouais, mais vous savez bien comment ça marche, intervint Jamesie. Vous le savez, parce qu'on vous a tous dit que c'était la merde, à Édimbourg. Ça leur a pris un temps fou de mettre en place un échange de seringues. Plus ils ont traîné, plus on a été nombreux à se faire contaminer par des seringues partagées. Alors nous aider à décrocher… j'en parle même pas. Attention, y a des docteurs et des infirmiers qui se cassent le cul pour nous. Mais y en a bien plus qui préféreraient nous voir mourir dans un coin. Ils nous détestent, putain.

Butler consulta ostensiblement sa montre. Il poussa un soupir.

— Je peux vous accorder quinze minutes. Mais je vous préviens. Si je sens que vous manigancez quelque chose, je vous mets dehors plus vite que vous n'êtes entrée.

Il pivota sur ses talons et quitta la pièce. Allie haussa les sourcils à l'intention d'Alix et lui emboîta le pas.

Il la mena rapidement au bout d'un couloir, puis déverrouilla la porte du fond. Elle donnait sur une petite pièce en forme de tourelle emplie de lumière provenant d'une baie vitrée pentagonale dotée de hautes fenêtres. Les autres murs étaient occupés par des étagères bourrées de livres, de chemises et de tas de feuilles volantes. Un bureau était disposé perpendiculairement à la baie. Des dossiers étaient empilés à une extrémité, mais le reste était dégagé. Butler indiqua à Allie une chaise pour les visiteurs, à un angle du bureau,

tournant le dos à la faible lumière d'hiver.

— Je garde cette pièce fermée, expliqua-t-il. Ces dossiers sont confidentiels. Les patients n'ont pas envie que le grand public sache qu'ils sont séropositifs.

— Je comprends. Pouvez-vous me donner une idée de l'ampleur de l'exode en provenance d'Édimbourg ?

Il secoua la tête.

— Nous recevons beaucoup d'informations isolées, mais les chiffres sont élevés. On en a vu quelques dizaines, et il s'agit seulement de ceux qui parviennent jusqu'à nous. Multipliez ça par le nombre de villes qui ont une communauté gay assez importante…, expliqua-t-il en écartant les doigts. Chacun d'entre eux est porteur du virus. Ce que je ne tolère pas, c'est que les gens comme vous accusent les patients d'être responsables de leur maladie. Nous sommes tous négligents dans nos vies, d'une façon ou d'une autre. La seule différence, c'est que pour certains l'issue est plus grave que pour d'autres.

En guise de défense, Allie rétorqua :

— C'est de là qu'est née la phrase « Te pique pas avec un Écossais » ?

On aurait dit qu'elle avait appuyé sur un interrupteur. Son interlocuteur baissa les yeux, le visage sombre.

— C'est ça, votre objectif ? Montrer qu'on a autant de préjugés que les autres ?

Voyant qu'elle avait été mal comprise, Allie rectifia :

— Bien au contraire. Le fait que vous n'ayez jamais relayé ce message reflète clairement votre positionnement, ici. Mais l'existence même de ce slogan montre que vous avez vu affluer beaucoup d'Écossais.

Cherchant à faire diversion, elle ajouta :

— Qu'est-ce qu'ils deviennent, quand ils arrivent là ?

— Généralement, ils sont en chute libre. Ils ont du mal à trouver un toit. Sans adresse, ils ne peuvent pas demander de couverture sociale. Donc ils finissent par voler, dealer ou se prostituer. Et puis ils tombent malades, soupira Butler. Ils entendent parler de nous par le bouche-à-oreille, tôt ou tard.

— Vous avez combien de places, ici ?

Il esquissa un sourire dénué d'humour.

— Quinze.

— Et il vous en faudrait combien ?

— Ça n'a pas d'importance, si ? Personne ne va agiter de baguette magique pour nous en donner cinquante de plus. On n'est même pas la cendrillon de l'hôpital. On est le vilain petit canard.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

Il secoua la tête.

— Je croyais que vous ne vous intéressiez pas à cet établissement. Alors n'essayez pas avec moi.

Allie tourna les paumes vers lui pour montrer qu'elle ne pousserait pas plus loin. Elle pourrait toujours chercher son nom dans l'annuaire médical si elle avait besoin d'infos.

— Et la recherche ? Est-ce qu'elle fait des progrès ? Est-ce que vous travaillez avec les compagnies pharmaceutiques ?

Butler passa une main dans ses épais cheveux foncés, ce qui les ébouriffa légèrement.

— On est trop petits. Nos résultats ne seraient pas assez représentatifs. Je sais qu'il y a eu des essais cliniques à Édimbourg, mais j'ignore ce qui s'est passé.

— Comment ça, ce qui s'est passé ?

Il haussa les épaules.

— À vous de le deviner. Ils ont tout arrêté.

7

Rona ne cacha pas sa surprise.

— Ils ont arrêté ? Comment ça ? Ton Dr Butler n'en sait pas plus ? Ou est-ce qu'il y a quelque chose de louche là-dessous ?

— Aucune idée. J'espérais que Jess pourrait m'aider, mais elle est partie en Hollande pour voir si ça la tente de rejoindre leur équipe, là-bas.

Allie saisit une brique de chili con carne dans le freezer et la posa dans un petit plat. Pendant que celui-ci tournait lentement dans le micro-ondes, elle râpa du fromage dans un bol.

— Alors qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Rona en fouillant dans la boîte à pain pour prendre deux pitas.

— Je peux attendre le retour de Jess, ou bien me rendre à Édimbourg pour enquêter un peu de ce côté-là. Le truc, c'est qu'entre les éléments que m'a donnés Butler et les trois patients écossais à qui j'ai finalement réussi à parler j'ai assez de matériau pour un super article d'une page. Je pourrais me lancer.

— Tu en es sûre ? Il me semble que cette histoire d'essais cliniques avortés mériterait d'être creusée.

Allie replaça le morceau de cheddar dans le réfrigérateur sans prêter attention à Germaine, qui frottait sa truffe contre sa jambe.

— Non, mon chien, tu as déjà mangé.

Elle se baissa machinalement pour lui gratter la tête avant de se retourner vers Rona.

— Mais ça au moins, c'est du concret. Les essais cliniques, c'est peut-être un pétard mouillé. Et puis, si je signe un article qui montre le SIDA sous un autre jour, il y a plus de chances que les gens me fassent confiance et me parlent.

— Ce n'est pas faux. Au fait, j'ai discuté avec le rédacteur d'un des magazines de Lockhart, aujourd'hui. On murmure en coulisses qu'il prévoirait de grands bouleversements dans son empire médiatique.

Rona sortit du placard deux bols et les posa sur la table de la cuisine avec des fourchettes et des cuillers.

— Quel genre de bouleversements ?

— Apparemment, il aurait acheté un bâtiment au sud de la Tamise

et il y installerait une nouvelle série de presses, auxquelles ses rédactions auraient un accès direct.

Allie laissa échapper un petit sifflement tout en sortant le chili du micro-ondes, qu'elle servit.

— C'est du Ace tout craché. Il a laissé Rupert Murdoch entrer en guerre et réduire les syndicats de la presse au silence. Et maintenant il lui emboîte le pas pour prendre sa part du gâteau. Ses intentions étaient claires depuis qu'il a transformé le bureau de Manchester, qui était une rédaction digne de ce nom, en vulgaire espace d'impression. Les imprimeurs savent qu'ils ont perdu le combat d'avance. Et cette fois-ci il n'y aura pas de grèves.

— Au moins, tu es épargnée. Tu es la dernière debout. Il ne peut pas te virer.

Elles s'installèrent pour manger.

— C'est presque dommage… J'ai quasiment pas le temps de poursuivre mes propres enquêtes. Et je suis toujours en première ligne quand les gros sujets sortent. Prends Lockerbie, par exemple. J'y suis allée le soir où l'avion a explosé et j'ai été sur les lieux quasiment sans interruption jusqu'au service religieux. Quatre jours plus tard, un autre appareil s'est écrasé sur la M1. Vu qu'ils manquent de personnel à Londres aussi, ils ont décidé que mon secteur s'étendait jusqu'au bout de l'East Midlands. Et me revoilà à couvrir un deuxième deuil de masse, à mener les interviews principales. Sous le feu des attaques dès que nos concurrents publient quelque chose qui nous avait échappé. À l'époque où on avait une équipe de journalistes, au moins les critiques étaient partagées, marmonna Allie.

— Tu râlais parce que ton chef te tombait dessus un peu trop souvent, lui rappela Rona.

Allie esquissa un petit sourire.

— Pester contre son rédacteur, c'est obligatoire. Il aimait bien nous pourrir la vie. Malheur à celui qui mentionnait un anniversaire ou le concert de Noël de son gosse. C'était la mission en pleine cambrousse assurée. « Allez directement à Scunthorpe, ne passez pas par la case départ, ne touchez pas les deux cents livres. Réservez-vous un hôtel miteux et attendez les instructions. » C'était un vrai con. Mais au moins, c'était un con équitable.

— Je n'aurais jamais cru que tu le regretterais. Qu'est-ce que tu lui as balancé, quand il t'a envoyée au Pays de Galles le jour de mon anniversaire ?

Allie sourit.

— « J'espère que vous allez chier un hérisson. » Et j'ai claqué la porte. Il a éclaté de rire.

— Tu as quand même plus de liberté, maintenant. La rédaction de Londres ne surveille pas tous tes faits et gestes de la même façon.

Quand tu réponds à ton bipeur, tu pourrais te trouver n'importe où. Rien ne t'empêche d'aller à Édimbourg enquêter sur ces histoires d'essais cliniques, et ils n'en sauraient rien jusqu'à ce que tu publies.

Allie mangea en silence pendant quelques secondes.

— Ouais, sauf s'ils m'appellent pour m'envoyer à Barnsley quarante minutes plus tard…

— Vas-y, Allie. Y a peut-être un super sujet là-dessous. Si la rédac découvre que tu es à Édimbourg et pas ici, tu pourras dégainer ton histoire d'Écossais qui fuient le SIDA. Si tu ne le fais pas, ça va te ronger, tu le sais.

Elle avait raison, songea Allie. L'idée qu'il puisse y avoir un bon sujet là-dedans avait déjà éveillé ses instincts d'enquêteuse. Si elle ne tenait pas compte de ces pressentiments, alors elle était bonne pour remiser son stylo et se mettre au point de croix.

— Je vais rédiger un brouillon ce soir pour assurer mes arrières. Et demain matin, direction Édimbourg.

8

La nouvelle imprimerie qu'Ace Lockhart construisait était résolument sans fioritures, pourtant il n'avait pas lésiné sur les moyens concernant son bureau. Cette pièce avait été terminée en premier, avant l'installation des presses ou de la salle de rédaction. Vaste et aérée, elle jouxtait une magnifique salle à manger lambrissée de bois et meublée d'une rutilante table en noyer assortie d'une douzaine de chaises. Elle était flanquée d'une cuisine qui aurait fait saliver un chef étoilé, avec plancha, salamandre et batterie de casseroles en cuivre suspendues. À l'exception du créneau de 2 heures à 6 heures du matin, il y avait toujours un chef présent pour satisfaire l'appétit fantaisiste d'Ace Lockhart. Celui-ci pouvait aussi bien réclamer des haricots sur un toast avec du fromage fondu qu'un homard thermidor. Le turnover parmi le personnel était déjà élevé.

Néanmoins, chaque fois que Genevieve venait dîner, la table était dressée de façon impeccable. Depuis qu'il était veuf, Ace veillait à ce que sa fille ne soit jamais privée de ce qu'aurait pu lui apporter une mère. Ce soir-là, ils commencèrent par du pâté de foie de volaille sur une croûte en dentelle, puis le maître d'hôtel d'Ace découpa un bœuf Wellington pour laisser entrevoir sous la pâte croustillante une viande cuite à point, selon sa volonté. Ils patientèrent en silence pendant que le maître d'hôtel leur servait le bœuf avant de poser devant eux des chauffe-plats contenant un gratin dauphinois et des beignets de courgettes.

Comme son père remplissait son assiette, Genevieve but une gorgée du château-lynch-bages qu'il avait choisi pour accompagner le repas. Moins pour se donner du courage que parce qu'elle avait la bouche sèche. Il n'allait pas apprécier ce qu'elle s'apprêtait à annoncer.

— Je me demandais…, lâcha-t-elle avant que sa voix se brise.

Haussement de sourcils interrogateur en face d'elle.

— Si tu ne finis pas ta phrase, tu n'auras jamais ta réponse, répliqua Lockhart en mâchonnant une bouchée.

— Ça fait plus d'un mois que tu as emprunté l'argent du fonds de pension pour acheter le *Globe* de New York. Est-ce que tu envisages de

commencer à rembourser ?

Il gloussa avec indulgence.

— Quoi, tu penses que je ne vais pas respecter l'accord, Genny ?

— Bien sûr que non. Ça me met dans une position inconfortable, c'est tout. L'audit de Pythagoras Press est prévu dans quelques mois, et je ne veux pas qu'on me pose de questions embarrassantes.

Il haussa les épaules.

— Des prêts entre les entreprises, ça arrive tout le temps, il n'y a rien qui devrait inquiéter les auditeurs.

Pendant quelques minutes, ils se concentrèrent sur leur repas. Puis Genevieve reprit :

— Il ne s'agit pas d'un prêt entre deux compagnies. Le fonds de pension est une entité séparée.

Lockhart secoua la tête.

— Le fonds de pension m'appartient, autant que les entreprises. Où penses-tu que j'ai trouvé l'argent ?

— Une bonne partie provient des employés.

C'était la pure vérité, et il fallait du culot pour l'affirmer.

— Justement, ils font confiance au fonds de pension pour l'investir raisonnablement. Me prêter cet argent, il n'y a rien de plus raisonnable.

Elle se sentait désavantagée, à présent. Genevieve connaissait son affaire sur le bout des doigts, mais Pythagoras Press n'était qu'une partie de l'empire. Même si son père lui avait promis qu'un jour il lui appartiendrait entièrement, elle ne maîtrisait pas tous les détails financiers d'Ace Media. Elle savait que son père avait parfois pris des risques, mais il était étrangement doué pour tourner les choses à son avantage. Et, quand elle l'avait questionné, il avait systématiquement esquivé les critiques.

— J'imagine, dit-elle.

— Arrête de t'inquiéter pour ça, Genny, reprit-il en coupant les restes de son bœuf en petits morceaux. On a des affaires plus importantes à traiter.

— C'est pour ça que je suis ici ce soir, Ace ?

Il lui adressa un sourire radieux.

— Tu sais que je me réjouis toujours de ta compagnie. Mais il s'avère que j'ai en effet quelque chose à partager avec toi, qui te concerne.

— Ça m'intrigue.

Elle avala une dernière bouchée de courgettes avant de regrouper ses couverts sur son assiette, au milieu des restes de son repas.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Gorbatchev, lâcha Lockhart en se servant une nouvelle tranche de bœuf Wellington. Quelle erreur, ce type ! Personne ne s'attendait à

ce qu'il réforme tout en un clin d'œil.

Il coupa un morceau qu'il engloutit. Elle patienta pendant qu'il mâchait et déglutissait. Dans les moments de stress, il se rabattait toujours sur la nourriture.

— La glasnost, où il a révélé suffisamment de petits secrets de Tchernobyl pour foutre la trouille à tout le monde. Ensuite, la perestroïka. Et maintenant, avec Bush à la Maison-Blanche, il fait copain-copain avec les Américains.

Genevieve n'ignorait rien de tout cela. Mais elle n'interrompit pas son père, habituée de l'entendre poser le décor avant d'en arriver au fait.

— Le mécontentement gronde au sein du bloc soviétique. On peut le percevoir d'ici, si on sait tendre l'oreille. Les Russes commencent à s'inquiéter, Genny. Une grande partie de nos bénéfices proviennent de là-bas. Via nos publications et aussi… les partenariats indirects que nous avons avec Moscou. Je m'inquiète des répercussions que les politiques de Gorbatchev pourraient avoir sur nous. Il faut qu'on s'entretienne en privé avec les alliés que nous avons cultivés depuis des années.

Genevieve esquissa un sourire sardonique.

— Toutes ces hagiographies de chefs d'État qu'ils ont vendues à leurs peuples, dit-elle en riant quand elle le vit froncer les sourcils. Ne t'inquiète pas, Ace, ça ne sortira jamais de cette pièce. Il est évident que nous répondions au besoin des citoyens qui cherchaient à s'informer sur leurs dirigeants.

Il les resservit en vin.

— Je ne peux pas aller voir tous nos clients un à un. Ma présence risquerait de les alarmer. Mais il faut qu'on sache ce qui se passe vraiment sous la surface. Toi, tu peux organiser des rendez-vous avec eux parce que tu es ma fille et qu'ils me sont redevables.

Voyant qu'elle esquissait une moue, il ajouta rapidement :

— Et tu es à la tête de Pythagoras. Mais ce qu'il nous faut en ce moment, c'est pénétrer des zones auxquelles ni toi ni moi n'avons accès.

Une pause dramatique. Il se lissa un sourcil, geste caractéristique.

— Comment ça ?

— Il faut mettre un pied chez les dissidents. Écouter ce qui se murmure dans les universités, les bars, les réunions clandestines. L'information, c'est le pouvoir, tu le sais bien. Et si l'Union soviétique doit exploser, je veux savoir à qui nous aurons affaire une fois la crise passée. Qu'en penses-tu ?

— C'est tout à fait sensé, mais…

— L'homme qu'il nous faut pour cette mission, c'est Stephen Lavery, annonça-t-il d'un air triomphant.

Stephen Lavery. Un type qui se liquéfiait dès que son père entrait dans la pièce. Pire, cadre supérieur chez Ace Media. Il rapporterait directement à son père des éléments qui concernaient son affaire à elle, en évitant autant que possible de la mettre dans la boucle.

— Un choix intéressant, commenta-t-elle.

— Il est très compétent.

— En effet. Mais il n'a aucun réseau à l'Est.

— Tu peux l'introduire auprès des gens que tu connais, répondit-il sur un ton nonchalant. Ils lui réserveront bon accueil.

— Ce serait sûrement plus logique si c'était moi qui me chargeais de ça, non ? Je possède déjà des contacts et je sais comment fonctionnent les choses. Je connais les codes. En fonction des territoires, l'approche n'est pas du tout la même. Si tu veux aller vite, ce serait une perte de temps de former Stephen pour cette mission. En plus, tu sais comment ils sont, à l'Est. Ça peut prendre longtemps avant de gagner leur confiance. Ils coopéreront mais se garderont bien de fâcher les autorités.

Il eut l'air vexé, et le cœur de Genevieve se serra. Puis soudain, il sourit.

— Tu veux vraiment t'en occuper ? En plus de tes autres responsabilités ?

Elle but un peu plus de vin.

— Pythagoras est mon bébé, maintenant, Ace. Je veux te prouver que je prends cette responsabilité au sérieux. Si on prépare l'avenir, je dois être au cœur du processus. C'est-à-dire piloter le véhicule, pas m'installer sur la banquette arrière.

Il se carra dans sa chaise en secouant la tête d'un air affectueux.

— Je ne voulais pas te surcharger, mais je vois que tu en es plus que capable. J'aurais dû le savoir. Tu es la fille de ton père, après tout.

Le morceau qu'elle avait écouté au moins une fois par jour depuis plusieurs mois lui revint en mémoire. *The Only Way Is Up, Baby*.

Genevieve sourit.

— Je pars quand ?

9

Quand Allie arriva à Édimbourg, la nuit était tombée. Elle avait retardé son départ le temps de briefer trois pigistes sur des sujets qu'ils devaient développer.

— Je serai sur la route, leur expliqua-t-elle. Je suis joignable sur mon téléphone portable en cas de besoin.

Elle adorait prononcer cette phrase. Même si son portable Motorola ressemblait à une petite brique lestant son sac, Allie suscitait l'attention et l'envie à chaque fois qu'elle le sortait pour y répondre.

Le premier téléphone portable que le bureau lui avait fourni était aussi grand et lourd qu'une batterie de voiture, et muni d'un combiné sur le dessus. Quand elle l'avait rapporté à la maison, Rona avait explosé de rire.

— C'est à peu près aussi portable qu'un freezer !

Bien que la couverture réseau fût meilleure qu'auparavant, elle captait relativement mal, et cela rendait fous les rédacteurs. Depuis qu'Allie dirigeait son petit groupe de pigistes, elle avait entendu un nombre incalculable de fois « ça coupe, là ! » au moment où elle distribuait des missions peu appréciées. C'était leur façon d'échapper aux corvées. L'autre raison était liée au coût. Allie n'arrivait pas à comprendre comment les opérateurs téléphoniques pouvaient taxer leurs clients lorsqu'ils recevaient des appels depuis un mobile et aussi lorsqu'ils en passaient.

Elle traversa la banlieue d'Édimbourg, longea l'enclave aisée de Barnton jusqu'à Cramond Village et se gara à une place avec vue sur les eaux noires du Firth of Forth. Au-delà du vaste estuaire se trouvait East Wemyss, le village où elle avait grandi. Elle n'était revenue que deux fois depuis son départ pour Manchester ; il n'y avait rien pour la ramener ici, rien qui la rende nostalgique. Elle se sentait étrangère, ce n'était certainement pas le retour de l'enfant au pays.

Les lumières du Fife scintillaient en grappes signalant les villages et bourgades qui bordaient la côte. Plus loin, invisible depuis le rivage, se trouvait Kirkcaldy, où vivaient maintenant ses parents. Ils avaient emménagé trois ans plus tôt dans un petit pavillon propret donnant sur Ravenscraig Park. Elle les imaginait à la table du dîner,

avec la télé en fond. Elle devait faire appel à son imagination parce qu'elle n'avait jamais franchi le seuil de leur maison. Tout ce qu'elle en connaissait, elle l'avait aperçu en passant lentement en voiture un soir d'été, un jour où le journal l'avait envoyée sur les terres où elle avait grandi.

Ils ne comprenaient pas son amour pour Rona. Elle avait attendu plus d'un an après leur premier baiser maladroit pour leur en parler, mais elle ne voulait pas que Rona la croie honteuse de leur relation. Les parents de Rona ainsi que ses frères et sœurs avaient accepté Allie comme une des leurs, ce qui la rendait encore plus mal à l'aise vis-à-vis de sa compagne.

— Peut-être qu'ils te surprendront, lui avait dit Rona quand Allie avait expliqué pourquoi elle rechignait à leur en parler.

Ça n'avait pas été le cas. Un dimanche soir, à la table du dîner, ils discutaient tous les trois de la pluie et du beau temps autour d'un poulet rôti avec petits pois et purée qu'Allie avait du mal à avaler à cause de ce qu'elle s'apprêtait à leur annoncer. Quand sa mère se mit à débarrasser les assiettes, Allie s'éclaircit la voix et lança :

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Josie Burns, qui connaissait suffisamment bien sa fille pour savoir que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Il s'est passé quelque chose au travail ?

Allie prit une profonde inspiration.

— J'ai rencontré quelqu'un. On est ensemble, et je suis très heureuse.

Sa mère esquissa un sourire hésitant.

— Mais c'est une bonne nouvelle, non ?

David Burns paraissait plus incertain.

— Tu n'as pas l'air heureuse. Quel est le problème ? Il est marié ?

— David, lança Josie d'un ton réprobateur. Pourquoi tu penses une chose pareille ? C'est pas comme ça qu'on a élevé Allie.

Allie scruta son assiette.

— Il ne s'agit pas de ça.

Rassemblant son courage, elle releva le menton et dit :

— Ce n'est pas « il », c'est « elle ».

Le silence se fit pesant, chassant l'air de la pièce.

Sa mère rougit, comme si on l'avait giflée sur les deux joues. Son père pressa fermement les lèvres, blême. Puis il lâcha :

— C'est ridicule. Tu racontes n'importe quoi pour qu'on s'intéresse à toi. Je pensais que c'était fini, ces enfantillages.

Elle ravala sa colère.

— Je suis adulte, papa. Crois-moi, si j'avais pu éviter cette conversation, je l'aurais fait. Mais je n'ai pas honte de qui je suis ni de la personne que j'aime. C'est peut-être insensé, mais je pensais que

vous seriez contents que j'aie trouvé quelqu'un qui m'aime et qui me rend heureuse.

Il explosa.

— Heureuse ? Comment peux-tu être heureuse avec une femme ?

Allie ne put se retenir.

— Eh bien, c'est ton cas, paraît-il.

Une rougeur apparut sur son cou, gagnant son visage.

— Comment oses-tu comparer ta mère et moi à cette… cochonnerie ?

Il repoussa sa chaise et se leva.

— Tu as toujours eu des petits amis, intervint Josie sur un ton plaintif et conciliant.

— Oui, et je n'ai jamais ressenti grand-chose. Ce n'était pas comme dans les chansons d'amour ou les films.

— Tu n'as pas rencontré le bon, c'est tout, insista sa mère d'un air désespéré.

— J'ai rencontré la bonne. Elle s'appelle Rona. Rona Dunsyre. Elle est gentille, drôle, intelligente et belle, et j'arrive toujours pas à croire qu'on se soit trouvées.

David Burns lâcha une exclamation outrée.

— Elle vit à tes crochets ?

Allie secoua la tête.

— L'argent n'a rien à voir là-dedans. Mais, si c'est ça qui t'inquiète, elle gagne plus que moi. Papa, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être à ma place.

Il recula d'un pas, comme révulsé.

— Tu me dégoûtes. Tu as été élevée dans un foyer de bons catholiques, et c'est comme ça que tu nous remercies ? Je crois que tu ferais mieux de t'en aller et de te regarder bien en face, Alison.

— C'est peut-être juste une phase, c'est ce qu'on dit, David, n'est-ce pas ? On lit ça parfois dans les journaux, les jeunes qui expérimentent des choses avant de revenir à la raison.

Le regard paniqué, Josie se pressait la mâchoire du bout des doigts.

— Bien sûr, c'est…

— C'est pas juste une phase, bon sang ! répliqua Allie. C'est avec Rona que j'ai envie de passer le reste de ma vie. Si on pouvait se marier, on le ferait dès demain.

Son père s'esclaffa.

— Eh bien, ça ne risque pas d'arriver. On est dans un pays civilisé et chrétien, ici. Comment des pervers homos pourraient se marier ? Vous ne pouvez pas avoir d'enfants. C'est le but du mariage, normalement.

Il rangea sa chaise sous la table comme pour maîtriser sa fureur.

Allie se leva.

— Il faut vivre avec son temps, papa. Les familles lesbiennes, c'est devenu très à la mode. Si vous ne pouvez pas accepter mon choix, il n'y a rien de plus à dire. Vous ne me ferez pas changer d'avis.

— Tu devrais t'en aller, maintenant.

David serrait le dossier de la chaise tellement fort que la jointure de ses doigts était toute blanche.

— Tu as raison.

Il y eut un long moment durant lequel ils s'évitèrent tous du regard.

— Allie…, souffla sa mère d'un ton suppliant.

Allie pivota sur ses talons et quitta la pièce. Les paroles de son père résonnaient dans ses oreilles quand elle attrapa son manteau puis se dirigea vers la porte.

— Et ne reviens pas tant que tu n'as pas recouvré la raison !

C'était huit ans plus tôt, et depuis elle n'avait pas revu son père sauf à l'incinération de son oncle Andrew, au crématorium. Sa mère était restée en contact et lui téléphonait de temps en temps et, à l'époque où Allie travaillait encore à Glasgow, elle la retrouvait, embarrassée, pour déjeuner près de la gare de Queen Street. Allie suggérait invariablement que Rona se joigne à elles, et à chaque fois sa mère répondait qu'elle n'était pas prête pour ça.

L'impact de ce déjeuner dominical avait pesé entre Josie et sa fille, comme la réplique d'un tremblement de terre. Allie avait parfois ressenti quelque chose de similaire en présence de personnes endeuillées. On aurait dit que leur existence était déchirée en deux : il y avait un avant et un après le désastre. Ce n'était pas comme si elle avait été proche de ses parents. Ils n'avaient pas grand-chose en commun qui puisse les relier. Mais elle n'avait jamais éprouvé pour eux la même hostilité que certains de ses amis pendant leur adolescence et au-delà. Elle avait toujours eu un vague espoir que leurs liens se resserrent, maintenant qu'elle était adulte. Mais ça ne se produirait pas. Son foyer, sa famille, c'était Rona, à présent. Et cela lui convenait très bien.

10

Allie fut tirée d'un profond sommeil par un aboiement de chien. L'espace d'un instant elle fut plongée dans la confusion, pensant qu'il s'agissait de Germaine, et elle se demanda pourquoi la fenêtre n'était pas au bon endroit. Puis elle recolla les morceaux. Elle n'était pas chez elle ; elle se trouvait dans la chambre d'amis de Sarah Torrance, à Trinity, dans la banlieue nord d'Édimbourg, dont les rues paisibles étaient bordées d'imposantes villas victoriennes. Sarah était une collègue journaliste qui couvrait la mode et le théâtre pour un grand journal écossais. Au départ, c'était l'amie de Rona, mais elle avait inclus Allie dans son cercle. Quand elles avaient déménagé à Manchester, Sarah avait tenu à ce qu'elles logent chez elle chaque fois qu'elles venaient à Édimbourg. Allie acceptait toujours volontiers cette proposition.

Elle était arrivée à temps pour dîner avec Sarah et Meriel, sa fille adolescente. Le mari de Sarah, correspondant pour la BBC à l'étranger, se déplaçait en permanence d'un pays en crise à un autre et se trouvait actuellement dans le Caucase. Elles étaient attablées autour de bols fumants de chili au chevreuil, avec verre de vin rouge pour les adultes.

— Pourquoi on peut pas manger du bœuf, comme tout le monde ? rouspéta Meriel.

— Parce que c'est bourré de gras, répondit Sarah. Tu me remercieras un jour que tes artères fonctionnent encore.

Meriel se racla la gorge et mélangea ostensiblement la sauce à la viande avec le riz.

— Tu es ici pour un article, Allie ? demanda la jeune fille.

— Pourquoi ? Tu pensais qu'elle était venue seulement parce qu'elle nous adore ? s'enquit Sarah d'un ton taquin.

Meriel fit une moue.

— Non, maman. Si c'était un voyage pour le plaisir, Rona l'aurait accompagnée. J'essayais de m'intéresser, comme tu me dis toujours.

— Je suis ici pour un article, peut-être deux.

— Comment ça ?

— J'ai un sujet qui est plus ou moins bouclé. Il faut juste que je

vérifie certains éléments. Et, pendant que j'enquêtais sur le premier, j'ai pensé à un deuxième.

— Étonnant, commenta Sarah. Est-ce que tu peux nous en dire plus ?

Allie aurait répondu non à la plupart des journalistes, mais elle savait que Sarah n'irait pas répéter tout ça à sa rédaction. Donc, entre deux bouchées, elle leur raconta ce qu'elle savait.

— Il y a de la drogue partout, à Édimbourg, déclara Meriel avec l'assurance détachée d'une fille de quatorze ans dont l'existence est aussi protégée que possible par ses parents et par sa coûteuse éducation.

Sarah posa ses couverts et répliqua :

— Pas dans le quartier.

— Maman, c'est pas parce que les seules aiguilles que tu vois c'est celles que mamie utilise pour tricoter que ça n'existe pas. Muirhouse et Pilton, c'est juste en bas de la rue. Tu l'as dit toi-même : les cambriolages et les vols de voiture sont hyper fréquents dans notre joli quartier de Trinity.

Meriel afficha un sourire aimable pour atténuer son sarcasme.

Allie reprit d'un air désolé :

— Elle n'a pas tort, Sarah. Il y a un problème de drogue majeur dans cette ville, qui coïncide avec l'épidémie de SIDA.

Elle avait justement traversé en voiture Muirhouse et Pilton avant d'arriver, et ça l'avait déprimée. Barres d'immeubles, petits collectifs et pavillons minuscules avaient l'air mal entretenus et délabrés. Ça lui rappelait des photos d'habitations soviétiques après la guerre, jusqu'aux touffes d'herbe maigrichonnes et au sol boueux. Une lumière pâle filtrait à travers de minces rideaux, d'autres fenêtres nues laissaient entrevoir la palette de couleurs changeantes d'écrans de télé invisibles. Quasiment personne dans les rues. Quelques jeunes traînaient sous un abribus. Un homme et une femme, maigres comme des mannequins de mode, se hâtaient vers un immeuble, elle, vacillant sur ses larges talons. Deux ombres s'étaient approchées de la voiture d'Allie, vêtues d'une veste trop fine pour la saison, leur visage fragile enfoncé dans leur col, les épaules voûtées. Tous les gens qu'elle avait vus paraissaient malades et épuisés, à l'exception de deux hommes d'âge moyen sortant de chez un caviste, munis de cabas bien remplis expliquant leur bedaine. Le lendemain, elle devrait partir en quête d'habitants à interroger, qui vivaient dans ce triste quartier. Cette perspective en aurait déprimé plus d'un. Mais la journaliste qu'elle était trouvait cela excitant. Chercher la voix juste pour raconter une histoire, voilà ce qui la stimulait dans sa vie professionnelle. Et c'était toujours intéressant de donner la parole à des gens que la vie avait rendu silencieux.

— Enfin bon, au moins, certains d'entre eux déplacent leurs problèmes dans d'autres villes, soupira-t-elle.

— Ce n'est pas vraiment une solution, n'est-ce pas ? dit Sarah en reprenant sa fourchette.

— Et ton second sujet ? Les essais cliniques ? Comment est-ce que tu peux être sûre que ça donnera un article intéressant ? demanda Meriel.

Allie sourit.

— Tu te prépares pour une carrière journalistique ?

— Non. J'envisage d'entrer dans la police, après mes études.

Sarah poussa un grognement.

— Pas cette histoire, à nouveau…

— Pourquoi pas ? intervint Allie. Il y a plein de débouchés pour des jeunes intelligents et sensés, dans la police. En particulier les femmes.

— Je veux travailler à la criminelle, précisa Meriel. Je parie que je pourrais être meilleure que la plupart des inspecteurs.

— C'est pas comme dans *Taggart*, tu sais. Dans les meurtres, en général, il n'y a pas grand-chose à résoudre. C'est soit des disputes conjugales, soit des querelles d'ivrognes.

Meriel leva les yeux au ciel.

— Je sais. Mais ça peut aussi être autre chose. Parfois, c'est Bible John ou l'éventreur du Yorkshire, et pour ça de bons enquêteurs sont indispensables. C'est ce que je veux faire.

Allie ne savait pas s'il fallait rire ou pleurer. Elle ne pensait pas que les policiers qui avaient enquêté sur l'explosion de Lockerbie aient rêvé de se retrouver face à pareille atrocité, encore moins qu'ils l'aient recherché. Elle échangea un regard avec Sarah.

— Oui, enfin, tu as largement le temps de prendre une décision pour ton avenir.

— Je ne vais pas changer d'avis, tu sais. Alors, comment tu vas trouver la réponse, au sujet des essais cliniques ?

Elle ne lâchait pas le morceau facilement.

— J'ai le nom d'un médecin, ici. Je vais voir où ça me mène. Je vous dirai demain soir si j'ai eu de la chance.

Après un café et un sandwich au bacon qui lui avaient redonné des forces, Allie appela ses pigistes. L'un d'entre eux avait confirmé la piste sur laquelle il enquêtait, ce qui donna à Allie de quoi apaiser la rédaction de Londres. Après cela, elle retourna à Muirhouse. Tout en conduisant, elle se remémora une parole de Jamesie :

« Les gens s'en fichent, des toxicos. C'est nous qui volons vos voitures, piquons les bijoux de votre grand-mère et refilons le SIDA à vos filles. »

C'était un condensé de ce que la presse hurlait depuis un moment. Elle avait deux obstacles à contourner : d'abord, convaincre les victimes du VIH qui vivaient à Édimbourg de lui parler, puis persuader sa rédaction de publier l'article. Deux combats différents, aussi cruciaux l'un que l'autre.

Avant d'arriver à la cité HLM, elle s'arrêta chez un marchand de journaux et parcourut l'éventail de cartes pour en trouver une qui ne souhaitait ni un joyeux anniversaire ni de sincères condoléances. L'aquarelle montrant une montagne couverte de bruyère ne ressemblait à aucun paysage à quatre-vingts kilomètres à la ronde, mais elle était vierge à l'intérieur, ce qui était le plus important. De retour dans la voiture, Allie mâchonna son stylo pendant une minute, puis écrivit :

Cher Docteur Diack,

Veuillez m'excuser de vous déranger dans votre centre de soins. Je suis journaliste et je vous demande de bien vouloir lire ce message. Je m'appelle Alison Burns, rédactrice au *Sunday Globe* pour la région Nord. J'éprouve beaucoup de compassion pour les patients atteints du VIH/SIDA. Je suis moi-même lesbienne et j'ai perdu des amis très chers à cause de cette terrible maladie. Je ne cherche pas à diaboliser les victimes, contrairement à beaucoup de mes collègues.

J'ai récemment découvert une forme d'exode parmi les patients séropositifs d'Édimbourg vers d'autres villes du Royaume-Uni. J'ai parlé à plusieurs d'entre eux, et il semblerait que ce qui les pousse à partir soit le manque de structures à Édimbourg et l'incapacité du service public à y remédier. Je sais que vous êtes l'un des principaux médecins à vous préoccuper de cette situation, et j'aimerais parler avec vous de vos actions et des solutions envisageables. Ça ne prendra pas plus d'une demi-heure. Je peux m'adapter à vos disponibilités. Je prévois d'être à Édimbourg dans les prochains jours.

Cordialement,
Alison Burns

Après des années de métier, Allie savait comment quémander, mais cette fois elle n'avait pas trop d'espoir. Parfois, une utilisation judicieuse de la flatterie faisait des merveilles, en particulier si on y ajoutait une pincée d'intérêt personnel. Mais un médecin qui travaillait auprès de consommateurs de drogue avait probablement entendu une myriade d'histoires sordides et de mensonges. Elle craignait qu'il ne soit immunisé, à ce stade. N'empêche, elle devait tenter le coup. Il fallait toujours tenter le coup.

Le centre médical où le Dr Derek Diack travaillait aux côtés de trois autres confrères était situé dans un bâtiment en brique d'un seul étage aux vitres grillagées, dont l'entrée était protégée par un rideau de fer. Sur un mur voisin, un graffiti annonçait :

LE CHEVAL BLANC DE L'HÉROÏNE VOUS MÈNERA EN ENFER.

Allie poussa la porte et pénétra dans une entrée qui lui donna l'impression d'avoir déjà atteint la destination promise. Parmi les affiches et les flyers sur le mur figurait l'inévitable poster en forme de pierre tombale, flanqué de quelques petits prospectus pour des groupes de soutien aux séropositifs. On trouvait dans la pièce la clientèle habituelle d'une salle d'attente de médecin : des bébés qui pleuraient et des enfants en bas âge, une femme âgée voûtée au-dessus d'une canne, un adolescent avec le bras en écharpe. Ce qui était moins fréquent, d'après l'expérience d'Allie, c'était la demi-douzaine d'hommes et de femmes au teint grisâtre et au regard vide, agités de tics nerveux ou au contraire au bord de la catatonie. Personne ne daigna lui accorder plus qu'un simple coup d'œil.

Elle traversa la pièce jusqu'au comptoir d'accueil, où trois réceptionnistes étaient installées derrière des vitres en bas desquelles un espace tout juste assez grand pour y glisser la main était découpé. Allie afficha son plus beau sourire et transmit son enveloppe.

— J'aimerais donner ceci au Dr Diack. C'est assez urgent. Je veux bien attendre sa réponse ici, dit-elle en indiquant les chaises. Je peux patienter là.

— Est-ce que vous êtes représentante pharmaceutique ? lui demanda l'une des réceptionnistes.

— Non, pas du tout.

Allie s'éloigna pour s'asseoir sur la chaise la plus proche.

— Il n'a pas de place, ce matin, déclara l'hôtesse, qui ne comptait pas céder.

— Je ne suis pas pressée.

Allie sortit de son sac son exemplaire de *Death Comes Staccato* de Gillian Slovo et l'ouvrit là où se trouvait son marque-page. Elle adorait la nouvelle tendance américaine de romans mettant en scène des détectives privées féministes. Elle connaissait suffisamment bien le métier grâce à son ami Bill Mortensen pour savoir que tout ça n'était que de la fiction, mais c'était une façon de s'évader qui renforçait son amour pour les enquêtes journalistiques, si bien qu'elle le dévorait. Malgré tout, elle parvint à rester vigilante à ce qui se passait dans sa vision périphérique. Les patients allaient et venaient, les secrétaires appelaient leur nom, les enfants pleurnichaient, et les gens toussaient. Aucun médecin ne sortait. De temps en temps, une secrétaire disparaissait derrière une seconde porte à l'arrière de la réception. Allie remarqua que l'une d'entre elles avait pris son enveloppe.

Peu à peu, la salle d'attente se vida, et à partir de midi et demi il n'entra plus personne. Pour finir, il n'y eut plus qu'Allie et une femme d'un certain âge, voûtée dans un imperméable beige taché, qui se tapotait le nez avec un mouchoir froissé maculé de sang. La réceptionniste leva la tête.

— Le Dr Diack arrive dans une minute, dit-elle.

Elle parlait comme si chaque mot lui coûtait.

Allie la remercia d'un sourire et rangea son livre, soulagée notamment parce qu'il ne lui restait plus que dix pages. La porte s'ouvrit pour révéler un homme costaud avec une épaisse chevelure rousse et un visage constellé de taches de rousseur, enfilant une veste en tweed. Il jeta un seul regard à Allie et s'arrêta net.

— Je vous connais, lâcha-t-il.

Cela sonnait comme une accusation. Et Allie savait que c'était inutile de nier.

11

Allie fut rappelée à une réalité qu'elle avait presque oubliée : en Écosse, la théorie des six degrés de séparation de Stanley Milgram n'allait en général pas au-delà de trois. L'homme qui se tenait devant elle était l'ex-petit ami de la cousine de Rona. Ils s'étaient croisés lors d'un mariage dans la famille quelques années plus tôt. Allie se leva et adressa un sourire au Dr Derek Diack.

— Je ne connaissais pas ton nom de famille.

— Et moi, je n'avais jamais pensé que tu t'appelais « Alison », répliqua-t-il en approchant d'elle la main tendue. Quand j'ai franchi la porte, j'avais la ferme intention de te passer un savon. Mais vu que c'est toi…

Il haussa les épaules.

— J'apprécie. Est-ce que tu pars déjeuner ?

Il lui adressa un regard moqueur.

— Déjeuner ? Tu plaisantes, j'ai à peine le temps de faire une pause pipi en ce moment. Non, j'ai une réunion. L'agence de santé veut que j'ouvre un service dédié aux consommateurs de drogue. Tu parles. J'ai pas le temps pour ça. Je me suis déjà fait piéger cinq fois aujourd'hui : ils m'accostent quand je gare ma voiture, ils se glissent dans la file de patients. Je ne leur en veux pas. Ils sont désespérés.

— On peut parler en chemin ?

Il consulta sa montre.

— OK. Je vais conduire.

Il se dirigea vers la sortie, et Allie lui emboîta le pas. Elle ne savait pas comment elle reviendrait à Muirhouse ni si sa voiture y serait toujours, mais elle devait profiter de ce coup de chance. Elle le suivit à l'extérieur, se hâtant pour marcher au rythme de ses longues enjambées tout en enclenchant son enregistreur.

Il conduisait une Ford Cortina, trop vieille pour attirer les voleurs ou les fous du volant, mais le moteur démarra sans effort à la première tentative.

— Alors, tu enquêtes sur Édimbourg qui exporte son épidémie de SIDA vers le sud ?

Il allait droit au but, comme dans son souvenir. Inutile de le mener

en bateau.

— Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les raisons de ce phénomène. J'ai rencontré quelques patients qui sont partis à Manchester et j'ai entendu trois explications différentes.

Elle lui rapporta leurs propos, et il hocha la tête d'un air entendu.

— Tout ça est vrai. Édimbourg ne possède qu'un seul service médical dédié aux usagers de drogue. Ils ont quatre lits pour les toxicos en désintox. Un seul de ces lits est réservé pour Pilton et Muirhouse, expliqua-t-il avec amertume. On a environ quatre cents consommateurs d'héroïne à Muirhouse. Pas étonnant que ceux qui le peuvent se tirent d'ici.

— Pourquoi est-ce que le système est aussi inadapté ?

De nouveau, il lui adressa un regard moqueur.

— Édimbourg a toujours essayé de se voiler la face. La société valorise l'Église, les avocats, les universitaires. Depuis l'époque où Burke et Hare pillaient les cimetières pour fournir des cadavres aux anatomistes afin de les disséquer, cette ville a pris l'habitude de regarder ailleurs. Personne ne veut admettre qu'il y a un problème.

— Et donc, ça empire ?

— Exactement. Ils ont mis une éternité à créer un service d'échange de seringues. Il n'y avait nulle part où se procurer une seringue propre dans cette ville. On voyait des gens en récupérer dans nos poubelles, bon sang ! Ils farfouillaient là-dedans et s'exposaient à tous les virus possibles.

Il parlait sur un ton grave, mais restait heureusement concentré sur sa conduite.

— Il y a un nouveau groupe militant qui s'est monté et qui essaie de lever des fonds pour un hôpital réservé au SIDA. C'est un sacré combat, la plupart des gens ne veulent pas être associés au virus. Mais eux, ils sont déterminés. Je leur souhaite bon courage.

Ils étaient au cœur de la ville, à présent. Allie craignait qu'ils ne manquent de temps. Il fallait qu'elle aborde le sujet de son second article.

— J'ai entendu parler d'un projet de recherche à Édimbourg mené par un laboratoire pharmaceutique. Tu n'y as pas participé ?

Il lui jeta un coup d'œil.

— Comment tu es au courant de ça ?

— Par une amie chercheuse dans un labo, un concurrent. Est-ce que j'ai mal compris ?

Il scruta en fronçant les sourcils les feux tricolores qui les ralentissaient.

— Non. Tes infos sont correctes. Il y a bien eu un essai clinique. Mais il a été interrompu. Sans prévenir, tout s'est arrêté d'un coup. Je ne sais pas pourquoi, je n'étais pas directement impliqué dans le

projet.

Diack bifurqua dans un parking situé derrière un bâtiment administratif décati des années 1960 coincé entre des bureaux et un HLM. Il coupa le moteur et consulta une nouvelle fois sa montre.

— C'est l'heure.

— Qui est-ce que je peux interroger à ce sujet ?

— Le Dr Lamort.

Il sourit en voyant son air choqué.

— Paul Robertson. Il est à la tête de ce service de désintox dont je parlais. Ils le surnomment Dr Lamort parce qu'il paraît que, quand tu le consultes, ça veut dire que tu vas y passer, expliqua-t-il en faisant une moue. Ils n'ont pas tort.

— Où est-ce que je peux le trouver ?

— Donne-moi ton carnet.

Il esquissa un geste. Elle lui tendit son calepin. Diack griffonna quelque chose.

— Je te fais confiance là-dessus, Allie. Ne me déçois pas.

Allie ne savait pas vraiment où elle se trouvait, sinon quelque part au sud du centre-ville. Elle marcha jusqu'à la grande artère la plus proche où elle attendit un taxi dans un vent cinglant. Le chauffeur s'étonna de sa destination et marmonna qu'il ne gagnait pas assez pour se mettre en danger.

— Vous êtes sûre de vous ? demanda-t-il. Je voudrais pas que ma femme aille là-bas toute seule.

— Heureusement que je ne suis pas votre femme, alors.

Pour tout un tas de raisons, songea-t-elle.

Sa voiture se trouvait là où elle l'avait laissée, les enjoliveurs en moins. Cela aurait pu être pire. C'était quand même dur de croire qu'il existait un marché pour les enjoliveurs d'occasion qui justifie qu'on se donne autant de mal. Elle redescendit vers la mer et se gara au bord de l'eau, avec vue sur le Fife. Il était temps qu'elle enfile sa casquette de rédactrice. Elle appela deux de ses pigistes et leur demanda où ils en étaient. Allie avait conscience que les hommes qu'elle chapeautait n'aimaient pas travailler pour elle. Chose encore plus agaçante, ils ne pouvaient même pas l'accuser d'avoir couché pour décrocher ce job. Ce ne fut donc pas une surprise qu'ils n'aient rien de neuf à lui apporter. Allie leur suggéra des pistes d'investigation en précisant qu'elle voulait du nouveau d'ici le lendemain matin sans quoi elle confierait le sujet à quelqu'un d'autre. Ce n'était pas une simple menace, Ace Lockhart et Rupert Murdoch avaient tellement purgé les empires médiatiques que les journalistes à l'affût ne manquaient pas.

Le troisième pigiste ne répondit pas à son appel. Il était sans doute

sur la route en train de faire ce pour quoi Allie le payait. Ou bien au pub. Elle le bipa en lui demandant une mise à jour, puis appela la rédaction de Londres.

— Quoi de neuf ? interrogea le rédacteur adjoint. Est-ce que tu as un gros titre juteux pour moi, Burns ? Un scoop dans *Coronation Street* ? Ou un abruti de rock star qui a fait un scandale à l'Hacienda ?

— T'emballe pas, Ronnie. On est seulement mercredi. Je vais te trouver quelque chose, ne t'inquiète pas.

Elle lui détailla les sujets de ses pigistes : un député du Yorkshire soupçonné d'avoir une liaison avec la femme d'un joueur de cricket ; une star de la télé qui serait atteinte d'un cancer du sein ; de nouvelles pistes dans l'enquête sur l'explosion de Lockerbie.

Ronnie grogna en signe d'approbation.

— C'est un début. T'as ton téléphone géant avec toi, non ? Tu captes, là-haut dans la cambrousse ?

— Je serai joignable si tu as besoin de moi, Ronnie. Allez, j'ai du travail. Et toi aussi.

Elle supporta quelques bavardages supplémentaires avant de raccrocher. D'après son plan d'Édimbourg, le centre de soins du Dr Lamort se trouvait à l'autre bout de la ville, dans un ancien hôpital pour maladies infectieuses de Liberton. Elle avait largement le temps de s'y rendre avant la fermeture. Grâce à la cousine de Rona, qui avait bien choisi les hommes qu'elle fréquentait, les choses avançaient, pour une fois.

12

Manifestement, cela faisait bien longtemps que l'hôpital qui hébergeait le service SIDA du Dr Lamort n'était plus à la pointe de la technologie, pensa Allie en évitant les nids-de-poule du parking où elle cherchait une place. C'était un bâtiment de brique rouge qui tombait en ruine, avec le genre de fenêtres au cadre métallique qui produisaient de la condensation à l'intérieur neuf mois de l'année. Celles du rez-de-chaussée avaient toutes des carreaux en verre dépoli ; cela favorisait l'intimité, mais aussi la déprime.

Allie répondit à deux messages sur son bipeur : d'abord un pigiste, puis une info d'un reporter local qu'elle transmit ensuite à un autre de ses pigistes à mi-temps afin qu'il l'étoffe. Après quoi, elle se dirigea vers l'entrée. Personne ne lui posa de questions quand elle apparut, l'air confiant. Il régnait une odeur d'hôpital : détergent avec relents de cantine et de bassins hygiéniques. Diack lui avait indiqué le service 17 dont elle aperçut le panneau juste à temps pour ne pas avoir à ralentir le pas. En haut d'un escalier, puis au bout d'un couloir, en suivant la légère ligne d'usure sur le lino. Elle franchit l'entrée du service en cherchant sur la gauche le bureau du Dr Paul Robertson.

C'était une porte anonyme, évoquant plus un placard à balais qu'un cabinet de médecin. Il n'y avait pas de plaque indiquant son nom, comme l'avait prévenue Diack. « Sinon les gens entreraient sans arrêt. » Allie frappa. Pas de réponse. Sans trop d'espoir, elle appuya sur la poignée. Derrière elle, une voix de ténor léger avec un accent de Glasgow prononcé demanda :

— Est-ce que vous essayez de vous introduire dans mon bureau ?

Elle se retourna brusquement et découvrit un homme grand et mince avec une tête étroite et des cheveux châtain foncé coupés court. Il avait les traits bien dessinés, et deux profonds sillons séparaient ses sourcils, mais ses yeux étaient chaleureux, et les petites rides qui se dessinèrent quand il sourit indiquaient un tempérament jovial.

— Dr Robertson ? demanda Allie, qui s'en voulut de paraître aussi nerveuse.

— C'est moi. Est-ce que vous êtes la fille contre laquelle le Dr Diack m'a mis en garde ?

Elle avait trente-cinq ans, et les hommes l'appelaient toujours une « fille ». Comme à son habitude, elle se garda de répliquer et sourit.

— Je suis flattée. Je ne pensais pas mériter une telle annonce. Je suis Allie Burns, du *Sunday Globe*.

Il indiqua la porte, et elle se décala pour qu'il la déverrouille.

— Normalement, je me méfie des gens comme vous, reconnut-il en l'invitant à entrer. J'ai été échaudé par de trop nombreux gros titres hystériques. Des mensonges qui pourrissent la vie de mes patients, expliqua-t-il en la détaillant des pieds à la tête avant de lui proposer une chaise installée au coin de son bureau. Mais Derek m'a demandé de vous donner une chance. Ce qui, dans mon jargon, signifie vous laisser suffisamment de latitude pour que vous vous cassiez la figure toute seule. Au cas où, vous savez où se trouve la sortie.

Allie prit place.

— D'accord. Est-ce qu'il vous a dit sur quoi je voulais écrire ?

— L'exode. Je ne peux pas leur reprocher de partir. Quand on m'a autorisé à ouvrir ce service, j'ai demandé cinquante lits. J'en ai obtenu quatre. On n'accepte que les cas désespérés. Nos patients endurent des morts dignes du Moyen Âge. Des maladies réservées au mouton. Des tumeurs du cerveau. Ils convulsent, ils vomissent du sang. Le pire, c'est qu'ils finissent par adhérer au message médiatique. Pour la plupart, ils pensent que c'est mérité. S'exiler vers le sud, c'est leur dernier acte de défiance.

Il parlait dans un style mélodramatique. Elle l'imaginait face au conseil d'administration, à faire trembler les bureaucrates. Mais pas suffisamment pour qu'ils changent d'avis.

— Vous assurez également des consultations, en dehors de l'hôpital ?

Il haussa les épaules.

— Même si ça ne sert pas à grand-chose. Mangez mieux. Essayez ces stéroïdes. Voilà des antibiotiques puissants contre votre pneumonie. Et une crème apaisante pour l'urticaire qui vous démange jusqu'au sang.

— Qu'en est-il des laboratoires pharmaceutiques ? Est-ce qu'ils travaillent sur des traitements plus efficaces ?

Elle avait posé la question sur un ton banal, mais son interlocuteur avait été prévenu. Il lâcha un rire sec.

— Derek m'a averti que vous alliez essayer de me piéger là-dessus.

— Je ne cherche pas à vous piéger, juste à comprendre ce qui se passe.

— Derek vous a expliqué, je crois, le manque d'enthousiasme général.

— Oui, ce n'était pas assez rentable.

Il hocha la tête et posa les coudes sur la table en entrelaçant ses

longs doigts osseux.

— Mais maintenant on a la preuve que le virus se transmet aussi aux hétérosexuels, et il y a les victimes dites « innocentes » du sang contaminé aux États-Unis. Du coup, deux instituts de recherche assez clairvoyants ont décidé qu'il n'y avait qu'une seule façon d'aller de l'avant. Et nous étions le lieu idéal pour mener l'expérimentation. Nous avons des locaux à disposition pour toutes sortes d'analyses ainsi qu'une grosse population de patients infectés. Vous savez comment nous avons estimé leur nombre ?

— Non, répondit Allie.

— Pas parce qu'ils se ruent pour se faire tester, soucieux de leur santé. Non, ils essaient par tous les moyens de se voiler la face sur leur maladie. Ce qui a révélé l'ampleur du phénomène, c'est qu'il y a eu une épidémie d'hépatite B à Édimbourg, qui a atteint son sommet au moment où le VIH s'infiltrait par intraveineuse dans l'organisme de nos toxicomanes. Et, pour une raison qui m'échappe aujourd'hui, on a congelé ces prélèvements sanguins. Quand le test du VIH est apparu, un petit génie a jugé bon de décongeler tous les prélèvements d'hépatite B et de les tester pour le VIH. À ce moment-là, on a découvert qu'on avait affaire à une épidémie. L'un des services concernés comptait cent soixante-quatre cas positifs, dit-il en pinçant les lèvres et en secouant la tête. Inimaginable.

— Je suis impressionnée qu'autant de patients aient consenti à se faire tester. Sachant ce que cela pouvait signifier.

Il ferma les yeux et poussa un soupir.

— Ces tests ont été effectués sans leur consentement.

Allie était trop choquée pour atténuer sa réaction.

— Mais c'est contraire aux règles de l'éthique, non ? Les gens ont le droit de décider s'ils veulent être testés, n'est-ce pas ?

Il agita vaguement la main.

— Parfois, les scientifiques s'emballent un peu. Oui, les patients auraient dû être consultés. Mais ça n'a pas été le cas. Tant pis pour eux, tant mieux pour la science.

Il se leva d'un bond et alla jusqu'à un petit réfrigérateur posé par terre près du bureau. L'espace d'un instant, Allie se demanda s'il allait en sortir une expérimentation diabolique. Il regarda par-dessus son épaule et sourit.

— Coca light ou Irn Bru ?

La question ne se posait pas, quand elle était en Écosse.

— Irn Bru, s'il vous plaît.

Il lui passa une cannette, en prit une pour lui et se rassit. Ils les décapsulèrent presque en même temps, puis laissèrent tomber le petit cercle de métal sur le bureau dans un tintement. Cet infime moment brisa la tension.

— Alors, c'est pour ça que les chercheurs vous ont contacté pour les essais pharmaceutiques ? lui demanda Allie après que chacun eut bu une gorgée.

— Ils ont immédiatement pensé à nous. Au début, on a simplement fait des observations, pour essayer de comprendre l'évolution de la maladie. Il y a tellement de variants. Certains patients meurent quelques mois après leur diagnostic ; d'autres se portent bien trois, quatre ans après. Les chercheurs voulaient identifier les facteurs impactant la rapidité du développement du SIDA. Pour l'instant, ça ne mène nulle part. Mais, maintenant qu'on commence à mieux maîtriser les analyses ADN, qui sait ce que ça pourrait donner ? On arrivera peut-être à trouver la clé.

— Mais d'ici là il faut des médicaments.

Il la regarda en fronçant les sourcils.

— Quel est votre intérêt, dans tout ça ? Qu'est-ce qui vous motive ?

— Vous avez mené un traitement expérimental ici, qui s'est arrêté brutalement. Pourquoi ?

— Ce n'est pas le genre de choses qui intéressent les tabloïdes, si ?

— Je suis curieuse.

Allie laissa sa réponse faire son effet.

Robertson but une longue gorgée de sa boisson gazeuse et étouffa un rot.

— Ça avait plutôt bien commencé. Des patients ont rapporté une baisse de leur fatigue, un retour de l'appétit. Leur taux de lymphocytes T augmentait doucement. Puis ils se sont effondrés. Trois d'entre eux ont eu une crise cardiaque, deux mortelles. Trois autres ont fait un choc respiratoire.

Il fixait la table, sans bouger.

— Combien de patients participaient à l'étude ?

— Vingt-quatre. Tous volontaires. Douze sous traitement, douze sous placebo. Tous les problèmes ont concerné ceux qui prenaient le traitement.

— Que s'est-il passé ?

— Les chercheurs voulaient continuer. Ils soutenaient que les anomalies venaient des patients, pas des médicaments. J'ai refusé de poursuivre. J'ai stoppé l'expérimentation.

— L'histoire s'arrête là ?

— Elle devrait, non ? rétorqua-t-il avec un regard inquisiteur.

— Mais vous n'y croyez pas ? Vous pensez qu'ils continuent les essais ?

Il ne répondit rien.

— Docteur Robertson ? Si des gens courent un danger, ils devraient le savoir, n'est-ce pas ?

Il croisa son regard.

— Oui. Mais, dans ce monde, nous n'avons pas tous le pouvoir de décider.

Il se leva pour aller jusqu'à une armoire de classement. Il saisit un mince dossier d'où il sortit une feuille de papier glacé. Il la lui tendit.

— Voici la compagnie avec laquelle nous avons travaillé. Zabre Pharma. Ce n'est pas difficile de les localiser.

— Est-ce que vous m'autorisez à le garder ?

Il hocha la tête.

— Un diagnostic de VIH, c'est une condamnation à mort. Ça changera peut-être un jour. Mais pour le moment c'est ainsi. Les patients ne méritent pas qu'on leur vole le peu de temps qui leur reste. Si on commence à traiter les victimes de cette maladie comme s'ils n'avaient pas d'importance, jusqu'où ira-t-on ? Jusqu'à considérer les fumeurs atteints d'un cancer du poumon comme des cobayes ? Injecter des cocktails médicamenteux bizarres chez des patients en obésité morbide souffrant de problèmes cardiaques ? dit-il en se levant. Merde. Allez donc faire le plus de mal possible, Miss Burns.

13

À 22 heures ce soir-là, Allie était prête à reconnaître qu'elle avait exploré toutes les potentialités que lui offrait Édimbourg pour ses articles. Elle avait parlé avec deux employés d'associations caritatives, à la femme qui dirigeait le centre d'échange de seringues et à quatre usagers réguliers de ce service. Elle avait tout entendu : des récits tragiques relatant la mort d'amis, des histoires de policiers en planque devant le centre à l'affût des dealers, le témoignage furieux de parents dont le fils, hémophile, avait été contaminé par du sang américain, et enfin celui d'un père dont les deux enfants étaient porteurs du VIH transmis par leur mère travailleuse du sexe.

Sans oublier la petite amie de l'un des hommes qui étaient décédés pendant le traitement expérimental. Janine refusait d'admettre qu'elle-même était accro à la drogue.

— Je fume un peu de dope. Pas tous les jours. J'ai jamais touché à l'héroïne. Une fois, Gordie m'a amenée dans un squat de Muirhouse, dans l'immeuble qu'ils appelaient la Terror Tower. Y avait que des gens défoncés. J'ai pas du tout aimé. Ils aiguisaient de vieilles aiguilles sur des boîtes d'allumettes et nettoyaient des seringues avec leur sang. Franchement, ça me filait des haut-le-cœur. J'ai dit que j'y remettrais jamais les pieds. Gordie a essayé de décrocher, mais il a pas réussi. La drogue l'avait fait prisonnier. Ensuite, il a participé au traitement expérimental du Dr Robertson. On était ravis.

Elle avait regardé Allie d'un air pitoyable, ses doigts tremblants serrant son verre de vodka Coca.

— J'étais toujours amoureuse de lui. Malgré tout. Il était toute ma vie. Je croyais que les médecins pourraient guérir le SIDA et qu'il réussirait à décrocher de l'héroïne, dit-elle, les yeux remplis de larmes qu'elle ravala d'un battement de paupières. Le Dr Robertson assurait qu'il allait bien. Et puis boum ! Sans prévenir, il a fait une crise cardiaque massive, et ça a été terminé.

Elle avait pris la dernière cigarette de son paquet et l'avait écrasée furieusement.

— Plus de Gordie.

Ça avait été une interview difficile. Allie ne pouvait pas échapper

au chagrin intense de Janine, qui l'atteignait elle-même. Elle avait ressenti une complicité inexplicable avec cette femme. L'empathie qu'éprouvaient les journalistes n'était censée durer que le temps nécessaire à la rédaction de leur article et ne devait pas provoquer de réaction émotionnelle. Or cela semblait lui arriver plus souvent, ces derniers temps. Les entretiens qu'elle avait réalisés après Lockerbie, les familles endeuillées à qui elle avait parlé quelques semaines plus tard suite au crash d'un avion sur la M1, les frustrations exprimées par les médecins et les travailleurs sociaux au sujet du cauchemar qu'était le VIH, toutes ces conversations la vidaient et l'épuisaient. Son nouveau rôle exigeait-il trop d'elle ? Ou, comme ses collègues masculins n'avaient eu de cesse de l'insinuer ou de le lui dire carrément en face, peut-être que les femmes comme elle n'étaient pas faites pour supporter la pression des responsabilités.

Allie regagna sa voiture. Elle savait qu'elle serait la bienvenue chez Sarah Torrance, même à cette heure tardive. Mais, après la journée qu'elle avait passée, la perspective de bavarder autour d'un dernier verre ou de répondre aux interrogatoires de Meriel au petit déjeuner lui donnait envie de poser la tête sur le volant et de fondre en larmes. Si elle prenait la route maintenant, elle serait rentrée vers 3 heures du matin. Après six heures de sommeil, elle serait de nouveau d'aplomb pour chapeauter ses pigistes, établir un échéancier pour les articles à venir et rédiger son texte. Puis retrouver Jess pour la questionner sur les industries pharmaceutiques.

C'était décidé. Allie aimait bien se convaincre qu'elle était maître de son planning. Elle tourna la clé de contact et prit la direction de l'enchevêtrement sans logique apparente de routes nationales et d'autoroutes qui lui permettraient de traverser l'Écosse jusqu'à la M6 pour rentrer chez elle. Tout en conduisant, elle fouilla d'une main dans la boîte de cassettes qu'elle conservait dans la voiture et opta pour une compilation écossaise réalisée par ses soins. Aztec Camera, Deacon Blue, The Rezillos, Annie Lennox avec Eurythmics, Bronski Beat et Jimmy Somerville, les Cocteau Twins. Si chanter à tue-tête là-dessus ne lui remontait pas le moral, rien ne pourrait le faire.

Elle atteignit Carlisle juste après minuit et s'arrêta prendre de l'essence. Comme elle n'avait pas de réseau sur son portable, elle appela Rona depuis une cabine téléphonique pour l'avertir qu'elle rentrait. Elle mit tellement de temps à répondre qu'Allie comprit qu'elle s'était endormie. Néanmoins, dès que Rona entendit sa voix, elle dit d'un ton enjoué :

— Tu nous as manqué. C'est pas pareil de se réveiller à côté de Germaine.

Allie gloussa.

— Je préfère te prévenir de mon retour au cas où tu me prendrais

pour un cambrioleur. Je dormirai dans la chambre d'amis. Je ne veux pas te déranger de nouveau.

— Tu crois que tu peux pénétrer incognito dans la maison ? Tu sais bien que la chienne va réveiller tout le voisinage. Viens te coucher avec moi, mon amour. Tu en as envie.

Elle avait raison. Même après dix ans ensemble, elle avait raison.

— OK, dit Allie. Retourne au lit, on se voit plus tard. Je t'aime.

— Mmm. Sois prudente sur la route.

Une fois couchée, Allie dormit profondément jusqu'à ce que Rona la réveille avec un café, peu avant 9 heures.

— Si seulement je pouvais dormir comme ça, dit Rona. Tout pourrait s'écrouler autour de toi, ça ne te réveillerait pas.

Elle s'assit sur le lit à côté d'elle dans des effluves de gel douche. La chienne la suivit, et son odeur était moins agréable.

— On est déjà allées faire un petit tour du plan d'eau en courant.

Allie poussa un grognement.

— J'aurais préféré que tu n'écrives pas cette chronique sur la remise en forme.

— Tu cours partout pour le boulot. Et n'oublions pas que tu es la reine de la piste de danse. Alors, c'était comment, Édimbourg ? Tu as trouvé ce que tu voulais ?

— J'ai tout ce qu'il me faut pour l'article sur l'exode. Et suffisamment d'infos pour creuser le second. Je vais essayer de voir Jess aujourd'hui, elle pourra peut-être m'éclairer. J'ai de super citations. Une femme m'a confié : « Ne dites pas qu'il s'agit d'un problème qui concerne Édimbourg. On ne vit pas à Édimbourg, on vit à Muirhouse. Il y a des gens qui ont habité toute leur vie ici et qui n'ont jamais mis les pieds à Princes Street. Édimbourg, c'est une autre planète pour nous. »

Elle but une gorgée de café et demanda à Rona :

— Et toi ? Quel est ton programme aujourd'hui ?

— Je vais traverser les Pennines jusqu'à Sheffield pour interviewer Neil Morrissey.

Voyant Allie froncer légèrement les sourcils, elle ajouta :

— Il jouait le motard dans *Boon*, tu te rappelles ? Il est en répétition au Crucible pour *Guillaume Tell*. Je l'ai déjà décalé deux fois, dit-elle en embrassant Allie avant de se lever. Il faut que j'y aille.

— Moi aussi, soupira Allie.

La journée avait commencé trop tôt pour elle. Enveloppée dans son épaisse robe de chambre, elle s'installa au bar pour dresser une liste pendant qu'un nouveau café coulait. Rona traversa la pièce telle une tornade blonde, et Allie se mit à passer ses appels. D'abord les pigistes,

puis un coup de téléphone à Jess qui fut intriguée par ses informations.

— Je ne sais rien de ce traitement expérimental, l'avertit-elle d'emblée. J'ai entendu parler de Zabre Pharma uniquement parce qu'un de mes collègues est parti là-bas il y a quelques années. Je vais voir ce que je peux apprendre. En tout cas, c'est une bonne excuse pour qu'on déjeune ensemble.

Allie ne pouvait pas repousser plus longtemps la rédaction de son article. C'était toujours pareil avec les sujets qui, elle le savait, ne répondaient pas strictement à ce que la rédaction considérait comme intéressant pour ses lecteurs. La perspective de la bagarre qui l'attendait la freinait, elle devait rédiger un article suffisamment percutant pour balayer d'éventuelles objections. C'était l'une des rares occasions où elle regrettait les quelques collègues avec qui elle avait sympathisé au fil des années. Elle aurait pu soumettre ses idées à Marcus, à l'époque de leur formation, ou à Danny Sullivan quand elle travaillait au *Clarion* de Glasgow, qui lui auraient permis de préciser son point de vue. Mais aujourd'hui elle était seule. Elle se dirigea vers son bureau et alluma son Amstrad PCW en regardant les lettres vertes familières s'afficher lentement sur l'écran noir. En poussant un profond soupir, elle créa un nouveau dossier.

> Des dizaines de malades sont forcés de fuir, faute de place pour les soigner. Cela engendre un exode qui menace la population du Royaume-Uni d'une contamination par un virus mortel incontrôlable.

Voilà qui devrait attirer l'attention de la rédaction, songea-t-elle. *En espérant que cela ne réveille pas leur hystérie anti-SIDA*.

> Des dizaines de patients séropositifs d'Édimbourg et qui ont, pour certains, développé le SIDA quittent la ville parce que le système de santé leur a tourné le dos. Chaque semaine, leur nombre grandit.
> Ils optent pour des villes anglaises dans l'espoir de bénéficier de meilleurs soins ici.
> James Forrester, vingt-quatre ans, a quitté son appartement de Muirhouse, à Édimbourg, pour Manchester où il est aujourd'hui pris en charge dans un hôpital public. Il déclare : « À Édimbourg, je ne pouvais avoir ni cure de désintox ni traitement après mon diagnostic. Il n'y avait pas de lit. Pas de place. Les services de soins sont saturés. Ils nous entassent dans un coin. Quand on n'a pas de famille ni d'amis, c'est fichu. Alors je suis venu ici, où personne ne sait que je suis séropositif. Je pensais pouvoir échapper au sentiment d'avoir une cible peinte dans le dos. » Malheureusement, James a depuis développé la maladie, et il ne lui reste plus que quelques semaines à vivre.
> Gus, vingt-six ans, a fui Édimbourg pour échapper à la stigmatisation, en tant que séropositif. Il a refusé de donner son nom de famille afin de préserver la vie qu'il essaie de se construire à Manchester. « Les secrets, ça n'existe pas à Muirhouse, confie-t-il. Mais ici, personne ne sait que je suis

séropositif. J'ai un job à mi-temps dans un bar et je vois un médecin en consultation. Le SIDA est une condamnation à mort, mais je pense que j'ai le droit de vivre aussi longtemps que possible. »

Jackie Green, responsable d'un groupe de soutien dans la capitale écossaise, déclare : « Comment peut-on se prétendre civilisés alors qu'on traite des malades de cette façon ? Imaginez qu'il s'agisse de votre enfant, de votre frère. Comment pourriez-vous le tolérer ? »

Derek Diack, médecin à Édimbourg, compte des centaines de patients séropositifs dans son service. « Édimbourg a toujours essayé de se voiler la face. Personne ne veut admettre qu'il y a un problème. Un nouveau groupe militant s'est monté et essaie de lever des fonds pour un hôpital réservé au SIDA. C'est un sacré combat, la plupart des gens ne veulent pas être associés au virus. Mais eux, ils sont déterminés. Je leur souhaite bon courage. »

Le Dr Paul Robertson dirige une unité SIDA dans un hôpital de la ville. Il nous confie : « Quand on m'a autorisé à ouvrir ce service, j'ai demandé cinquante lits. J'en ai obtenu quatre. On ne prend que les cas désespérés. Avant d'en arriver là, s'exiler vers le sud, c'est le dernier acte de défiance des patients. Ils ne méritent pas qu'on leur vole le peu de temps qui leur reste. Si on commence à traiter les victimes de cette maladie comme s'ils n'avaient pas d'importance, jusqu'où ira-t-on ? »

Un porte-parole de l'autorité de santé déclare : « Nous ne discriminons aucun patient. Toutefois, nos ressources sont limitées, et nous devons prendre des décisions difficiles pour les distribuer au mieux. »

Allie relut sa copie à laquelle elle apporta quelques corrections. Elle espérait avoir réussi à contenir suffisamment son indignation pour ne pas braquer la rédaction. Elle enregistra son texte avant de composer le numéro de connexion du bureau. L'habituelle litanie de couinements, de trilles et de sonneries indiquant la connexion du modem retentit, et la transmission de son texte commença. Pendant qu'il chargeait, elle alla prendre une douche rapide avant de revenir pour s'assurer qu'il était bien parti. Il se produisait souvent une interférence sur la ligne, qui perturbait le processus et la contraignait à tout recommencer. Cette fois-ci, elle avait de la chance. À présent, la balle était dans leur camp.

14

Comme d'habitude, le pub était bondé. Son unique atout était de proposer du pain et du fromage en quantité, raison pour laquelle Jess l'appréciait. Arrivée la première, elle avait pris une table près de la fenêtre, sur laquelle trônaient à présent deux types de pain différents, trois variétés de fromage et deux pintes de bière. Allie se fraya un chemin jusqu'à elle et la serra rapidement dans ses bras.

— Je me suis dit qu'il valait mieux commander à manger tant que c'était possible, déclara Jess en indiquant de la tête la foule se pressant autour du bar.

— Bonne idée. Je reconnais le brie, mais pas les deux autres.

— Le bleu est un derby à la sauge. Et l'autre, un cheddar fumé.

Maintenant qu'elles avaient évacué le plus important, elles remplirent leurs assiettes et alternèrent comme à leur habitude entre dégustation et bavardage. Allie raconta à Jess son voyage à Édimbourg, Jess exposa la proposition tentante de déménager en Hollande.

— Leurs fromages ne sont pas très bons, objecta Allie.

— Ce n'est pas leur avis. Le gars qui m'a fait visiter m'a dit, en toute sincérité : « L'édam ne moisit pas, il durcit, ce qui en fait un fromage de voyage idéal. »

Elles éclatèrent de rire.

— J'y penserai la prochaine fois que je préparerai ma valise. À propos de pays étranger, tu en es où, avec Zabre Pharma ?

Jess coupa un morceau de brie qu'elle déposa sur une tranche de pain aux graines tout en organisant ses pensées.

— J'avais à peine entendu parler d'eux quand ils ont fait à Colin Corcoran une proposition qu'il ne pouvait pas refuser. Tu as déjà rencontré Colin ?

— Je ne crois pas.

— Tu ne te souviendrais probablement pas de lui, si c'était le cas. On l'oublie vite. Niveau look, c'est le geek typique. Il ne tiendrait pas plus de dix secondes sur une piste de danse. La trentaine, taille moyenne, front dégarni, le genre de visage que tu aurais du mal à te rappeler le lendemain. Le détail qu'on remarque le plus dans son

apparence, ce sont ses énormes lunettes à monture en fer, comme celles des aviateurs. Il prétend que c'est pour ne pas passer à côté de quoi que ce soit au labo, mais honnêtement on est à ça du masque de plongée, expliqua-t-elle en espaçant à peine le pouce et l'index.

Allie gloussa.

— Non, ça ne me dit vraiment rien. Il est chercheur, comme toi ?

— On a travaillé sur les mêmes projets, mais il était davantage impliqué dans le processus d'essais cliniques. Il est très impressionnant, franchement. Il sait avoir une approche globale sur un projet. J'ai aimé travailler avec lui, il était passionné par l'idée de proposer de bons médicaments sur le marché. Il vivait avec sa mère, qui est décédée il y a dix-huit mois environ, le laissant désemparé. Alors, quand Zabre a appelé, il était prêt.

Jess coupa un morceau de fromage fumé qu'elle grignota à petites bouchées, comme une souris de dessin animé.

— Mm, c'est bon, commenta-t-elle.

— Donc, ils sont venus le cueillir comme un fruit mûr. Qu'est-ce qu'ils font, chez Zabre Pharma ? C'est quoi, leur domaine ?

— Ils ont surfé un moment sur la vague du médicament générique, puis, il y a quelques années, ils ont fait un carton grâce à un traitement contre l'eczéma, qui s'est avéré bien plus efficace que tous les autres, surtout sur les enfants. Ça n'a pas foncièrement modifié leurs objectifs, mais ça leur a rapporté gros. Ensuite, quand le SIDA est arrivé et qu'ils ont compris que le virus n'allait pas disparaître tout seul, ils ont essayé de développer une thérapie combinée censée diminuer la progression du VIH jusqu'au SIDA.

Jess vida son verre.

— Une autre ?

— Juste un demi, je ne veux pas loucher en regardant dans mon microscope.

Allie joua des coudes jusqu'au bar et en revint avec deux demis de brune. Elle reprit le fil de la conversation.

— C'est le Graal, en ce moment, n'est-ce pas ? Empêcher que le VIH se développe en SIDA.

Jess afficha une moue désolée.

— Et c'est à peu près aussi inaccessible que le Graal. Le mieux qu'on puisse espérer, c'est de ralentir sérieusement le processus. Mais on ne comprend pas encore bien comment fonctionnent les rétrovirus. Et le SIDA n'est pas la maladie la plus sexy qui attire soit des financements massifs, soit, entre nous, les esprits les plus brillants.

— Ah bon ? Je pensais que l'équipe qui parviendrait à trouver un traitement obtiendrait une reconnaissance prestigieuse.

Jess haussa les épaules.

— Oui et non. C'est considéré comme une maladie honteuse.

Beaucoup de gens estiment que les victimes du SIDA ne méritent pas de traitement. Le véritable prestige, ce serait de proposer une avancée médicale qui pourrait bénéficier à d'autres maladies.

— Donc Colin a suivi la tendance et il est parti chez Zabre ? Est-ce qu'il aurait été impliqué dans cet essai avorté à Édimbourg ?

Jess haussa les épaules.

— Je n'ai aucun moyen de le savoir.

— Où est basé le labo ?

— Leur principal site de production se trouve à Düsseldorf. Mais ils ont également une antenne à Berlin-Ouest.

— Düsseldorf, je comprends, mais pourquoi Berlin-Ouest ? Est-ce que ça ne crée pas toutes sortes de problèmes d'approvisionnement ? C'est pas comme si tu pouvais juste descendre la rue avec un camion chargé de médicaments.

Cette question parut mettre Jess mal à l'aise.

— J'imagine que ce n'est pas aussi simple.

— Alors pourquoi ils font ça ? insista Allie.

Ce n'était pas parce que Jess était son amie qu'elle allait lui faciliter la tâche.

— Eh bien, de nombreux essais cliniques sont réalisés de l'autre côté du Mur.

— À Berlin-Est ? demanda Allie, étonnée. Pourquoi ?

— Pas seulement dans la ville, en Allemagne de l'Est, d'une façon générale.

Jess paraissait esquiver la question.

— Mais pourquoi ?

Jess repoussa son assiette. Allie l'interpréta comme un signe que les choses devenaient sérieuses.

— Un essai clinique, ce n'est pas donné. Il y a des protocoles à établir qu'il faut suivre. Les patients doivent être sous surveillance, souvent chez eux. Il est indispensable que les papiers soient remplis correctement. L'Allemagne de l'Est a un besoin vital d'argent étranger, donc…

— Attends, c'est parce que c'est moins cher ?

— Pas uniquement, rectifia Jess. Pour le dire crûment, les patients ont plus l'habitude d'obéir aux instructions, si bien que le taux d'abandon est beaucoup plus faible.

Allie lâcha un petit rire moqueur.

— Et les patients sont moins susceptibles de porter plainte si ça déraille, non ?

— J'imagine. Je n'ai pas d'informations directes, on n'a jamais travaillé avec eux.

— Est-ce qu'il serait possible que, si un essai a été stoppé ici à cause d'effets secondaires, le labo l'ait déplacé en Allemagne de l'Est ?

Où il serait plus facile d'échapper aux contrôles ? Et de balayer les trucs gênants sous le tapis ?

Jess poussa un soupir.

— Ce serait pas très éthique. Comme je l'ai dit, je n'en ai pas d'expérience directe.

Elle se rabattit sur la fin de son fromage pour combler le silence gênant.

— Tu es toujours en contact avec Colin ?

Jess hocha la tête.

— Il m'a envoyé une carte de vœux, ce qui m'a un peu surprise. C'est pas comme si on était amis.

— Donc ça ne paraîtrait pas bizarre si tu le recontactais ?

Jess leva les yeux au ciel.

— Bien sûr que si, ce serait bizarre ! Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

— Tu ne crois pas qu'il essayait de renouer avec toi ? Peut-être que quelque chose l'inquiète ?

— Allie, il ne m'a pas dit : « Au secours, Jess, j'ai mis le pied dans un truc qui me dépasse. » Il m'a écrit : « Joyeux Noël, fais-moi signe si tu viens à Berlin. » C'est pas exactement un appel à l'aide.

Allie soupira.

— OK, OK. Je suppose que tu n'as pas son numéro ?

— Qu'est-ce que tu mijotes, Allie ?

Jess la connaissait suffisamment bien pour laisser entrevoir ses doutes.

Allie ouvrit des yeux innocents.

— Ça m'intéresse, c'est tout.

— Mon œil, répliqua Jess. Tu vas l'appeler et lui foutre les chocottes.

Allie esquissa un sourire malicieux.

— Les innocents n'ont rien à craindre de moi.

Jess lâcha un rire moqueur.

— Heureusement pour Colin, tout ce que j'ai, c'est son adresse.

Allie tendit la main.

— Donne-la-moi. Tu sais que c'est la meilleure chose à faire. S'il se passe quoi que ce soit de bizarre, tu voudras être au courant. C'est dans ton intérêt que ta profession se montre réglo. Et pense à ces pauvres gens en Allemagne de l'Est. Tu crois qu'on se préoccupe d'eux, là-bas ?

— Rien ne te prouve que Zabre agisse de façon contraire à l'éthique.

— Sauf que d'après le Dr Robertson ils ont insisté pour qu'il poursuive l'essai clinique malgré des résultats négatifs. Ils auraient accusé les patients et non le médicament.

Jess afficha une grimace.

— Parfois c'est vrai que ta cohorte est mal choisie. Il arrive que les médecins proposent des sujets pour des raisons plus émotionnelles que médicales. Écoute, je sais que le journalisme d'investigation te manque, Allie, mais tu vois des enquêtes là où il n'y en a pas.

Allie lâcha un petit rire sec.

— Si tu savais combien de fois j'ai entendu ça… S'il te plaît, Jess, offre-moi ce plaisir. Je te promets que je ne vais pas terroriser Colin le geek. J'irai juste faire un saut à Berlin et lui payer quelques bières, histoire de comprendre un peu comment ça se passe. J'emmènerai peut-être Rona avec moi, pour qu'elle s'éclate sur la scène berlinoise.

— Ça, ça ficherait vraiment la trouille à Colin, dit-elle en soupirant avant de repousser sa chaise. Bon, il faut que je retourne travailler.

— Son adresse ?

— Je ne suis même pas sûre d'avoir gardé sa carte, répliqua-t-elle en se levant et en enfilant ostensiblement son manteau.

— Je connais ta maison, Jess. Tu ne jettes jamais rien. S'il te plaît ? J'essaie d'apporter au journal des sujets qui ont un peu de corps. Ace Lockhart nous entraîne tellement loin dans le caniveau que certains jours j'ai l'impression de racler le fond des égouts.

Allie tenta de dissimuler derrière un rire le désespoir qu'elle avait laissé transparaître. Jess se rassit et posa la main sur celle de son amie.

— Il faut que tu trouves un autre job, ajouta-t-elle d'une voix douce. Ça te bouffe.

— C'est plus facile à dire qu'à faire. Avant, on publiait aussi bien des sujets de fond que des banalités. Des enquêtes. Des révélations qui ne concernaient pas uniquement des stars de la télé. Mais il ne reste plus rien. Les grands journaux se moqueraient de mon CV si je venais leur réclamer du boulot. J'ai bu un verre il y a quelque temps avec le rédacteur du *Guardian* pour la région Nord. Je lui ai dit que j'avais toujours eu envie de travailler pour eux. Il a littéralement recraché sa bière en me lançant : « Journaliste de tabloïde un jour, journaliste de tabloïde toujours, ma chère. » Donc tout ce que je peux faire, c'est essayer de garder le cap.

— Je vais chercher l'adresse de Colin cet après-midi, dit Jess. Vas-y mollo avec lui.

Allie lui en fit la promesse, tout en sachant qu'elle ne la tiendrait sans doute pas. Elle regarda Jess s'éloigner dans la foule qui se dispersait, culpabilisant de s'être montrée aussi manipulatrice. Parfois, elle se méprisait de tomber aussi bas, sous prétexte qu'elle avait flairé une bonne piste.

15

On était samedi soir, et Manchester bourdonnait. Dans une vaste zone du centre-ville, l'atmosphère était plus animée entre 23 heures et 3 heures du matin qu'à n'importe quel autre moment de la journée. Allie et Rona passaient leur samedi soir soit autour d'une table à manger, bavarder et boire avec des amis, soit à danser comme si elles avaient toujours vingt ans. Elles adoraient ça. Durant leurs premières années ensemble, elles s'étaient défoulées toutes les nuits sur la piste de danse et, alors que les années 1980 touchaient à leur fin, elles avaient eu la surprise de découvrir l'acid-house, comme si elles l'avaient attendue toute leur vie. C'est Rona qui l'avait entendue en premier, quand elle s'était rendue à une soirée à l'Hacienda pour écrire un témoignage.

— Honnêtement, j'étais sûrement la plus âgée sur la piste de danse mais, Allie, c'est dingue. Il faut que tu viennes avec moi.

Elles y étaient donc allées ensemble, un soir de 1987, et elles avaient eu l'impression de se trouver une famille. À chaque fois qu'elles y retournaient, il y avait un petit nouveau, un inconnu qui apportait de l'originalité, et elles adoraient ça. Elles se fichaient de ne pas être comme les autres ; le mieux, c'est que tout le monde semblait s'en moquer aussi. Les videurs les traitaient comme leurs tatas préférées. Elles évitaient les drogues.

— Dans ma tête, c'est suffisamment le bazar sans ecstasy, disait toujours Rona.

Et elles dansaient.

En prime, elles tombaient de temps en temps sur un bon sujet. Surtout Rona. Il était plus facile de trouver matière à rédiger une chronique. Mais parfois l'un des clients réguliers donnait une info à Allie, qui débouchait sur un article inattendu.

Le samedi suivant son retour d'Édimbourg, elles s'étaient préparées pour aller danser. Rona portait un short en jean et un caraco noir à larges bretelles avec de la dentelle sur le devant ainsi qu'une veste en cuir, comme Chrissie Hynde lors de la dernière tournée des Pretenders. Allie, un legging noir et un T-shirt col en V à manches courtes avec un passepoil rouge le long de la couture, assorti à couleur

de ses Converse. Celles-ci contrastaient nettement avec les talons noirs de Rona. Dieu seul savait comment elle pouvait danser toute la nuit avec ces chaussures qui auraient fait pleurer Allie au bout d'une heure. Enfin, Rona retoucha son rouge à lèvres, appliquant un prune foncé pour changer. À présent, elles étaient prêtes à descendre en ville et à oublier leur semaine.

Elles quittèrent la boîte à 2 heures du matin, épuisées et euphoriques, et se rendirent chez Kai, leur restaurant préféré dans Chinatown, qui ne fermait pas avant le petit déjeuner. Allie exigea de faire un détour via le kiosque à journaux ouvert toute la nuit à Piccadilly Gardens afin d'acheter la première édition du *Globe*.

— Attends demain, l'implora Rona. Tu sais que ça va t'agacer.

— Je veux voir ce que donne mon article, expliqua Allie.

— Tu as un côté masochiste qui m'inquiète.

Vacillant sur ses talons, Rona passa un bras dans celui d'Allie. Elles avancèrent sur le trottoir en titubant, vibrant encore sous l'effet de la musique. Elles achetèrent un tas de journaux, et Rona piqua le *Globe* à Allie.

— Non, dit-elle d'un ton réprobateur. Attends au moins qu'on soit installées autour d'une bouteille de Tsingtao.

Au moment où leurs bières bien fraîches arrivèrent devant elles dans le restaurant bondé, Rona donna à Allie le *Globe*. Celle-ci parcourut rapidement les pages, passant en revue les colonnes d'un œil expert. Plus elle avançait dans le journal, plus elle se sentait démoralisée. S'ils avaient publié son article, ils l'avaient relégué à la fin. Tout à coup, elle s'arrêta, apercevant son nom.

— C'est quoi ce bordel ? s'exclama-t-elle assez fort pour attirer le regard de certains clients.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Allie leva une main pour demander une pause, le temps de digérer ce qu'elle avait sous les yeux. Le texte occupait la majeure partie de la page 23. En lettres capitales noires, elle lut :

DES ÉCOSSAIS MALADES EXPORTENT LE SIDA EN ANGLETERRE.

Elle sentit son cœur se serrer. C'était exactement ce qu'elle avait voulu éviter. Elle parvint tout juste à lire la suite.

> Les villes anglaises sont envahies par un virus mortel, à cause des Écossais qui fuient la capitale européenne du SIDA.
> Les junkies et les homos porteurs du virus mortel du VIH tentent d'échapper à la honte de leur maladie en quittant Édimbourg pour aller vers le sud, où des centaines de personnes sont déjà contaminées.
> Un responsable du secteur santé de Manchester prévient : « Évitez de prendre de la drogue et d'avoir des rapports sexuels avec un Écossais. »

Allie ne pouvait pas continuer.

— Les salauds, lâcha-t-elle en jetant le journal en direction de Rona.

Rona parcourut les dix paragraphes.

— Ce n'est pas toi qui as écrit ça.

C'était une affirmation, pas une question.

— Ils t'ont bien eue.

— Comme une débutante, grogna Allie. Quelle rédaction de merde ! Ils ont confié ça à un pigiste dans mon dos. Cette prétendue citation d'un responsable de santé, elle ne vient pas de moi. Si j'avais cité un truc pareil, j'aurais choisi « On ne se pique pas avec un Écossais ».

— Je sais.

Rona tendit le bras par-dessus la table pour serrer la main d'Allie.

— Je suis grillée, à cause d'eux. Je ne peux pas retourner voir ces gens, dit-elle en prenant sa bouteille de bière, qu'elle vida de moitié. Alix va me crucifier.

— Alix sait que tu n'écrirais jamais ce genre de conneries.

Allie pointa le doigt vers la page.

— Il y a mon nom dessus. Tout le monde va penser que c'est moi. En un seul article, ma crédibilité dans la communauté gay est ruinée, gémit-elle. Voilà à quoi Ace Lockhart a réduit le *Globe*. On ne serait jamais allés aussi loin dans le fanatisme, avant. Murdoch a ouvert la voie, mais Lockhart le rattrape à vitesse grand V.

Un serveur apparut.

— Vous avez fait votre choix, mesdames ?

Rona regarda Allie.

— Comme d'habitude ?

Allie hocha la tête.

— Même si je n'ai plus vraiment faim, maintenant.

— Tu vas changer d'avis dès que tu sentiras les parfums de la soupe épicée, lui promit Rona.

Elle passa commande en ajoutant deux bières supplémentaires.

— Je croyais que les choses s'arrangeaient, soupira Allie. On a quitté Glasgow pour tourner le dos à l'homophobie. Mais regarde ça, dit-elle en frappant le journal. C'est aussi nauséabond que ce qu'on a laissé derrière nous. La seule différence, c'est qu'on a des endroits où aller s'amuser. Où se changer les idées pendant que le monde entier part à vau-l'eau.

— C'est à cause du SIDA. On sait maintenant que ce n'est pas un virus réservé aux gays, mais il y a quelques années c'était la bête noire de tous ceux qui détestent les homos. Les hommes, en particulier. Nous, les lesbiennes, on est plus ou moins à l'abri.

Allie lâcha un rire moqueur.

— À l'abri du virus, peut-être. Mais, maintenant qu'on a l'article 28, les fanatiques se sentent légitimés. « Vous n'êtes pas de vraies femmes, je ne veux pas que vous puissiez enseigner à nos filles ou que vous utilisiez les mêmes vestiaires que ma femme à la salle de gym. » Tous ceux qui pensent encore que le règne de la misogynie est terminé n'ont qu'à faire un tour dans notre rédaction pour ouvrir les yeux.

— Si c'est aussi dur pour toi, c'est parce que tu persistes à rester dans le journalisme d'actualité. L'univers dans lequel j'évolue est bien moins difficile. La plupart des gens pour qui je travaille me respectent.

— Tu as de la chance, marmonna Allie tandis que le serveur arrivait avec la soupe. Quand je menais des enquêtes, je croyais qu'on me respectait un minimum. Maintenant je me dis que c'était juste superficiel.

— Ils t'ont gardée pour gérer tout ce qui se passe au nord de Stoke-on-Trent. Et ils ont viré tous les mecs, ma belle.

— Seulement parce que je suis la meilleure. Et que je ne disparaissais pas au pub pour le déjeuner pendant deux heures.

Elle plongea dans son bol de soupe aux arômes riches et réconfortants, et dont la première cuillérée lui déboucha immédiatement les sinus.

Rona l'observa en esquissant un sourire compatissant.

— Il n'y a rien qu'un bol de soupe ne puisse apaiser, commenta-t-elle.

Allie leva les yeux au ciel.

— Je te le rappellerai la prochaine fois que tu te casseras un ongle et que ce sera la fin du monde, dit-elle avant d'avaler encore un peu de soupe. Mais honnêtement, Ro, qu'est-ce que je vais faire ? Y a pas que ce genre de conneries. Y a tout le reste, aussi. Lockerbie, le crash de l'avion sur la M1… c'est déprimant et ça ne s'arrête pas. Tu dois choisir : soit tu compatis, tu écoutes tout ce que les gens ont perdu, et ça te détruit. Ou bien tu construis un mur pour te cacher derrière, et ça te détruit d'une autre manière. Au moins, en menant des enquêtes, je trouvais toujours quelque chose de positif. Je mettais parfois au jour les pires ordures, mais j'avais l'impression de me rendre utile, pas d'être submergée par le chagrin des autres.

Rona posa sa cuiller.

— Alors tu devrais peut-être envisager d'arrêter.

Cette réponse fut un choc pour Allie. Ce n'était pas comme si l'idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Mais l'entendre de la bouche de Rona, c'était différent. Sa compagne comprenait qu'Allie adorait dénicher de bons sujets et écrire des articles, parce qu'elles partageaient cette même passion. Allie fut stupéfaite qu'elle puisse exprimer l'impensable.

— Qu'est-ce que je deviendrais ? demanda Allie. Je ne sais rien faire d'autre, Ro. Je ne sais pas prendre une commande, je déteste avoir des horaires de bureau et j'ai le seuil de tolérance à l'ennui le plus bas de tout Manchester.

— Que de talents ! ironisa Rona. Allie, tu es la femme la plus intelligente que je connaisse. Tu pourrais faire n'importe quoi.

— Je pense que ton opinion est légèrement biaisée, Rona. Cite-moi un domaine où je serais capable de réussir sans le moindre doute.

La soupe occupa Rona pendant une minute. Puis elle répondit :

— Tu ferais une excellente détective privée. Tu as toutes les qualités. Tu saurais délier la langue d'un moine trappiste. Je parie que Bill Mortensen t'embaucherait sans hésiter. Il se plaint toujours qu'il a trop de travail. Mortensen and Burns. Ça sonne bien.

Allie éclata de rire.

— Moi ? Détective privée ? Tu plaisantes ?

— Pourquoi pas ? Tu lis plein de romans américains avec des héroïnes qui sont de super détectives privées. Qu'est-ce qui t'empêche d'être V.I. Warshawski ou Kinsey Millhone ou bien… comment elle s'appelle, l'Anglaise ?

— Anna Lee ?

— Oui, voilà. Tu pourrais être une Anna Lee écossaise.

— Rona Dunsyre, c'est la chose la plus absurde que vous avez jamais suggérée. En plus, je ne veux pas travailler pour Bill, même si je l'adore.

Rona agita un doigt sous son nez.

— Je le sais. Je ne propose pas que tu travailles pour lui. Mais avec lui. Ne balaie pas cette suggestion d'emblée, ma chérie.

— Et mes talents d'écriture alors ? J'adore mettre en forme un article, et je suis bonne là-dedans, Ro.

Rona poussa un soupir.

— C'est vrai. Tu as raison. Mais tu pourrais très bien continuer d'écrire des articles. Bon sang, voire écrire tes propres romans d'espionnage.

Allie s'étrangla avec sa bière.

— Cette fois, je sais que tu as trop bu. Je serais incapable d'inventer quoi que ce soit. Je ne pourrais pas créer de toutes pièces une histoire. Je n'ai pas ce genre d'imagination.

— Certains répliqueraient que, pour être journaliste de tabloïde, il faut une bonne dose d'imagination, rétorqua Rona avec un éclair malicieux dans les yeux.

Ramenée soudain à la réalité, Allie secoua la tête.

— Tu sais bien que ce n'est pas moi qui ai rédigé ça. Je culpabilise déjà de réécrire les propos de quelqu'un qui cherche ses mots.

— Je me fais du souci pour toi, ma chérie. Tu te sacrifies tellement

pour ton job, tu le laisses prendre trop de place. Que se passera-t-il quand tu seras vidée ?

— Aucun risque, Ro. Quand je rentre à la maison avec toi, c'est comme si je rechargeais ma batterie. Avec des soirées comme ça, j'évacue tout le stress et je me remplis de bonnes ondes.

Elle tendit le bras pour caresser tendrement la main de Rona du bout du doigt.

— Ça me touche que tu essaies de régler mes problèmes. Mais, sur ce coup-là, je vais devoir trouver moi-même l'issue de secours. Et je ne pense pas que la solution s'appelle Bill Mortensen.

16

En matière d'organisation de voyage, Genevieve Lockhart fonctionnait très différemment d'Allie et ses collègues. Elle prenait le volant uniquement quand elle en avait envie ; il y avait toujours un chauffeur disponible pour la conduire au bureau, faire les courses, l'emmener aux soirées ou aux dîners. Pour des déplacements plus longs, l'hélicoptère ou le jet privé de son père étaient généralement à disposition. Ses collaborateurs s'occupaient de planifier les trajets et de réserver les hôtels, et ils ne connaissaient que trop bien son niveau d'exigence. Si elle le désirait, quelqu'un préparait sa valise pour elle ; le fait que Genevieve choisisse toujours elle-même sa garde-robe de voyage était à ses propres yeux une marque de considération envers le personnel. Elle n'était pas une princesse, que diable ! Elle pouvait plier ses chemises sans l'aide de personne.

En cette soirée d'hiver, Genevieve était seule dans l'appartement de standing situé au-dessus des locaux de Pythagoras Press, à finaliser les préparatifs de son départ pour Vilnius. Elle avait travaillé sur ce dossier depuis qu'elle avait écarté Stephen Lavery du projet et confié à trois de ses plus fidèles collaborateurs la mission d'identifier les nouveaux radicaux parmi un groupe de pays du bloc de l'Est importants pour Pythagoras Press, soit comme contributeurs scientifiques ou comme clients. Elle avait analysé les informations recueillies par son équipe et décidé que leur première cible serait la Lituanie. Quand elle l'avait annoncé à son père, il avait haussé les sourcils d'un air interrogateur.

— Pourquoi la Lituanie ? Ce n'est pas le plus gros poisson de notre marché.

Il avait longuement tiré sur son cigare avant d'expirer un nuage de fumée bleue qui masquait son expression. C'était une ruse qu'il déployait souvent lors de négociations. Il interdisait aux gens de fumer des cigarettes en sa présence parce qu'il en détestait l'odeur, mais il savait tourner à son avantage ses propres habitudes de fumeur.

Genevieve énuméra les raisons en comptant sur ses doigts.

— Depuis que nous avons publié cette biographie ridicule de leur vénéré chef d'État, on a de bonnes relations avec le gouvernement

actuel, donc ça ne paraîtra pas étrange que je vienne leur rendre visite. Ils ont un marché intéressant pour Pythagoras Press : une population jeune aux ambitions frustrées. On a un très bon contact là-bas en la personne de Tavas Nagaitis. C'est un petit merdeux sournois, mais il nous est acquis, et je pense qu'il sait exactement à qui parler de l'autre côté de la barrière. D'après mes informations, un désir de changement agite les pays baltes. Et la Lituanie est suffisamment petite pour que je puisse réellement prendre le pouls de la situation.

Lockhart observa attentivement sa fille, comme s'il essayait de pénétrer son esprit pour découvrir ce qu'il recelait.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. En plus, tu parles bien russe et allemand. Tu as prévu quoi, après ça ?

— Dans un deuxième temps, la Bulgarie. Jivkov t'adore. Il a vraiment cru ce qu'on a écrit dans la biographie de lui qu'on a publiée pour le blanchir. Il voudrait que tu t'installes là-bas. Il sera ravi de me voir. Il me fera visiter tous les somptueux palaces qu'il nous louerait. Mais, d'après mes sources, un mécontentement réel couve sous la surface. Ils se trouvent à plus de mille kilomètres de Tchernobyl, mais à vol d'oiseau ce n'est rien du tout. Quand Gorbatchev a révélé le scandale de Tchernobyl, les gens ont pris peur. Ils se sont dit : « Qu'est-ce qu'ils nous cachent d'autre ? »

Lockhart afficha une grimace.

— Fichu Gorbatchev. Je pense quand même que tu as tort de faire de la Bulgarie une priorité. Pour commencer, tu ne parles pas la langue…

— Mais on a des gens de confiance là-bas, protesta Genevieve. Ceux qui sont au pouvoir parlent tous russe. Quant aux forces du changement, elles ont une perspective internationale. L'anglais, l'allemand…

— Le turc, le romani, Genny, la corrigea-t-il. Écoute, je connais la Bulgarie. Le parti tient fermement les rênes du pays. Même si Jivkov est forcé de se retirer, avec son politburo, il n'y aura pas de révolution. Peut-être quelques têtes brûlées, mais le conservatisme est bien implanté là-bas. Tu mets la Bulgarie en bas de ta liste, d'accord ?

Elle retint un soupir. Il fallait toujours qu'il sache mieux que tout le monde. Elle hocha la tête, lèvres pincées.

— Et après la Bulgarie ?

Son sourire se voulait sans doute bienveillant, mais elle l'interpréta comme un signe de condescendance. Elle aurait aimé qu'il la laisse vraiment gouverner ce qui était censé être sa partie de l'empire. Profonde inspiration.

— La RDA. Je voudrais me rapprocher de Berlin-Est. Je pense que les dominos sont en train de vaciller.

Lockhart fronça les sourcils.

— Tu y vas pour te créer un réseau. Pour tâter le terrain. Pas pour démarrer une fichue révolution.

Genevieve rougit.

— Je ne suis pas idiote, Ace. Je sais bien qu'il s'agit d'une mission de reconnaissance.

— Non, tu es loin d'être idiote, dit-il en affichant un air indulgent avant de tirer doucement sur son cigare. Mais tu dois apprendre la prudence.

Elle ne put retenir un rire moqueur.

— C'est la meilleure, venant de toi ! Tu es le premier à prendre des risques.

Il eut l'air vexé.

— J'analyse toujours le terrain avant d'avancer mes pions.

— Ce n'est pas comme ça que tu as décroché tes médailles à Monte Cassino.

Elle tempéra son ton sec par un sourire.

— Mais c'est peut-être comme ça qu'on gagne le respect de l'autre côté du Rideau de fer.

Elle n'avait pas jugé nécessaire de rétorquer, et ils en étaient restés là. À présent, voilà qu'elle s'interrogeait sur le contenu de sa valise pour un voyage à Vilnius en février. Neige, rendez-vous avec des ministres, quelques mises au point chez Pythagoras Press, peut-être un dîner ou deux, puis une tenue décontractée pour rencontrer ceux qui avaient l'ambition de devenir les nouveaux chefs. Sans oublier quelques livres à paraître qu'elle distribuerait à la ronde comme des bonbons à des enfants.

Il allait certainement lui falloir plus d'une valise.

En termes de contrôle des passeports et d'immigration dans les pays du bloc soviétique, il y avait indéniablement des avantages à être la fille de Lockhart. Pythagoras Press était un investisseur apprécié et respecté ; si la Lituanie avait eu une aristocratie, Genevieve en aurait fait partie. Même en empruntant un vol commercial régulier plutôt que le jet privé, elle fut dispensée des longues files d'attente serpentant dans l'aéroport de Vilnius. Un homme en uniforme au visage impassible l'escorta hors de l'avion avant les autres passagers jusqu'au terminal. Elle ne savait pas s'il s'agissait d'un soldat, d'un policier ou d'un membre du service de sécurité de l'État, mais rien de tout cela ne préoccupait une femme de son statut.

Elle avait beau voyager souvent en Europe de l'Est, Genevieve était toujours frappée par deux choses : la monotonie ambiante et l'odeur permanente de tabac bon marché mêlée de transpiration dans les espaces publics. Si les trotskistes qui vendaient le *Socialist Worker*

devant les bureaux de Lockhart devaient passer un mois dans un pays communiste, ils rentreraient en quatrième vitesse et voteraient conservateur. L'exception était peut-être Cuba, concéda-t-elle pour elle-même. Au moins il y faisait beau, et les vieilles voitures américaines qui traversaient La Havane en grinçant apportaient un petit air glamour désuet.

Au-delà de la zone de contrôle, Genevieve observa tous les gens qui attendaient quelqu'un. Tout à gauche – évidemment – elle aperçut le visage familier de Tavas Nagaitis. Il n'avait pas changé : chevelure châtain foncé coupée en forme de casque, encadrant un faciès de rongeur avec des yeux brillants, un nez droit et de petites dents pointues que révélait un mince sourire. Il portait toujours le même costume bleu irisé, assorti d'une chemise blanche et d'une cravate marron au nœud bien serré. Il ne tenait pas de panneau portant son nom ou celui de son entreprise. Inutile, puisqu'ils savaient tous les deux qui ils cherchaient. Elle attendit qu'il se fraie un passage dans la foule pour venir à sa rencontre. Pas la peine qu'elle traîne sa valise bêtement.

Ils échangèrent des banalités en russe. Genevieve savait qu'elle était un peu rouillée, mais l'expérience lui avait prouvé que d'ici au lendemain matin elle aurait retrouvé son niveau si elle passait la soirée dans sa chambre à regarder la télévision locale ou à bavarder avec Nagaitis. Il la fit sortir du hall des arrivées, et l'odeur intense de tabac fut remplacée par celle, non moins forte, des pots d'échappement formant des nuages d'une étrange douceur flottant dans l'air glacial. Nagaitis s'était garé sur le trottoir, ce qui signifiait qu'il avait donné un pot-de-vin au policier qui se tenait près de sa Kombi couleur moutarde. Il ouvrit pour elle la portière côté passager avant de charger sa valise.

— J'ai une nouvelle voiture, annonça-t-il fièrement tandis qu'ils démarraient. La dernière fois que votre père est venu, il s'est plaint qu'on puisse le voir à bord de ma vieille Moskvitch, lui dit-il en lui adressant un sourire effronté. Alors vous lui rapporterez que je vous ai récupérée avec une IZH presque neuve. Vous n'en verrez pas beaucoup comme ça en circulation, par ici.

— Alors c'est là que vont toutes nos recettes, Tavas, répondit-elle.

Il lui lança un coup d'œil légèrement alarmé avant d'apercevoir son expression malicieuse. Il se détendit.

— J'avais oublié votre sens de l'humour, commenta-t-il.

Ce qu'elle avait oublié, elle, c'était les nids-de-poule qui forçaient les conducteurs à multiplier les embardées comme s'ils étaient ivres. Genevieve s'agrippa à la poignée de la portière et regarda par la vitre. Ils longèrent des rangées d'immeubles d'habitation qui auraient pu être parachutés dans n'importe quelle ville soviétique sans que

personne ne s'en aperçoive. Puis le parc municipal avec sa statue de Lénine, copie du célèbre original qui se trouvait à la gare de Saint-Pétersbourg. Genevieve savait que c'était de l'hérésie, mais elle avait toujours l'impression que Vladimir Ilitch appelait un taxi.

Comme à son habitude, Nagaitis tenait à lui énumérer les centres d'intérêt de la ville en fonction desquels il avait planifié son parcours. L'étrange couple de Vilnius apparut : la cathédrale blanche avec son portique néoclassique à colonnes qu'on aurait pu prendre par erreur pour un musée et, non loin de là, son clocher, semblable à un phare échoué à presque cinq cents kilomètres de la mer la plus proche. Cela lui donnait toujours le sourire ; à Vilnius, on se réjouissait comme on pouvait.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel Europa, Genevieve posa la main sur le bras de Tavas pour le retenir de sortir ses valises.

— J'aimerais vous parler en privé, ce soir. Est-ce qu'il y a un endroit où boire un verre loin des oreilles indiscrètes ?

Il réfléchit un moment.

— Il y a des bars dans la vieille ville, qui sont trop fréquentés pour y cacher des micros susceptibles de capter les conversations. Et ils ont beaucoup de recoins sombres où l'on peut s'installer tranquillement. Est-ce que cela vous convient ?

Il y avait de l'anxiété dans son regard. Ce n'était pas inhabituel chez les personnes qui travaillaient avec son père. Genevieve, elle, essayait d'utiliser d'autres méthodes. Idéalement sans que son père le sache.

— Parfait. Comment se débrouille-t-on pour ne pas attirer l'attention ?

Il lui jeta un coup d'œil en coin.

— Vos vêtements sont trop voyants. Imaginez que vous allez rencontrer le sous-secrétaire à la production industrielle. Est-ce que vous portez un béret ? Non. Mais vous couvrez vos cheveux avec un foulard. Et moins de maquillage, s'il vous plaît.

Ce petit jeu l'amusait un peu trop au goût de Genevieve.

— Je frapperai à votre porte dans une heure. Il y aura beaucoup de monde dans le hall de l'hôtel. Un groupe d'ingénieurs est présent pour une conférence, ils seront de retour d'une journée de visites dans les usines. On pourra s'éclipser sans se faire remarquer.

— Comment êtes-vous au courant, pour les ingénieurs ?

Il parut content de lui.

— On a organisé une réception pour eux hier. Pythagoras publie l'une de leurs revues.

Ça ressemblait à un mauvais scénario de film d'espionnage. Mais c'était son univers à lui, et elle n'avait pas d'autre choix que de se fier à Nagaitis. Quand il vint la chercher, ils sortirent de l'hôtel

apparemment incognito. Il la guida à travers les rues et les ruelles de la vieille ville faiblement éclairée. Leur respiration produisait des halos, et au sol les pavés étaient pailletés de givre. Genevieve jetait un coup d'œil derrière elle à chaque coin de rue, mais personne ne les suivait. Au bout de dix minutes, ils se tapirent dans un recoin minuscule d'un bar bondé de la vieille ville, avec deux verres de bière fraîche.

— Ça vous convient ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— C'est parfait.

— Ça vous ennuie si je fume ?

— Tavas, on est la seule table du bar où personne ne fume, alors vous feriez mieux d'en allumer une.

Elle attendit qu'il s'exécute.

— Je voulais vous parler en privé, parce que nous sommes un peu inquiets de ce qui se passe en Lituanie. Sur le plan politique, ajouta-t-elle hâtivement en voyant la panique naître dans ses yeux. Nous sommes contents de la façon dont vous gérez l'entreprise ici. Mais nous sommes attentifs à la situation politique, et nous sentons que le bloc soviétique commence à changer.

Elle marqua une pause. Un coup d'œil furtif pour s'assurer que personne ne prêtait attention à eux.

— Gorbatchev, dit-il. C'est un leader d'un genre très différent.

— Nous voulons anticiper tout éventuel problème. Tout potentiel changement.

Elle attendit, mais il ne répliqua pas.

— Nous savons que des mouvements de protestation sont en train de gronder. Et nous voulons dialoguer avec eux, Tavas.

Il écarquilla les yeux et s'humecta les lèvres.

— Vous dites « nous ». Est-ce que vous parlez de Pythagoras Press ou de vous seule ?

— Mon père et moi, nous sommes d'accord là-dessus, répondit-elle avec un sourire. Il sait ce qui m'amène ici. S'il n'est pas avec moi, c'est uniquement parce qu'il est trop connu, ajouta-t-elle avec un geste désignant la pièce. Vous imaginez mon père dans un bar comme celui-ci ? Les gens feraient la queue pour lui serrer la main. La police secrète surveillerait ses moindres faits et gestes, et on le reconnaîtrait à tous les coins de rue. Alors que moi je peux agir sans risquer d'être démasquée.

Il termina sa bière d'un trait et se leva.

— J'ai besoin de boire un autre verre. Vous voulez quelque chose ?

Genevieve secoua la tête. Elle le regarda s'avancer vers le bar pour vérifier qu'il ne s'adressait à personne en dehors du barman. Quand il se rassit et qu'il posa une vodka sur la table, elle sourit.

— Il n'y a rien à craindre, Tavas. Vous avez toute notre estime. Quoi qu'il arrive, vous serez toujours notre homme en Lituanie.

— Qu'est-ce qui vous permet de penser que je peux vous aider dans cette affaire ? Qu'ai-je fait pour que vous me preniez pour un traître ?

Il pianotait sur la table et, du coin de l'œil, elle voyait sa jambe tressauter.

— Je ne vous prends pas pour un traître. D'après ce que j'ai pu constater, vous aimez votre pays. C'est pour ça qu'à mon avis vous avez déjà ouvert des portes à des personnes qui aspirent à un avenir différent. Où le peuple pourrait redevenir maître à bord.

Elle laissa ses paroles flotter entre eux.

Pour éviter son regard, Nagaitis chercha une autre cigarette. Il exhala un filet de fumée par le côté de la bouche, vida la vodka et haussa les épaules.

— Miss Lockhart… Pendant très longtemps, le simple fait de penser ce que vous venez de formuler était impossible.

— Je sais. Mais des bouleversements agitent toutes les républiques soviétiques, actuellement. Ce n'est pas comme la Hongrie en 1956 ou la Tchécoslovaquie en 1968, où un pays seul se dressait contre Moscou. Mon père a des contacts dans toute l'Union soviétique et il est convaincu que quelque chose se trame dans ces pays, du Caucase jusqu'à la Baltique, expliqua Genevieve, qui écarta les doigts. Je vais être honnête avec vous, Tavas. Il ne se positionne pas dans une perspective idéologique. Mon père se moque du régime politique en place, tant qu'il peut évoluer à l'intérieur.

— C'est un capitaliste, soupira-t-il.

— Et cela vous a plutôt pas mal réussi, répliqua-t-elle sèchement. Si je peux établir des contacts fiables dès maintenant, cela profitera à tout le monde. Pythagoras poursuivra sa relation fructueuse avec vos scientifiques et chercheurs. Et, au lieu de publier des biographies flattant vos leaders communistes, nous dresserons des portraits élogieux des nouveaux dirigeants. Ils auront besoin de médias alliés à l'étranger, et nous serons là pour eux. Tout le monde sera gagnant, Tavas. Et vos jeunes leaders sauront que c'est à vous qu'ils doivent tout ça.

Dans un coin de son esprit, elle entendit le morceau des Who *Won't Get Fooled Again* résonner. *« Meet the new boss, same as the old boss »*, « voici le nouveau chef, identique au précédent ».

— À vous écouter, ça paraît être un jeu d'enfants, marmonna-t-il. Vous devriez savoir que rien n'est aussi facile dans mon pays.

— Organisez une entrevue, Tavas. Demain, nous passerons la journée avec votre équipe à examiner les projets de Pythagoras. Et dans la soirée vous me présenterez l'avenir.

Il avait l'air découragé.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Genevieve était certaine que son père n'aurait pas accepté une réponse aussi mitigée. Elle savait quoi dire et comment le dire.

— Ce n'est pas suffisant, Tavas. J'attends un résultat.

Elle avait même pris la voix de son père, sur un ton alto plutôt que baryton. Mais reconnaissable en tout point.

17

Mardi matin, peu avant 7 heures, Allie parcourut à grands pas le quai de la gare de Piccadilly jusqu'au wagon de tête du long train Intercités. Elle réservait toujours cette voiture-là, de façon à pouvoir sortir rapidement dès l'arrivée à Londres. L'avantage de la première classe – payée en notes de frais – était qu'on lui servait le petit déjeuner et le café dans le train. C'était une petite compensation pour aller assister une fois par mois à la conférence de presse du *Sunday Clarion*.

Les jours précédents, elle avait mené son enquête afin de découvrir ce qui était arrivé à son article. Elle savait qui avait pris la décision de massacrer son texte. Elle connaissait le pigiste à qui ils avaient confié la hache : un type qui avait occupé à une époque le bureau voisin du sien et dont l'indignation avait failli tourner à la violence quand il avait appris qu'il était viré mais pas elle. Elle était armée et prête à l'attaque. À la première heure ce matin-là, avant les plannings, avant la conférence de presse, elle sauterait à la gorge du rédacteur.

L'espace d'un instant, elle envisagea la possibilité de trouver un autre poste. Mais personne n'embauchait à Manchester. Elle pourrait probablement retourner au *Daily Clarion*, à Glasgow, mais elle sentit son cœur se serrer à cette idée. En dehors d'Angus Carlyle, qui avait été promu rédacteur en chef, elle savait que les mêmes vieilles plumes signeraient les mêmes mauvais articles, en buvant dans les mêmes pubs miteux et en adoptant les mêmes attitudes déplorables envers tous ceux qui n'étaient pas comme eux. La situation n'était pas bonne, mais elle pouvait toujours empirer. Elle se dirigea vers la sortie en serrant les dents.

Il était plus rapide de sauter dans un métro bondé que de prendre un taxi, à cette heure de pointe. Qui pouvait prévoir comment les choses tourneraient une fois que Lockhart aurait définitivement déplacé ses activités dans sa nouvelle usine, quelque part au fin fond de l'East End ? Pour Allie, c'était un territoire inconnu.

Elle sortit du métro à Chancery Lane, débouchant dans une rue presque aussi encombrée que le Tube. Mais au moins elle pouvait respirer l'air frais et non l'aisselle de quelqu'un. Quelques minutes plus

tard, elle pénétra dans le hall couvert de marbre blanc, brandit sa carte professionnelle et se dirigea vers les ascenseurs. Patientant à côté d'un groupe de personnes qu'elle ne connaissait pas, Allie se félicita de nouveau de s'être épargné un déménagement à Londres. Elle avait reçu des propositions, au cours des dernières années, à la fois lucratives et attirantes sur le plan professionnel. Mais la perspective d'y vivre la rebutait.

Ce n'était pas la vie citadine qui la dérangeait. Elle avait adoré Glasgow, avec ses grands immeubles commerciaux, et elle avait peu à peu apprécié Manchester pour les mêmes raisons. Les deux villes avaient été rongées jusqu'à l'os par la politique économique de ces dix dernières années, mais ça n'avait pas réussi à mater l'esprit rebelle qui les caractérisait. Glasgow était provocante, avec ses prochaines festivités célébrant la Capitale de la Culture ; on racontait que Frank Sinatra allait se produire au stade de football d'Ibrox. L'absurdité de la chose faisait largement sourire Allie. Quant à Manchester, elle remontait courageusement la pente grâce à un mélange de musique, de football et de production télé. Mais ce qu'Allie préférait dans ces deux grandes métropoles, c'était qu'il était facile d'en sortir pour aller à la campagne. Dès les tout débuts de leur relation, Rona et elle avaient cherché à s'échapper de la ville le week-end pour gagner les vertes collines. Après les samedis soir en boîte, elles adoraient leurs dimanches après-midi à parcourir les crêtes battues par les vents.

Tentaculaire, crasseuse et saturée de voitures, Londres n'offrait pas d'échappée facile. Allie et Rona avaient des amis qui ne tarissaient pas d'éloges sur les Cotswolds et la côte sud ; tous les vendredis, ils remplissaient la voiture de provisions, s'engageaient dans les embouteillages et arrivaient en pleine nuit dans leurs résidences secondaires avant de faire le chemin inverse deux jours plus tard, avec leurs adolescents maussades ou leurs bambins fatigués qui ronflaient à l'arrière. Et tout ce bla-bla sur l'accès à la culture ? Allie était sûre que Rona et elle allaient plus souvent au théâtre et visitaient plus de galeries pendant leurs séjours à la capitale que leurs amis qui y habitaient. C'était sympa de venir à Londres, sans aucun doute. Mais hors de question d'y vivre.

Quand l'ascenseur arriva, ils s'entassèrent dedans et ne se parlèrent que pour se donner leur numéro d'étage. Allie s'extirpa au sixième, carra les épaules, puis poussa la porte de la salle de rédaction. À dix heures moins le quart, un mardi matin, dans les bureaux d'un tabloïde du dimanche, tout était désert. Les journalistes et photographes ne commenceraient à arriver que d'ici une demi-heure. Les secrétaires étaient à leurs bureaux. Les rédacteurs adjoints et les assistants du service photo, tous en chemisette, bavardaient en petits groupes. Personne ne leva les yeux quand Allie entra.

L'homme à qui elle voulait parler devait se trouver dans son bureau. Si la salle de rédaction avait été un terrain de football, l'antre entièrement vitrée de Gerry Richardson aurait été positionnée sur la ligne médiane, de façon à voir parfaitement qui faisait quoi. Son arrivée ne lui avait pas échappé, elle en était sûre. Comme elle approchait, il agita le bras d'un geste ample.

Chez Richardson, rien n'était relâché. Sa peau semblait avoir été tirée sur les os, son visage donnait l'impression qu'il s'était retrouvé coincé dans un tunnel en plein courant d'air. Ses fins cheveux argentés et lisses brillaient sur son crâne. Son corps était mince et sec. Plutôt que d'aller au pub à l'heure du déjeuner, il enfilait un short et un maillot pour courir sur les quais.

— Je pèse le même poids à quarante-cinq ans que quand j'en avais vingt, lançait-il d'un air fanfaron.

C'était un véritable cockney, un petit gars de la classe ouvrière de Bow. On racontait qu'il était apparenté aux Richardson, la célèbre famille de criminels. Il ne l'avait jamais nié, même si Allie soupçonnait que cela tenait plus du fantasme que de la réalité. Pourtant, il possédait l'instinct sadique caractéristique de tous les célèbres gangsters.

Elle entra dans la pièce, se débarrassa de son manteau et le jeta sur une chaise. Elle n'eut pas le temps de prononcer le moindre mot qu'il leva la main.

— Avant que tu commences, je sais très bien ce que tu vas dire. Tu vas pleurnicher parce que ton texte a été remanié. Tu vas dénoncer le sensationnalisme au détriment de la sensibilité. Et tu vas geindre que j'ai confié ça à Owen Cosnard, un type qui porte bien son nom.

Il écarta les mains en souriant. Il ressemblait à un castor mal luné.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Je t'ai rendu un super article.

Il fit une moue.

— Un super article pour un autre journal. Allie, tu sais très bien ce qu'on publie ici. On fait dans le sensationnalisme. On tire vers le bas. On remue la merde.

— Avant, c'était différent. On pratiquait le journalisme.

Il se mordilla la lèvre.

— Allie, je me suis battu pour toi, dit-il pour sa défense en indiquant du pouce l'étage supérieur. Le chef voulait garder un de ses gars. Mais j'ai dit non. J'ai insisté : « Allie Burns est l'une des meilleures journalistes avec qui j'ai travaillé. » J'étais sincère. Les gens t'invitent chez eux alors qu'ils claquent la porte au nez d'autres reporters. Tu arrives à faire parler même ceux qui s'étaient juré de se taire. Mais tu dois commencer à mettre tes pas dans ceux d'Ace Lockhart.

— Comme une marionnette qu'on agite ? Et si je refuse ?

Il soupira.

— Tu feras quoi d'autre ? Tu iras où ? Si tu te grilles ici, tu auras du mal à trouver autre chose ailleurs, ma petite.

Elle n'était pas rassurée de l'entendre formuler ses propres inquiétudes.

— J'assure tes arrières de mon mieux parce que, au fond, sur les dossiers importants, tu restes la meilleure. Ton truc sur Lockerbie ? Tu aurais fait pleurer un œil de verre. Tu trouves des sujets à Manchester qui intéressent Londres, et ce n'est pas rien. Mais je ne pourrai pas toujours te protéger. Cet article que tu as rendu la semaine dernière… Tu sais aussi bien que moi que la ligne éditoriale du *Globe,* ce n'est pas de faire pleurer dans les chaumières avec des junkies mourants et des prostituées qui ne peuvent pas trouver de traitements pour une maladie qu'ils ont attrapée par leur faute.

Il secoua la tête. Elle tenta de dissimuler sa surprise.

— Si tu es aussi convaincu de mon talent et que tu tiens à me garder, pourquoi tu ne m'as pas demandé de le réécrire ?

— Parce que tu l'aurais fait. Sauf que, la semaine prochaine, rebelote. Je l'ai donné à Cosnard car je savais que tu allais enrager. Et ruer dans les brancards ce matin.

C'était dans des moments comme celui-ci qu'Allie comprenait comment Richardson avait gravi les échelons.

— Tu cherches à me dire que c'est pour mon bien, c'est ça ?

Elle ne pouvait pas effacer le sarcasme de sa voix.

— Ne sois pas aussi bête, bon sang ! C'est pour mon bien, à moi. Je me suis mouillé pour te donner le poste de rédactrice pour le Nord. C'est moi qui vais avoir l'air d'un con si Lockhart te met au pilori. Alors maintenant installe-toi, prends un bureau et écris-moi cinq lignes pour la conférence.

Il agita les doigts vers elle en indiquant la porte. Puis il reprit :

— Non, attends. Quatre seulement de ta part, ça suffira. La première : « La femme de Little Weed se fait la malle avec un jockey », lui lança-t-il avec un clin d'œil triomphant. C'est la récompense d'Owen Cosnard pour être revenu dans le droit chemin.

— Tu es sérieux ?

Little Weed, géant du catch, héros du ring, devait son surnom ridicule à un personnage du programme pour enfants *Watch with Mother*. Ça n'avait rien à voir avec la *weed* à fumer. Il n'avait rien de décontracté quand il montait sur le ring. Il forçait ses adversaires à crier « Wee-eed » quand il les mettait à terre. Tout ce qu'Allie savait à son sujet, c'est qu'il fréquentait les casinos de Manchester avec sa femme à tête de lapin et qu'il n'aimait pas perdre.

— C'est ce qu'on raconte. Elle s'est barrée avec ce petit morveux d'Irlandais, P.J. Flynn. Crois-moi, il doit avoir des couilles en acier.

Little Weed pourrait le bouffer au petit déj sans même s'en rendre compte.

Il fouilla dans un tas de papiers devant lui pour en extraire une feuille carrée bleu clair.

— Voici le topo. Mais je ne veux pas que tu ailles lui parler avant vendredi. Ils ont foutu le camp en Irlande, dans un haras au milieu de nulle part. J'ai mis une fille de Belfast sur le coup. Je veux qu'elle fasse parler l'épouse, expliqua-t-il en ajoutant un ton plus bas : « Mon cauchemar avec le monstre du ring. » À ce moment-là, tu pourras aller voir Weed sans lui dire qu'on a rencontré sa femme, pour une interview à cœur ouvert. Ensuite, une fois que tu l'auras bien ferré, tu lui balanceras tout ce qu'on a.

— Je sais comment on gagne une épreuve de force, Gerry.

L'esprit d'Allie passait déjà en revue la stratégie d'attaque. Cela ne signifiait pas qu'elle avait digéré le massacre de son article. Mais elle n'avait pas envie de tout perdre à cause de ça.

— Au fait, je voudrais prendre quelques jours de congé. Sans doute pas la semaine prochaine mais la suivante. J'ai besoin d'un petit break.

— Au soleil avec la charmante Rona ? répliqua-t-il d'un air concupiscent. Avec bikinis et crème solaire ?

— T'es un pauvre malade, tu le sais ?

Allie attrapa son manteau et essaya de claquer la porte derrière elle, se rappelant trop tard qu'elle était équipée d'un arrêt hydraulique l'empêchant précisément de faire du bruit. Elle haïssait profondément son chef. Mais elle ne pouvait pas nier qu'elle respectait vaguement sa façon de gérer son affaire. Il fallait être agile pour composer avec un partenaire aussi diabolique que Wallace Lockhart.

18

Obéir aux ordres n'était pas quelque chose de naturel chez Genevieve Lockhart. Bien qu'Ace exprimât toujours clairement ce qu'il attendait d'elle, même lui se montrait moins tyrannique qu'à son habitude lorsqu'il s'agissait d'organiser l'emploi du temps de sa fille. C'est pourquoi elle s'était déjà frottée aux dissidents lituaniens avant même de les avoir rencontrés. Il avait fallu vingt-quatre heures supplémentaires à Tavas Nagaitis pour organiser une entrevue. Il était venu la trouver dans les bureaux de Pythagoras Press lundi en fin d'après-midi et lui avait donné pour instructions de se poster à l'arrière de la cathédrale le lendemain à 18 heures précises.

— Vous devez y aller seule et être ponctuelle, lui dit-il, manifestement terrifié de lui parler de cette façon.

— Et vous, où serez-vous ?

— Moi ? Je… Je…

— Vous avez mis tout ce temps à organiser un rendez-vous où vous ne serez même pas présent ? lâcha-t-elle. Vous me laissez me jeter dans la gueule du loup, sans protection.

Elle aperçut la sueur perler sur sa lèvre supérieure, et cela lui donna une certaine satisfaction.

— Ce ne sont pas… des loups, bégaya-t-il. Ils sont inoffensifs.

— Ils conspirent contre l'État. Nous savons tous les deux que ce n'est pas anodin. Comment pouvez-vous être sûr qu'ils ne vont pas me prendre en otage ?

Nagaitis paraissait au bord des larmes.

— Non, vous vous trompez. Ce n'est pas comme ça, ici. L'État n'a pas le courage de les arrêter. Honnêtement, ils ne seront d'aucun danger pour vous. Ils savent que vous pouvez participer à leur avenir. Je leur ai expliqué que vous souhaitiez construire des ponts, forger des relations. Vous ouvrir à autre chose. Ils *veulent* être vos amis, pas vous menacer.

Genevieve feignit un sourire.

— Je vous testais, Tavas. Si vous dites qu'ils sont dignes de confiance, je vous crois.

Mais, en sortant de l'hôtel vêtue d'un imperméable avec ceinture et

d'un foulard sur la tête afin de passer inaperçue, elle ne pouvait pas se mentir à elle-même. Là où elle allait, l'influence de son père ne la protégeait plus. Surtout pas la police secrète ; si les dissidents s'en prenaient à elle, elle n'aurait aucun recours. À leurs yeux, l'entreprise capitaliste qui avait publié une hagiographie de leur chef d'État soutenu par les Soviétiques figurait probablement parmi les ennemis. Elle n'avait pas le droit à l'erreur et devait les convaincre de miser sur elle.

Les rues étaient calmes à cette heure. Elle s'élança rapidement sur le trottoir et bifurqua dans une ruelle étroite. Si quelqu'un la suivait, il serait démasqué. Elle alla jusqu'au bout, puis effectua un demi-tour. Persuadée qu'elle était bien seule, elle rejoignit l'imposante cathédrale blanche en empruntant quelques détours. Consultant sa montre, elle vit qu'elle avait six minutes à tuer. Comme la vaste esplanade n'était pas idéale pour passer inaperçue, elle se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

Elle arriva dans ce qui ressemblait à un cloître. Elle poursuivit son chemin, le long d'une petite allée. Alors qu'elle émergeait de l'ombre de la cathédrale et débouchait dans une zone enneigée parcourue de traces de pas dans tous les sens, deux hommes surgirent soudain de part et d'autre. Elle ralentit et regarda par-dessus son épaule. À quelques mètres derrière elle se trouvait un troisième homme. Ils étaient tous impossibles à identifier, emmitouflés dans des chapeaux, des écharpes et des manteaux démodés.

— *Normalno*, dit l'un d'eux sur un ton anxieux. *Nu davay zhe*.

Il essayait de la calmer, pensa-t-elle. Il lui expliquait que tout allait bien, qu'elle pouvait les suivre. Genevieve les trouvait aussi menaçants qu'une portée de chatons. Hochant la tête, elle se laissa guider vers la route, où une Lada cabossée attendait, moteur tournant. Ils insistèrent pour qu'elle monte à l'arrière, serrée au milieu. Leur corpulence semblait produite par leurs couches de vêtements, non leur musculature. Elle se détendit légèrement, puis la voiture rejoignit la circulation fluide. Ils conduisirent en silence pendant une quinzaine de minutes. Elle ne voyait pas grand-chose, encadrée par ces quatre hommes de grande taille dans cette petite voiture. Elle avait l'impression qu'ils tournaient en rond ; tout ce dont elle était sûre, c'est qu'ils avaient traversé le fleuve trois fois.

Ils finirent par se garer devant une double porte haute. Le passager avant sortit du véhicule, ouvrit le battant, et la voiture pénétra dans une cour, ses pneus crissant dans la neige.

— Bienvenue, annonça celui qui semblait être leur porte-parole. Vous parlez russe, n'est-ce pas ?

— Mieux que vous l'anglais, répondit Genevieve en adoptant leur langue tandis qu'elle sortait de la voiture. Merci d'avoir accepté de me

rencontrer.

L'encadrant de part et d'autre, ils l'escortèrent jusqu'à l'escalier le plus proche. Ils gravirent les marches en béton abîmé, mal éclairées, jusqu'au deuxième étage et entrèrent sans frapper dans un appartement. Il régnait une odeur de cuisine et de tabac brun. Elle se rendit compte que, vu la saison, les fenêtres n'avaient pas dû être ouvertes depuis des mois. Ils arrivèrent dans un salon meublé d'un vieux canapé, de deux fauteuils dépareillés et d'une table jonchée de livres et de papiers. Deux des murs étaient recouverts d'étagères remplies d'ouvrages, tandis que d'autres, en piles, servaient de meubles d'appoint où poser un cendrier. Une carte de la Lituanie était punaisée au mur au-dessus d'une gazinière renflée d'où s'élevaient des vapeurs de chaleur tremblotantes.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit celui qui était chargé de parler.

Genevieve resta debout.

— Vous savez qui je suis ? demanda-t-elle.

Ils hochèrent tous la tête.

— Vous êtes la fille du patron de Pythagoras Press. Ils publient beaucoup de mensonges sur notre pays et son soi-disant dirigeant.

Celui qui s'exprimait était un homme d'âge moyen avec des lunettes en métal, les cheveux ébouriffés maintenant qu'il avait retiré son chapeau. Il ne ressemblait guère à un révolutionnaire. Il était loin d'être effrayant.

Elle secoua la tête, impatiente. Il était temps de parler franchement.

— C'est moi qui dirige Pythagoras Press, maintenant. Et je suis là pour m'assurer qu'on se trouvera du bon côté une fois que vous aurez libéré votre pays.

Plus tard dans la soirée, de retour dans sa chambre d'hôtel, Genevieve tapa un rapport à son père commençant par les noms et adresses des quatre hommes qu'elle avait rencontrés.

> Tavas m'assure qu'il s'agit de figures clés parmi les dissidents de Vilnius. Ils sont sérieux : l'un d'eux est professeur d'université, et ils sont tous très engagés en politique. Leur organisation, Sajudis, a été créée l'été dernier et elle a des contacts avec d'autres organismes similaires en Estonie et en Lettonie. Ils ont organisé des manifestations de masse et travaillent à une déclaration affirmant que l'annexion soviétique de leur pays est illégale. Ils ont remporté des sièges à l'assemblée, et le gouvernement communiste, apparemment impuissant, n'a pas mis à exécution ses menaces de supprimer Sajudis.
>
> Les trois pays baltes planifient une manifestation géante en août, une chaîne humaine de six cents kilomètres rassemblant deux millions de personnes de Vilnius à Tallinn. Si nous pouvons jouer un rôle majeur dans sa réalisation,

nous serons en bonne position pour tirer profit des trois États indépendants qui devraient en résulter. Personne ne pense que Gorbatchev va envoyer des troupes mater ces rebellions. Je n'en suis pas aussi sûre, mais j'imagine que tu auras une idée plus précise que moi sur ce qu'il est prêt à risquer.
Le principal problème est que ces mouvements sont éparpillés et fragmentés, en particulier dans leurs modes de communication. Il existe environ cent cinquante journaux et bulletins différents, chacun avec une orientation distincte… tu sais ce que c'est, avec la gauche soviétique. À côté d'eux, le Parti travailliste paraît uni ! Je leur ai exposé en détail nos propositions, c'est-à-dire un support technique qui rassemblera ces publications. Nous les aiderons à composer et à distribuer des journaux d'informations et des tracts, peut-être même que nous pourrons leur fournir une vieille presse d'imprimerie (qu'on ne pourra bien sûr pas faire remonter jusqu'à Pythagoras Press). Tavas est certain que nous pouvons mener à bien tout cela sans être découverts ou trahis par les autorités soviétiques. Il n'a pas le moindre doute sur la discrétion de deux de ses imprimeurs, qui sont également actifs dans le mouvement dissident. Et il pense que les autorités n'ont pas le courage ni les ressources d'enrayer le mouvement. Comme convenu, je leur ai donné cinq cents dollars pour garantir notre bonne foi.
En retour, notre relation mutuellement bénéfique en matière de publications scientifiques continuera selon les mêmes termes. Nous les assisterons également dans la préparation et la publication de l'histoire officielle de ce soulèvement et de toutes les biographies de figures marquantes qui s'avéreraient nécessaires.

Sur une feuille à part, Genevieve ajouta une note manuscrite :

Ace, je suis très impressionnée que tu aies choisi pile le bon moment pour frapper. Ils sont forts, mais ils ont quand même besoin de notre soutien et, comme nous sommes les premiers arrivés, nous serons les mieux servis. Merci de m'avoir confié cette mission. Je suis absolument convaincue que tu ne le regretteras pas.

Affectueusement,
Ta Genevieve

Elle aurait pu attendre de rentrer chez elle pour écrire son rapport, mais elle connaissait suffisamment bien son père pour savoir qu'il voudrait tous les détails et elle ne tenait pas à les lui donner de mémoire. Par ailleurs, à son retour en Écosse, Ace serait cloîtré sur Ranaig, l'îlot qu'il avait acheté une bouchée de pain dans les années 1960, à l'époque où personne ne voulait d'une île éloignée sans commodités.

Depuis, dans la baie face à l'océan, il avait installé une turbine qui fournissait désormais de l'électricité pour le chauffage, l'éclairage et la cuisine. Un jour, un journaliste lui avait demandé ce qu'il faisait là-bas, et il avait répondu : « Je vois les choses en grand. » Mais elle savait que l'attrait, en ce moment, n'était pas celui-là. Il y allait pour installer un nouveau satellite qui, en théorie, amènerait Sky TV dans sa demeure. Il ne supportait pas que Rupert Murdoch l'ait devancé en inaugurant les premières chaînes par satellite au Royaume-Uni, mais

Lockhart ne pouvait pas s'en priver. Comme un enfant grattant sa cicatrice, il fallait qu'il voie les réalisations de son rival, ne serait-ce que pour s'en moquer. Il était parti à Ranaig pour se familiariser avec cette offre médiatique et planifier le prochain coup qu'il enverrait à son adversaire, dans ce match de tennis qu'était devenue sa relation avec l'empire de Murdoch.

Genevieve expédierait son rapport à Ranaig par hélicoptère, si les vents de l'Atlantique le permettaient, et prierait pour que cela égaie la mauvaise humeur dans laquelle Sky TV l'aurait sans doute plongé.

19

En voyant la maison de Frannie Sidebottom, alias Little Weed, Allie ne put s'empêcher de se demander à quoi il avait dépensé son argent. Il avait dominé le championnat de catch pendant des années, figurant régulier des combats du dimanche après-midi à la télévision. Il faisait partie des quelques grands noms qui remplissaient des gymnases municipaux dans tout le pays, était le chouchou de ces dames qui adoraient ces performances surjouées. Il avait dû amasser une fortune. Ça ne se voyait pas, songea Allie devant chez lui.

Elle s'était attendue à une demeure gigantesque digne d'un riche industriel de l'ère victorienne, comme on en voyait un peu partout dans le West Yorkshire. Ou à un équivalent fin XXe siècle, une vaste maison de style ranch qui n'aurait pas dépareillé dans *Dallas*. Elle se tenait en haut d'un petit escalier dont les marches en pierre étaient usées par des générations de pieds, menant à une modeste maison flanquée d'un jardin grand comme un mouchoir de poche.

— Tu es sûre que c'est la bonne adresse ? demanda son photographe.

Alan Blyth vivait lui-même à un kilomètre de là, de l'autre côté d'une vallée pentue, séparée du village de Sidebottom par le chemin de fer et le canal Leeds-Liverpool. Le côté de Blyth, exposé au sud et prospère, avait vue sur ces habitations. Celui de Sidebottom était complètement à l'opposé, composé de maisons mitoyennes sombres regroupées autour d'un ancien moulin qui abritait à présent un hangar de meubles discount.

— Je ne savais pas qu'il habitait dans le coin, reprit Blyth. Remarque, j'ai jamais l'occasion d'aller de ce côté-là de la vallée. Il faudrait vraiment être désespéré pour venir boire un coup au Scutcher's Arms.

— Je sais qu'il aime bien fréquenter les casinos de Manchester, mais pour écouler tout l'argent qu'il a dû gagner, il faut que ce soit carrément une addiction, dit Allie en carrant les épaules. Maintenant, il a aussi perdu sa femme. C'est peut-être pour ça qu'elle est partie ? Quelle que soit la raison, je ne pense pas qu'il va être de très bonne humeur.

Allie descendit prudemment les marches rendues glissantes par une bruine qu'apportait le vent soufflant des collines. Elle ne vérifia pas si Blyth la suivait, persuadée qu'il la talonnait. Elle traversa le jardinet en quelques enjambées. Il n'y avait pas de sonnette, juste un lourd heurtoir en cuivre en forme de poing. Il résonna ridiculement fort pour une maison de cette taille. Il y eut un long silence, et Allie était sur le point de frapper de nouveau quand la porte s'ouvrit brusquement. Avec ses cent quarante kilos et son mètre quatre-vingts, Little Weed la toisait d'un air furieux, vêtu d'un bas de survêtement informe et d'un maillot crasseux, des lunettes à la monture dorée perchées de façon incongrue au bout de son nez grassouillet.

Elle eut le temps de dire :

— Je suis Alison Burns, du *Sunday*…

Il répliqua sourdement :

— Et vous pouvez foutre le camp de ma propriété.

Serrant les poings, il se mit à marteler ses propres cuisses selon un rythme que lui seul entendait.

— Je voulais vous parler de votre femme. Avoir votre version de l'hist…

Pas un mot, cette fois. Il avança d'un pas vers elle et secoua la tête.

— Vos fans se soucient de vous.

— Putains de vautours ! hurla-t-il.

Il bondit vers elle et lui asséna plusieurs coups de poing à l'estomac.

Instinctivement, Allie se protégea avec les bras et battit en retraite.

— Pas besoin d'en venir aux mains ! lança-t-elle en se retournant pour gagner l'escalier.

Elle s'attendait à trouver Blyth juste derrière elle, mais il était déjà en haut des marches, pour regagner la rue.

Little Weed la talonnait, nullement ralenti par sa corpulence. Pendant qu'elle courait, il lui martelait le dos et les flancs, infligeant une douleur aiguë à chaque coup. Allie glissa sur une marche et tomba en avant. Elle reçut une décharge douloureuse quand son coude heurta le sol. Elle se releva tant bien que mal en criant à l'aide, terrifiée à l'idée qu'il se jette sur elle comme il l'avait si souvent fait avec ses adversaires du ring. Il se tint légèrement à distance, juste assez pour continuer d'asséner ses coups.

Allie arriva en haut des marches, puis déboucha dans la rue en titubant, chancelante. Elle sentit Sidebottom reculer quand Blyth arriva près d'elle en voiture, se penchant pour ouvrir la portière passager. Elle s'effondra dans le véhicule en hurlant de douleur.

— Bon sang, ça va ? demanda son collègue en s'éloignant dans un crissement de pneus.

— À ton avis ?

Allie inspira brièvement et le regretta immédiatement.

— Où t'étais, putain ?

— Quand il t'a sauté dessus, je me suis dit qu'il valait mieux aller chercher la voiture. Pour qu'on puisse s'enfuir rapidement.

— Mon cul ! T'avais la trouille qu'il s'en prenne à toi, espèce de poule mouillée, s'écria-t-elle tout en faisant une grimace à cause de l'effort que cela lui coûtait. Tu as des photos, au moins ?

— J'ai pensé que ça allait encore plus l'énerver. Je n'ai pas voulu empirer les choses, marmonna-t-il.

— Bougre d'âne, lâcha-t-elle en utilisant la pire insulte de la mère de Rona.

Elle plongea maladroitement la main dans son sac pour prendre son téléphone mobile. Quand elle appuya sur le bouton d'alimentation, elle constata que ses doigts tremblaient. Elle fixa l'appareil, résolue à ne pas craquer, pas devant Blyth. Il n'hésiterait pas à la ridiculiser au pub.

— Pas de réseau, maugréa-t-elle.

— J'aurais pu te le dire.

— Si seulement tu savais te rendre utile. Trouve-moi une cabine téléphonique qui fonctionne.

— Pourquoi ne pas aller chez moi ? C'est à vingt minutes de voiture. Tu pourrais boire un bon petit thé.

Incroyable.

— Trouve-moi juste une cabine, putain.

Ils parcoururent huit cents mètres en silence avant qu'il aperçoive un bureau de poste avec cabine. Allie sortit de la voiture en gémissant comme une vieille femme et entra pour passer son appel. Comme ils se trouvaient dans un village, l'habitacle sentait le désodorisant d'atmosphère et n'avait pas de cartes postales sur les vitres proposant des cours de français ou des massages. Le combiné fonctionnait correctement. Allie appela la ligne directe de Richardson en PCV. Sa main tremblait toujours. Et maintenant elle avait la nausée.

— Allie ? Dis-moi que tu as quelque chose de croustillant sur Little Weed. Sa femme donne de la voix comme si elle passait une audition pour l'Eurovision.

— J'ai bien eu quelque chose. Son poing dans la gueule.

Il y eut un silence, puis Richardson s'exclama :

— Il t'a frappée ?

— Il m'a rouée de coups, Gerry. Il m'a foncé dessus comme un taureau enragé.

— Qu'est-ce que tu as bien pu lui dire pour le provoquer ?

— Ah c'est ça, on accuse la victime, hein ?

Elle prit une profonde inspiration. Cela lui faisait trop mal de se mettre en colère. Elle se força à calmer le jeu.

— Tout ce que j'ai dit, c'est : « Je suis Alison Burns du *Sunday*… » Je n'ai même pas pu prononcer *« Globe »*.

— Et il t'a sauté dessus ?

— Pour être honnête, il a commencé à me frapper quand j'ai mentionné sa femme. Jusque-là il s'était contenté de gueuler et de jurer. Ensuite, il est devenu violent. Il m'a poursuivie dans l'escalier de son jardin, et il m'a frappée dans le dos et sur les flancs. Il n'y est pas allé de main morte, Gerry.

Entendant sa voix vaciller, elle n'alla pas plus loin.

— Bon sang, Allie, c'est vraiment horrible ! Ça te fait mal quand tu respires ?

— Ça me fait mal, que je respire ou pas, Gerry. Ce type c'est une montagne, et il sait où frapper pour laisser des séquelles.

— Il faut que tu ailles passer un examen à l'hôpital, Allie. Tu as peut-être des côtes cassées. Ou pire. On va envoyer la police prendre ta déposition. Il va payer pour ça, tu as ma parole.

— Non, répliqua-t-elle.

La courte distance en voiture jusqu'à la cabine lui avait laissé le temps de réfléchir.

— Pas la police. Tu sais comment ça va se passer. Il fera copain-copain avec les policiers, ils lui mettront une amende pour un truc sans importance comme trouble à l'ordre public, puis ça partira chez le juge, et on n'aura plus le droit d'écrire dessus. Ensuite, ce sera étouffé tranquillement, et il s'en sortira propre comme un sou neuf. Ce n'est pas ce que je veux.

— Qu'est-ce que tu proposes, Allie ? Je sais que tu connais des gens…

Elle éclata de rire, ce qui lui causa une douleur atroce.

— Ce n'est pas la solution, Gerry. Ce que je veux, c'est que tu publies ça en une.

— Quoi ?

— Little Weed frappe une journaliste. Une photo de moi et une photo de lui. Et en développement, un article sur sa femme. Dans son monde, il y a des règles. On ne frappe pas une femme à moins de coucher avec elle. Humilions-le, Gerry. Les gens que je connais seront écœurés d'apprendre ça. Il n'osera plus se pointer dans un casino de Manchester.

— Tu es sûre de toi, Allie ? Tu n'es pas sous le choc ?

Contrairement à son habitude, il semblait hésitant.

— Sûre et certaine, Gerry.

— OK. Dis à Alan de me transmettre la photo au plus vite.

— Il n'y a pas de photo, lâcha-t-elle.

— Comment ça ? Comment c'est possible ?

— Parce que Alan Blyth s'est barré au premier signe de bagarre. Il

a laissé un type deux fois plus lourd que moi me tabasser tranquillement.

Le silence fut plus long. Quand Richardson reprit la parole, sa voix était dure comme un silex.

— Je m'occupe de lui. C'est nul qu'il t'ait laissée seule, commenta-t-il avant de lâcher un petit rire. Mais c'est mille fois pire qu'il n'ait pas pris de photo.

Cela ressemblait bien au Gerry Richardson qu'elle connaissait.

— J'étais certaine que tu saurais où mettre les priorités. Je n'irai pas à l'hôpital tant que je ne pisse pas le sang. Je vais me faire ramener à la maison par Blyth et me plonger dans un bon bain. Ensuite, au lit.

— C'est bien. C'est ce qu'il te faut. Mais ne joue pas les héroïnes. Je vais demander à un des gars de te passer un coup de fil plus tard. Tu pourras lui donner tes citations, et il rédigera un texte. Ne t'inquiète pas, Allie, tu auras un gros titre. Quel salaud ! soupira-t-il. Pas étonnant que sa femme l'ait largué pour un jockey. Maintenant, rentre chez toi. Et prends ta journée, demain.

Comme si elle avait prévu autre chose ! Après avoir mis fin à l'appel, Allie garda le combiné dans la main. Si Blyth l'observait, elle voulait lui faire croire qu'elle était toujours en communication. Alors seulement, elle laissa ses larmes couler.

20

La maison était froide et déserte quand Allie referma la porte derrière elle, soulagée de pouvoir enfin tomber le masque. Elle ne retravaillerait plus jamais avec Alan Blyth, même s'il devait rester le dernier photographe disponible dans le nord de l'Angleterre. Aucun intérêt d'avoir un collègue si on ne pouvait pas compter sur lui quand la situation tournait mal. Et si en plus le photographe ne prenait pas de photo, à quoi servait-il ?

Elle alluma le chauffage en passant devant le thermostat, puis s'arrêta net en voyant son reflet dans le miroir de l'entrée. Elle ne se souvenait pas s'être cogné la tête, mais sa mâchoire enflée couverte d'un hématome la contredisait. Elle avait dû la heurter contre la marche en tombant, sans s'en rendre compte car c'est sa douleur au coude qui l'avait emporté. Elle effleura du bout du doigt le bleu violacé et tressaillit. Allait-elle ressentir la même chose dans tout le corps ?

Elle ôta lentement son manteau et le laissa tomber par terre. Pour une fois, elle pouvait se permettre d'être négligée. Elle monta l'escalier douloureusement marche par marche, heureuse que Germaine soit partie avec la dog-sitter sans quoi elle aurait bondi dans tous les sens comme à son habitude. Elle ouvrit les robinets de la baignoire et versa la lotion parfumée que Rona avait achetée pour apaiser leurs muscles après le jardinage. Puis elle prit dans l'armoire à pharmacie deux ibuprofènes qu'elle avala sans eau.

Allie n'avait jamais pensé que se déshabiller pouvait s'avérer aussi pénible. La journée virait à l'encyclopédie de la souffrance. Entrer dans le bain était en soi tout un chapitre inconfortable. La chaleur de l'eau l'apaisa un peu mais, une fois qu'elle réussit à sortir, une sourde douleur se mit à palpiter dans son dos, ses côtes, son coude. Enveloppée dans son peignoir, elle se glissa au lit avant de prendre conscience qu'elle ne pouvait envisager de se coucher sur le dos. Elle roula sur le flanc en grognant, du côté de son coude valide. Ses côtes lui faisaient toujours mal, mais c'était plus tolérable comme ça.

Dans les romans qu'elle lisait, les femmes détectives privées semblaient se retaper en une nuit, après un passage à tabac. Allie était

quasiment sûre que ça ne fonctionnait pas de cette façon dans la réalité. En dehors des blessures physiques, elle avait l'impression qu'il allait y avoir d'autres conséquences. Rien que l'idée de frapper à la porte d'inconnus pour leur poser des questions la faisait trembler. Ce serait peut-être passé d'ici au lendemain matin. Ou pas. Qu'est-ce que cela signifierait pour son avenir de journaliste de première ligne ?

Évidemment, à peine eut-elle réussi à trouver un peu de confort que le téléphone sonna. Heureusement, le sans-fil était posé près du lit, et elle put l'atteindre sans trop de problèmes. C'était le reporter en chef du *Sunday Globe*, manifestement aussi gêné d'interroger Allie qu'elle l'était elle-même de parler de ce qui lui était arrivé. Tant bien que mal, ils échangèrent questions et réponses, et elle ferma les yeux, soulagée que ce soit terminé. Elle avait accompli son devoir. Maintenant, tout ce qu'elle voulait, c'était Rona.

Rona n'était pas du genre à pénétrer discrètement où que ce soit. Le claquement sec de la porte de la maison tira Allie d'un sommeil agité. Au départ, elle se sentit désorientée. Puis la douleur s'éveilla dans tout son corps, en même temps que la voix de Rona s'élevait dans l'escalier.

— Allie ? Tu es là ? Pourquoi ton manteau est en tas dans l'entrée ?

— Je suis en haut, répondit Allie, étonnée par la fragilité de sa voix.

Ce n'était pas ainsi qu'elle se voyait, faible et sans force devant l'adversité.

Rona se précipita à l'étage tellement vite qu'elle vacilla sur ses talons.

— C'est quoi, ce bordel ? demanda-t-elle d'un air affolé. Qu'est-ce que tu as au visage ?

Elle traversa la pièce à la hâte pour serrer Allie contre elle. Celle-ci hurla, et Rona la lâcha comme si elle s'était ébouillantée.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, ma chérie ? Tu as eu un accident de voiture ? Tu es tombée dans l'escalier ?

Allie ajusta sa position pour se soulager. La perspective de revivre cette matinée lui était presque intolérable. Mais il fallait que Rona soit au courant.

— Little Weed m'a tabassée, dit-elle d'un ton épuisé qui reflétait bien son état.

Rona esquissa une moue incrédule.

— Il t'a tabassée ? Comment ça ? Que s'est-il passé ?

Allie prit une brève inspiration et recommença son récit, interrompu toutes les deux phrases par des explosions de colère et de

compassion de la part de Rona. Quand elle arriva à la fin, sa compagne lui caressa le visage du côté où elle ne ressemblait pas à une aubergine.

— Je vais lui faire regretter d'avoir vu le jour, lança-t-elle d'un ton menaçant.

Allie lâcha un petit rire.

— J'ai bien peur que ce ne soit un peu ambitieux. Même pour toi.

— Pas Little Weed… Je connais mes limites. Non, je parle de cette ordure d'Alan Blyth. Avec mon carnet d'adresses dans cette ville, quand je serai intervenue, il ne pourra même plus décrocher de contrat pour couvrir un concert dans une salle des fêtes de village. Quelle pauvre vermine !

— C'est sûr, souffla Allie en ravalant les larmes qui lui piquaient les yeux. Je suis tellement contente que tu sois rentrée, ajouta-t-elle en tendant la main vers Rona. Je suis pas en forme. J'ai mal partout mais je crois que le plus abîmé, c'est mon amour-propre.

— Ne dis pas n'importe quoi. Tu es extraordinaire.

— Non. Je suis censée me débrouiller seule. Je me répète sans cesse que j'aurais pu agir différemment, et à chaque fois je vais dans le mur.

Rona essuya doucement les larmes d'Allie d'une main.

— Ce n'était pas toi, le problème, ma chérie. Je pense que tu as payé pour quelqu'un d'autre. Maintenant, je vais mettre les pieds dans le plat : tu as mal où ?

Le samedi soir, la réponse était identique : « À peu près partout. » Mais Allie était bien décidée à ce que Little Weed ne lui gâche pas son week-end. La seule concession qu'elle était prête à faire, c'était que tout le monde vienne chez elle plutôt que chez Alix, comme cela avait été prévu. Shootée au paracétamol et à l'ibuprofène, Allie pensa qu'elle arriverait à tenir la soirée. Ce serait la première fois qu'elle reverrait Alix depuis l'article désastreux de dimanche ; elle craignait qu'annuler carrément l'invitation envoie un message négatif à son amie.

Rona tenait à ce qu'Allie ne bouge pas de la table.

— On va prendre à emporter chez le Turc de Barlow Moor Road. Je ne veux pas que tu te sentes obligée de débarrasser ou de te lever pour aller chercher une bière à quelqu'un. Imagine que tu es une princesse.

— Tu te mets en danger, non ? Et si j'y prends goût ?

Rona gloussa.

— Tu peux toujours essayer.

Jess et Alix arrivèrent ensemble. Rona les avait averties des

blessures d'Allie, mais elles eurent néanmoins un choc en la voyant. L'hématome s'était étendu et tirait sur le violet foncé, obscurcissant une partie de son visage. Alix réussit à émettre un petit rire et ironisa :

— Tu n'avais pas besoin d'aller aussi loin pour me faire culpabiliser d'avoir dénoncé cet article scandaleux le week-end dernier.

— Je te l'ai dit lundi, on m'a piégée, insista Allie.

— Je te crois.

Alix se pencha pour déposer un bisou sur la joue d'Allie qui n'était pas abîmée. Puis elle indiqua d'un air supérieur le survêtement en velours violet que portait Allie et ajouta :

— Mais, en voyant cette tenue, je me dis qu'on t'a piégée aussi d'une autre façon.

— Vilaine ! protesta Rona. C'est ce que les gens chics portent pour faire leur yoga.

— Ça explique pourquoi c'est aussi incongru sur Allie.

— C'était gratuit, reconnut Rona. Je l'ai trouvé dans un sac de dons.

— Au moins, la couleur est accordée à mes bleus, dit Allie.

— On veut entendre toute cette horrible histoire, ajouta Jess en posant un cabas rempli de cannettes de bières sur le comptoir.

— Attendons que Bill arrive, je ne veux pas tout raconter une deuxième fois.

— Il passe prendre la commande à emporter, dit Rona. Il sera là d'ici quelques minutes.

Contrairement à ce qu'Allie avait redouté, la soirée ne fut pas une épreuve. Après son récit de l'attaque, ponctué d'exclamations de choc et de colère, la camaraderie habituelle qui les unissait s'installa de nouveau.

— Ce serait moins dangereux si tu travaillais avec moi, déclara Bill. Je sais que dans tes livres les détectives privés se battent toujours mais, en vérité, personne n'a levé la main sur moi pendant toutes ces années.

— Sans doute parce que tu es un géant blond et barbu, répliqua Rona du tac au tac. Il faudrait être idiot pour s'en prendre à toi.

— Puisqu'on parle d'enquêtes, intervint Jess, j'ai réussi à retrouver la trace de Colin Corcoran. Je lui ai envoyé un mot pour l'avertir que tu prévoyais un voyage à Berlin et que tu aurais bien aimé le rencontrer pour bavarder. Il m'a répondu, poursuivit-elle en fouillant dans son sac d'où elle sortit une carte postale. Tiens. Son adresse et son numéro de téléphone professionnel.

— Tu lui as dit pourquoi je m'intéressais à lui ?

Jess secoua la tête.

— Pas besoin. C'est un geek. Il pense que tout le monde est fasciné

par les mêmes choses que lui.

— Merci, dit Allie en prenant la carte. J'envisageais de me rendre à Berlin la semaine prochaine, mais ça va devoir attendre que je puisse sortir dans la rue sans donner l'impression de m'être enfuie d'un hospice.

— Oh ! je ne sais pas, fit Alix. Inspirer la pitié jouerait en ta faveur.

— Elle n'a pas besoin d'être handicapée pour ça, commenta Rona sur un ton taquin.

Avant qu'Allie ait le temps de répondre, le téléphone sonna.

— Ne bouge pas, lui ordonna Rona en se levant pour traverser la pièce jusqu'au combiné sans fil fixé au mur. Allô ?

Une pause.

— Bonjour, Angus, ici Rona. Je te passe Allie… Moi ?

Rona jeta un coup d'œil à sa compagne.

— Attends, je change de pièce, dit-elle dans le combiné avant de sortir.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Bill.

Avec lui, Allie ne savait jamais ce qui l'emportait : la curiosité professionnelle ou une indiscrétion naturelle qui l'avait mené au job parfait pour lui.

— Aucune idée, répondit Allie. J'imagine que c'est Angus Carlyle. C'était mon ancien rédacteur à Glasgow. Il est rédacteur en chef du *Clarion*, maintenant. J'ai cru qu'il appelait pour prendre de mes nouvelles après ce qui m'est arrivé. Mais apparemment non.

— J'imagine qu'il veut commander un article à Rona, suggéra Alix. Elle a l'air de plus en plus sollicitée.

Allie fixa la porte fermée, perplexe.

— Oui, peut-être. Mais, à 21 heures un samedi, c'est bizarre. Enfin, elle va tout nous expliquer. Bill, tu es bien silencieux ce soir. Quoi de neuf, de ton côté ?

Il haussa les épaules.

— Comme d'habitude. Des gens mauvais qui se croient plus intelligents qu'ils ne le sont. Mais j'ai rencontré une analyste financière vraiment sympa cette semaine, dit-il en évitant leurs regards. Elle est basée à Leeds, et on dîne ensemble demain.

Les autres poussèrent des cris de joie et lui demandèrent plus de détails sur cette nouvelle rencontre.

— On devrait parier sur combien de temps elle va durer, lança Jess en ricanant.

— Mes attentes sont trop élevées, reconnut-il.

Allie ne savait pas si son air déprimé était feint ou sincère. Mais le sujet fut clos par le retour de Rona.

— C'était Angus Carlyle ? questionna Allie.

— Oui. Il m'a demandé de tes nouvelles, en disant qu'il parierait sur toi contre Little Weed à n'importe quelle occasion.

— Ah ah ! répliqua Allie. Bon, qu'est-ce qu'il voulait, réellement ?

Rona s'assit et but une gorgée de sa bière.

— Je ne sais pas exactement. Il m'attend à Glasgow lundi pour une réunion. Quand je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il m'a répondu qu'il préférait ne pas en parler au téléphone mais que ça valait la peine.

— Pourquoi avec vous, les journalistes, tout doit toujours ressembler à un roman de John Le Carré ? gémit Jess.

— Je lui ai demandé s'il avait une commande pour moi, il m'a juste répondu que je verrais bien, poursuivit-elle avant de froncer les sourcils en regardant Allie. Tu penses quoi ?

Cette dernière haussa les épaules.

— Angus n'a jamais été du genre à faire perdre leur temps aux gens. À ta place, j'irais voir. Tu avais quelque chose de prévu lundi ?

— Rien de plus qu'un lundi normal. Rédiger mes interviews passées, organiser mon planning de la semaine à venir. Jardiner un peu s'il ne tombe pas des cordes.

— Tu écriras dans le train, suggéra Allie.

— Et ils ont le téléphone, à Glasgow, ajouta Alix. Comment peux-tu résister ? Si tu n'y vas pas, ça va te tracasser, Rona. Tu te connais : tu aimes bien *savoir*.

— Moi aussi je pense qu'il faut que tu y ailles, renchérit Bill. Si ça peut te rassurer, je viendrai voir Allie pour que tu sois sûre qu'elle ne recommence pas à se bagarrer.

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi. Et ton rendez-vous de demain soir ?

Il haussa les épaules.

— Il y a des priorités, Allie. Tout est une question de priorités. Les analystes financières, c'est comme les bus. Il en arrive toutes les cinq minutes.

Rona leva son verre pour porter un toast.

— OK, vous m'avez convaincue. Aux aventures mystérieuses !

21

Dès que Wallace Lockhart pénétrait dans une de ses entreprises, les conditions climatiques semblaient se mettre à son diapason. Soleil ou nuages, chaleur ou fraîcheur, calme ou tempête, c'était comme si l'atmosphère dans le bâtiment se calquait sur son humeur. Tous les cadres supérieurs qui travaillaient pour lui avaient appris à leurs dépens que les averses orageuses – ou, comme le disait un présentateur météo de la BBC doté d'un problème de diction, les orages inversés – étaient plus fréquentes que les éclaircies.

Ce lundi matin-là, cependant, c'est le pas léger et l'œil vif qu'il entra dans les locaux du *Clarion* situés sur les quais de Glasgow, son manteau en poil de chameau flottant comme s'il évoluait dans un microclimat qui ne concernait que lui. Il monta dans l'ascenseur réservé aux cadres pour gagner le dernier étage, puis se rendit dans la plus vaste pièce du bâtiment. Il se laissa tomber dans le fauteuil de bureau en cuir réalisé sur mesure et examina en fronçant les sourcils la pile de courrier posée devant lui, bien au centre de la table.

Lockhart la passa en revue. Le pli d'une association caritative cherchant du soutien, annoté à la main par son assistante de direction rappelant que cela pouvait lui attirer les faveurs d'un ministre dont l'épouse siégeait au conseil d'administration ; trois lettres de dénonciation de la part de députés ; un message personnel d'un directeur de collection de Pythagoras Press partant à la retraite ; et une photographie rectangulaire en noir et blanc sur papier glacé d'un morceau de granit dégrossi. Cela ressemblait à un mémorial de guerre : une liste de noms avec les âges correspondant, et la légende :

POLADSKI 1941-1944.

Dans la marge inférieure, au marqueur noir, était écrit :

Tout ce qui reste.

Lockhart fixa l'image, la chair de poule lui parcourant la nuque. Son assistante avait ajouté un post-it disant :

Aucune lettre d'accompagnement.
Pas sûre de la signification ?

Wallace Lockhart n'avait pas besoin de note pour savoir ce que signifiait la photo. Les seules questions qu'il se posait étaient : *Qui l'a envoyée ? Et pourquoi maintenant ?*

Rona s'installa à sa place dans le train, son ordinateur Tandy 100 portable et son carnet posés devant elle. Elle avait deux chroniques à terminer pour mardi matin. Une pour chaque trajet entre Manchester et Glasgow. Son ordinateur d'un kilo cinq n'avait pas assez de mémoire pour les deux articles, mais elle pourrait en télécharger un sur un magnétophone à cassette une fois qu'elle aurait terminé. Elle ouvrit son carnet à la première page de ses notes au sujet d'une entreprise de céramique de Stoke-on-Trent dont le nouveau designer avait transformé la destinée. C'était la chronique qui l'intéressait le moins, alors elle préférait s'en débarrasser tout de suite. Au moins, cela lui éviterait de réfléchir à la raison pour laquelle Angus Carlyle l'avait appelée à Glasgow.

C'était terrible à dire, et encore plus à penser, mais prendre soin de sa compagne couverte d'hématomes l'avait forcée à ne pas passer toute la journée du dimanche à cogiter. Après une nuit agitée, Allie se sentait encore courbaturée et douloureuse, mais un long bain et un massage délicat aux huiles essentielles l'avaient un peu soulagée. Elle prenait toujours des antidouleurs, mais Rona avait remarqué qu'elle avait moins de difficultés à se mouvoir à la fin de la journée.

Le téléphone n'avait pas arrêté de sonner depuis la livraison du *Sunday Globe* sur les paillassons et dans les kiosques à journaux. La une laissait peu de place à l'imagination, proclamant sur quatre colonnes en caractères 42 Tempo Heavy Condensed :

LITTLE WEED TABASSE NOTRE JOURNALISTE, ALLIE.

L'article était très dramatique, et ils avaient utilisé une photo d'elle beaucoup plus jeune. Pas étonnant que ses amis et ses connaissances se soient inquiétés. Voyant que cela fatiguait Allie, Rona avait commencé à limiter les appels à dix minutes par personne, y compris pour sa propre mère. Allie avait râlé, rouspétant qu'elle voulait tout contrôler, mais Rona savait que ce n'était que pour la forme.

Deux voisins vinrent leur rendre visite, le premier avec un Tupperware rempli de scones maison, l'autre apportant un bouquet de perce-neige du jardin. Heureusement, ils n'avaient pas cherché à entrer pour entendre toute l'histoire.

Le seul coup de fil que Rona avait espéré n'était pas venu. Cela

aurait pu être l'occasion pour les parents d'Allie de renouer avec leur fille. Elle n'avait jamais compris qu'ils tournent le dos à leur enfant unique à cause de la personne qu'elle aimait. Rona le savait, sa propre famille partageait cette incompréhension. Sa mère avait proposé de se rendre en personne dans le Fife pour leur parler, mais Allie avait refusé, argumentant que cela n'avait pas beaucoup d'importance.

Même si Allie n'en avait rien dit, sa compagne savait qu'elle souffrait de ce silence. Ils ne la punissaient pas d'avoir mal agi, ils rejetaient carrément ce qu'elle était. Et c'était lourd à porter. Parfois Rona se demandait si c'était la raison pour laquelle Allie se jetait à corps perdu dans son travail. Elle voulait soulager sa compagne, mais ce n'était pas facile.

Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'Allie avait besoin d'aide. Elle semblait multiplier les imprudences, prendre des risques physiques et émotionnels sans calculer les répercussions. Rona avait l'impression qu'en perdant son poste de journaliste d'investigation Allie avait mis la barre encore plus haut sur le plan professionnel. C'était comme si, d'une certaine façon, elle devait prouver au monde entier de quoi elle était capable alors qu'auparavant ses articles parlaient d'eux-mêmes. Mais croire qu'Allie avait besoin d'aide et le lui faire admettre étaient deux choses différentes.

Avec un soupir, Rona se mit à déchiffrer ses notes pour rédiger son article. Quelle que soit la proposition qu'Angus Carlyle s'apprêtait à lui faire, le supplément couleurs pour lequel elle travaillait attendait sa copie le lendemain matin.

Quand le train de Manchester arriva en gare de Glasgow, celle-ci grouillait d'animation. Travailleurs de banlieue, touristes, hommes en costume et femmes en tailleur, même quelques randonneurs munis d'un sac à dos et de grosses chaussures comme Frankenstein. Rona frissonna à l'idée d'une promenade dans les montagnes écossaises en février. Non parce qu'elle n'aimait pas la nature, mais parce qu'elle savait d'expérience à quelle vitesse le temps pouvait tourner. Tous les hivers, il y avait des morts dans ces montagnes, les gens ne croyant pas vraiment qu'il s'agissait d'un milieu hostile.

Presque aussi hostile que son ancien environnement de travail, songea-t-elle avec ironie. Elle passa d'abord aux toilettes de la gare retoucher son maquillage et vérifier sa coiffure. Elle avait choisi de frapper fort, elle voulait que Carlyle la voie au top de sa forme et comprenne qu'elle n'avait pas besoin de ses propositions. Elle avait misé sur son tailleur jacquard bleu foncé Gianfranco Ferré avec ses boutons de perle et sa veste subtilement cintrée, pensant que personne

au *Daily Clarion* n'égalerait ce niveau d'élégance haute couture. Au fond d'elle, elle avait bien conscience qu'elle ne l'aurait pas porté elle non plus si elle avait dû l'acheter, mais personne n'avait besoin de savoir qu'elle l'avait piqué dans la réserve de *Vogue*. Elle remit en place ses épaulettes et sortit en direction de la file de taxis.

Le même individu chauve avec sa moustache en brosse à dents et ses bourrelets rappelant un empilement de pneus supervisait l'accès au bâtiment du journal, où il était en charge de la sécurité. Il adressa un grand sourire à Rona.

— Je savais que tu reviendrais, beauté. Je t'ai manqué ?

Il y avait des choses qui ne changeaient pas.

— Je n'ai pas fermé l'œil pendant toutes ces années, répliqua-t-elle.

Être une femme ici était toujours un combat.

— J'ai rendez-vous avec Angus Carlyle.

— Oh non, je ne crois pas, dit-il avec un air satisfait.

Rona leva les yeux au ciel.

— Vérifie ton listing.

— Pas besoin. Tu as bien rendez-vous, mais pas avec lui.

Il était d'humeur joueuse, mais pas elle.

— Ce n'est pas mon anniversaire, donc pas une fête surprise. Est-ce qu'on peut arrêter les simagrées et en venir au fait ?

Il parut déçu.

— Ah, avant tu avais de l'humour, mais c'est fini. C'est au dernier étage, indiqua-t-il avec un mouvement de tête.

Rona dissimula son incompréhension. Elle s'engagea dans le parking, aussi crasseux et puant que dans son souvenir, puis arriva à l'arrière du hall. Au dernier étage se trouvaient la salle à manger des cadres, la salle du conseil et Ace Lockhart. Si celui-ci voulait la voir, pourquoi ne l'avait-il pas contactée ? Pourquoi tous ces secrets ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et révélèrent une femme solide d'âge moyen grisonnante, coiffée d'une mise en plis qui aurait pu faire office de casque de protection.

— Miss Dunsyre ? Je suis Lesley, l'assistante de Mr Lockhart. Si vous voulez bien me suivre, il va vous recevoir.

Elle avait au moins une première réponse. Rona se glissa dans les pas de la femme vêtue d'une jupe en tweed et d'un cardigan en cachemire. Elles empruntèrent un couloir, traversèrent un vestibule et débouchèrent dans une vaste pièce dotée d'une vue tellement saisissante qu'elle faillit rater l'homme assis derrière le bureau. Notamment parce que, contrairement à son habitude, il était silencieux. Rona avança vers lui, foulant le tapis moelleux. Lockhart paraissait fasciné par une photo qu'il tenait à la main. À mi-chemin du bureau, elle se racla la gorge, et il leva la tête, l'air sombre. Il prit

conscience de sa présence et afficha subitement un sourire qui dessina quantité de rides sur son visage. Mais ses yeux ne souriaient pas.

— Rona Dunsyre. Merci d'avoir pris le temps de venir me voir. En particulier après l'agression de votre amie.

Rona le regarda droit dans les yeux.

— Je ne savais pas que c'était avec vous que j'avais rendez-vous. Je croyais que c'était le rédacteur en chef qui voulait me voir.

— C'est une affaire confidentielle.

Il parlait d'une façon terre à terre qui contrastait avec son inconfort manifeste. Il se leva et se dirigea d'un pas lourd vers une haute armoire abritant une boîte à cigares. Il en sortit un, puis se retourna vers elle.

— Vous appréciez les cigares ?

Cela devenait de plus en plus étrange.

— Non, ils dénaturent le goût des aliments. Pourquoi vouliez-vous me voir, Mr Lockhart ?

— Ace, je vous en prie, la corrigea-t-il en retournant au bureau. Et, s'il vous plaît, prenez place. Je tenais à vous voir, Rona, pour vous faire une offre que vous ne pourrez pas refuser.

Comme à son habitude, son vocabulaire était assez formel, sans doute parce que l'anglais était sa troisième langue.

— C'est bien mystérieux, commenta-t-elle en s'asseyant, croisant les jambes à son avantage.

Il fallait savoir user de ses atouts. Et, même à quarante ans, Rona avait toujours de belles jambes.

— J'étais désolé de votre départ. Mais je comprends que vous désiriez autre chose que la rubrique féminine du *Daily Clarion*. J'ai observé vos activités, vous vous êtes créé une niche remarquable dans le monde sans pitié de la chronique de magazine. Vous abattez une quantité de travail extraordinaire.

Il s'interrompit pour allumer son cigare.

— Je m'ennuie vite.

— Je déplore l'état de nos chroniques, ici dans le journal du dimanche et le quotidien. Il nous faut quelqu'un de visionnaire pour piloter ça, annonça-t-il en expirant un nuage de fumée. De visionnaire et de compétent. Je veux créer un nouveau poste. Chef du service chroniques du groupe. Avec des responsabilités pour les deux titres. La mission serait de développer et publier un supplément couleurs pour l'édition du samedi. Sans oublier de se coordonner avec le *Globe* pour leur assurer l'exclusivité sur le choix des meilleures chroniques. Et la possibilité de vendre à d'autres titres. Si vous deviez accepter ce poste – et franchement, pourquoi refuser ? – vous toucheriez également un pourcentage des reventes sur les publications de votre secteur.

Nuage de fumée.

Elle ne savait pas à quoi s'attendre en arrivant mais, en tout cas, pas à cela. C'était exactement à la hauteur de la promesse. Une proposition qu'elle serait folle de refuser. Cela étant, elle ne comptait pas lui faciliter la tâche.

— Vous voulez que je renonce à mon indépendance pour revenir dans votre giron ? Ici, à Glasgow ? J'ai une autre vie, maintenant. Je vis à Manchester, et ça me plaît. J'aime être ma propre patronne.

— Vous appréciez la précarité ?

— Je ne me sens pas précaire, mais merci quand même. Je ne manque jamais de travail. Je gagne bien ma vie, et les gens pour qui j'écris me respectent. Ils savent que je leur donne toujours ce qu'ils veulent.

Il regarda son cigare.

— J'en ai conscience, dit-il avant de la détailler du regard. Vous avez quarante ans. Est-ce que vous vous voyez encore faire ça à cinquante ? Soixante ans ? Vendredi dernier, vous avez mesuré à quel point ce métier pouvait être dangereux. Alison Burns a été agressée. Passée à tabac. J'imagine qu'elle n'envisage pas de reprendre le travail immédiatement. Comment feriez-vous si la même chose vous arrivait ? Ou si vous tombiez malade ? Vous êtes une femme d'un certain âge. Il paraît que la ménopause a des effets délétères sur la productivité. C'est temporaire, bien sûr. Mais il suffit de quelques dates butoir manquées pour perdre la confiance des éditeurs qui font appel à vous. Et la confiance, c'est comme la virginité. On ne la perd qu'une fois.

Rona croisa son regard.

— Comment je peux savoir que vous n'allez pas me virer à la première bouffée de chaleur ?

Il haussa les épaules.

— Parce que je vous le promets ?

Elle releva un sourcil et repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Permettez-moi d'être sceptique. J'ai vu de près ce que vous avez fait à la rédaction de Manchester. Vous leur aviez promis que leurs emplois étaient garantis et pourtant vous les avez licenciés.

Cette fois-ci, il esquissa un vrai sourire. Presque doux. Il enleva un post-it de son bloc et griffonna quelque chose dessus. Il marqua une pause, laissant le suspense monter. Puis il le lui tendit au-dessus du bureau.

Rona écarquilla les yeux.

— C'est le salaire ?

Elle ne pouvait pas dissimuler l'incrédulité dans sa voix. C'était quatre fois supérieur à ce qu'elle gagnait quand elle s'occupait de la rubrique féminine. Or cette somme était déjà généreuse.

— Si vous veniez à être licenciée, l'indemnité serait

proportionnelle.

Elle lui adressa un regard froid.

— Vous voulez vraiment que ce soit moi.

— Vous êtes la meilleure, putain.

Et voilà. La vulgarité, contrastant de façon choquante avec sa politesse habituelle, calculée pour déstabiliser son interlocuteur. Il se leva.

— Je n'exige pas de réponse immédiate. Rentrez chez vous et parlez-en avec Miss Burns, dit-il en jetant un coup d'œil à l'énorme montre en or à son poignet. Vingt-quatre heures, ça devrait suffire.

Il la chassa d'un mouvement de main.

— Allez, disparaissez. Et faites le bon choix, Rona. Vous ne le regretterez pas.

22

Genevieve Lockhart avait toujours aimé Prague. Certes, la misère du bloc de l'Est avait peut-être diminué la splendeur et la beauté de la vieille ville, mais elle ne l'avait pas détruite. Genevieve avait toujours senti un esprit dissident et la possibilité de changement sous la surface, malgré l'écrasement du printemps de Prague d'Alexander Dubček en 1968. Les tanks du pacte de Varsovie n'avaient pas totalement anéanti l'espoir, même si les citoyens tchèques subissaient toujours un régime de « terreur réticente », comme il était surnommé.

À Prague, Genevieve n'avait pas besoin de jouer au chat et à la souris avec les autorités, comme elle l'avait fait ailleurs. Lors d'un dîner à l'ambassade britannique, elle avait écouté ses hôtes parler des ponts qu'ils avaient construits avec les activistes de la Charte 77. Václav Havel, l'homme qui se cachait derrière de nombreuses initiatives dissidentes, était régulièrement convié aux dîners de l'ambassade.

— On l'invite souvent, avait dit un diplomate. Mais on ne sait jamais s'il va venir ou s'il sera de nouveau arrêté.

Elle avait eu de la chance. Havel était arrivé pour le café, en fin de soirée. L'ambassadeur les avait présentés, et elle avait réussi à l'attirer dans un coin tranquille. Elle avait commencé par s'excuser.

— Vous devez penser que Pythagoras Press s'est compromis avec vos dirigeants, mais il y a une autre façon de voir les choses.

Havel parut sceptique.

— C'est difficile à imaginer. Votre entreprise a consolidé ce régime oppresseur en achetant le capital intellectuel de nos scientifiques.

Son ton était froid, et la convivialité qu'il lui avait témoignée un peu plus tôt avait disparu.

C'était un argument auquel elle s'était préparée. Elle avait aiguisé ses réponses sur ce point en particulier.

— Votre gouvernement ne pense qu'au profit, à un degré qui égale presque celui des capitalistes. Il a besoin d'argent parce que, pour compenser la répression, il a offert à votre peuple la croissance économique et les biens de consommation. Donc, si les scientifiques ne constituent plus une source de profit évidente, leurs labos fermeront et

leurs équipements seront vendus. C'est dur à admettre, j'en ai conscience. Mais c'est grâce à Pythagoras que votre communauté scientifique se développe.

— Le changement arrive, dit-il. Vous le savez aussi bien que moi. On n'aura pas besoin de vous.

— Vous aurez d'autant plus besoin de nous, répliqua Genevieve. Vous êtes écrivain. Vous comprenez l'importance de la communication. J'ai vu les livres produits ici : un papier de piètre qualité qui se déchire et jaunit, de l'encre bon marché qui s'efface à vue d'œil. Même si vous pouviez vous permettre d'acheter du meilleur matériel, nous sommes capables de produire des publications de haute qualité beaucoup plus rapidement que vos imprimeries. Installer de nouvelles presses et créer des maisons d'édition nécessite du temps et de l'argent. Vous ne pouvez pas en faire une priorité, sans quoi on vous accusera de favoriser votre propre domaine de compétences.

— Sans doute. Mais on ne sera pas tenus par un magnat de la presse venu d'un pays étranger.

— Mon père est originaire d'Europe de l'Est. Il a grandi ici. Il ne l'a jamais oublié, et vous devriez vous en souvenir aussi. Il croit dans ce vieux dicton : « Le cœur aussi, comme le corps, peut mourir de faim. » Laissez-moi vous montrer de quoi je suis capable, Václav. Comme témoignage de bonne foi, nous essaierons d'abord avec la perestroïka. Nous publierons un de vos livres dès maintenant pour le distribuer ici, en Tchécoslovaquie. Vous pouvez choisir le titre. Je vous garantis que cette collaboration vous sera utile pour communiquer avec votre public. Nous sommes de votre côté.

Il se gratta la tête en fronçant les sourcils.

— Pourquoi risqueriez-vous une chose pareille ?

— Parce que vous vous exposez beaucoup plus, au quotidien. Nous voulons vous montrer que nous faisons partie de votre avenir, pas uniquement du passé. Donnez-moi une chance.

Il la regarda attentivement, yeux plissés.

— Pas mes livres. Il faut que je sois comme la femme de César.

— Quel ouvrage, dans ce cas ?

— Un recueil de nouvelles d'un de nos jeunes auteurs. Qu'en pensez-vous ?

Cela n'aurait pas le même impact qu'un livre de Havel, voilà son avis. Réfléchissant rapidement, elle répondit :

— Vous écririez une préface ? Pour le lancer ?

Havel considéra la proposition.

— Ça pourrait valoir le coup. Peut-être.

— Je reste encore deux nuits ici. Est-ce que vous pourriez me soumettre le texte avant mon départ ?

Il secoua la tête, mais son visage disait oui.

— Vous proposez un marché difficile, Miss Lockhart. Cette situation risque de nous mettre en danger.

Elle posa sa main manucurée sur son bras.

— Vous avez si souvent démontré que le danger ne vous faisait pas peur.

— Mais vous ? Si on vous arrête au moment où vous voudrez quitter le pays ? Qu'on fouille vos affaires ?

— Je suis Pythagoras Press, monsieur. Aux yeux de l'État, je suis une amie.

Il prit une brève inspiration.

— Vous pensez qu'il n'y aura personne dans cette pièce pour rapporter aux autorités notre petite conversation de ce soir à l'ambassade britannique ? Miss Lockhart, le nom de votre père est puissant. Mais il a quand même des limites.

Il s'éloigna, l'air troublé.

À présent elle se trouvait à l'aéroport, en attente d'un avion qui la ramènerait chez elle, une liasse de manuscrits glissés dans son bagage à main parmi un échantillon des publications de Pythagoras. Le recueil de nouvelles avait fini par lui parvenir dans sa chambre d'hôtel la veille au soir, lors d'un dîner officiel auquel assistaient deux ministres du gouvernement.

Elle ne craignait pas qu'on la fouille. Grâce à Pythagoras et à son argent, on la considérait comme une alliée du régime. Plus encore, quelqu'un dont on ne devait pas entraver les mouvements. Évidemment. Chaque fois que les paroles de Havel lui revenaient en tête, elle les repoussait. Ce soir, elle serait à Glasgow pour célébrer son dernier succès avec son père.

Si Ace avait jamais eu le moindre doute sur les compétences de sa fille, ils devaient être dissipés, à présent. Jusqu'à maintenant, elle avait tout gagné dans le bloc de l'Est : La Lituanie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Genevieve Lockhart était quasiment sûre que personne – sinon Ace lui-même – n'aurait pu l'égaler.

Elle jeta un coup d'œil au salon VIP, qui n'était pas vraiment différent du reste de l'aéroport au confort spartiate. Personne n'attira particulièrement son attention. Aucune aventure amoureuse, passagère mais intense. C'était son problème. Elle n'avait pas l'intention de finir comme Ace, mariée à son empire. Elle voulait cet empire, bien sûr. Mais avoir quelqu'un avec qui le partager aurait été merveilleux. Où pouvait-elle trouver un homme à la hauteur de sa réussite, capable de voir la femme derrière la fortune ?

Une chose était certaine. Cela n'arriverait pas de ce côté-ci du Rideau de fer.

Allie émergea du sommeil à contrecœur mardi matin. Elle se tourna à moitié avant que son corps lui rappelle que ce n'était pas une bonne idée. Encore endormie, elle ouvrit les yeux, puis fut ramenée brutalement à la réalité quand elle constata que Rona n'était pas allongée à côté d'elle, ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller. Germaine n'était pas là non plus.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elles aient pu se lever et sortir sans que cela la réveille. Où était Rona ? Elle avait appelé depuis la gare de Glasgow la veille au soir pour la prévenir qu'elle rentrait à la maison, refusant de lui expliquer pourquoi elle avait été convoquée. Allie avait eu l'intention de rester éveillée, mais le mélange d'antidouleurs et de whisky avait eu raison d'elle. Elle consulta le réveil qui lui indiqua qu'il n'était que sept heures et demie, elle se leva quand même, en basculant les jambes sur le côté pour se redresser à la force des abdos. Elle avait moins de difficulté à bouger, mais ne risquait pas de courir dans Chorlton Water Park avec Germaine de sitôt.

Groggy, elle avança dans le couloir jusqu'à la chambre d'amis, poussa la porte et découvrit Rona étalée à plat ventre dans le lit, telle une étoile de mer. Germaine, allongée entre ses pieds, remua la queue en voyant Allie. Quand la chienne descendit, Rona bougea en marmonnant. Germaine bondit sur Allie en lui donnant un grand coup de tête dans la cuisse.

— Aïe ! lança Allie. Attention, gros toutou.

Rona se redressa et esquissa lentement un sourire.

— Ce n'est pas comme ça qu'on parle à la femme qu'on aime.

Allie avança vers le lit et s'assit délicatement auprès de Rona. Elles échangèrent un doux baiser ; même après presque dix ans, c'était encore ainsi qu'elles commençaient et terminaient chaque journée.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Allie.

— Quand je suis rentrée, j'ai poussé la porte de la chambre, et tu n'as même pas bougé. J'ai pensé qu'il valait mieux te laisser dormir plutôt que de te soûler avec mes états d'âme.

— Des états d'âme ? À quel sujet ? Pourquoi Angus voulait te voir ?

Rona passa la main dans les cheveux noirs ébouriffés d'Allie.

— Je ne peux pas parler sans café, tu le sais. Allez, traîne-toi jusqu'à la cuisine, et je nous prépare ça.

— Que de mystères ! grommela Allie en suivant Rona d'un pas plus lent.

Elle la harcela de questions pendant que la cafetière ronronnait, mais Rona refusa de répondre, d'abord avec légèreté puis de plus en plus sérieusement.

— Il faut que tu écoutes attentivement, dit-elle, une fois qu'elles

furent toutes les deux assises à la table de la cuisine avec un café.

— OK, je suis tout ouïe. Qu'est-ce qu'Angus avait de si important à t'annoncer ?

— Je n'ai pas vu Angus. On m'a envoyée directement au neuvième étage.

Allie comprit ce que cela signifiait.

— Wallace Lockhart.

Rona hocha la tête.

— Wallace Lockhart en personne.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Moi, répondit simplement Rona. Il m'a fait une proposition que je ne peux pas refuser, d'après lui. Chef des chroniques du groupe, avec un salaire exorbitant, un pouvoir de décision sur la revente des articles et un pourcentage sur les recettes.

Allie n'était pas sûre d'avoir entendu correctement.

— On parle des titres du *Clarion* ou du *Globe* ?

— Du *Clarion*.

Donc à Glasgow.

— Je ne comprends pas. Pourquoi il te propose ça ?

— Il pense que la chronique, c'est l'avenir, et il veut renforcer ce secteur dès maintenant, et même ajouter un supplément couleurs.

— Tu sais que je te trouve géniale, hein ? Mais pourquoi toi ?

— Selon lui, je suis la meilleure. Je peux pas le contredire.

Allie sourit.

— Il a raison, bien sûr. Mais je ne m'attendais pas à ça. Toi, tu aimes écrire, pas gérer la boutique, si ?

— Stratégiquement, ce serait pas mal : ça te permettrait de souffler un peu, et je ne renoncerais pas pour autant à la rédaction d'articles.

— Mais c'est à Glasgow. Tu serais basée à Glasgow.

— Oui.

— Notre vie est ici, maintenant. Notre maison. Nos amis.

Rona baissa les yeux sur son café.

— C'est vrai, Allie. Mais tu sais quoi ? Glasgow me manque. Ma famille aussi.

Elle releva la tête et vit l'expression totalement déboussolée d'Allie.

— Manchester, c'est super, mais ce n'est pas chez moi. Trop de choses me manquent : l'accent écossais, la culture et l'histoire dans lesquelles j'ai grandi. L'humour. Même la créativité des gens pour inventer des jurons !

Allie ne comprenait pas.

— Tu n'en as jamais parlé.

— Tu ne m'as pas entendue. Je l'ai toujours pensé.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Je croyais que tu étais heureuse, ici.

Elle serra son mug dans ses mains comme pour s'ancrer fermement dans le sol.

— Je suis heureuse avec *toi*. Et j'aime notre vie. Mais l'Écosse a changé depuis qu'on est parties, et je pense qu'il est peut-être temps de rentrer à la maison.

23

Les paroles de Rona avaient blessé Allie.

— On dirait que tu as déjà pris ta décision, constata-t-elle.

— Ne sois pas injuste, Allie. Toi et moi, on forme une équipe. Je veux que ce soit une décision commune, répondit Rona en tendant le bras pour serrer fermement la main d'Allie. Je ne cherche pas à m'enfuir.

Une expression d'incrédulité apparut sur le visage d'Allie.

— Ça ne m'avait pas traversé l'esprit !

— Tant mieux, parce qu'il n'y a pas lieu. Mais retourner à Glasgow ? J'y ai toujours un peu pensé.

Allie se rapprocha de la boîte à pain.

— Je meurs de faim. Tartine ?

Rona poussa un soupir.

— Une tactique de diversion. J'ai vu mieux. Allez, va pour une tartine tactique.

Allie eut la bonne grâce de rire.

— Je réfléchis plus efficacement quand mon estomac est apaisé.

Tout en sortant le pain, le beurre et la crème de fromage orange dégoûtante pour laquelle elles avaient secrètement développé une passion, elle parla avec lenteur.

— Évaluons le pour et le contre. Sur le papier, c'est une proposition exceptionnelle. Si tu la refuses, ça ne risque pas de se présenter une deuxième fois.

— Je sais. Et c'est enthousiasmant.

— Mais est-ce que ça l'est davantage que ce que tu fais actuellement ? Ce que tu aimes ?

Rona gonfla ses joues d'air et expira bruyamment.

— J'adore mon job. Mais – et c'est seulement un petit « mais » pour l'instant – ça ne m'excite plus autant qu'avant. Formuler les idées, les défendre, courir réaliser les interviews, je commence à m'en lasser. J'ai toujours l'impression d'avoir déjà fait ça. De nombreuses fois.

— Tu m'étonnes, répliqua Allie sur un ton ironique. Au moins, quand je menais des enquêtes, il y avait de la vraie nouveauté. Les

gens se surpassent pour se renouveler dans l'horreur. Mais les infos ? C'est pas une actu après l'autre, c'est la même qui se répète inlassablement. Variations sur un même thème. Je comprends que tu sois tentée par autre chose. C'est un plus, sans aucun doute.

— Ensuite, il y a l'emplacement géographique, ajouta Rona en soupirant.

Elle mordit dans un morceau de pain pour gagner du temps. Allie patienta. Elle comptait bien laisser Rona se dépatouiller avec ça.

— Bon, je serais basée à Glasgow. Mais c'est un poste de cadre. Je peux insister pour avoir une semaine de quatre jours. Je redescendrais à Manchester le week-end.

Allie secoua la tête.

— C'est facile à dire maintenant. Mais il y aura toujours quelque chose pour te retenir le week-end. Glasgow est capitale européenne de la culture. Tu devras assister à des opéras expérimentaux suédois, des pièces expressionnistes allemandes et des interprétations chorégraphiques de *Goodbye, Yellow Brick Road*. Des expos d'art écossais fabuleuses, des concerts de rock endiablés à l'Apollo…

— L'Apollo a fermé il y a quatre ans, Allie, tiens-toi au courant !

— Bon, d'accord. Sans parler des week-ends où tu seras invitée dans la baraque d'untel ou untel dans les Trossachs avec un chef cinq étoiles et du bourgogne à volonté.

Il y avait de la moquerie dans sa voix, mais elles savaient toutes les deux que cela dissimulait une appréhension sincère.

— On pourrait alterner les week-ends ? Tu viendrais le samedi soir jusqu'au lundi soir ou mardi matin ?

— Je pense quand même qu'au début on partira avec les meilleures intentions et qu'en un rien de temps on ne se verra plus qu'une fois par mois. Et ce n'est pas ce que je veux, Ro.

— Moi non plus.

Il y eut une longue pause, on entendit une tartine croustiller, Germaine se gratta l'oreille.

— Sans oublier la chienne, ajouta Allie. Il y a toujours quelqu'un à la maison. On a une personne pour la sortir, et Alix en cas d'urgence. Mais je ne pourrais pas la garder si j'étais seule ici. Elle devrait partir avec toi. En trois jours à peine, elle deviendrait le chien de la famille Dunsyre. Ils l'adorent.

Comme pour confirmer ses craintes, Rona lança un morceau de pain en direction de la chienne qui l'attrapa au vol. Puis elle se leva pour regarder par la fenêtre. Allie se dit qu'après toutes ces années sa compagne continuait à la surprendre par son élégance, même vêtue d'un pyjama en coton rayé tout froissé. Elle ne pouvait pas imaginer son existence sans ces petites choses du quotidien. Elle n'avait pas envie d'essayer.

Rona se retourna brusquement vers elle. Elle avait le sourire aux lèvres.

— Dans ce cas, je vais refuser. Le prix à payer est trop élevé pour moi.

Elle écarta les bras, façon comédie musicale.

— Non ! s'écria Allie en bondissant. Oh ! et puis zut ! C'est hors de question, Rona. Tu ne dois pas refuser ça. On ne te donnera jamais une autre chance d'imprimer ta personnalité sur un groupe de presse. Tu peux vraiment changer les choses. Pour les femmes, pour les gays, pour tous ceux qui n'ont pas voix au chapitre. Tu es suffisamment intelligente pour t'y prendre subtilement. Tu peux tout révolutionner !

Rona lâcha un rire sarcastique.

— Tu penses qu'Ace Lockhart me laissera révolutionner sa boîte ?

— À mon avis, tu sauras cacher ton jeu de sorte qu'il ne se rende compte de rien avant qu'il soit trop tard.

Elle avança et serra sa compagne dans ses bras. L'odeur familière de sa chevelure était pour Allie le plus grand des réconforts.

— Tu es exceptionnelle, Ro.

Rona lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Je t'aime, Allie Burns. C'est pourquoi je vais dire à Ace où il peut se le mettre, son job de rêve.

Si Rona avait pensé un instant que le sujet était clos, elle fut rapidement détrompée. La discussion se poursuivit pendant qu'elles prenaient successivement leur douche, durant la lente promenade forcée de Germaine, puis leur deuxième tournée de café. Peu avant 10 heures, Allie dit :

— Il faut que je contacte la rédaction.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui, Alison Burns, déclara Rona d'un air sévère. Impossible.

— Je ne vais pas travailler, assura Allie. Je vais juste appeler et briefer les pigistes, c'est tout. Je n'ai rien fait de constructif pendant trois jours…

Comme Rona ouvrait la bouche, Allie leva la main pour l'arrêter et poursuivit :

— Non, Rona, un puzzle ce n'est pas quelque chose de constructif. J'ai besoin de stimuler mon cerveau et, en plus, je sens que mon corps commence à se rétablir.

Rona leva les yeux au ciel.

— Tu es impossible, Burns.

— On n'a pas fini cette conversation, au fait. Ne donne pas ta réponse à Lockhart tant qu'on n'en a pas reparlé.

Elles échangèrent un sourire complice avant de gagner chacune leur bureau à une extrémité de la maison. Allie avait reçu par fax les comptes rendus de brèves de ses pigistes et les passa en revue une

première fois, mais constata qu'elle n'en avait rien retenu. L'annonce de Rona lui tournait en boucle dans la tête.

Elle s'ébroua comme si une nuée de mouches l'assaillait et lut ses comptes rendus à voix haute. Cela fonctionna, et elle distribua les sujets dans sa bannette à étages étiquetés « OUI », « PEUT-ÊTRE » et « SÛREMENT PAS ». Elle synthétisa les brèves de la case « OUI » en quelques paragraphes, les « PEUT-ÊTRE » en une phrase chacun, et les organisa en une liste dactylographiée pour la conférence de presse. Elle lança le modem, qui produisit sa mélodie électronique indiquant qu'il transmettait son planning à Londres. Elle n'aurait pas de retour avant la conférence, ce qui lui convenait très bien. Elle émit un sifflement perçant ; Germaine accourut en moins de trente secondes, oreilles dressées par la promesse d'une promenade.

La distance à pied jusqu'aux commerces du coin était juste assez longue, et Allie acheta un pain aux graines et deux filets de saumon pour le dîner. Son appétit était revenu, ce qu'elle prenait comme un signe de rétablissement. Sa perte d'appétit l'avait presque autant secouée que les douleurs qu'elle ressentait un peu partout.

Elle était de retour à son bureau depuis moins de dix minutes quand son téléphone sonna.

— Tu es sûre que tu te sens d'attaque ? lui demanda Gerry Richardson. Je peux pas confier la gestion de la rédaction à quelqu'un qui se bourre de médocs.

— Merci de poser la question, Gerry, je me sens beaucoup mieux. J'ai pris deux comprimés de paracétamol, mais je ne pense pas qu'ils brouillent mon jugement.

Le sarcasme n'était peut-être pas la manifestation d'esprit la plus noble, mais cela réconfortait toujours Allie.

— D'accord, content de savoir que tu es au top.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai encore l'impression d'avoir été piétinée par un cheval. Je ne suis pas prête à sortir interviewer qui que ce soit cette semaine, mais je peux gérer la rédaction.

— Je comprends. Au vu du planning, je suis OK pour les sujets 1, 3, 4 et 6. Le reste, tu balances, sauf si tu arrives à dégotter des photos pour ton sujet 2. C'est clair ?

Allie annota son document.

— L'histoire de *Brookside*, ça ne t'intéresse pas ?

— Non, tu sais ce que je pense des habitants de Liverpool. Faut que ce soit vraiment bon pour que je mette de côté mes a priori de cockney, dit-il en lâchant un gloussement vite interrompu. Par contre, je t'envoie un mémo pour un sujet sur lequel j'aimerais que tu colles ton meilleur pigiste. C'est une pépite, et je la tiens de source sûre. J'ai juste besoin que tu mettes un photographe et un journaliste en planque devant une baraque pour surveiller les allées et venues.

— De qui s'agit-il ?

Richardson n'avait pas pour habitude de se montrer cachottier.

— Tu le verras bien assez tôt, chérie.

Et ce fut terminé. Il raccrocha. Ce petit surnom donnait la chair de poule à Allie, mais pas parce qu'il témoignait d'une insupportable misogynie. Non, Gerry Richardson ne disait des mots doux que quand il s'apprêtait à donner l'estocade.

Le fax bipa et gronda, indiquant l'arrivée d'un mémo en provenance de Londres. Allie arracha la feuille et la lut. Le rouge lui monta aux joues quand elle en comprit la teneur.

Cette nouvelle n'aurait pas pu mieux tomber.

24

Même si elle avait encore mal partout, Allie était tellement en colère qu'elle traversa la maison à toute vitesse. Sans frapper, elle déboula dans le bureau de Rona. Sa compagne se retourna, surprise, les mains suspendues au-dessus du clavier. Elles essayaient de respecter l'espace de travail et les horaires de chacune sauf en cas d'urgence, et on pouvait raisonnablement estimer que sur ce plan elles avaient déjà été servies aujourd'hui.

— Appelle Ace Lockhart et dis-lui que tu acceptes le poste, ordonna Allie du bout des lèvres.

— Quoi ? fit Rona, incrédule.

— Je viens avec toi.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui a changé, tout d'un coup ?

— Je démissionne, voilà ce qui a changé.

Allie se laissa tomber sur le petit lit d'appoint où Rona prétendait que lui venaient ses meilleures idées. Cette dernière secoua la tête.

— Calme-toi, ma chérie. Et respire. Tu es toute rouge. C'est pas très beau à voir.

— Ce connard de Richardson et ses cachotteries. C'est ça qui me fait changer d'avis. Manifestement, il s'attendait à ce que je sois arrêtée encore quelques jours. Lis ça.

Allie balança le fax dans la direction de Rona, qui tendit le bras pour l'attraper.

Elle lissa les coins froissés de la feuille et parcourut les mots imprimés à l'encre claire.

> Mémo pour Gerry Richardson, rédaction du *Sunday Globe*
> Exclusivité d'Andy Thomas, agence presse Anglezarke
>
> Salut, Gerry, j'ai une super exclu d'un très bon contact qui travaille pour la série télé *Northeners*. Si tu te rappelles, c'est cette même personne qui a publié « Coke en stock chez Connie » ainsi que « Ménage à trois au King's Head » l'année dernière. Elle nous contacte peu, mais quand elle le fait c'est du béton. Cette série est super populaire en ce moment, en surfant sur le thème de l'adoption, elle coupe l'herbe sous le pied de *Coronation Street* et d'*EastEnders*.
>
> Il se trouve que Timmy Tarleton (qui joue Denzel Delamere, comme si j'avais besoin de te le rappeler) est gay. Il a un petit ami qui a au moins

douze ans de moins que lui (Timmy a trente ans, donc c'est illégal). Le gars s'appelle Jason Thom, et c'est un des assistants de production de la série.

Pour couronner le tout, Tarleton a le SIDA. J'ai une photocopie de ses résultats de test VIH et une photo d'eux deux en soirée dans une boîte de Manchester. Ma source est sûre d'elle : elle est proche de Tarleton et elle a décidé de tout me révéler parce qu'elle est écœurée par son attitude. Elle ne peut pas s'exprimer publiquement, pour des raisons évidentes. Mais on peut la citer comme « une source proche de *Northeners* ». D'après elle, si on planque devant la maison de Tarleton, on aura des photos à la pelle. Il a une piscine couverte à l'arrière, avec une véranda vitrée. On ne la voit pas depuis la route ni depuis chez les voisins, mais il y a des haies où un photographe peut se cacher.

Je ne peux pas m'occuper de ça en personne, parce que certains membres du casting de *Northeners* pourraient deviner qui est ma source, vu que peu de gens sont au courant pour le diagnostic du SIDA.

Le visage de Rona se contracta sous le coup de la colère.

— C'est de la provoc pure et simple. Il sait très bien comment tu réagirais à ça, vu ce qui s'est passé autour de ton article la semaine dernière.

— Je te l'ai dit : il comptait sur mon absence, persuadé que je ne lirais pas mes fax. Il pensait pouvoir agir à mon insu et publier ça sans que je le sache, expliqua Allie en secouant la tête. C'est ignoble. C'est homophobe et cruel. Cette histoire va détruire la carrière de Timmy Tarleton. Personne ne survit à ce genre de révélation publique. Les gens ne font pas la différence entre séropositif et malade du SIDA.

Elle baissa les yeux, l'air abattu.

Rona s'assit à côté d'elle et lui posa la main sur l'épaule.

— Pourquoi est-ce que Richardson essaie de te provoquer à tout prix ?

— Parce qu'il n'a jamais voulu de moi. Il a toujours pensé que l'investigation c'était une perte d'argent. Des semaines, voire des mois passés à creuser un sujet qui ne donnera qu'un ou deux articles dans le journal du dimanche. Quand Lockhart a viré tout le monde à la rédaction Nord, Gerry voulait qu'un des gars gère la boutique. C'est un secret de Polichinelle. Il se moquait de savoir qui. Il avait besoin d'un bon petit soldat qui lui livrerait n'importe quelle bassesse et n'importe quelle merde sur un plateau. Je pensais qu'avoir été choisie par Lockhart m'apportait une certaine garantie.

— Et c'est vrai, assura Rona en lui déposant un bisou sur la joue. Richardson sait bien qu'il ne peut pas te virer. Donc il a décidé de te pourrir la vie.

— On dirait. Mais le problème, c'est le contexte général. C'est le genre d'articles que le rédacteur en chef veut sortir. Il rivalise avec Murdoch pour savoir qui sera le plus dégueulasse. Ce n'est pas vraiment moi qui suis visée, ici. Je ne me lance pas de fleurs. Me pousser dehors, c'est un bonus. Ils publieraient cet article, que je sois

là ou pas, dit Allie en inclinant la tête en arrière pour ravaler ses larmes. Et, si je ne quitte pas le navire à cause de ça, il y aura autre chose la semaine prochaine. Ou la suivante. J'ai cru que je pouvais inverser la tendance. Mais c'est impossible, Ro.

Elle enfouit le visage dans l'épaule de Rona et pleura doucement. Elles restèrent serrées l'une contre l'autre aussi longtemps qu'il fallut à Allie pour se ressaisir. Puis elle se redressa et sécha ses larmes d'un revers de main.

— Je n'aurais jamais cru que ma carrière se terminerait avec des révélations sur la vie sexuelle d'un acteur de série, commenta-t-elle en tentant courageusement d'en rire. Je ferais mieux d'aller rédiger ma lettre de démission.

Elle se leva et ajouta :

— Ainsi s'achève ma vie de journaliste de tabloïde.

— Je pense que tu es un peu mélodramatique, là. Tu es faite pour ça, Allie. Tu ne couvriras peut-être plus ce genre de conneries. Mais tu continueras à trouver et à écrire de super articles, dont certains finiront dans de grands journaux. Il ne faut pas dire « jamais plus jamais », ma chérie.

— Écoute-toi, Mr James Bond. Pour l'instant, j'ai juste envie de dire à Richardson d'aller se le coller où je pense, son job. Mais de façon plus éloquente.

— Vas-y, dit Rona pour l'encourager. Et, quand tu auras rédigé ce texte explosif, on sera prêtes à envisager la suite.

— Oh ! je ne vais pas faire ça par écrit. Je veux voir sa tête quand je lâcherai ma bombe, annonça-t-elle avant de consulter sa montre. Je peux prendre le train de 14 heures pour Piccadilly. Je le trouverai au pub. Il va toujours se jeter un petit whisky derrière la cravate avant de lancer l'impression.

— Allie, non ! Tu n'es pas en état pour ça.

— Chiche !

Le Correcteur était le pub idéal pour un journaliste. Blotti au fond d'une ruelle donnant sur Fetter Lane, il ne se trouvait qu'à quelques minutes de Fleet Street, pratique pour les centaines de journalistes qui travaillaient encore dans la célèbre Rue de l'Encre. Les vitraux des fenêtres étaient trop élaborés pour qu'on puisse voir au travers. L'intérieur était lambrissé de bois sombre avec mobilier assorti, une fine couche de fumée complétait la palette graphique. Il y avait trois salles avec des box et des recoins où l'on pouvait discuter en privé. Au Correcteur, vous pouviez être assis à quelques mètres de votre patron sans en avoir la moindre idée.

Mais Allie savait où elle trouverait Gerry Richardson, à 17 heures,

un jour de semaine. Il se cacherait dans la troisième salle, la plus éloignée de l'entrée, avec un grand whisky. Même pas un single malt, avait-elle constaté avec un mépris amusé la première fois qu'elle l'avait vu boire.

À cette heure-ci, le pub était animé, l'atmosphère chargée de fumée et de potins, si bien qu'Allie dut se frayer un passage parmi des connaissances avec qui elle échangea plaisanteries, insultes ou explications au sujet de ses ecchymoses. Elle refusa quelques verres et se dirigea vers la troisième salle. Elle avait le cœur battant, l'adrénaline coulait dans ses veines ; tant mieux, cela lui donnerait du courage.

Allie s'arrêta un instant sur le seuil, marmonna « Et merde » et parcourut les quelques mètres pour se trouver face à son patron. Richardson était flanqué par son reporter en chef et un autre de ses adjoints, en plein conciliabule. Il leur fallut un moment pour s'apercevoir de sa présence, et Richardson parut stupéfait.

— C'est quoi, ce bordel ? s'exclama-t-il. Qu'est-ce que tu fous là, Burns ?

— Je voulais m'assurer que tu n'allais pas prétendre m'avoir virée, lança-t-elle d'une voix forte, de façon à être audible par-dessus le brouhaha.

— De quoi tu parles ?

Richardson voulut se lever, mais il était coincé par la table du box.

— Je démissionne, Gerry. Je suis beaucoup trop compétente pour obéir à un abruti qui ne mesure même pas l'étendue de sa bêtise. Si le cerveau était de la merde, Gerry, tu serais constipé. J'ai travaillé pour de très bons rédacteurs au fil des années, et la distance qui te sépare d'eux est plus grande qu'un Londres-Sydney.

— T'es bourrée, Burns ? Ou défoncée ? Tu viens là me déverser ton purin…

— Je n'ai jamais été aussi sobre. C'est terminé, Gerry. Tu m'as niquée pour la dernière fois.

Le rédacteur en chef ricana.

— C'est ce qu'il vous faut à vous, les lesbiennes. Qu'on vous nique un bon coup.

Allie leva les yeux au ciel.

— Ah ouais ? T'as rien trouvé de mieux ? Pas étonnant que les secrétaires de rédac doivent réécrire ta copie toutes les semaines.

Elle appuya les poings sur la table.

— Je suis sérieuse, Gerry. Mes articles m'ont valu des récompenses, mais je sais qu'avec toi je gagnerai rien du tout.

Quelques confrères de la concurrence poussèrent des hurlements de joie.

— Vas-y, Burns ! Donne-lui ce qu'il mérite ! lança un type de

Glasgow.

— Pauvre ingrate ! hurla Richardson, devenu écarlate. Je t'ai sauvé la peau, putain. Et c'est comme ça que tu me remercies ?

— N'importe quoi. C'est Lockhart qui t'a ordonné de me garder. Et ça te fait mal au cul chaque jour.

— Je lui ai dit que t'étais bonne à rien, avec tes principes à la con et tes petites leçons de morale.

Allie éclata de rire.

— Et là, tu vas m'annoncer que je ne travaillerai plus jamais dans cette ville, c'est ça ? Va te faire foutre, Gerry. Bien profond.

Elle pivota sur ses talons et sortit, tête haute, dans un concert d'acclamations et d'applaudissements. Ce n'était pas des témoignages d'affection, elle le savait, mais une preuve de leur haine contre Gerry Richardson. Elle s'en fichait éperdument. Sa démission resterait gravée dans la légende du journalisme, et cela lui suffisait.

25

Il était tard quand Allie rentra à la maison, fatiguée et courbatue mais encore vibrante de l'excitation de sa démission. Elle s'affala à côté de Rona dans le profond canapé qui dominait leur salon. Il y avait suffisamment d'espace pour s'étaler à deux et pour qu'un chien vienne se lover contre elles. Rona avait rapporté de sa balade du soir une bouteille de Lanson Black Label, parce que ce nouveau tournant méritait d'être célébré. Allie lui avait téléphoné depuis le train pour lui raconter sa journée dans les grandes lignes, et Rona avait hâte d'entendre les détails de cet esclandre. Mais Allie la faisait patienter.

— Toi d'abord, insista cette dernière. Comment Lockhart a réagi quand tu lui as dit oui ?

— « Vous êtes une fille futée. » Je lui ai expliqué que je n'étais pas une fille mais une femme. Il a éclaté de rire. En temps normal, il aurait pété un plomb.

— J'ai l'impression qu'il change de personnalité comme de chemise. Son côté tyrannique, par exemple. Il le pousse au maximum quand il pense que ça peut s'avérer utile. Mais s'il juge que le chantage ou le charme fonctionnera davantage, comme avec toi, alors il enfile la veste du charmeur. Tu crois qu'il traite la jolie Genevieve de fille futée ? demanda Allie en gloussant.

— Sans doute. Et elle le laisse probablement faire quand ça l'arrange. Elle est comme lui. Je l'ai déjà vue changer de visage.

— Tu ne m'en avais jamais parlé.

— Jamais eu l'occasion. C'était lors d'un dîner de charité, j'y étais pour écrire un article flagorneur sur l'une des entreprises qui le sponsorisait. Genevieve était dans les coulisses, charmante comme à son habitude. À ce moment-là, la robe de designer qu'elle était censée portée est arrivée, mais ce n'était pas la bonne. Il était trop tard pour rectifier, et elle s'est transformée en vipère. Quelqu'un de l'association caritative a fini par lui prêter sa robe, après quoi elle est redevenue mielleuse. C'était instructif, comme épisode, raconta Rona en remplissant de nouveau leurs verres. Je ne voudrais pas me frotter à elle.

— Eh bien, on aura peut-être affaire à elle un jour ou l'autre. Tout

ça lui appartiendra, tôt ou tard.

Rona fit une grimace et répliqua :

— Le plus tard possible, espérons. En attendant, comment est-ce qu'on va s'organiser, nous ?

— Il veut que tu commences quand ?

— Le premier lundi de mars.

— Tu plaisantes ? C'est dans moins de quinze jours. Tu as sûrement des articles déjà commandés, non ?

Rona haussa les épaules.

— Il me laissera m'acquitter de mes obligations. Mais il veut que je sois présente à Glasgow, sur place. Il me propose une prime de déménagement très généreuse, ce qui est d'autant plus intéressant que je prévois de loger chez mes parents jusqu'à ce qu'on s'installe toutes les deux. Quand on aura vendu notre maison, on trouvera sans problème quelque chose à Glasgow.

Allie soupira.

— Tu vas me manquer. La secrétaire de rédaction m'a appelée pour me dire que Richardson tient à ce que je travaille pendant toute la durée de mon préavis. Trois mois. Mais je n'ai pas l'intention de me casser la tête. Je ne courrai pas à droite et à gauche pour lui. Je ferai le minimum syndical. Même moins, si j'y arrive.

Rona ricana.

— Quel est le risque ? Te faire virer ?

— Exactement. Je m'occuperai de la vente de la maison. Au moins, pendant ces trois mois, j'aurai le temps de réfléchir à la suite, tout en étant payée. Je pourrai aussi travailler sur de futurs articles à écrire quand j'aurai retrouvé ma liberté. En plus, je n'ai pas renoncé à aller à Berlin pour enquêter sur cette histoire d'essais pharmaceutiques.

Rona trinqua avec elle.

— Tu as raison. Par contre, il ne voudra jamais que tu passes ça en notes de frais.

Allie haussa les épaules.

— Je paierai moi-même. Quand je vendrai l'article au bon journal, ça couvrira largement mes dépenses.

Elles burent en silence, les yeux rivés sur les flammes de la cheminée à gaz, chacune perdue dans ses pensées. Allie savait que Rona contenait son excitation par égard pour elle. Elle-même ne laissait rien transparaître de sa peur. Elle espérait qu'elles pourraient trouver un juste milieu. Bientôt.

Ces fichus imprimeurs avaient recommencé à faire des leurs, dans les locaux de Glasgow. Ils avaient eu vent du projet consistant à contourner les compositeurs pour laisser les journalistes taper

directement leurs articles via le système informatique. À Londres, les syndicats de l'imprimerie étaient encore affaiblis par les mesures prises par Rupert Murdoch, mais à Glasgow la colère grondait. Il avait fallu que Lockhart vienne en personne dans le hall de l'imprimerie pour calmer ces salopards.

Après force menaces et promesses flatteuses de sa part, les presses avaient fini par repartir à temps, sans trop de dégâts à déplorer. *On dirait qu'ils cherchent à couler la boîte*, avait-il songé en traversant le hall d'un pas décidé pour regagner son bureau.

Il se laissa tomber dans son fauteuil et appela les cuisines.

— Apportez-moi des macaronis au fromage avec du bacon croustillant, ordonna-t-il. Avec du pain à l'ail. Et un grand Coca.

S'il avait encore faim, il commanderait cette délicieuse crème glacée à la vanille qui provenait directement du Fife.

Du courrier attendait sur son bureau. Il s'en saisit et passa les enveloppes en revue. Les conneries habituelles. Jusqu'à ce qu'il tombe sur la dernière. C'était une carte postale colorée composée de quatre photos avec, au centre, une grande horloge. En haut, sur fond de bannière rouge, on pouvait lire en lettres capitales noires : BIAŁYSTOK.

Il sentit son pouls s'accélérer et un étau lui enserrer le crâne. Il tourna la carte avec appréhension. Le message, sans équivoque, était terrifiant :

TU N'ES PAS LE SEUL SURVIVANT.

26

C'était étrange de se réveiller sans Rona. Non qu'elles soient inséparables, elles étaient souvent éloignées pour une nuit ou davantage à cause du travail. Mais Allie savait toujours que sa compagne allait revenir et, grosso modo, à quel moment. Cette fois, la maison paraissait déserte. La moitié de l'armoire était vide, et les étagères de Rona ne contenaient plus ni lingerie ni pulls. Une légère fragrance subsistait sur les draps et les taies d'oreiller, perceptible uniquement quand Allie se tournait, prête à s'endormir, et que le fantôme du parfum de Rona lui parvenait. Célibataire, elle avait toujours apprécié sa propre compagnie ; elle découvrait le sentiment d'abandon, et cela la perturbait.

Régler son compte à Gerry Richardson l'avait passablement divertie. Elle lui donnait ses plannings tous les mardis, avec des articles auxquels elle avait déjà assigné des pigistes. Quand il cherchait à lui confier des missions à accomplir elle-même, elle réussissait à les expédier. Les plus ridicules, elle ne s'abaissait même pas à les prendre en considération. Par vengeance, il avait voulu l'empêcher de poser ses congés, mais il avait suffi qu'elle passe un rapide coup de fil à son responsable syndical pour réduire ses efforts à néant. Allie avait été agréablement surprise par le soutien que lui avait témoigné Dieu le Père, comme on désignait encore de façon archaïque ce responsable. Il avait suggéré de traîner le *Globe* devant un tribunal administratif pour démission forcée.

— Merci pour le conseil, avait-elle répondu, mais je tiens quand même à retravailler un jour.

Des coups de marteau à l'extérieur lui rappelèrent que l'agent immobilier était censé venir aujourd'hui pour installer les pancartes de vente. Allie avait été abasourdie par l'estimation élevée de ce dernier, même s'il l'avait mise en garde.

— Cela peut prendre un moment, mais vous finirez par en tirer le prix que vous demandez, avait-il dit. Chorltonville est assez unique, avec ses maisons de style *Arts and Crafts* toutes différentes. Elles ne sont pas du goût de tout le monde, mais il existe de vrais amateurs. Quant au jardin, vous l'avez très bien agencé. Ça se voit, même en

plein hiver.

Allie songea qu'elle allait regretter le jardin encore plus que la maison. Avant d'emménager là, elle n'avait jamais été très intéressée par l'horticulture. Ses parents avaient un bout de terrain à l'arrière de leur pavillon, où se succédaient les buissons aux fleurs colorées, et son appartement de Glasgow n'avait pas d'extérieur. Elle n'avait jamais imaginé qu'elle deviendrait férue de jardinage à la trentaine, pourtant Rona et elle s'étaient passionnées pour ce vaste terrain et s'étaient mises à intégrer à leur balade du dimanche la visite de parcs d'exception. Elles prenaient des notes et recherchaient des horticulteurs spécialisés. Mais tout ça serait bientôt du passé.

Ce jour-là, c'était à Allie de faire ses bagages. Son avion décollait pour Berlin Tegel tôt le lendemain matin ; ce serait la première partie d'une enquête qu'elle avait planifiée à une époque qui lui paraissait déjà lointaine. Elle avait essayé de convaincre Paul Robertson de lui expliquer plus en détail l'essai clinique avorté, mais le médecin d'Édimbourg lui avait raccroché au nez. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, après le torchon que la rédaction avait publié à la place de son article sur le SIDA. À ses yeux, elle était l'ennemie qui lui avait menti pour gagner sa confiance.

Heureusement que Jess l'avait crue quand elle lui avait expliqué ce qui s'était passé. Comme elle avait conservé son article original, elle avait pu montrer à Jess et Alix qu'elle n'avait trahi personne et avait été piégée. Allie avait passé du temps avec Jess pour en apprendre le plus possible sur les essais cliniques ; mieux encore, cette dernière avait accepté d'écrire à Colin Corcoran pour lui demander s'il voulait bien expliquer à Allie comment Zabre Pharma utilisait l'Allemagne de l'Est dans le cadre de ses essais.

Mais il avait refusé de parler de son employeur, craignant d'éventuelles répercussions.

— Typique. Aucun courage, avait commenté Jess. Est-ce que tu pourrais lui transmettre tes articles, pour le convaincre que tu es du bon côté ? Peut-être une de tes enquêtes ? La moins controversée, j'entends.

— Je croyais qu'elles étaient toutes controversées, marmonna Allie. Bon, je vais trouver quelque chose de pas trop scandaleux dans mes archives.

— De mon côté, je compte lui envoyer l'affaire Little Weed, histoire de l'attendrir un peu.

Ça avait marché. Jess avait réussi à convaincre Colin Corcoran. Il avait appelé Allie un soir, le lendemain du départ de Rona pour Glasgow. C'était la seule chose qui lui avait remonté le moral, ce jour-là.

Elle s'attendait à ce qu'il défende à fond le programme de

recherche de Zabre, au lieu de quoi il s'était montré hésitant et laconique. Quand elle l'avait interrogé sur l'essai clinique du traitement contre le SIDA, il ne s'était pas mouillé. À présent, Allie avait peur que tout ça ne soit une perte de temps et redoutait de devoir trouver une autre source si elle voulait aboutir à quelque chose. Puis il avait dit :

— Si vous venez un jour à Berlin, je vous ferai visiter nos locaux.

Cela avait été complètement inattendu, mais Allie avait sauté sur l'occasion. En essayant de dissimuler son enthousiasme, elle l'avait informé qu'elle prévoyait un voyage à Berlin très bientôt. Il avait eu l'air content.

— Je ne reçois pas beaucoup de visites, avait-il répliqué, soudain intimidé. Est-ce que vous pourriez m'apporter de la sauce HP ? Je n'en trouve pas, ici.

Allie enveloppa soigneusement la bouteille de verre dans un sac plastique qu'elle fourra dans une chaussette. Si c'était tout ce qu'il fallait pour conquérir Colin Corcoran, ce serait le sésame le moins cher de toute sa carrière.

Le Dr Frederika Schroeder remplit trois verres de bière et leva le sien pour trinquer.

— À la fortune de Wallace Lockhart.

Ses deux compagnons esquissèrent un petit sourire et l'imitèrent. Hans Weber et Berndt Fischer étaient ses adjoints, les hommes de confiance du mouvement radical des Verts, qui avaient consciencieusement tissé des liens avec leurs homologues de l'Est. Le changement s'annonçait, Fredi le sentait et elle était décidée à prendre les rênes le moment venu.

Ils sortaient d'un meeting dans un collectif d'artistes près de leurs bureaux de Berlin-Ouest. Le public était agréable, stimulé par la performance de la charismatique Fredi. Avec sa chevelure blonde et ses longues jambes qu'elle exhibait en allées et venues sur la scène, elle avait l'air aussi passionnée que son discours le laissait entendre. Les deux hommes étaient sous son charme, même si chacun savait qu'il ne deviendrait pas son amant. Fredi parlait systématiquement de sexe avec les hommes sur un ton amusé qui les dissuadait.

Ils étaient aux prises avec un problème épineux : comment financer la révolution verte. Étant donné la nature de cet objectif, ils ne bénéficiaient pas de sponsor naturel au sein du complexe industriel allemand. Les entreprises comme BMW et Siemens les considéraient comme des ennemis. Et les rares qui prétendaient défendre l'environnement rechignaient à financer Fredi et ses collègues. Mais, aujourd'hui, une lueur semblait apparaître à l'horizon en la personne

de Genevieve Lockhart.

Deux semaines plus tôt, elle s'était présentée à un de leurs meetings à l'université. Fredi l'avait remarquée dans le public parce qu'elle détonnait. Elle était plus âgée que la plupart des jeunes de la salle. Et beaucoup plus chic et sophistiquée, malgré ses efforts, que les étudiants qui soutenaient les Verts. Aux yeux de Fredi, qui était une experte, elle sortait du lot. Pour ne rien gâcher, elle était vraiment jolie. Elle s'était juré d'aller lui parler après le meeting.

Finalement, c'était Genevieve qui était venue lui adresser la parole en premier. Elle s'était avancée vers Fredi avec assurance et lui avait dit, dans un allemand impeccable :

— Je m'appelle Genevieve Lockhart. Je dirige Pythagoras Press, la maison d'édition universitaire. Nous envisageons de lancer une revue de science environnementale, et on m'a recommandé de venir vous voir.

Ravie, Fredi avait affiché son plus beau sourire et répondu :

— Cette personne vous a bien conseillée. Venez prendre un verre, et nous discuterons.

En rejoignant le bar, Fredi avait convié Hans et Berndt à se joindre à elles. Elle songea qu'ils avaient probablement trouvé le contact qu'ils recherchaient. Genevieve Lockhart pourrait même cocher plus d'une case.

L'aéroport de Tegel était étonnamment calme en ce début de soirée. Allie sortit avec son bagage à main dans le hall principal, qui avait la forme d'un donut, avait-elle songé lors de sa toute première visite. Elle n'avait pas changé d'avis. Quelle que soit la direction qu'elle choisissait, il lui semblait impossible d'atteindre la station de taxis. Elle finit par la trouver et donna au chauffeur une adresse sur Giesebrechtstrasse, dans Charlottenbourg. Elles étaient descendues dans cet hôtel quand Rona avait été envoyée à Berlin par *GQ* pour une chronique sur la scène punk. C'était un établissement calme, confortable, propre et central ; tout ce qu'Allie appréciait dans un hôtel, notamment quand elle travaillait.

L'autre plus de ce petit établissement, c'était sa proximité avec la Haus der 100 Biere, à quelques encablures de là, à Mommsen-Eck. Elles avaient découvert cet endroit par hasard et avaient adoré sa déco traditionnelle. Sans parler de l'impressionnante carte qui promettait une centaine de bières du monde entier et plus d'une douzaine à la pression. Allie avait découvert les joies de la Rauchbier, une bière fumée dont les arômes lui rappelaient le whisky single malt d'Islay ; Rona avait une préférence pour la Berliner Weisse, plus locale. Après quelques jours, elles avaient commencé à se sentir comme chez elles.

Allie avait donc convenu de retrouver Colin Corcoran dans le bar à 19 heures. Elle arriva en avance et choisit une table où il y avait peu de chances qu'on puisse surprendre leur conversation. Elle commanda une Rauchbier, redoutant un peu de ne pas la trouver aussi bonne que dans son souvenir. Heureusement, elle n'avait pas à s'inquiéter. Elle avait vidé un tiers de son verre quand un homme de grande taille, légèrement voûté, doté d'une pomme d'Adam saillante, traversa le pub dans sa direction. Tout en approchant, il remonta ses énormes lunettes, puis passa la main dans ses cheveux châtains fins et ternes.

— Allie Burns ? demanda-t-il avec hésitation.

— Docteur Corcoran, je présume.

Elle se leva, l'air aimable, et lui tendit la main. Il la serra avec une fermeté qui la surprit.

— Colin, je vous en prie, la corrigea-t-il en esquissant un sourire un peu désolé.

— Asseyez-vous, Colin, dit-elle en adressant un signe à la serveuse. Merci d'avoir accepté de me voir, je vous suis vraiment reconnaissante. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Levant les yeux vers la serveuse, il commanda dans un allemand parfait. Tout ce qu'Allie identifia fut le mot « Radler », l'équivalent germanique du panaché. Soit il ne buvait pas beaucoup, soit il se montrait prudent.

— Je n'ai pas l'habitude de ce genre de choses, murmura-t-il.

— Quoi donc ? Prendre un verre avec une inconnue ?

Il lui jeta un rapide coup d'œil, se demandant manifestement où mettre le curseur de la familiarité.

— Parler de mon travail avec des journalistes. J'ai assez d'expérience pour savoir que les informations peuvent être déformées. Parfois délibérément.

— Et pourtant, vous êtes venu, dit Allie en souriant. Est-ce que l'intervention de Jess a fait une différence ?

— Un peu. Mais j'ai surtout pris conscience que j'étais en mesure de vous proposer un échange. Je possède quelque chose que vous convoitez, et, de votre côté, vous pouvez m'aider.

— Si vous parlez d'un paiement…

— Je ne veux pas d'argent, répliqua-t-il.

— D'accord, reprit Allie sur un ton conciliant.

Elle s'interrompit tandis que la serveuse posait une solide chope devant lui et dit :

— Je vous écoute.

Il but une longue gorgée de sa boisson, puis s'abrita derrière sa main pour étouffer délicatement un rot.

— Avant de tout vous expliquer, je vais vous donner une idée de ce que j'ai à offrir. Zabre effectue des tests pour un traitement

antirétroviral qui pourrait, espèrent-ils, ralentir le développement du VIH avant que les patients déclarent le SIDA. Vous comprenez ce que je vous dis ?

Allie hocha la tête.

— Jess me l'a expliqué.

— Maintenant que le SIDA s'est propagé en Afrique et ailleurs, il s'agit d'un marché potentiel énorme. Nous avons déplacé les expérimentations ici pour contrôler davantage les résultats. En RDA, rien ne fuite à la presse, expliqua-t-il avec un rictus cynique sur les lèvres. Mais je peux vous donner des informations internes et, si vous acceptez mon marché, vous aurez des documents qui en attestent.

Il releva le menton.

— D'accord, c'est assez clair, répondit-elle.

— Avant de poursuivre, il faut que je vous pose une question. Qu'est-ce qui arrive aux gens comme moi ?

— Vous voulez dire, aux lanceurs d'alerte ? Les gens qui agissent en accord avec leurs principes ?

— Si vous préférez nous appeler comme ça… Qu'est-ce qui arrive à ceux qui trahissent leurs employeurs, une fois que le scandale est retombé ?

Une nouvelle gorgée. De ses longs doigts fins, il dessinait des formes invisibles sur son verre.

— Il n'y a pas de règles. Dans un nombre infime de cas, ils font l'objet d'une enquête de police à leur tour, s'ils ont enfreint la loi. Certains sont embauchés par une entreprise du même secteur : recruter quelqu'un qui a prouvé son intégrité, c'est une bonne publicité. D'autres écrivent un livre, énuméra-t-elle avec un haussement d'épaules. D'autres encore disparaissent simplement de la circulation. Ils refont leur vie ailleurs, changent totalement d'activité.

— Ils ne font pas l'objet de représailles ?

Allie sourit.

— Uniquement dans les films. Une fois que vous avez parlé, ça ne sert plus à rien. Vous avez déjà vidé votre sac. Aucun intérêt à prendre des risques pour vous faire taire.

Il tourna la tête vers la petite partie de fenêtre visible depuis leur table. Puis il regarda de nouveau Allie en face. On aurait dit qu'il avait subitement gagné en envergure, comme si le courage l'avait gonflé à l'hélium.

— Dans ce cas, c'est d'accord. Voilà ce que je vous propose.

Allie s'était attendue à tout, sauf à ça.

27

— Dis-moi que tu vas refuser, lança Rona.

Sa voix était hachée par la communication internationale.

— Ce sera une aventure, répliqua Allie en s'adossant contre les oreillers.

— Je ne vais pas attendre pendant vingt ans que tu sortes d'une prison soviétique, dit Rona.

— Comme les sentiments s'émoussent rapidement ! Tu me promets de m'aimer pour toujours, et au premier obstacle il n'y a plus personne.

— Ne plaisante pas avec ça.

— Tout se passera bien. Je ne peux pas renoncer maintenant, le pauvre, il a tout planifié. Mon visa, mes lettres d'accréditation.

— J'aurais préféré que tu me l'annonces hier soir plutôt qu'à la dernière minute.

— J'ai essayé de t'appeler, mais tu étais sortie. Et ta mère n'avait aucune idée de ton heure de retour. « Je ne sais pas où elle est passée, ni quand elle rentrera. Est-ce que je peux prendre un message ? », répéta Allie en gloussant. J'ai eu l'impression de redevenir adolescente, quand les parents surveillaient leur fille dévergondée.

— Je ne suis pas dévergondée. J'étais au théâtre. Pour assister à une sinistre tragédie qui comptait plus de cadavres que *Hamlet*. Ma mère ne m'a transmis le message que ce matin, c'est pour ça que je ne t'ai pas appelée hier soir. C'est peut-être pas plus mal. Si j'avais su ce que tu prévoyais, je n'aurais pas fermé l'œil. J'ai peur pour toi, Allie. Je ne peux pas imaginer vivre sans toi.

— Ne t'inquiète pas. En tout cas, pas aujourd'hui. C'est juste une vérification, on va passer en revue tous les détails. Il n'arrivera rien.

— Comment est-ce que tu peux en être certaine ? L'Allemagne de l'Est grouille d'informateurs, c'est bien connu. La Stasi contrôle tout, et tu sais aussi bien que moi que leurs procès sont des simulacres de justice.

— Oui, je suis au courant, mais crois-moi, c'est sans risque.

— Je ne comprends pas pourquoi tu fais ça.

Une longue pause, le temps pour Allie de choisir ses mots.

— J'ai besoin de montrer au monde entier que j'ai encore l'étoffe d'une investigatrice. Que je n'ai pas jeté mes talents au caniveau en écrivant pour des journaux qui ne valent pas mieux. Il me faut un sujet choc pour rappeler à tout le monde qui je suis.

— Alors trouves-en un autre.

Rona avait dans la voix une note plaintive qu'Allie ne lui connaissait pas. Pourtant, elle n'avait pas l'intention de changer d'avis.

— Ils n'arrivent pas tous les quatre matins, Rona. Si personne ne pense à moi pour un sujet, je mettrai des mois avant de dénicher quelque chose de prometteur. Et je ne peux pas me permettre de rester aussi longtemps sans salaire.

— L'argent n'est plus un problème, maintenant, Allie. Vu ce que je gagne.

Nouvelle pause.

— Je ne veux pas vivre à tes crochets, Ro.

— On forme une équipe. Peu importe d'où vient l'argent. C'est le nôtre.

Tu dis ça maintenant. Allie avait été trop souvent témoin de l'impact des inégalités de revenus. Sans parler de la honte que cela lui procurerait.

— On ne va pas en arriver là. Je vais sortir ce sujet et redevenir cette personne qui va au fond des dossiers que les gens voudraient garder secrets.

— Mais Allie…

— Si je refuse, Colin Corcoran ne me donnera pas d'infos. J'aurai déboursé pour ce voyage et je rentrerai les mains vides. Ce n'est pas mon style, dit-elle en forçant un petit rire. Je serai prudente. Je te le promets. Maintenant, va terroriser un pauvre chroniqueur.

À des milliers de kilomètres de distance, Allie pouvait entendre la frustration dans le sourire de Rona.

— Je t'aime, Allie Burns.

— Et je t'aime, Rona Dunsyre.

Allie reposa délicatement le combiné et se redressa.

Malgré l'assurance qu'elle avait affichée avec Rona, elle sentait de l'incertitude au fond d'elle. Quand Colin lui avait dit « Je veux que vous aidiez ma copine à quitter Berlin-Est », elle avait failli éclater de rire en entendant cette requête ridicule. Voyant qu'elle peinait à comprendre, il avait immédiatement pris les devants.

— Ce n'est pas une blague. C'est notre avenir qui est en jeu. Vous pouvez le faire. J'ai tout préparé. Vous ne courrez aucun risque.

— Quoi ? En enfreignant la loi dans un pays du bloc soviétique ? Aucun risque ? C'est aussi vraisemblable que de dire que la Terre est plate !

Il serra les poings et baissa les yeux sur ses mains avant de les

glisser sous la table.

— Je n'avais aucune intention de vous parler jusqu'à ce que je voie ça.

D'un mouvement rapide, il plaqua sur la table un tas de papiers soigneusement pliés, maintenus sous sa paume. En les indiquant du menton, il ajouta :

— Allez-y, regardez.

Elle déplia la liasse et vit la une sur l'affaire Little Weed.

— Je ne comprends pas.

— Cette photo de vous. Ça a été comme le dernier tour de Rubik's cube.

— Vous n'êtes pas très clair, Colin.

Il prit une profonde inspiration.

— Vous ressemblez pas mal à ma copine. Suffisamment pour qu'on la confonde avec vous lors d'un contrôle de sécurité, si elle était munie de votre passeport.

— Vous êtes sérieux ? Vous envisagez de la laisser franchir le Checkpoint Charlie avec mon passeport ?

— Ça marcherait. La ressemblance est grande, si Wiebke enlève ses lunettes. Ce serait mieux si vous portiez un chapeau, ce qui est tout à fait normal à Berlin en cette saison. J'en ai un en fourrure de lapin avec des rabats pour les oreilles, dit-il. Ou un bonnet en laine ? Peut-être avec un pompon ? ajouta-t-il hâtivement en voyant l'expression d'Allie.

— Je n'ai pas porté de bonnet depuis mon week-end de protestation contre les missiles américains, à Greenham Common. Je n'ai aucune envie de réitérer l'expérience. C'est une idée complètement dingue, Colin. Comment est-ce que je suis censée repasser à l'Ouest si vous m'embarquez mon passeport ?

— J'y ai réfléchi. Je sais comment nous pouvons nous y prendre.

Et elle avait eu beau essayer de le faire taire, il le lui avait expliqué.

Assise à la place passager de la vieille Golf VW de Colin Corcoran, Allie tentait de toutes ses forces de ne pas paniquer.

— On ne fait rien de risqué aujourd'hui, répéta-t-il au moins pour la cinquième fois.

Elle avait envie de le gifler pour le ramener à la raison, mais elle n'avait pas frappé quelqu'un depuis tellement longtemps qu'elle doutait d'obtenir le résultat escompté.

En temps normal, Allie était attentive à ce qui l'entourait et se décrivait mentalement son environnement, pour le mémoriser mais aussi pour bâtir le contexte d'un article. Cette fois, elle aurait eu du

mal à trouver des mots pour caractériser l'arrivée au Checkpoint Charlie par la Friedrichstrasse. Tout d'abord, tout ce qu'elle pouvait voir, c'étaient les baraques en bois d'apparence ridiculement vulnérables, surmontées du panneau « Allied Checkpoint ». C'était absurde de penser qu'il s'agissait du dernier bastion contre l'invasion soviétique. À première vue, il semblait qu'un groupe de scouts – et de guides, d'ailleurs – aurait pu le mettre à sac en quelques minutes.

Mais c'était trompeur, elle le savait. Au premier problème, les soldats qui montaient la garde prendraient leur poste derrière les sacs de sable et ouvriraient le feu. Elle avait lu *L'Espion qui venait du froid*. Elle avait confiance en la véracité des récits de John Le Carré.

Tout en approchant, elle déchiffra l'autre panneau, celui qui était rédigé en anglais, russe, français et, étrangement, tout en bas et en petits caractères, en allemand. Il mettait les voyageurs en garde.

VOUS QUITTEZ LE SECTEUR AMÉRICAIN.

Visiblement, les autorités jugeaient que les locaux n'avaient pas besoin d'être avertis. Colin se gara près de la première baraque et présenta leurs passeports, leurs visas et les documents les identifiant comme des employés de Zabre Pharma qui assuraient la liaison avec leurs homologues du côté Est.

L'inspection fut une formalité ; tandis que les soldats accomplissaient leur tâche, Allie garda les yeux fixés sur le bunker blanc monolithique et impressionnant de l'Allemagne de l'Est, avec son étroite fente destinée à tirer sur quiconque serait assez téméraire pour tenter de s'enfuir. Un panneau éclairé au néon, proclamant « Ne nous emmerdez pas ! », aurait été du même effet. Dans un bref instant d'égarement, elle envisagea de bondir de la voiture pour courir se mettre à l'abri. Il n'était pas trop tard pour tout annuler.

La barrière se leva, et ils franchirent les quelques mètres jusqu'à la suivante, du côté est-allemand.

— Ça s'est bien passé, commenta Colin. Ils me connaissent, maintenant. Je fais les allers-retours trois ou quatre fois par semaine. Ils ne seront pas aussi sympas, côté Est.

Ils s'arrêtèrent, et la voiture fut entourée de gardes qui exhibaient ostensiblement leurs armes. Leurs visages demeuraient impassibles. Même le plus jeune des quatre, âgé de dix-huit ans tout au plus, avait le regard froid du vétéran qui en avait vu davantage qu'il ne pouvait le dire. Colin leur tendit les papiers. L'un des militaires les examina, puis fit le tour de la voiture jusqu'à la portière d'Allie. L'estomac de cette dernière se noua quand il lui demanda de baisser la vitre. Elle obéit immédiatement. Affronter Little Weed était une chose, se trouver nez à nez avec le canon d'un fusil en était une autre. Elle n'était pas

sûre d'avoir envie de jouer à ce jeu-là. Elle sentit la bile remonter dans son gosier et regretta d'avoir bu un café, un peu plus tôt. Mais le garde ne jeta qu'un bref coup d'œil avant de s'éloigner, dos droit, épaules carrées. Colin l'avait avertie qu'ils allaient apporter leurs documents à l'intérieur.

— Je ne sais pas ce qu'ils vérifient, mais ils adorent leur petite bureaucratie. En plus, il faut qu'ils nous attribuent un membre de la Stasi, qui nous suivra, avant de nous laisser passer. Contentez-vous de rester assise et regardez droit devant vous.

Elle obéit. Les minutes s'écoulèrent lentement, puis le garde revint et leur rendit leurs papiers. Colin les donna à Allie, qui remarqua qu'ils revêtaient désormais de nouveaux tampons.

À ce moment-là, elle put regarder autour d'elle pour relever plus de détails. On n'apercevait pas grand-chose des bénéfices supposés qu'il y avait à être un pays satellite de l'URSS. Les bâtiments étaient vétustes, la peinture écaillée et crasseuse. Même les structures visiblement plus modernes – immeubles d'habitation, école, hôpital – paraissaient déjà en déclin avancé. Ils s'arrêtèrent à un carrefour, et Allie remarqua une ligne de graffitis sur un mur en plâtre à une trentaine de centimètres du sol, toujours lisible même s'il avait été nettoyé.

KEINE GEWALT ! GLASNOST IN STAAT UND KIRCHE.

Les piétons avançaient tête baissée contre les intempéries, portant des vêtements que personne ne pouvait délibérément choisir d'acheter. Elle se rappela certaines photographies de la famille Burns dans les albums de ses parents et de leurs amis, datant de la Seconde Guerre mondiale, où tout le monde était mal habillé. Malgré tout, ils réussissaient à avoir un minimum de classe. Pas les citoyens de Berlin-Est. Du moins, pas ceux qu'on voyait dans la rue.

— Ce n'est pas loin, indiqua Colin en bifurquant dans une grande artère.

Ils tournèrent presque immédiatement à gauche, et il s'engouffra dans un dédale de petites rues avant d'arriver devant un grand portail double en bois, entouré de hauts murs. Colin sortit et appuya sur une sonnette avant de lever les yeux vers une caméra de sécurité grise et compacte. Lentement, le portail s'ouvrit.

— Ils me reconnaissent, maintenant, dit-il en se réinstallant derrière le volant pour traverser la vaste cour.

Les emplacements de parking étaient peints au sol, la plupart vides.

— Je vous avais dit qu'il n'y avait rien à craindre.

Il sortit et la guida vers l'entrée.

— C'était le plus facile, répondit Allie, consciente que ses paumes étaient moites malgré le froid.

Elle le suivit à l'intérieur. D'autres gardes étaient postés de part et d'autre du bureau d'accueil, occupé par une femme d'âge moyen dont l'expression exprimait à la fois l'ennui et le scepticisme. Encore un peu de bureaucratie, dont Colin se chargea.

— Continuez de sourire, lui avait-il conseillé.

— Mieux vaut qu'ils me prennent pour une imbécile que pour une journaliste infiltrée.

Sa couverture, c'était qu'elle était envoyée par la direction de Zabre dans le but de rédiger un rapport élogieux sur les ressources exceptionnelles que constituaient les équipements scientifiques de la RDA pour les chercheurs du secteur pharmaceutique. À en juger par les sourires qu'on lui renvoyait, c'était crédible. La réceptionniste édita un passe, le tamponna et le leur tendit. Colin possédait déjà le sien, mais il devait être tamponné. Allie se demanda comment on pouvait le déchiffrer, avec tous les tampons superposés.

Ils avancèrent dans un couloir aux murs peints en vert fade. Rien n'indiquait ce qui se passait dans ce bâtiment, derrière les portes fermées alignées les unes après les autres. Un ascenseur bruyant les transporta au troisième étage, et tout à coup Allie se retrouva en territoire plus familier : il abritait une série de labos.

— Wiebke possède son propre bureau, expliqua Colin.

Ils longèrent un mur vitré derrière lequel des personnes en blouses blanches s'adonnaient au genre de tâches typiques des scientifiques, selon Allie : regarder dans un microscope, vérifier des écrans d'ordinateur, verser des liquides dans des éprouvettes et observer leur changement de couleur.

— Vous me l'aviez dit.

— C'est essentiel à notre plan.

— Vous en aviez parlé aussi.

Colin s'arrêta devant une porte fermée. Il frappa trois fois et attendit. Une femme de grande taille vêtue d'une blouse l'ouvrit. Elle examina Allie d'un air sévère.

— Je suis Wiebke, annonça-t-elle en les invitant à entrer dans le bureau.

Quand Allie posa les yeux sur elle, son cœur se serra. Ça ne pourrait jamais fonctionner. Ils allaient tous passer le restant de leur existence dans un goulag.

28

À environ un kilomètre de l'hôtel d'Allie, Genevieve Lockhart était installée dans le fauteuil confortable d'un amphithéâtre, pour écouter une fois de plus Fredi défendre la nécessité d'une révolution. Non pas la révolution marxiste à laquelle elle aurait pu s'attendre, même à l'ouest du Mur, mais une révolution verte. Elle sauverait la planète s'ils acceptaient de renoncer aux énergies fossiles et à l'énergie nucléaire qui menaçaient leur existence.

Fredi ne tenait pas en place. Elle dominait la scène comme la salle, parcourant l'estrade du haut de ses bottines à talons cubains, moulée dans son jean et son col roulé noir. Ce look était devenu son uniforme et, en regardant autour d'elle, Genevieve vit une demi-douzaine d'autres femmes qui avaient adopté le style de Fredi, avec plus ou moins de succès. Mais aucune d'elles ne dégageait le même charisme qui galvanisait l'assemblée.

Son apparence était parfaitement adaptée au lieu, songea Genevieve en souriant pour elle-même : la Freie Universität Berlin, fondée à l'Ouest après que l'Est avait récupéré la Humboldt Universität. Quand son manager supervisant la RDA lui avait indiqué que les radicaux se réunissaient à la FU, Genevieve avait trouvé les Berlinois un peu vulgaires. Puis elle avait compris que les initiales FU ne signifiaient pas *« Fuck »*, mais Freie Universität ; elle s'était sentie très bête et s'était félicitée de ne pas en avoir plaisanté. La jeune et dynamique professeure qui se tenait sur scène avait la réputation d'être une femme d'esprit, mais jamais aux dépens de la politique. Genevieve n'aurait gagné aucun point auprès du mouvement si elle avait osé une blague sur la liberté. Elle avait passé assez de temps en compagnie de Fredi pour le comprendre.

Sur l'estrade, Fredi montait en puissance. Genevieve connaissait la suite. Sa nouvelle amie avait répété les éléments de ce discours la veille au soir, pendant le dîner, invitant Genevieve et leurs deux compagnons à relever les failles dans son raisonnement. Hans et Berndt avaient identifié deux éléments mineurs, et Genevieve avait eu l'audace de suggérer un petit ajout soulignant comment Gorbatchev avait contribué à couvrir Tchernobyl. Fredi l'avait fixée de ses yeux

bleu foncé.

— Bonne remarque, Genny. J'aime votre façon de raisonner.

Ces deux dernières semaines, ces moments-là s'étaient multipliés, si bien que Fredi avait inclus Genevieve à son cercle intime de Verts radicaux qui voulaient faire bouger les lignes et secouer la société. Ce n'était pas ainsi que Genevieve s'était vue conquérir une Allemagne de l'Est sur le point de basculer, mais cela pouvait s'avérer encore plus efficace que la stratégie qu'elle avait déjà mise en place dans une demi-douzaine de pays sous influence soviétique.

Très vite, elle avait su qu'elle n'avait aucune chance d'échapper à l'intrusion permanente de l'État en RDA. Auparavant, elle n'avait jamais vraiment prêté attention à la Stasi ; elle s'était attendue à être épiée en permanence, dans un pays où l'on estimait qu'un citoyen sur quatre était lié au réseau de surveillance de l'État. Par ailleurs, elle était une personne convoitée par le pays, quelqu'un qui contribuait à faire tourner une économie exsangue. L'État préférait garder un œil sur ses contacts et ses mouvements, au cas où elle serait tentée de quitter le chemin rectiligne et étroit que le communisme est-allemand lui ordonnait de prendre.

Même ceux qui jouissaient d'un statut à part comme les Lockhart et leur Pythagoras Press devaient suivre des circuits préétablis. Genevieve n'avait jamais eu besoin de s'en détourner auparavant mais, dès qu'elle avait essayé de franchir les limites interdites, le directeur de Pythagoras pour la RDA l'avait mise en garde contre les conséquences. Elle lui avait demandé de la raccompagner à son hôtel afin de pouvoir discuter avec lui loin des oreilles indiscrètes et lui avait avoué le véritable objectif de son séjour. Il lui avait répondu qu'elle n'avait aucune chance de s'accointer avec les mouvements subversifs.

— Dès que vous adresserez la parole à un dissident, ils le sauront. Et vous serez arrêtée.

Elle avait protesté, mais il l'avait interrompue comme il n'avait jamais osé le faire auparavant.

— Écoutez-moi, Fraulein Lockhart. Ils vous arrêteront. Il faudra à votre père et à vos diplomates plusieurs jours pour découvrir où vous êtes retenue. Et ces jours seront très longs.

— Ils n'oseraient pas.

Il l'avait regardée avec pitié.

— Je suis né dans ce pays. J'y vis depuis quarante-deux ans avec l'angoisse constante de commettre un faux pas. Travailler pour une entreprise occidentale, même quand celle-ci appartient à un sympathisant du régime de Honecker comme votre père, cela éveille automatiquement les soupçons. On me surveille. Jour et nuit, avait-il ajouté avec un petit rire sans joie. Je pourrais très bien être un indic

de la Stasi, auquel cas votre sort serait d'ores et déjà réglé.

— Vous me semblez un peu paranoïaque, avait-elle objecté.

— Genevieve, par respect pour votre père, je me dois de vous conseiller. C'est une idée complètement insensée.

On aurait dit qu'il s'apprêtait à fondre en larmes. Il ne l'avait jamais appelée par son prénom, il avait toujours fait preuve d'une courtoisie toute germanique. Genevieve avait interprété cela comme le signe d'une peur sincère.

— Et si ça valait la peine de prendre le risque ?

Son interlocuteur avait pâli davantage.

— Si vous n'avez pas peur pour vous, pensez aux personnes que vous exposerez. Contrairement à vous, elles ne pourront pas avoir recours à votre père ni à votre ministère des Affaires étrangères. S'ils vous arrêtent, ils nous interrogeront tous. Vos contacts parmi les dissidents. Mes employés. Moi, dit-il avant de prendre une profonde inspiration. Et comme ils aiment avoir des moyens de pression : ma famille. On sera traités sans ménagement. Leurs méthodes ne répondent pas aux critères de la Convention européenne des droits de l'homme.

La brutalité de ses propos l'avait choquée. Pendant un instant, le temps que son imagination s'emballe, elle avait senti la protection garantie par son statut lui échapper. Mais elle était la fille de son père et elle n'avait pas l'intention de renoncer aussi facilement à sa mission.

— Dans ce cas, comment faire pour assurer notre avenir à tous ? Le changement arrive, vous le savez. Les plus anciens membres du politburo sont sans doute dans le déni, mais depuis mes premiers voyages à l'Est je vois la situation se dégrader : lampadaires qui ne fonctionnent plus, routes envahies de nids-de-poule, rayons vides dans les magasins.

Ils étaient passés devant une aire de jeux pour enfants qu'elle avait indiquée de la tête.

— Même les balançoires sont cassées. Moscou a changé de disque et, en Allemagne de l'Est, tout le monde l'entend sauf Honecker. Vous savez que j'ai raison.

Il avait jeté un coup d'œil nerveux de part et d'autre.

— Allez à l'Ouest, Fraulein Lockhart. Là-bas, les dissidents sont soutenus par des groupes radicaux. Il est plus prudent de passer par eux. C'est mieux pour tout le monde.

— Vous voulez dire, Berlin-Ouest ?

— Quand les rumeurs au sujet de Tchernobyl ont commencé à fuiter, un groupe des Verts s'est fait connaître. Pas le canal officiel des Verts, un groupe dissident. Plus radical.

Genevieve avait froncé les sourcils.

— Comment le savez-vous ? Vous ne l'avez certainement pas lu dans les journaux.

Il avait poussé un soupir.

— Mon fils. Il a dix-sept ans et il veut changer le monde. Il prend des risques inconsidérés, je ne sais pas comment l'en empêcher. Chaque fois qu'il quitte l'appartement, sa mère et moi ne pouvons ni manger ni dormir tant qu'il n'est pas rentré. Mon seul espoir, c'est qu'il échappe à l'arrestation jusqu'à ce que les choses commencent à bouger.

Ils avaient continué à marcher en silence.

— Je suis désolée. Je n'étais pas au courant.

— Ici, on vit dans l'habitude du secret, avait-il expliqué en parvenant à lâcher un petit rire sec. Si je vous confie tout ça, c'est uniquement parce que vous avez déjà commencé à vous compromettre.

— L'assurance d'une destruction mutuelle assurée. Est-ce que vous avez une idée de l'endroit où je peux les trouver, ces Verts radicaux ?

Il avait secoué la tête.

— Je n'en sais pas plus. Tout ce que je peux vous dire, c'est que mon fils justifie ce nouveau combat en arguant que des professeurs d'université défendent les mêmes convictions. Alors vous pourriez commencer par la faculté.

Genevieve tenta une dernière fois de semer d'éventuels fileurs qu'elle imaginait désormais partout. Elle essaya le genre d'astuces qu'elle avait vues dans les films d'espionnage : monter dans un tram à la dernière minute, entrer dans un cinéma et en ressortir par la porte de secours, enlever son foulard pour s'en couvrir les cheveux. Pourtant, elle continuait de voir les deux ou trois mêmes personnes régulièrement. Ils étaient bien plus doués pour la suivre qu'elle pour les semer.

Elle admettait sa défaite, ce qui n'était pas chose aisée pour elle.

Elle était tombée sur Fredi en déambulant simplement dans l'université jusqu'à ce qu'elle découvre où se réunissaient les étudiants quand ils n'étudiaient pas. Elle s'était incrustée suffisamment longtemps pour se sentir à l'aise. Elle se demandait comment ces jeunes envisageaient de gagner leur vie une fois poussés hors du nid. À St Andrews et au MIT, elle avait beaucoup fait la fête, mais aussi travaillé dur. Elle n'avait jamais choisi de paresser tout en tenant des discours politiques d'adolescents. Selon elle, il existait d'autres façons de se forger des idées sur le monde. Par exemple en parlant à des gens qui avaient accompli des choses.

Au moins, les affiches au mur lui avaient indiqué où trouver ce

qu'elle cherchait. Il y avait un débat programmé le soir même, avec quatre prises de parole. Il s'intitulait : « Vert/Rouge : à qui appartient l'avenir ? » Genevieve se présenta quelques minutes après l'heure de début et trouva une place sur un côté de la salle.

Le premier à s'exprimer était un marxiste selon lequel l'Union soviétique appliquait mal le marxisme. Il s'agissait simplement de rectifier cela, et tout deviendrait merveilleux. Fredi prit la parole ensuite, et elle électrisa l'assistance. Elle mettait en avant les besoins de la planète, pour que l'humanité puisse s'épanouir. Elle était passionnée, pertinente et persuasive. Genevieve avait l'habitude des hommes politiques qui pontifiaient pendant les dîners qu'organisaient les Lockhart. Quelques-uns savaient s'exprimer devant des foules. Tony Benn retenait toujours son attention. Et, même si elle méprisait Margaret Thatcher, personne ne pouvait nier aujourd'hui qu'elle avait parfait ses talents d'oratrice et savait captiver une salle. Mais Frederika Schroeder, c'était un autre niveau.

Genevieve Lockhart sourit et laissa ses épaules se détendre pour la première fois depuis plusieurs jours. Au diable la Stasi ! Elle avait enfin trouvé ce qu'elle recherchait. Le reste viendrait tout seul. La suite l'avait bien prouvé.

29

Allie se réveilla le lendemain matin, étonnée d'avoir dormi. Elle s'était toujours considérée comme plus intrépide que la moyenne, même après son altercation brutale avec le catcheur. Pourtant, son premier voyage de l'autre côté du Rideau de fer l'avait déstabilisée à un point qu'elle n'aurait jamais imaginé. Colin Corcoran l'avait tellement serinée avec les conséquences d'une imprudence qu'elle se sentait responsable de ses propres actes, mais également de la vie de ses coconspirateurs.

Elle avait passé la soirée dans sa chambre d'hôtel à ressasser les informations qu'elle devait mémoriser. À l'intérieur d'un bâtiment, ne pas tenir de propos qu'on voudrait cacher à la Stasi. Ne pas plaisanter au sujet de la sécurité. Ne pas plaisanter, tout court. Ne jamais critiquer l'Est, ni vanter l'Ouest. Sourire poliment mais sans séduire. Ne pas se déplacer sans un membre du personnel au sein de l'entreprise. Y compris pour aller aux toilettes. Complimenter la qualité du travail accompli. Et surtout, ne pas suggérer le moindre partenariat avec l'Occident.

Colin lui avait expliqué qu'ils auraient une seule occasion de reparler de leur plan : pendant la pause déjeuner, ils pouvaient utiliser les tables de pique-nique disséminées sur la zone goudronnée couverte de nids-de-poule qui séparait le labo de recherche du bâtiment des essais cliniques. S'ils étaient seuls, ils pourraient rapidement passer en revue l'organisation du lendemain.

Tout avait presque fonctionné comme prévu. Ils avaient choisi la table la plus éloignée, et Colin lui répétait le déroulé des événements. Il était en train de détailler leur passage à l'acte, quand un homme grassouillet vêtu d'une blouse blanche par-dessus sa chemise et sa cravate s'était joint à eux. Ses fins cheveux châtains étaient rabattus en une seule mèche sur le côté. Allie ne put s'empêcher d'admirer le talent et la patience que cela avait dû nécessiter.

Wiebke bondit aussitôt.

— Voici Herr Doktor Kasimir, qui supervise l'essai clinique sur lequel je travaille. Herr Doktor, je crois que vous connaissez Herr Corcoran, qui représente Zabre Pharma ?

Kasimir hocha la tête. Le soleil se reflétait dans ses lunettes carrées, occultant ses yeux.

— Bien sûr, nous avons rédigé le protocole ensemble.

Derrière lui, Corcoran haussa un sourcil d'un air sceptique.

— Mais qui est votre chère collègue, Herr Corcoran ?

— Il s'agit de Fraulein Burns, qui travaille avec notre équipe de communication. Elle va rédiger une série d'articles pour la presse scientifique et généraliste, au sujet des grandes avancées rendues possibles par la collaboration révolutionnaire de Zabre avec vous, ici à Berlin.

Ils savaient tous que Kasimir ne pouvait qu'approuver cette présentation. Si Allie était là, c'était parce qu'on l'y avait autorisée. Et, vu l'argent que Zabre rapportait à la RDA, il aurait été difficile de lui refuser une accréditation.

Allie afficha un air enjôleur.

— C'est un grand plaisir d'être ici, dit-elle. Pardon, mon allemand n'est pas très bon.

Kasimir esquissa un petit sourire pincé.

— Je suis sûr que mes collègues font leur maximum pour que tout soit clair pour vous.

— Nous avons proposé à Fraulein Burns une visite complète, affirma Wiebke.

— Il y a tellement de choses à voir. Et à comprendre. C'est très impressionnant, déclara Allie, enthousiaste.

— À tel point que nous devrons revenir demain, renchérit Colin. C'est une vraie chance pour moi de pouvoir montrer nos travaux.

Kasimir resta de marbre.

— Espérons que Fraulein Burns saura vanter nos mérites et nous attirer d'autres partenaires. Avez-vous déjà visité le bâtiment des essais cliniques ?

— C'est prévu juste après, répondit Wiebke.

— Je vais vous accompagner.

Pas question de discuter. Ils durent se résoudre à jeter les restes de leur maigre déjeuner à la poubelle et à suivre Kasimir, qui s'éloignait. Il ne les quitta pas d'une semelle durant leur visite des services où les patients reposaient docilement dans leur lit, l'air méfiant. Quand Wiebke les interrogeait sur leur traitement, ils parlaient peu sinon pour exprimer leur reconnaissance d'avoir été choisis. Cela s'apparentait davantage à une cellule de détention qu'à un hôpital, songea Allie, dans la mesure où les soignants agissaient plus comme des gardiens de prison que comme des médecins et des infirmiers. Le contraste avec le service SIDA de Manchester était saisissant, les patients désespérés semblaient plus joyeux là-bas que ceux d'ici censés avoir une chance de guérison.

Malgré quelques brefs coups d'œil aux analyses, Kasimir s'intéressait peu aux malades. En revanche, Allie sentit son regard sur elle pendant tout l'après-midi ; il reluquait ses vêtements, ses cheveux, sa silhouette. Il n'eut pas la moindre parole déplacée, mais c'était inutile. Il avait la même attitude calculatrice que s'il avait jaugé une carcasse sur l'étal d'un boucher.

Au grand soulagement d'Allie, quand l'horloge approcha enfin des 15 heures, Colin annonça :

— Je pense qu'on a fait le tour pour aujourd'hui. Quand nous reviendrons demain, nous pourrons répondre à d'éventuelles interrogations.

Kasimir les raccompagna jusqu'à la réception et resta planté à côté de Wiebke jusqu'à ce que leur voiture s'éloigne.

— Quel horrible personnage ! commenta Allie.

— Maintenant vous comprenez pourquoi Wiebke a tellement hâte de s'en aller, répondit Colin. Vous imaginez ce que c'est, jour après jour ?

Ce n'était pas si différent de l'ambiance des salles de rédaction de Glasgow à ses débuts dans le journalisme, pensa-t-elle.

— Je ne veux pas paraître cynique, reprit-elle en changeant le ton de la conversation. Si je n'étais pas une journaliste qui cherche à rédiger un article, la question serait déplacée. Mais il faut que je vous la pose. Vu à quel point la communication est étroitement surveillée, comment avez-vous fait pour rencontrer Wiebke ?

Ses oreilles s'empourprèrent.

— Je sais que ça paraît mièvre comme dans un roman à l'eau de rose, mais dès que je l'ai vue j'ai eu un coup de foudre. Je ne peux pas l'expliquer. Parfois, c'est une évidence, non ?

Même de profil, il avait un air de chien battu.

— Et elle a ressenti la même chose ? Le coup de foudre ?

Elle s'efforça de dissimuler toute trace de scepticisme dans sa voix.

Il poussa un long soupir.

— Oui. Au début, on ne pouvait rien faire. Vous avez vu, on est surveillés en permanence, là-bas. Mais Wiebke a intégré l'équipe collaborant directement avec Zabre, donc c'était assez naturel pour nous de déjeuner ensemble. Après notre toute première conversation, j'avais déjà l'impression de la connaître depuis des années.

Tu m'étonnes.

— Votre relation s'est développée, ensuite ?

— Oui. Allie, je sais que me trouvez naïf. C'est inconcevable pour vous que Wiebke soit amoureuse d'un geek comme moi. Vous pensez qu'elle se sert de moi pour partir à l'Ouest. Mais non. Elle risque sa vie pour qu'on soit ensemble de l'autre côté du Mur.

— Elle risque aussi votre vie. Comment pouvez-vous être aussi sûr

de vous ? Est-ce que vous l'avez déjà embrassée ? Avez-vous couché avec elle ?

Il lâcha un soupir exaspéré.

— Écoutez, si vous ne comprenez pas, tant pis. Moi, je sais que c'est la bonne. Je n'ai pas besoin de l'embrasser ni de la mettre dans mon lit pour ça. Cette histoire entre nous… ça nous aide à tenir. Je suis sûr de moi, Allie. Et vous feriez bien d'y croire aussi, parce qu'on compte sur vous.

Une note de défiance et de dureté dans ses dernières paroles.

C'était Wiebke qui courait le plus grand risque, Allie en avait bien conscience. Mais, pour qu'elle soit sauvée, il suffisait que la première partie du plan fonctionne. À ce moment-là, Allie, elle, serait encore dans l'antre du lion.

— Je suis vraiment folle de prendre un tel risque, juste pour écrire un article, Colin. Avant qu'on repasse le Checkpoint Charlie, il va falloir me briefer encore une fois.

Il s'exécuta. Il prit le temps de lui expliquer comment Zabre comptait s'appuyer sur l'essai clinique pour faire valider le médicament. Inévitablement, quand les effets secondaires seraient connus, le traitement serait retiré. Mais, même si un quart des patients, voire plus, succombaient, cela ne découragerait pas d'autres porteurs du VIH, désespérés, de tenter leur chance.

— Mais, s'il est retiré, comment pourront-ils se le procurer ?

— C'est là que ça devient vraiment pervers, dit Colin avec une grimace de dégoût. Zabre n'est pas le seul à pratiquer cela, d'ailleurs. Ils montent des sociétés-écrans et fabriquent le médicament en secret, dans des pays comme l'Inde ou le Mexique. Là où la main-d'œuvre est peu coûteuse et les gouvernements incapables de réguler la production. Ensuite, ils vendent ça au marché noir.

— C'est scandaleux.

Et cela modifiait son angle d'attaque pour l'article.

— Vous vous attendiez à quoi ? répliqua-t-il avec défiance.

— J'imaginais bêtement qu'ils allaient tenter de comprendre où étaient les failles du traitement et comment les corriger. Et non qu'ils s'en serviraient comme une arme d'exploitation massive.

— Vous ne connaissez pas bien l'univers de la pharmacie, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air navré. Ça ne change pas le fond de l'affaire, mais ça rend votre article encore plus intéressant, non ? ajouta-t-il plus enthousiaste.

Allie haussa les épaules.

— Oui et non. Il va falloir que je sois vraiment très prudente dans ce que j'écris, sans quoi les avocats vont avoir une attaque. L'inconvénient, quand on est prêt à tout pour gagner de l'argent, c'est qu'il faut en dépenser beaucoup pour protéger sa réputation.

— Tout ça, c'est pourtant la vérité.

— Sauf qu'ils n'en sont pas encore arrivés à ce stade. Tout ce qu'on a, c'est votre hypothèse. Est-ce que vous avez des détails sur leur façon de s'y prendre ? Est-ce que vous avez des noms, les lieux où les médicaments seront fabriqués ?

— J'en connais quelques-uns. Parce qu'on a déjà utilisé ces canaux-là par le passé. De façon légale, je vous le promets. Mais oui. C'est pour ça que je veux lancer l'alerte et m'enfuir.

C'est à ce moment-là qu'elle comprit qu'elle irait jusqu'au bout. Malgré les risques.

— Et merde, lâcha Allie à voix haute en se forçant à sortir du lit.

Inutile de rester couchée à imaginer les pires scénarios possibles. Après une douche, un café et un sandwich au salami, elle alla attendre Colin dans la rue. La journée se déroula dans un silence inconfortable. Le processus semblait déjà curieusement familier, sans doute parce que Allie s'était fortement concentrée sur chaque détail la veille. Cela ne rendit pas les choses moins stressantes.

Ils suivirent Wiebke en feignant exagérément la curiosité. Certains éléments intéressaient Allie ; mais, ce qui nourrirait son article, ce seraient les comptes rendus cliniques et les preuves que scientifiques et médecins subissaient une pression de la part du gouvernement. Sans parler du taux de mortalité exponentiel lors des tests. Cet article allait être de la dynamite, d'autant plus qu'il serait associé à leur évasion rocambolesque de Berlin.

Après déjeuner, ils retournèrent au labo. Wiebke suggéra joyeusement et d'une voix forte qu'ils visitent la pièce où l'on réalisait la chromatographie en phase gazeuse.

— Elle est située dans un couloir annexe, à l'écart, parce que le processus est assez bruyant et peut déconcentrer les autres, expliqua-t-elle. Mais j'aimerais vous montrer certains résultats que nous avons découverts, ajouta-t-elle pour les oreilles indiscrètes.

Ils tournèrent à un coin, s'éloignant des laboratoires principaux. Un petit couloir se terminait par deux portes. Elle savait grâce à Colin que l'une donnait sur une pièce contenant l'équipement scientifique en question ; l'autre, un placard à balais. Le chromatographe était un engin rectangulaire robuste, de la taille d'une machine à laver portative. Il occupait une grande partie de cet espace exigu, laissant tout juste la place pour deux bureaux ; en restant près de la porte, ils pouvaient être à l'abri des regards.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Les deux femmes se déshabillèrent devant Colin, qui piqua un fard. Wiebke peina à enfiler les vêtements d'Allie. Sa jupe était un peu petite pour elle, mais avec

le manteau par-dessus on n'y verrait que du feu. Wiebke mit le chapeau d'Allie et ôta ses lunettes. Leurs proches ne seraient jamais tombés dans le panneau, mais les gardes-frontières n'y regarderaient pas à deux fois. Personne ne ressemblait à sa photo de passeport, c'était bien connu.

Au fond de son sac, Allie avait roulé une corde fine mais solide, qu'elle sortit. Wiebke lui noua les mains derrière le dos puis, la plaquant contre le mur, les chevilles. Elle saisit le portefeuille d'Allie dans son sac et le lui glissa dans la poche arrière du pantalon ; elle aurait besoin de prouver son identité plus tard, à la Stasi. Pour finir, elle s'excusa et la bâillonna avec son écharpe.

Colin jeta un coup d'œil dans le couloir.

— C'est bon, annonça-t-il.

Comme la porte s'ouvrait vers l'extérieur, elle les dissimulait de la caméra fixée au bout du couloir. Il ouvrit rapidement le placard à balais et, avec Wiebke, aida Allie à gagner la pièce voisine. Colin la déposa délicatement par terre, en se confondant en excuses. Il ferma les yeux, grimaçant. Allie savait à quoi s'attendre. Ils avaient convenu que tout devait paraître vraisemblable.

Il prit une lourde brosse à récurer en bois et la soupesa à contrecœur.

— Je ne peux pas, lâcha-t-il. Je n'ai jamais frappé une femme.

Wiebke avait moins de scrupules, ou plus à perdre. Elle attrapa la brosse et cogna Allie au visage. Sa dernière pensée avant que la porte se referme et qu'elle soit plongée dans l'obscurité, c'était qu'elle venait tout juste de se remettre de son altercation avec Little Weed. Peut-être que Bill Mortensen avait raison : ces temps-ci, être détective privé était beaucoup moins dangereux que journaliste.

Allie s'affala contre le mur en poussant un grognement. Le personnel d'entretien n'arriverait pas avant trois heures. Ils étaient réglés comme des horloges, lui avait assuré Wiebke. Trois longues heures, coincée dans un placard, avant de jouer le rôle de sa vie. Tant de choses pouvaient déraper, tant d'erreurs possibles, qui menaçaient de tout foutre en l'air. Si elle cogitait trop, les employés d'entretien la découvriraient morte d'angoisse.

Allie prit une profonde inspiration et retrouva une de ses habitudes pour tromper l'attente et l'incertitude qu'impliquait souvent son métier : elle se mit à chanter dans sa tête le répertoire intégral d'Eurythmics en commençant par *Love Is a Stranger*. Tous ces kilomètres à s'égosiller dans la voiture n'avaient pas été vains, finalement. Avec un peu de chance, l'équipe d'entretien arriverait avant la fin.

Sinon, elle n'aurait qu'à reprendre depuis le début.

30

À quelques kilomètres, mais à des années-lumière de là, Fredi Schroeder regardait Genevieve Lockhart traverser le *bierkeller* en direction des toilettes. Cela l'ennuyait de le reconnaître, mais le désir que la séduisante éditrice éveillait en elle était presque palpable. Rien qu'à l'idée de la serrer, de sentir ses courbes et ses rondeurs contre son corps… elle en avait le souffle coupé. Mais l'ambition lui avait appris à canaliser ses appétits. La politique passait avant tout, et au fil des années elle avait peu à peu réprimé ses envies. Elle n'avait pas mené une existence de nonne, mais mettait un point d'honneur à ne jamais faire le premier pas. Il serait trop facile de la discréditer si on pouvait la dépeindre comme une lesbienne prédatrice. Elle se retenait et, au lieu de succomber à ses propres tentations, avait appris à observer celles des autres. Or, ces dernières semaines, elle avait clairement compris ce qui attirait Genevieve Lockhart.

Elle se pencha pour s'adresser à la troisième personne qui partageait leur box.

— C'est le moment, Hans, dit-elle. Elle accroche bien au message et elle n'a d'yeux que pour toi. Il ne nous reste plus qu'à la ramener dans nos filets, puis on pourra mettre la main sur le butin de son père. Il a suffisamment exploité les gens. Il est temps d'inverser le mouvement pour améliorer la vie de nos concitoyens.

Hans repoussa de son front son épaisse chevelure châtain, laissant une mèche lui retomber sur l'oreille. Il afficha un petit sourire.

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour la bonne cause…

— Elle a l'habitude d'être le chef. Fais-lui croire que c'est elle qui mène la danse, qui trouve les bonnes idées… Tu comprends ?

Hans haussa les épaules.

— Je t'ai assez souvent vue à l'œuvre.

— Elle a vécu toute sa vie dans l'ombre de son père. Bien sûr, il la laisse s'amuser avec sa maison d'édition mais, consciemment ou non, elle veut posséder quelque chose. Nous pourrions le lui offrir. En particulier toi…

— Tu en es sûre ? C'est surtout toi qui l'intéresses.

Il tripota la poignée de sa chope, hésitant.

— Elle voudrait être à ma place, oui, admit Fredi. Mais c'est toi qu'elle veut dans son lit. Assure-toi juste qu'elle prenne son pied, Hans, ajouta-t-elle avec un clin d'œil. Bien entendu, si tu as besoin de conseils…

Il éclata de rire.

— Je ne doute pas que tu pourrais améliorer ma technique, Fredi, mais merci, je vais me débrouiller.

Puis, apercevant Genevieve qui revenait vers eux, il ajouta :

— La voilà.

— Je vous laisserai seuls d'ici une dizaine de minutes. Ensuite, ce sera à toi de jouer.

Elle fredonna doucement les premières notes d'*Under Pressure* de Bowie et Queen.

— La suite dépend de toi, conclut-elle.

Allie en était à la moitié de *You Have Placed a Chill in My Heart* quand elle crut percevoir des voix. Elle avait calé en plein milieu de *Revenge* et avait dû répéter quelques morceaux avant de repartir. Elle en était à *Savage*, assez impressionnée par sa mémoire musicale. Elle avait aussi réussi à bouger suffisamment pour éviter de se sentir ankylosée, à l'exception d'une crampe dans le mollet gauche. Elle avait froid, elle avait la bouche sèche et envie de faire pipi. Mais la musique dans sa tête avait réussi à juguler son anxiété. Jusqu'à maintenant.

C'étaient bel et bien des voix qu'elle entendait. Deux ou trois, qui se rapprochaient. *C'est l'heure du show*, pensa-t-elle. Les chances que tout cela parte à vau-l'eau demeuraient élevées, et ce n'était guère rassurant. Elle donna un léger coup de pied dans la porte, et les voix se turent. Elle recommença, et cette fois un bref échange verbal se fit entendre avant que la porte s'ouvre. Allie cligna des yeux, essayant de paraître groggy, ce qui ne lui demanda pas beaucoup d'efforts. Trois femmes poussèrent une exclamation. Allie se laissa tomber sur le flanc en grognant.

Les femmes de ménage échangèrent de nouveau quelques mots, puis l'une d'elles s'élança dans le couloir. Une autre tendit prudemment le bras pour dénouer le foulard. Allie avait la bouche sèche et endolorie, mais elle parvint à produire un son guttural qui se transforma en toux rauque. Les femmes hasardèrent quelques questions, mais ses notions d'allemand semblaient avoir disparu. Elle secoua la tête en gémissant.

Un bruit de bottes résonna dans le couloir, et tout à coup deux gardes apparurent, poussant les femmes sur le côté. Un grand, l'autre plus petit, tous les deux costauds, cheveux courts, dégageant une

odeur de sueur rance. De nouvelles questions, moins amicales cette fois. La femme qui était allée les prévenir dit quelque chose avant de disparaître. Encore des questions. Ils la hissèrent sur ses pieds, et elle retomba dès qu'ils la lâchèrent. La femme revint avec un verre d'eau et se glissa entre les deux hommes. Elle porta le verre aux lèvres d'Allie et la fit boire lentement. La sensation du liquide frais sur sa langue et dans sa gorge fut une bénédiction. Elle leva les yeux d'un air désolé.

— *Ich kann kein Deutsch*, lâcha-t-elle d'une voix cassée.

Les gardes ne savaient manifestement pas comment réagir, face à cette étrange situation. Ils la remirent debout sans ménagement et cette fois la traînèrent dans le couloir en passant devant le laboratoire, avant de descendre jusqu'au rez-de-chaussée, sans se soucier qu'elle trébuche dans l'escalier. Leur indifférence accentua sa peur.

Ils aboutirent dans une petite pièce qui donnait sur le parking. Quelques spots alignés le long du mur de l'usine apportaient un faible éclairage dans l'obscurité. Ils la laissèrent tomber sur une chaise de bureau, toujours pieds et poings liés, et échangèrent entre eux sur un ton vigoureux. Ensuite, le plus petit saisit le combiné du téléphone, puis entama une brève conversation. Il raccrocha, et ils se plantèrent tous les deux face à Allie, bras croisés sur la poitrine, furieux.

— *Bitte*, dit-elle en balançant les pieds vers eux et en se tortillant pour leur présenter ses poignets.

Ils la fixèrent du regard, impassibles. L'un d'eux lui reluqua les seins et adressa un commentaire à son voisin. Ce dernier rit bêtement, mais ils n'essayèrent pas de la toucher. C'était comme si elle était une créature d'une autre planète, qui avait atterri chez eux sans explication.

Le temps s'écoula lentement, puis tout s'accéléra. Le portail du bâtiment s'ouvrit, et une camionnette beige carrée avança directement jusqu'à la porte d'entrée. Dès qu'elle apparut, le plus petit des deux hommes quitta la pièce en courant. Elle entendit ses pas s'éloigner, puis de nouvelles voix. Le garde revint, accompagné de deux hommes en uniforme militaire, casquette à visière vissée sur le crâne. Ils avaient l'air épuisés, et leurs vêtements étaient froissés à l'exception des écussons violets sur le col de leur veste, qui paraissaient propres et nets. La Stasi, donc. Ils hurlèrent à leur tour en allemand.

— *Ich kann kein Deutsch*, dit-elle de nouveau en s'efforçant de paraître à bout. Je ne parle pas allemand. Anglais. On m'a kidnappée. S'il vous plaît. Est-ce que quelqu'un parle anglais ?

Les deux officiers de la Stasi échangèrent un regard.

— *Kein Engels*, répliqua l'un des deux.

Il fit un mouvement rapide de la tête pour lui indiquer de les suivre. Allie agita devant eux ses chevilles ligotées. Une fois de plus,

ils s'interrogèrent du regard. Celui qui avait pris la parole sortit un canif de sa poche de pantalon et coupa la cordelette en réussissant à lui écorcher la peau.

— Aïe ! s'écria-t-elle en regardant un filet de sang s'écouler par terre.

L'officier haussa les épaules, remit le couteau et la corde dans sa poche, puis la tira pour qu'elle se lève.

À l'extérieur, le froid la saisit instantanément. Le tarmac dur sous ses pieds fut un choc également, qui lui rappela à quel point elle était vulnérable. Ils la jetèrent à l'arrière d'une fourgonnette, boîte de métal sombre équipée d'un simple banc en bois. Le véhicule s'élança à travers la ville dans un brouhaha métallique, ballottant Allie d'un côté et de l'autre au moindre virage. Sa peur l'emportait peu à peu sur sa détermination. À présent, personne ne savait où elle se trouvait. À présent, tout pouvait arriver.

Allie atterrit dans une nouvelle pièce sans fenêtre. Une femme, vêtue du même uniforme déprimant, avait coupé les liens autour de ses poignets avant de la menotter à la chaise tubulaire métallique fixée au sol. Elle avait récupéré le portefeuille d'Allie dans la poche arrière de son pantalon pour le glisser dans la sienne. Elle n'avait pas prêté attention à ses tentatives d'établir la communication et lui avait lancé une couverture grise et rêche avant de la laisser seule. Le temps s'écoula, mais cette fois Allie n'arriva pas à se changer les idées avec des chansons. La situation était trop tendue pour ça.

La porte finit par s'ouvrir. L'homme qui entra était vêtu d'un costume sombre qui paraissait usé jusqu'à la corde. Mais sa chemise était propre, sa cravate soigneusement nouée et son épaisse chevelure brune bien peignée. Il portait des lunettes à monture ronde et noire, qui faisaient ressortir ses yeux bleus comme deux billes dans un jeu pour enfants. Il avait le teint blafard, les lèvres épaisses. Un visage de méchant dans un dessin animé. Et pas du genre comique.

— Vous parlez anglais ? demanda-t-elle avec une frustration non dissimulée.

Il ne répondit rien, se contentant de la fixer du regard pendant une éternité.

— Où est-ce que je suis ? Qu'est-ce que je fais là ? Je suis victime d'un crime, et vous me traitez comme si c'était moi la criminelle ! Parlez-moi. Ou trouvez quelqu'un qui peut me parler.

Il sortit de sa poche le portefeuille d'Allie, qu'il posa sur la table. Il l'ouvrit et saisit la carte de visite qu'elle avait confectionnée pour l'occasion.

— Alison Burns. Responsable de la communication, Zabre Pharma,

lut-il en anglais avec un accent prononcé. Est-ce que c'est vous ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Écoutez. J'ai été kidnappée. J'étais en train de visiter le labo, on collabore sur un projet avec des gens de chez vous. Une de vos scientifiques, Wiebke Neumann, me montrait les lieux et tout à coup…

— *Langsam*, dit-il. Lentement. Mon anglais n'est pas bon.

Allie prit une profonde inspiration.

— Quelqu'un m'a frappée sur la tête.

Elle toucha son visage, il était chaud et gonflé.

— J'ai perdu connaissance. Inconsciente, expliqua-t-elle difficilement par des mimes. Quand je me suis réveillée, j'étais attachée et bâillonnée.

Elle gesticula de nouveau.

— Il faisait noir. Pas de lumière. Je ne savais pas où j'étais.

— Quelqu'un vous a attaquée.

— Oui, exactement. Ils m'ont attaquée. Ils ont pris mes vêtements. Et je pense qu'ils ont volé mon passeport.

Il se redressa sur sa chaise.

— Votre passeport ?

— Mon passeport anglais, dit-elle en appuyant sur chaque mot. Bon sang, on m'a battue et volé mes papiers, et vous faites comme si de rien n'était ! J'exige de voir un représentant de l'ambassade britannique. Vous ne pouvez pas me retenir comme ça.

— C'est votre version de l'histoire.

Allie n'eut pas besoin de feindre l'incrédulité.

— On m'a ligotée. Bâillonnée. Jetée dans un placard. C'est comme ça que vous traitez les visiteurs étrangers, normalement ?

Il se leva subitement.

— Attendez ici.

— J'ai pas vraiment le choix, si ? lança-t-elle sur un ton agressif tandis qu'il gagnait la porte.

Il la referma violemment derrière lui et laissa Allie fulminer.

Arriva ensuite un homme plus jeune. Blond, en veste de sport et pantalon de velours marron foncé.

— Fraulein Burns, dit-il en s'asseyant, souriant. Ceci est une situation très étrange.

Son anglais était précis, son accent à peine perceptible.

— À qui le dites-vous ! Je suis ici en déplacement professionnel, pour écrire un compte rendu sur l'excellente collaboration entre Zabre Pharma et nos collègues est-allemands, et voilà que je me fais rouer de coups et voler mes papiers. À mes yeux, c'est très étrange, en effet.

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

Elle répéta la même histoire.

— Je n'ai pas vu qui m'avait frappée, j'étais sonnée. C'est tout ce que je sais.

Il hocha la tête.

— Cela me pose un problème. Voyez-vous, d'après nos gardes-frontières, Alison Burns a quitté la RDA à 13 h 36 cet après-midi. Et pourtant vous êtes toujours ici, à Berlin-Est, quelques heures plus tard.

— Vous le faites exprès ? C'est évident. Quelqu'un m'a volé mon passeport et s'est fait passer pour moi. Pour s'enfuir à l'Ouest, lâcha-t-elle avec un soupir exaspéré. Je n'arrête pas de vous le répéter : c'est moi la victime, ici !

Il la considéra longuement.

— Vraiment ? D'après moi, tout cela ressemble à un coup monté. Sacrée coïncidence, qu'une femme qui vous ressemble vous attaque et vous vole vos papiers… Vous ne trouvez pas ?

Allie sentit la chair de poule sur sa nuque.

— Mais ce n'est pas une coïncidence ! Je suis venue hier. Beaucoup de gens m'ont vue. Beaucoup de gens savaient que je revenais aujourd'hui. Vous pourriez vérifier si quelqu'un du labo a été absent aujourd'hui. Et si cette personne me ressemble.

Il haussa les sourcils.

— Cette personne aurait établi son plan très rapidement, n'est-ce pas ?

— Vu comment vous me traitez, alors que je représente un investisseur étranger… Si j'étais coincée dans ce pays et qu'une chance de m'échapper se présentait, je ne la laisserais pas passer.

— D'après nos informations, Alison Burns a voyagé à bord d'une voiture conduite par Colin Corcoran. Votre collègue de Zabre Pharma.

Allie feignit le choc. Yeux écarquillés, bouchée bée.

— Colin ?! Colin était au volant ?

— Vous comprenez, Fraulein Burns, c'est difficile d'imaginer que vous n'êtes pas dans le coup. Nous ne sommes pas stupides, cracha-t-il en se levant vivement. Nous reparlerons quand vous serez prête à dire la vérité.

— Attendez ! J'exige de voir un représentant de l'ambassade britannique.

Pour toute réponse, il rit sous cape en refermant la porte derrière lui.

31

Pas la moindre cloche ne venait troubler le silence de la nuit. Tout était étrangement calme dans la cellule où on l'avait enfermée, ce qui étonna Allie. Elle avait toujours imaginé l'incarcération comme quelque chose de bruyant, résonnant de cris et de hurlements, de portes qui claquaient et de tintements de clés. Mais ici – quel que soit ce lieu – l'unique son qui l'avait dérangée, c'était le bruit métallique du clapet de surveillance qu'on ouvrait sur sa porte, laissant entrevoir un rai de lumière jaune pâle, suivi presque immédiatement par un claquement sonore quand on le refermait.

Il ne faisait pas complètement noir, à l'intérieur ; deux carreaux de verre dépoli étaient placés en haut du mur, trop épais pour qu'on distingue quoi que ce soit au travers, mais suffisamment transparents pour qu'une faible lueur filtre dans la pièce. Allie pouvait tout juste deviner une étroite paillasse en bois avec une seule couverture dans un coin, un trou dans le sol dont la puanteur et la crasse trahissaient la fonction. Ils lui avaient jeté un pantalon en coton rêche ainsi qu'un fin T-shirt avant de la laisser seule. Quand l'adrénaline avait commencé à retomber, elle avait sombré dans un sommeil agité, mais à présent elle était réveillée. Elle avait froid, soif et peur.

Elle ignorait depuis combien de temps elle était là. Sa montre avait disparu, ainsi que la bague puzzle en or trois couleurs que Rona lui avait passée au doigt cinq ans plus tôt. Elle essaya de ne pas penser à Rona, c'était trop douloureux d'imaginer son inquiétude et ses tourments. Comment Allie avait-elle eu la naïveté de penser qu'il lui suffirait de s'expliquer à la Stasi pour être relâchée ?

En vérité, elle n'y avait jamais vraiment cru. Elle s'était simplement raconté une histoire pour se réconforter. Elle en avait déjà commis, des imprudences, pour décrocher un gros titre, mais rarement avec aussi peu d'espoir de s'en sortir. Qu'essayait-elle de prouver ? Qui cherchait-elle à impressionner ?

La seule chose dont elle se félicitait, c'était de ne pas avoir été torturée.

Jusqu'à maintenant.

La soirée de Genevieve Lockhart n'avait rien de glauque. Sauf peut-être la chambre de Hans Weber, semblable à d'innombrables studios d'étudiants. Des affiches pour des rassemblements des Verts, une série de jaquettes d'albums de Kraftwerk punaisées à un tableau de liège, un plan de Berlin avec le mur surligné au marqueur vert fluo. Mais c'était propre et bien tenu, à l'image de Hans.

Cela faisait quelques mois qu'elle n'avait pas couché avec quelqu'un, et elle était plus que prête pour une aventure, en particulier avec un homme aussi séduisant que lui. Être la fille de son père avait toujours eu un effet aphrodisiaque sur un certain type d'hommes, ou alors l'effet inverse. Pour certains, se taper la fille d'Ace Lockhart était un trophée, et Genevieve avait appris depuis des années à les repérer. Cela limitait son choix. Elle détestait qu'on puisse la désirer pour son argent ou son nom, et cela l'avait rendue à la fois méfiante et sélective. Mais Hans ne semblait pas s'intéresser à la fortune de son père ni à son influence. Quand elle se trouvait avec lui et Fredi, la conversation était stimulante et exigeante, riche de perspectives. Elle avait connu des militants quand elle était étudiante, mais ils étaient ennuyeux, honnêtes et, pour tout dire, peu séduisants. Ces radicaux allemands étaient d'un autre niveau, et l'avenir qu'ils faisaient miroiter était non seulement attirant, mais prometteur : elle entrevoyait un potentiel pour développer une nouvelle branche de la marque Lockhart.

Elle céda ainsi aux charmes de Hans et se laissa entraîner loin du groupe. Dans la rue du *bierkeller*, il l'attira à lui pour l'embrasser. Pas à la manière d'un forcené, mais avec douceur et tendresse, comme s'il avait patiemment attendu ce moment. Cela éveilla chez Genevieve une sensation trop longtemps enfouie, une tension qu'elle ne s'était autorisée à relâcher que rarement dans sa vie. Son cœur s'accéléra, et elle sentit le désir gonfler en elle.

L'issue de la soirée était connue d'avance. Au moment où ils arrivèrent chez lui, ils n'en pouvaient plus de se retenir, l'un comme l'autre. Vêtements éparpillés autour d'eux, corps animés d'un désir mutuel, une passion enflammée qui les conduisit tous les deux à s'abandonner. Une première fois, puis une deuxième. Après quoi, entre rires feutrés et exploration, ils apprirent à se connaître du bout des lèvres et des doigts.

Ce n'était pas ce qu'elle était venue chercher en Allemagne. Mais elle était très heureuse de l'avoir trouvé dans les bras de ce jeune homme beau et intelligent.

Exactement comme l'avait espéré Fredi.

23 heures à Glasgow et Rona ne tenait pas en place. Germaine couinait doucement à la porte du jardin, prête pour sa dernière promenade de la journée. Mais Rona ne voulait pas quitter la maison au cas où Allie appellerait. Elle connaissait son planning, et ce silence commençait à la tracasser.

— Est-ce que tu vas m'expliquer ce qui se passe ? demanda sa mère, affairée dans la cuisine à préparer le petit en-cas que son père et elle mangeaient toujours avant d'aller au lit.

Deux biscuits *Digestive* avec une fine couche de confiture de fraise et une tranche de cheddar mature, le tout accompagné d'un petit verre de lait. Pendant des années, cela avait été également le rituel du coucher pour Rona ; aujourd'hui, elle y repensait en souriant, comme un souvenir qui appartenait bel et bien au passé.

— On dirait une gamine la veille de Noël, depuis que tu es rentrée.

— J'espérais qu'Allie m'appellerait.

— Elle est toujours à Berlin ?

Sandra Dunsyre sortit la boîte à biscuits du placard en prenant soin de ne pas regarder sa fille.

— Je suppose.

— Qu'est-ce qu'elle fait là-bas, déjà ?

— Bien essayé, maman. Si je ne te l'ai pas dit, c'est pour une bonne raison. Parfois, mieux vaut que tu ne saches pas ce qu'Allie trafique. Ni moi, d'ailleurs.

— D'accord, d'accord. Mais, en tout cas, je vois que tu es inquiète. Tu ne peux pas l'appeler ? Elle doit être rentrée à son hôtel à l'heure qu'il est, non ? Il est plus tard là-bas, n'est-ce pas ?

— Si elle était rentrée, elle m'aurait contactée.

Répéter ces réponses ne changeait rien.

— Elle ne voulait peut-être pas téléphoner à cette heure tardive.

Rona ne daigna pas réagir.

— Je vais passer un coup de fil, dit-elle en prenant le combiné et en appelant Jess. Salut, Jess. C'est Rona… J'imagine que tu n'as pas le numéro de ton copain, Colin… ? Non ? C'est juste que j'ai pas de nouvelles d'Allie, et je sais qu'ils avaient quelque chose aujourd'hui… Non, je suis sûre qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, tu sais comment elle est quand elle se plonge dans un sujet…

Elle lâcha un rire sec.

— Oui, c'est vrai, Berlin c'est la ville de la fête. Sois sympa, ne lui dis pas que j'ai appelé.

Elles échangèrent quelques bavardages sans importance, puis Rona raccrocha.

— Tu vois ? reprit sa mère. Rien. S'il était arrivé quelque chose, Jess serait au courant. Maintenant va au lit et arrête de cogiter.

— OK…, répliqua Rona en se penchant pour l'embrasser. Je vais

d’abord aller promener la chienne. Si Allie appelle, pense à prendre le message, d’accord ?

— Ne traîne pas trop, lui recommanda Sandra en la serrant. Tout ira bien. Elle a déjà eu son lot de malchance pour cette année. Elle ne risque pas de tomber sur Little Weed à Berlin.

Il y avait des gens bien plus dangereux que Little Weed là-bas, pensa Rona. Et elle était quasiment sûre que certains se trouvaient à Berlin-Est.

32

Voyant que la luminosité avait légèrement augmenté, Allie en déduisit que c'était le matin. Elle savait qu'elle avait dormi, parce que son dos et ses membres étaient courbaturés. Quand la porte de sa cellule s'ouvrit en grand, elle comprit qu'elle avait dû être réveillée par la clé tournant dans la serrure. Elle se redressa en position assise, et un homme charpenté en uniforme apparut dans l'encadrement. Il posa par terre une tasse en fer avec une épaisse tranche de pain noir en guise de couvercle. La porte se referma, et il avait disparu.

Allie s'étira, grogna et se mit debout. Le pain était humide, mais c'était peut-être dû à la vapeur du thé fade dans la tasse. Elle s'en fichait ; maintenant qu'elle était réveillée, elle se rendait compte qu'elle était affamée. Elle dévora la moitié du pain à toute vitesse avant de se reprendre. Comment savoir quand ils la nourriraient de nouveau ? En même temps, le peu qu'elle avait mangé n'avait pas satisfait son estomac.

— Je m'en fous, lâcha-t-elle avant de terminer le pain en se forçant à le grignoter lentement.

Le thé était à la fois trop infusé et insipide, mais il était chaud et cela lui paraissait presque un luxe.

Elle s'assit sur la paillasse et attendit. Dans le placard à balais, elle avait déroulé tout Eurythmics ; aujourd'hui, ce serait au tour de Blondie. Elle ferma les yeux et laissa l'ironie de *X Offender* lui remplir l'esprit. Quelque part, quelqu'un allait se lancer à sa recherche.

Colin Corcoran s'était réveillé tôt, mais se força à ne pas bouger. Il n'avait jamais eu de plus belle vue. À quelques centimètres de lui, Wiebke était endormie, sa respiration paisible. Au diable le scepticisme d'Allie Burns concernant leurs sentiments l'un pour l'autre ; à peine étaient-ils entrés dans la chambre qu'Allie leur avait réservée dans son hôtel qu'ils s'étaient enlacés, leur désir alimenté par le soulagement d'être sains et saufs.

Il n'avait jamais eu aussi peur. Il pouvait le reconnaître, maintenant qu'il n'avait plus à se montrer courageux pour Wiebke.

Quand ils avaient quitté le bâtiment, ses jambes flageolaient fiévreusement. La réceptionniste leur avait à peine jeté un coup d'œil, rassurée par le salut joyeux de Colin et l'accoutrement d'Allie.

Au Checkpoint Charlie, il avait senti son cœur tambouriner dans sa poitrine, sa respiration saccadée comme s'il avait couru. Wiebke, elle, semblait calme et posée, main sur son genou tandis que les gardes embarquaient leurs passeports et leurs papiers pour les examiner. Il sentait sa transpiration sous ses aisselles malgré la fraîcheur de l'après-midi, l'odeur âcre de la peur était entêtante.

Tout à coup, ce fut terminé. On leur rendit leurs papiers, la barrière se leva, Berlin-Ouest se dressait devant eux sans le moindre obstacle. Ils ricanèrent comme des gosses jusqu'à l'hôtel tandis que Wiebke pointait du doigt chaque symbole du capitalisme occidental qu'elle apercevait.

— Toutes ces couleurs ! lança-t-elle. Les vitrines des magasins sont remplies. Et les gens, leurs vêtements ont l'air chauds !

Son excitation évidente l'emplissait de joie et de fierté d'avoir réalisé cela pour elle.

Plus tard, alors qu'ils étaient enroulés entre les draps propres de l'hôtel, Colin avait ressenti une pointe de culpabilité en pensant à Allie, enfermée dans son placard. Ils l'avaient trouvée, à cette heure. Elle devait être actuellement entre les mains de la Stasi, en plein interrogatoire. Mais elle n'était pas citoyenne de RDA et à l'évidence, pas une espionne non plus, donc ils se montreraient indulgents. Il se dit qu'ils la libéreraient au bout de vingt-quatre heures. S'il n'avait pas de nouvelles d'elle le lendemain matin, il contacterait l'ambassade britannique à Berlin-Est. Peut-être aussi la copine d'Allie.

Mais pour le moment, avant que le monde extérieur les envahisse, il comptait tout faire pour que sa relation avec Wiebke commence sous les meilleurs auspices. Elle n'avait pas feint la passion qu'ils partageaient, il le savait. C'était un nouveau chapitre excitant, la fin de l'ennui, le début des réjouissances.

Certes, il n'avait plus de travail. C'était indéniable. Mais l'article d'Allie le peindrait comme un courageux lanceur d'alerte. C'est ce qu'elle avait sous-entendu. Vu la qualité de ses états de service au labo, il serait une recrue idéale pour toute entreprise désireuse de prouver son intégrité. Et Wiebke aussi. C'était une pépite pour les recruteurs.

Pile au moment où il énumérait les éléments composant leur brillant avenir, Wiebke ouvrit les yeux. Elle cligna des paupières et fronça les sourcils, puis se tourna vers lui en souriant. Pour la première fois de sa vie, Colin Corcoran avait l'impression d'être un héros.

Personne n'avait jamais qualifié Rona de patiente. Juste après la promenade de la chienne ce matin-là, elle s'était dirigée vers son bureau dans le bâtiment du *Clarion*, munie d'une liste. Son premier appel était destiné à l'hôtel de Giesebrechtstrasse où était descendue Allie. Non, elle n'était pas dans sa chambre. Sa clé était toujours sur le crochet. Si Rona rappelait d'ici un quart d'heure, ils demanderaient à l'équipe de ménage si son lit avait été défait.

Pour tuer le temps, elle descendit à la cantine prendre un mug de café, au grand dam de sa secrétaire qui considérait que le réassort en boissons chaudes relevait exclusivement de ses fonctions. Quand Rona rappela l'hôtel, on l'informa poliment que la chambre de Fraulein Burns n'avait pas été utilisée depuis la veille au matin. Est-ce que Fraulein Dunsyre voulait parler avec les occupants de l'autre chambre que son amie avait réservée ?

Oh que oui, putain ! Allie n'avait pas mentionné d'autre chambre, mais il devait forcément y avoir une explication.

— S'il vous plaît, répondit Rona.

Deux clics, puis une longue sonnerie. Au milieu de la quatrième, un homme répondit d'une voix hésitante.

— Corcoran. *Guten Tag*.

— Vous êtes bien Colin Corcoran ?

— Qui est-ce ?

— Je m'appelle Rona Dunsyre. Je travaille avec Allie Burns. C'est avec vous qu'elle est en contact dans le cadre de l'enquête sur Zabre Pharma, n'est-ce pas ?

— Je ne peux ni confirmer… ni infirmer, bégaya-t-il.

— Bon sang, on n'est pas dans James Bond ! Je sais très bien à quoi joue Allie et je suis au courant de votre plan ridicule pour faire sortir votre petite amie de Berlin-Est. Si vous ne voulez pas avoir de problèmes, répondez. Maintenant. C'est clair ?

C'était un ton et une façon de parler qui avaient infantilisé de nombreux chroniqueurs expérimentés. Sur le champ de bataille, Colin Corcoran n'arrivait pas à la cheville de Rona.

— Oui, désolé, je préférais être prudent, c'est tout. J'aide Allie pour son article, effectivement.

— Alors, elle est où ? Allie, pas votre petite amie.

Une pause.

— Je ne sais pas exactement.

— Et la dernière fois que vous le saviez exactement ?

Elle entendit des murmures étouffés à l'autre bout de la ligne.

Il s'éclaircit la voix bruyamment.

— Vous dites que vous connaissiez notre plan ?

— Oui, vous deviez simuler une attaque sur Allie et l'enfermer

dans un placard. Une folie, mais bon…

— C'est ce qu'on a fait. Wiebke a enfilé les vêtements d'Allie, et on a réussi à passer la frontière. On a laissé Allie dans le placard à balais.

— Vous l'avez laissée, répéta Rona d'une voix glaciale.

— C'était son idée.

— Non, c'était la vôtre, nom d'un chien ! Elle est où, à l'heure qu'il est ?

— Bonne question. Je n'ai aucun moyen de le savoir. L'équipe d'entretien a dû la retrouver.

— Pour la livrer à la Stasi.

Une longue pause.

— J'imagine. Elle devait s'en tenir à la version dont nous avions convenu, prétendre avoir été battue et kidnappée.

— Vous l'avez abandonnée, quoi. Mais elle, elle ne vous a pas laissé tomber. Elle vous a réservé une chambre. En sécurité. Non ?

Il tenta de sauver les meubles.

— C'est ce qu'on avait prévu. En échange de mes révélations. Elle sait que c'est un sujet explosif.

Rona espérait pour lui qu'ils ne seraient jamais amenés à se croiser.

— Dans ce cas, vous avez intérêt à ce que ce sujet soit vraiment de la bombe. Vous êtes bien au chaud dans votre cocon avec votre petite amie, n'est-ce pas ?

— Heu… oui.

— Je sais qu'elle était censée fournir à Allie des documents qui permettraient de prouver ce qu'elle et vous, vous dénoncez.

— Oui, on les a emportés avec nous.

— Et vous avez toujours le passeport d'Allie ?

— Oui. Wiebke a également pris son propre passeport, elle en a besoin pour établir sa citoyenneté allemande.

— Donc ce que Wiebke et vous allez faire aujourd'hui, c'est écrire dans les plus infimes détails tout ce que vous savez sur ces essais cliniques douteux. Vous allez traduire les documents. Puis vous allez les confier à l'hôtel, avec le passeport d'Allie, pour qu'ils les mettent en sécurité dans leur coffre-fort. Est-ce que je suis claire ?

— Oui, mais…

— Pas de mais. Si vous m'énervez, je vous jure que j'appelle Zabre Pharma pour leur dire où vous êtes et ce que vous avez fait. Je suis sûre qu'ils ont des amis à l'Est qui seraient heureux d'avoir une conversation sérieuse avec vous et la charmante Wiebke.

— Vous ne pouvez pas…

— Si, et je n'hésiterai pas. Si vous pensez qu'Allie est une forte tête, vous n'avez encore rien vu. À côté de moi, c'est un doux agneau.

— Je suis désolé, marmonna-t-il. Mais elle était partante.

Vraiment.

Allie l'intrépide.

— Dans ce cas, ne le lui faites pas regretter.

Rona raccrocha. Elle n'avait plus personne à terroriser. Elle se retrouvait seule face à ses propres peurs.

33

Après des années de journalisme, Rona avait aiguisé son ingéniosité. Quand il s'agissait de trouver des moyens de contourner publicistes et gardes du corps pour obtenir l'interview qu'elle recherchait, elle avait beaucoup de rivaux dont peu l'égalaient. Allie disait toujours qu'elle avait appris plus de tactiques de Rona que de ses collègues journalistes d'investigation. Cette dernière se défendait en répliquant qu'elle connaissait désormais un nombre inquiétant de sources d'information non officielles, grâce à Allie. Ensemble, elles étaient devenues plus fortes.

Mais, cette fois, Rona était déroutée. Elle n'avait travaillé à l'étranger que pour se rendre à des shootings photo ou sur des plateaux de tournage de cinéma. Elle ne possédait pas de petit livre noir contenant les noms de traducteurs, de fixeurs sur le terrain, de correspondants locaux. Pour libérer quelqu'un des geôles de la Stasi – ou seulement confirmer que ce quelqu'un y était bien retenu – elle ne savait pas par où commencer. Sa conversation avec Colin Corcoran l'avait frustrée et écœurée. Et lui avait donné l'impression d'être inutile.

L'option évidente serait de contacter l'ambassade britannique.

— Est-ce que ça existe seulement, à Berlin-Est ? marmonna-t-elle.

De toute façon, que ce soit Bonn ou Berlin-Est, elle ne savait pas à qui s'adresser là-bas. Si elle racontait toute la vérité au sujet de leur petit trafic, elle serait forcée d'admettre qu'Allie avait enfreint la loi. Est-ce que l'ambassade utiliserait ça comme prétexte pour l'envoyer paître ? D'un autre côté, si Rona s'en tenait à la version mensongère qu'ils avaient décidée et qu'Allie craquait pendant un interrogatoire, ce serait une catastrophe.

Il existait une autre possibilité. Rona avait repoussé cette idée à chaque fois qu'elle avait point à la surface de sa conscience. C'était un peu l'option nucléaire. Cela étant, il était inenvisageable qu'elle reste bras croisés. Comment pourrait-elle regarder Allie en face, en sachant qu'elle l'avait abandonnée ?

Rona saisit le téléphone et composa un numéro interne. Quand on décrocha, elle dit :

— Rona Dunsyre à l'appareil. Est-ce qu'il est dans le bâtiment ?

Impossible de se défiler. Rona prit son sac à main et se dirigea vers les toilettes femmes. Devant le miroir, elle retoucha son maquillage. Pour une fois, elle avait vraiment l'impression de porter des peintures de guerre. Ensuite, elle gravit la volée de marches qui menait au neuvième étage.

Bien qu'elle eût préféré rester au lit avec Hans, Genevieve avait du travail. Elle avait convenu de retrouver Fredi ce matin, puis on l'attendait de l'autre côté du Mur pour une réunion chez Pythagoras Press, à l'Est. Mais au moins, Hans l'accompagnait voir Fredi, et ils parcoururent le Ku'damm main dans la main comme des adolescents, profitant de chaque minute restante avant de redevenir adultes.

L'appartement de Fredi donnait sur un minuscule triangle d'arbres à quelques rues de l'artère principale. C'était calme et paisible dehors, contrairement à l'intérieur où les discussions étaient animées et bruyantes. Mais, ce matin-là, ils n'étaient que tous les trois, buvaient du café terriblement fort et élaboraient des plans pour rassembler protestataires et dissidents qui peinaient à demeurer anonymes à l'Est. Genevieve jouissait d'une certaine puissance de frappe avec Pythagoras, mais elle indiqua qu'elle ne pouvait pas tout faire apparaître d'un coup de baguette magique.

— Il nous faut un financement, quel qu'il soit, rappela-t-elle.

Elle le leur avait déjà répété plusieurs fois, en vain.

— Nous le savons bien, répondit Fredi. Est-ce que tu pourrais convaincre ton père de contribuer ? Il doit avoir conscience que c'est un investissement sur l'avenir.

Le monde extérieur ignorait totalement la précarité financière de l'empire Lockhart, Genevieve le savait. Ace en sortirait gagnant tôt ou tard, comme toujours, selon son expérience. Peut-être avait-il même déjà inversé la vapeur. Mais dans l'immédiat, s'il restait un peu de liquidités dans les coffres de Lockhart, elles n'étaient pas destinées à Fredi et sa bande. Leur cause n'intéressait pas son père. Elle ne pouvait pas le leur avouer, pour des raisons de confidentialité commerciale, mais pas uniquement.

— Ce n'est pas dans ses projets, pour le moment, dit-elle en haussant les épaules. Il est partant pour que je tâte le terrain, mais il craint qu'on ne lui reproche de nuire aux gouvernements existants.

— Il ne veut pas se mouiller, répliqua Fredi sur un ton sec. Comme ça, si on échoue, il ne sera pas éclaboussé.

— Genny n'est pas comme ça, elle, intervint Hans. N'est-ce pas, Genny ? Toi, tu veux t'engager dès maintenant.

— Oui, mais pas n'importe comment. Je peux vous offrir une aide

pratique, mais il faut néanmoins un peu d'argent dans la tirelire.

Fredi se leva brusquement et alla jusqu'à la fenêtre en serrant son mug de café contre sa poitrine.

— On va trouver, assura-t-elle.

Genevieve n'en doutait pas.

— Je vais y réfléchir de mon côté. Pour le moment, je dois passer à l'hôtel récupérer des documents pour ma réunion de cet après-midi. On se revoit plus tard.

Elle ne remarqua pas le bref regard que ses deux interlocuteurs échangèrent pendant qu'elle enfilait son manteau. Tout ce qu'elle vit, c'est le sourire de Hans quand il l'embrassa avant qu'elle parte.

Ace Lockhart fit patienter Rona pendant dix minutes. Non parce qu'il était plongé dans une tâche qui requérait toute son attention, mais par principe. Elle entra, aussi apprêtée qu'à son habitude, mais malgré son maquillage impeccable il détecta des cernes sous ses yeux et une raideur dans ses traits. Il savait qu'il lui avait donné un poste exigeant et polyvalent, mais il ne s'attendait pas à ce que le vernis s'écaille aussi vite.

— Entrez et asseyez-vous, Rona, commanda-t-il avec un grand geste du bras.

— Merci de me recevoir, chef.

Elle s'exécuta et croisa les jambes. Il ne put s'empêcher d'admirer la ligne de ses mollets, même si c'était inutile.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

Parce que les employés quémandaient toujours. Même quand ils lui rapportaient un os, ils exigeaient quelque chose en retour.

Un profond soupir.

— Votre aide. Pour une affaire personnelle.

Il haussa les sourcils.

— Allez-y.

— C'est compliqué.

— C'est généralement le cas des affaires personnelles qui nécessitent mon aide.

— Ça concerne Allie. Je pense qu'elle a des ennuis.

Il esquissa un sourire sardonique.

— La spécialité de Miss Burns, visiblement. Même si, depuis qu'elle a donné sa démission, elle n'a pas l'air d'avoir été d'une quelconque utilité à Ace Media.

Rona se retint longuement de cligner des yeux.

— Elle travaille sur un sujet. Une enquête.

— Mais pas pour le *Sunday Globe*. Ni aucun des titres d'Ace Media. Ce n'est pas pour ça qu'on la paie.

— Elle a découvert qu'un laboratoire pharmaceutique avait déplacé ses essais cliniques d'Édimbourg à l'Allemagne de l'Est pour pouvoir contrôler les résultats. Apparemment dans le but de les falsifier ou, au moins, d'en modifier les conséquences. Allie a donc commencé à creuser.

— Comme votre border terrier.

Il apprécia la surprise passagère de Rona comprenant qu'il en connaissait beaucoup sur sa vie. Il trouvait toujours le moyen de s'amuser un peu avec ses employés.

Rona le regarda droit dans les yeux.

— Elle a pris contact avec un lanceur d'alerte qui avait accès aux données d'une entreprise pharmaceutique est-allemande. En résumé, le prix à payer pour ces informations était d'aider la petite amie de cet homme à quitter le pays. Allie n'a pas pu résister.

Elle avait l'air peinée et anxieuse.

— J'imagine que tout a dérapé. Quelle est l'ampleur de la catastrophe ? On les a arrêtés ?

Il tendit le bras vers le cigare à moitié fumé dans le cendrier et l'alluma d'un grand geste négligé. Ça commençait à devenir intéressant.

— Le lanceur d'alerte et sa copine s'en sont sortis. Ils sont à Berlin-Ouest. Elle a utilisé le passeport d'Allie qu'ils ont laissée ligotée dans un placard. Elle devait prétendre qu'on l'avait battue et attachée pour que les deux autres puissent franchir la frontière, expliqua-t-elle en pinçant les lèvres. Allie se faisait passer pour une journaliste scientifique au service d'une entreprise pharmaceutique, donc elle pensait pouvoir convaincre les Allemands de l'Est qu'elle était la victime. Et qu'ils la libéreraient et la renverraient à Berlin-Ouest. Je lui ai dit qu'elle était folle de croire qu'un interrogatoire avec la Stasi serait un jeu d'enfants.

Lockhart hocha la tête.

— Il n'y a rien de plus vrai. J'imagine qu'elle n'est pas revenue.

— Je n'ai aucune nouvelle. Elle n'a pas contacté le lanceur d'alerte, or elle l'aurait fait si elle était libérée.

Il tira sur son cigare et expira un long nuage de fumée.

— Je n'aimerais pas être à sa place. Pourquoi venez-vous me parler de ça ? demanda-t-il sur un ton innocent et étonné. Ce n'est pas comme si elle y était allée pour le compte de mon entreprise.

Une lueur s'alluma dans les yeux de Rona, et elle se redressa, pieds fermement plantés au sol.

— Est-ce qu'on peut arrêter ce petit jeu, Ace ? Vous êtes capable de lui trouver une couverture, de leur dire qu'elle est détachée chez Zabre Pharma parce que vous envisagez d'investir chez eux. Ou un autre bobard crédible. Ce n'est pas un secret, que vous conduisez des

affaires du côté obscur du Rideau de fer. Vous avez les contacts, vous menez la danse. Vous avez publié des hagiographies de tous les hauts dignitaires. Vous avez un accès. Vous avez des moyens de pression. Et j'ai besoin que vous fassiez pression. Ce n'est pas un pauvre pigiste qui s'est mis dans une situation délicate. C'est Allie Burns, qui est toujours, au moins sur le papier, chef du secteur Nord de l'un de vos journaux. Ça va faire mauvais effet si vous la laissez moisir dans une cellule de la Stasi, n'est-ce pas ?

Le principe du chantage était de prendre le dessus en inversant la moralité.

— Pour mes journalistes, je remuerais ciel et terre, affirma-t-il avec majesté. Les gens verront qu'Ace Lockhart ne reste pas inactif quand on menace ses employés. Naturellement, toute l'influence dont je jouis sera à la disposition de Miss Burns.

— Vous êtes sérieux ?

— Vous me prenez pour un menteur ? Bien sûr que je suis sérieux. Si quelqu'un peut assurer le retour en bonne santé de Miss Burns, c'est moi.

Les larmes qui brillaient dans les yeux de son interlocutrice constituaient presque une récompense en soi. Le bonus, c'était qu'elle lui serait éternellement redevable, évidemment.

— Il se trouve que ma fille, Genevieve, est à Berlin. Je vais lui téléphoner, elle pourra se charger des détails pratiques.

— C'est tout ?

La satisfaction de Lockhart redoubla quand il vit son étonnement. Il aimait surprendre son entourage par sa générosité, au moment le plus inattendu.

— C'est tout. Rappelez-vous à qui vous avez affaire, Rona. Où se trouve le passeport de Miss Burns, à l'heure qu'il est ?

— Dans un hôtel de Giesebrechtstrasse, à Berlin-Ouest.

Il tira de nouveau sur son cigare.

— Parfait. Vous me fournirez les détails, et je m'arrangerai pour que Genevieve le récupère. Ensuite elle pourra escorter Miss Burns vers l'Ouest.

— Merci, dit Rona d'une voix émue. Je ne l'oublierai jamais.

Moi non plus, songea Lockhart. Son succès s'était en grande partie construit sur les faveurs qu'il avait accumulées. Les seules dettes qui ne le dérangeaient pas étaient financières, parce qu'on pouvait toujours se débrouiller pour les contourner.

— Je suis sûr qu'un jour vous me revaudrez ça. L'une de mes secrétaires vous avertira quand il y aura du nouveau, dit-il en se détournant pour prendre un dossier sur son bureau.

En voulant la congédier tout en feignant la nonchalance, il avait déplacé les papiers sous le dossier, révélant un coin de la photo du

mémorial de Poladski. À ce moment-là, tout son plaisir disparut comme derrière un voile de brouillard.

— J'apprécie beaucoup, dit Rona.

Il se tourna de nouveau vers elle, l'air interrogateur.

— Le coup de fil à votre fille, tout ça, précisa-t-elle.

Ses paroles le ramenèrent à la réalité.

— Bien. Maintenant allez vous assurer que mes employés me rapportent de l'argent, grommela-t-il en tendant la main vers le téléphone.

Il était temps qu'il prenne une décision qui lui rappellerait la distance qu'il avait parcourue. Il avait réussi à ériger un mur entre lui et ce misérable petit shtetl.

34

L'hôtel que Genevieve Lockhart utilisait comme base à Berlin-Ouest se situait quelques crans au-dessus de celui d'Allie. Un portier en uniforme l'accueillit, et la réceptionniste la salua personnellement.

— *Hallo*, Fraulein Lockhart. J'ai un message pour vous, annonça-t-elle en lui tendant une feuille pliée.

Il existait plusieurs niveaux de messages en provenance de son père. Le premier niveau était : « Appelle-moi quand tu auras un moment. » On passait ensuite à : « Il faut qu'on parle : sujets urgents à discuter. » Puis à l'alerte rouge : « Appelle-moi dès que tu as ce message. » Celui d'aujourd'hui surpassait tout : « Où es-tu ? Appelle-moi immédiatement. »

Elle sentit son cœur se serrer à mesure que l'ascenseur progressait. Une crise avait dû surgir : la première explication qui lui vint à l'esprit, c'était qu'un membre du conseil d'administration avait commencé à comprendre où avait fuité l'argent. Si c'était quelqu'un que son père était en mesure de convaincre – ou de tyranniser – tout pourrait se régler. Mais, s'il s'agissait d'un syndicaliste, ce serait une autre histoire.

Genevieve se hâta dans le couloir et entra dans sa suite. Elle n'ôta même pas sa veste avant de se saisir du téléphone, d'obtenir une ligne extérieure et de composer le numéro de son père.

— Ace, dit-elle à la seconde où il décrocha. Je viens d'avoir ton message.

— Tu étais où ? J'ai essayé de te joindre toute la matinée.

— J'étais en réunion avec les Verts radicaux de Berlin-Ouest. Ceux qui sont alliés avec les Berlinois de l'Est, expliqua-t-elle en essayant de se montrer le plus détachée possible. Il y a un problème ?

— C'est urgent, mais pas grave.

Il paraissait détendu, contrairement au ton de son message.

— Ce n'est pas exactement ton problème, dans le sens où ça ne concerne pas l'entreprise. Mais ça pourrait le devenir si on ne le règle pas rapidement.

— Je vois, mentit-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— La rédactrice du *Sunday Globe* pour la région Nord est partie

seule en mission non autorisée et a réussi à se faire arrêter à Berlin-Est.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, exactement ?

Elle s'assit sur le lit, ôta sa veste en cuir et sentit ses épaules se détendre.

— J'ai passé quelques coups de téléphone et éclairci la situation. Personne n'a envie de contredire ma version. Mais j'ai besoin que tu te charges personnellement des aspects pratiques. Pour que la Stasi soit flattée que nous les prenions au sérieux.

— Ace, je prends la Stasi très au sérieux, répliqua-t-elle en insufflant un peu de chaleur dans sa voix. Même des capitalistes respectés comme nous doivent marcher sur des œufs avec eux.

Au moment où elle disait cela, l'image de son père marchant sur des œufs manqua de la déconcentrer.

— Je veux que tu ailles à Ruschestrasse. Ils la retiennent là-bas. Il a fallu que j'en appelle directement au général Mielken, ce qui ne fut pas une partie de plaisir. Quand tu mettras la main sur Miss Burns, fais-lui bien comprendre qu'elle m'est redevable.

— Et à moi aussi. Je dois aller jusqu'à Lichtenberg. Est-ce que c'est d'Alison Burns qu'il s'agit ?

— Elle-même, grommela-t-il. Je regrette de ne pas l'avoir virée avec les autres.

— Ce catcheur qui l'a tabassée t'a néanmoins valu des gros titres, répliqua Genevieve d'un ton taquin. Alors, pourquoi a-t-elle été arrêtée ?

— Une embrouille à la con impliquant des manigances dans une entreprise pharmaceutique et un faux kidnapping. Elle se faisait passer pour une petite nana de la communication. Elle pensait pouvoir jouer les victimes innocentes et franchir le Checkpoint Charlie les doigts dans le nez. L'imbécile.

— Pourquoi tu cherches à l'aider, dans ce cas ? Pourquoi ne pas la laisser se débrouiller ?

Il éclata de rire, ce qui la força à éloigner momentanément le combiné de son oreille.

— Dunsyre dépasse toutes mes espérances. En plus, Burns fait toujours partie de la boîte. Laisser nos journalistes croupir quelque part, ça donne une mauvaise image. Même quand ils n'y sont pas envoyés de façon officielle.

Genevieve poussa un soupir exagéré.

— OK. Je dois ressortir pour une réunion cet après-midi. Je ferai un détour par le QG des grands méchants de la Stasi.

— Emmène Dieter avec toi, il réussit toujours à donner un air de sérieux à la situation. Il faudra récupérer le passeport de Burns, en chemin, expliqua-t-il avant de lui transmettre l'adresse de l'hôtel sur

Giesebrechtstrasse. Un idiot baptisé Colin Corcoran s'est réfugié là-bas avec son amoureuse. Il a tous les papiers qu'il faut.

— Qu'est-ce que je dois faire de Burns une fois que je l'aurai ramenée à l'Ouest ?

— Je m'en contrefiche, tant qu'elle me donne son article. Et qu'elle ne me coûte pas plus qu'elle ne le vaut. Avertis-moi quand vous aurez toutes les deux repassé le Mur.

Au fond d'elle, Genevieve trouvait qu'elle n'était pas payée pour jouer les baby-sitters d'une journaliste qui avait dérapé, mais elle comprenait qu'Ace avait besoin de la personne la plus fiable pour accomplir une mission délicate. Elle aurait dû se sentir flattée qu'en dépit de toutes les ressources qu'il avait à sa disposition il choisisse de s'en remettre à elle. Il ne lui vint pas à l'esprit que cela pût être par pur opportunisme : c'est elle qui était sur place et qui avait plus ou moins carte blanche pour franchir le Mur à sa guise.

Elle enleva son T-shirt, puis déchira le plastique de la blanchisserie protégeant une chemise blanche repassée. Elle l'enfila, la rentra dans son jean ajusté et ajouta une veste Armani pour compléter cette tenue qui ferait pâlir d'envie tout le monde à l'est du Mur. Elle termina par une paire de grandes boucles d'oreilles en forme de nœuds, plus voyantes que ce qu'elle porterait normalement chez elle. Puisqu'elle était venue affirmer l'importance de Pythagoras Press, autant mettre le paquet. Alison Burns allait comprendre qui était le plus fort.

Cette fois, l'homme en costume élimé était accompagné d'une femme vêtue d'un uniforme de la Stasi. Elle avait un visage large et tanné ainsi qu'une permanente empesée qui aurait résisté à toutes les bourrasques soufflant de l'Oural. Elle fixa Allie du regard, avec un mélange de mépris et de haine.

— Vous êtes une espionne, annonça-t-elle sans préambule. Vous êtes venue pour découvrir les avancées scientifiques de la RDA et les rapporter à vos patrons.

La situation devenait très sérieuse, comprit Allie.

— Je ne suis pas une espionne. Les travaux menés dans vos labos n'ont rien d'original. Vous travaillez pour une entreprise de l'Ouest. Zabre Pharma. Il s'agit de leur essai clinique.

— C'est inutile de nous mentir. Nous savons pourquoi vous êtes ici.

— Alors, si je suis une espionne, comment est-ce que je me suis retrouvée ligotée et bâillonnée dans un placard ?

La femme lâcha un petit rire méprisant. L'homme se pencha en avant et parla sur un ton de logique implacable.

— Vous avez été trahie par Wiebke Neumann, tout comme nous. Vous pensiez qu'elle était de votre côté, que c'était votre alliée dans

votre mission d'espionnage. Mais vous vous êtes trompée. Elle vous a attirée en vous promettant des informations sur les avancées de nos chercheurs dans ce secteur. C'était un piège.

Allie sentit la peur lui serrer la gorge.

— C'est de la folie. Je ne suis pas une espionne. Je suis missionnée par Zabre Pharma. Je suis ici pour rendre compte de l'excellent travail que vos chercheurs accomplissent avec ces essais cliniques. Ils avancent mieux que nous, au Royaume-Uni. Je suis venue booster votre réputation, pas voler vos secrets. Puisque ces secrets n'existent pas.

La femme fronça les sourcils en plissant les yeux.

— Vous êtes une menteuse. Nos scientifiques ont développé des traitements avec lesquels vous ne pouvez pas rivaliser, à l'Ouest. C'est la raison de votre visite : voler ces nouveaux médicaments et prétendre qu'il s'agit de vos découvertes.

Allie avait entendu parler du monde en miroir qu'était l'empire soviétique. Mais elle n'avait jamais imaginé se retrouver enfermée dans cette logique tordue qui justifiait leurs affirmations. La vérité était renversée, mais intelligemment manipulée de façon à coller à leur récit d'excellence et de noblesse sapées par de méchants capitalistes.

— Vous vous trompez, insista-t-elle.

— Pour qui travaillez-vous ? demanda la femme.

— Je vous l'ai dit. Pour Zabre Pharma.

Son interlocutrice secoua la tête, son expression devenant triomphante.

— Plus vous mentez, plus votre sentence sera longue.

Allie pressa ses paumes moites sur ses cuisses. Elle avait terriblement envie d'uriner mais n'osait pas réclamer, de peur qu'ils n'en profitent pour prendre l'ascendant sur elle.

— Comment ça, ma sentence ?

— Vous passerez devant un tribunal demain, annonça l'homme sur un ton détaché. Qu'a dit Gladstone, votre Premier ministre, déjà ? « Une justice retardée est une justice niée. » Ici en RDA, la justice est prompte, contrairement à votre système défectueux.

— Il y aura un procès, et vous serez condamnée à une très longue peine de prison, intervint la femme. Nous n'aimons pas les espions, dans notre pays.

— C'est de la folie, répéta Allie. Je n'ai pas d'avocat, vous ne m'avez même pas cité mes chefs d'accusation. Quelle preuve avez-vous contre moi, putain ?

Elle commençait à paniquer, maintenant. Elle était seule derrière les lignes ennemies, et ils détenaient tout le pouvoir.

— Vous entendrez les preuves au tribunal quand nous…

La porte s'ouvrit, et un officier en uniforme entra. À en juger par ses insignes et ses galons, il était le supérieur de cette femme. Cette dernière bondit, au garde-à-vous. Son collègue en costume se leva précipitamment et prit la parole. Le nouveau venu ne voulait rien savoir. Il parlait rapidement, et Allie ne parvenait pas à comprendre son accent. Il se tourna vers elle et lui dit, dans un anglais basique :

— Vous venez. Maintenant.

Il contourna la table et lui attrapa fermement le bras.

Allie se leva en trébuchant, apeurée, sans comprendre. Est-ce qu'elle allait disparaître dans une geôle anonyme ?

Il la tira violemment hors de la pièce, et ils progressèrent dans le couloir, talonnés par deux gardes en uniforme. Est-ce que c'était ainsi que tout allait se terminer ? Dans l'ignominie et la cruauté d'une cellule de RDA ? Sans la moindre chance d'un dernier appel à Rona ? Sans la possibilité de s'échapper de l'autre côté du miroir ?

Au bout du couloir, la porte s'ouvrit, et on la poussa tellement brutalement qu'elle tomba à genoux. Elle s'attendait à une nouvelle cellule, il lui fallut un moment pour prendre conscience qu'elle se trouvait dans un tout autre endroit. Le sol était recouvert d'un tapis, les murs tapissés de lambris bon marché, et l'homme qui l'avait tirée de l'interrogatoire se vautra dans un fauteuil en cuir disposé derrière un bureau mal proportionné.

Le plus déconcertant, c'était la présence d'une troisième personne dans la pièce, qui n'était autre que Genevieve Lockhart.

35

Genevieve fronça le nez tandis qu'Allie la suivait pour monter à l'arrière de sa longue Mercedes noire qui patientait devant le QG de la Stasi, sur Ruschestrasse. Les passants coulaient des regards en biais, fascinés par un tel luxe sans pour autant assumer leur curiosité, de peur qu'on les accuse de traîtrise. Partout, on vous surveillait.

— Dites-moi que ce ne sont pas vos vêtements, murmura Genevieve.

Le soulagement rendait Allie téméraire.

— Je les ai choisis spécialement pour vous. Mes plus beaux atours, répliqua-t-elle sans même tenter de juguler son sarcasme. On m'a enfermée dans un placard puis une cellule pendant des jours. Je suis sûre que mon odeur est aussi répugnante que mon apparence. Je suis vraiment désolée de heurter votre sensibilité. Qu'est-ce que vous faites là, d'abord, Miss Lockhart ?

— Votre reconnaissance est émouvante.

— Oh ! je vous suis pleinement reconnaissante. Je me demande juste pourquoi j'ai droit à une intervention de si haut niveau.

— Ace Media n'abandonne pas son personnel.

Genevieve ouvrit le compartiment séparant les sièges et prit une bouteille de Perrier.

— Vous avez soif ? Il y a aussi du chocolat. Ruschestrasse n'est pas réputée pour la qualité de son service traiteur.

Son sourire semblait sincère.

Allie n'allait pas se laisser convaincre par une marque d'hospitalité aussi ridicule. Si Genevieve s'était vraiment souciée d'elle, elle aurait fait un effort et pris une salade de pommes de terre à la saucisse en venant la chercher. Mais cela n'avait pas pu lui traverser l'esprit, car dans son monde il y avait toujours quelqu'un qui se chargeait d'acheter des provisions à sa place.

— Comment est-ce qu'Ace Media a su que j'étais ici ? Techniquement, je suis en congés cette semaine. J'ai financé moi-même ce voyage.

— Vous pouvez remercier votre petite amie. Manifestement, elle vous a à l'œil. Comme vous ne donniez pas de nouvelles, elle a

immédiatement supplié mon père de vous retrouver et de vous sauver. Par chance j'étais à Berlin pour des projets concernant Pythagoras Press et, comme Ace, on me prend au sérieux dans ce maudit enfer socialiste.

— Ça me rassure que vous n'ayez pas eu à faire le déplacement tout spécialement. Je m'en serais sortie, mais c'est bien d'avoir pris un raccourci.

Allie choisit un Coca light et une barre de chocolat au lait. Elle essaya de la déballer lentement, mais la faim l'emporta et elle arracha l'emballage pour en fourrer un quart dans sa bouche. Le pic de sucre était enchanteur, et elle ferma les yeux de plaisir.

Genevieve poussa un soupir.

— Vous êtes extraordinairement naïve. Ils s'apprêtaient à vous traîner devant un tribunal de mascarade et à vous envoyer en prison pour espionnage.

— Comment auraient-ils pu ? Il n'y a aucune preuve, vu que je ne suis pas une espionne.

Exaspérée, Genevieve répliqua :

— Oh ! bon sang ! Vous vous faisiez passer pour quelqu'un que vous n'êtes pas, dans un labo de recherche scientifique sécurisé, en Allemagne de l'Est. Il n'en faut pas plus pour nourrir leur paranoïa. Bien sûr qu'on peut vous transformer en espionne à des fins de propagande ! Un bon petit feuilleton pour permettre aux gens d'oublier que leur vie est merdique et que rien ne paraît changer, malgré ce que racontent les programmes télé de RFA piratés, avec leurs émissions sur Gorbatchev et sa perestroïka.

— Et vous croyez que le gouvernement britannique laisserait se produire une chose pareille, en restant bras croisés ?

Genevieve dévisagea Allie, comme s'il s'agissait d'un curieux spécimen de musée.

— Est-ce qu'on parle du même gouvernement britannique ? Mené par Margaret Thatcher, qui ne voit pas d'objection à négocier avec Gorbatchev ? Margaret Thatcher, dont le gouvernement a voté une loi interdisant qu'on parle de personnes comme vous dans nos écoles ? Vous auriez été tout en bas de la liste des priorités du ministère des Affaires étrangères. Même si vos amis journalistes avaient remué ciel et terre, vous auriez été emprisonnée à Hohenschönhausen pendant très longtemps. Et croyez-moi, ça ne vous aurait pas du tout plu. Mon père a le pouvoir et l'influence de vous épargner tout ça. Alors arrêtez d'être aussi susceptible et remerciez votre bonne étoile qu'il veuille se décarcasser pour votre copine, parce qu'il apprécie ses compétences. Maintenant, tenez-vous bien et soyez sage. On arrive presque au Checkpoint Charlie, et vos papiers ne sont sûrement pas en règle.

Vexée malgré elle, Allie se tut et finit son chocolat. Elles

avancèrent jusqu'à la barrière est-allemande, et Genevieve tendit les passeports. Elle s'adressa au garde-frontière dans un allemand rapide et apparemment courant, avant de sortir sa carte de visite de son portefeuille. Elle griffonna au dos un nom et un numéro avant de la lui tendre, tout sourires.

— Que s'est-il passé ? demanda Allie.

— Je lui ai expliqué qu'il pouvait s'adresser à un responsable du ministère parce que nous sommes bien trop illustres pour lui. J'ai juste mis un peu les formes. Il ne nous reste plus qu'à patienter.

Malgré la tension entre elles, Allie ne voulait pas rater sa chance de soutirer quelques infos intéressantes à Genevieve.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène à Berlin ?

Cela lui valut un bref regard incrédule.

— Les affaires. Pythagoras Press est présent dans toute l'Europe.

— Mais principalement à l'est du Rideau de fer.

— Quelle façon curieusement démodée de le formuler ! L'Europe est en pleine mutation. Donc, par exemple, je parle avec des activistes verts des deux côtés du mur de Berlin. J'imagine qu'on va assister à de nombreux changements dans la façon dont le bloc de l'Est interagit avec la CEE.

— Est-ce que ce ne serait pas un peu bizarre, vu toutes ces biographies que vous avez publiées au fil des années pour lécher les bottes des leaders communistes ? Qu'est-ce qui se passera quand l'un d'entre eux sera renversé ? Est-ce que vous détruirez tous les exemplaires restants en prétendant que ces ouvrages n'ont jamais existé, comme les membres du politburo qui sont effacés des photographies ?

Genevieve secoua la tête, apparemment chagrinée.

— La moquerie est facile. Depuis toujours, Pythagoras publie des travaux innovants de scientifiques de nombreux pays. Des travaux qui auraient eu du mal à trouver leur public sans notre appui. Afin de réaliser cela, c'est vrai, nous avons parfois publié des biographies de leaders communistes un peu plus flatteuses que ce qu'on lirait dans le *Guardian* ou le *New York Times*. En revanche, cela donne aux citoyens un aperçu de l'existence et des accomplissements de leurs dirigeants, et je ne vais pas m'en excuser.

— Évidemment. Ce n'est pas le style d'Ace Media.

— Je ne vois pas bien comment vous pouvez vous ériger en moralisatrice, Allie. Vous êtes encore employée chez nous.

— Plus pour très longtemps. Je continue de travailler, mais j'ai donné ma démission.

— Travailler est un bien grand mot en ce qui vous concerne, paraît-il, lança-t-elle, moqueuse. De toute façon, même quand le *Sunday Globe* sera de l'histoire ancienne pour vous, la charmante Rona

sera toujours fidèle au poste, non loin du gouffre. Vous faites encore partie de la boîte. Pythagoras contribue encore aux dépenses de votre foyer.

C'était sévère mais vrai. Avant qu'elle puisse répliquer, le garde-frontière revint. Il adressa un bref salut à Genevieve avant de leur tendre leurs passeports. C'est seulement quand elles arrivèrent dans Berlin-Ouest qu'Allie prit la mesure de la tension dans tout son corps. Ses épaules retombèrent littéralement, et sa mâchoire se détendit. Elle dut reconnaître à contrecœur qu'elle avait tenu uniquement grâce à la bravade depuis que les agents de sécurité l'avaient sortie du placard à balais pour l'emmener dans leur petit bureau. Elle s'était déjà retrouvée dans des situations difficiles auparavant, mais elle n'avait jamais craint de perdre sa liberté. C'était une expérience qu'elle n'avait aucune envie de revivre. Tout ce qui comptait à présent, c'était de composer cet article pour lequel elle avait pris tellement de risques, puis retrouver Rona. Mais peut-être pas dans cet ordre.

— Est-ce que vous pouvez me ramener à mon hôtel sur Giesebrechtstrasse ?

Genevieve hocha la tête.

— C'était l'idée. Vos coconspirateurs y sont toujours. Vous finirez de les interviewer avant d'écrire votre article. Je vous conseille de vous y mettre sans tarder. Mon père n'aime pas qu'on le fasse attendre.

Il y avait un sous-entendu dans ses propos qu'Allie devait immédiatement éclaircir.

— Quel rapport entre mon article et votre père ?

Genevieve leva les yeux au ciel.

— Vous allez le lui remettre, directement.

— Je ne crois pas, non.

— Comment ça ? Vous êtes employée par Ace Media. Votre texte nous appartient.

Allie secoua la tête.

— Uniquement ceux que je rédige dans le cadre de mon travail. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis en congés cette semaine. J'ai financé moi-même ce voyage, je règlerai ma facture d'hôtel ainsi que tous les frais annexes.

— Pourtant c'est moi qui viens de vous tirer du gigantesque fossé dans lequel vous aviez plongé.

Malgré le ton posé de Genevieve, on décelait une nuance glaciale.

— Je ne vous ai rien demandé. Et, même si je vous suis reconnaissante de m'avoir aidée, ça ne change rien. C'est mon sujet. Je l'ai découvert par mes propres moyens et j'ai mené l'enquête seule, sur mes propres deniers. Il n'appartient pas au *Sunday Globe*, ni à aucun autre titre d'Ace Media.

Allie ne cédait pas d'un pouce, cela n'aurait pas surpris ceux qui la connaissaient.

— Mon père vient de se mouiller pour vous. Avez-vous la moindre idée de l'embarras dans lequel vous le mettriez si vous décidiez de publier un article qui critique l'Allemagne de l'Est ? Sans parler du fait que ce serait tout bonnement ingrat de votre part.

Allie poussa un soupir.

— Je suis désolée. Mais c'est exactement la raison pour laquelle je ne donnerai pas ce texte à Ace Lockhart. Il préfère flatter Erick Honecker et son gouvernement que défendre ses employés ou la vérité. Il va enterrer ce sujet parce qu'il donne une mauvaise image de ses petits copains, et que ce serait néfaste à son empire, dit-elle à Genevieve. Je vais finir à pied.

Ce n'était pas exactement un acte de bravoure, ils venaient de bifurquer sur le Ku'damm et, de là, elle connaissait son chemin.

— Arrêtez vos enfantillages, bon sang ! Je vais vous déposer à votre hôtel. Je ne peux pas vous forcer à soumettre votre article à Ace, mais en refusant vous commettriez une grave erreur. Il vous mettrait sur la liste noire de tous les titres d'Ace Media. Vous vous priveriez d'un énorme segment du marché. Et il aurait beaucoup moins d'affection pour votre chère Rona. D'après moi, elle réduirait de cinquante pour cent ses chances d'évoluer dans un environnement bienveillant.

C'était une puissante menace. Allie n'avait pas peur pour elle-même, mais la perspective de mettre Rona en danger la fit réfléchir. Sa compagne savait pertinemment que cet article n'était pas destiné à Ace Media, et pourtant elle n'avait pas hésité. Rona était une journaliste brillante. Ace Lockhart n'était pas le seul propriétaire de journaux, et il n'était certainement pas le seul à reconnaître les talents de Rona.

— Sans doute. Mais elle m'aimerait moins si je reniais mes principes après qu'elle se serait battue pour moi. Par ailleurs, les listes noires sont à double tranchant. On finit toujours du mauvais côté de l'Histoire.

Genevieve rougit.

— Vous êtes bien cavalière avec l'avenir professionnel de votre compagne. Espérons qu'elle partage votre point de vue.

Le chauffeur quitta l'artère principale pour s'engager dans une rue annexe et s'arrêta dans un ronronnement de moteur, juste devant l'hôtel.

— Merci pour votre aide, dit Allie en ouvrant la portière. Encore une fois, j'apprécie.

— Vous avez une drôle de façon de le montrer. Je ne pense pas que nous aurons l'occasion de nous croiser de nouveau. La prochaine

fois que vous serez assez bête pour vous mettre dans la panade, vous serez seule, je vous le garantis.

Allie sortit de la voiture, puis se retourna pour sourire à Genevieve.

— N'en soyez pas si sûre. Votre père a peut-être d'autres surprises dans son chapeau. Mais qu'est-ce que j'en sais ? dit-elle en haussant les épaules. Bonne chance, Genevieve.

36

Allie était gênée d'entrer à l'hôtel vêtue d'un pantalon en coton mal ajusté et d'un vieux T-shirt, la joue couverte d'un hématome noir, avec pour tout bagage son portefeuille et son passeport, feignant une confiance qu'elle n'éprouvait pas. Elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle s'était sentie aussi embarrassée. Mais les réceptionnistes d'hôtel en avaient vu d'autres, même dans le quartier respectable de Charlottenbourg, et celle qui l'accueillit lui adressa un chaleureux sourire puis lui tendit sa clé de chambre sans même hausser un sourcil.

Elle tint le coup jusqu'à ce qu'elle ait refermé la porte à double tour derrière elle, puis elle s'effondra sur le lit, agitée de sanglots, le visage baigné de larmes. Elle avait le nez qui coulait et laissa les terreurs de ces derniers jours s'évacuer, dans une vague de soulagement. Une fois la tempête passée, elle entra en titubant dans la salle de bains et vit son reflet dans le miroir. Bravo à la réceptionniste, songea-t-elle avec ironie. Wiebke n'y était pas allée de main morte quand elle l'avait frappée avec la brosse à récurer, on aurait dit qu'Allie s'était bagarrée dans un bar et qu'elle avait perdu.

— Faudrait pas que ça devienne une habitude, marmonna-t-elle en enlevant ses vêtements puants pour les jeter à la poubelle.

La douche accomplit presque tous ses miracles habituels, elle en ressortit retapée et plus ou moins maîtresse d'elle-même. À présent, elle savait qu'elle pouvait parler à Rona sans s'effondrer lamentablement au bout du fil. Elle s'enroula dans la serviette, grimpa sur le lit et appela la ligne directe de sa compagne.

— Rona Dunsyre à l'appareil, annonça-t-elle.

Au son de sa voix, enjouée et familière, Allie faillit craquer de nouveau.

Elle déglutit et dit :

— Merci d'avoir organisé la grande évasion.

Rona poussa un cri de joie.

— Tu es sortie ! Tu es en sécurité ? Tu vas bien ? Est-ce qu'ils t'ont fait mal ? Oh putain, je t'aime, Allie.

Elle avait tout débité dans un seul souffle.

— Je t'aime aussi. Je vais bien, Ro. Vraiment.

— Dieu merci ! Je me suis tellement inquiétée, j'ai eu tellement peur.

— Je suis désolée, je ne t'ai pas écoutée, du coup tu as dû quémander à Lockhart. Tu as dû te sentir vraiment nulle.

— Peu importe, le pire c'était d'imaginer une abstinence sexuelle de vingt ans alors que tu croupirais dans un goulag.

— Ils n'ont pas de goulag en Allemagne, banane ! lança-t-elle avant de prendre une grande inspiration. Mais j'ai eu la trouille de ma vie. Ils m'ont menacée d'un procès pour espionnage. Tu imagines ? Moi, l'espionne la plus improbable de l'univers. J'ai jamais su garder un secret.

Cette fois-ci, elles rirent en chœur.

— Oh ! je ne suis pas d'accord, répliqua Rona. Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu avais acheté pour mon anniversaire. Mais honnêtement, tu vas bien ? Ils t'ont vraiment frappée ?

— Non, mais l'Allemande qu'on a aidée à passer de l'autre côté du Mur m'a fichu un sacré coup.

— Hein ? Pourquoi ?

— Pour donner l'impression que j'avais vraiment été tabassée et enfermée dans un placard. Elle a pris son rôle très au sérieux, un tout petit peu plus que je ne l'aurais voulu. Déjà deux coquards pour moi cette année, et on est seulement en avril.

— Bon sang, on va bientôt m'accuser de violence domestique, plaisanta Rona. Alors, quand est-ce que tu reviens à la maison ? Que tu me racontes les détails de cette glorieuse aventure ?

Allie poussa un soupir.

— Dès que je peux. Il faut que je voie Colin et Wiebke pour leur soutirer toutes les informations.

— Je t'ai peut-être facilité la tâche.

— Comment ça ?

— Quand j'essayais de retrouver ta trace, je leur ai demandé de consigner tous les détails par écrit, de joindre les documents que l'Allemande a emportés avec elle et de mettre tout ça dans le coffre-fort de l'hôtel. Avec ton passeport. Tu as retrouvé ton passeport ?

— Oui. Genevieve Lockhart l'a récupéré et me l'a remis.

— Waouh ! Madame est servie.

— Si on veut… Je crois que ça l'a énervée de devoir me rendre ce service, dit Allie en s'étirant pour détendre son dos endolori. Elle ne risque pas de m'inviter un de ces quatre à l'une de ses soirées mondaines, marmonna-t-elle. Je vais devoir me mettre à plat ventre devant le grand patron, non ?

— Ravale ta fierté, pour une fois. Il aurait pu te laisser tomber.

— Mais ça aurait terni son image. Je suis toujours leur employée,

comme n'a cessé de me le rappeler Genevieve. Je lui suis reconnaissante de son aide et je saurai lui exprimer ma gratitude. Mais c'est surtout toi que je veux remercier. Et je te le montrerai en personne dès que j'aurai épuisé mes sources et trouvé un vol. J'y vais, mon amour. Plus vite je m'y mettrai, plus vite je serai rentrée.

Porter ses propres vêtements lui procurait un soulagement auquel Allie n'avait jamais pensé auparavant, une familiarité et un confort qu'elle prenait d'habitude pour acquis. Elle parcourut le couloir jusqu'à la chambre qu'elle avait réservée pour Colin Corcoran et Wiebke Neumann, notant une certaine légèreté dans son pas. *Ça, c'est le goût de la liberté*, songea-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse quand elle frappa. Elle approcha le visage de la porte et annonça d'une voix forte :

— Colin, c'est Allie. Ouvrez.

Il y eut un mouvement agité, puis la porte s'entrouvrit à peine, la forçant à reculer d'un pas. Le visage anxieux de Colin apparut.

— C'est vraiment vous ! lança-t-il en ouvrant plus largement. Quand êtes-vous sortie ?

— Il y a environ une heure, répondit-elle sur un ton sec. Ma compagne a le bras long.

— C'est super de vous voir.

Wiebke jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et plaqua une main sur sa bouche.

— *Scheisse !* s'écria-t-elle horrifiée. C'est à cause de moi, ça ?

Elle indiqua le visage d'Allie.

— Oui.

Elle tourna la tête vers Colin et lui dit quelque chose en allemand.

— Elle ne voulait vraiment pas vous faire aussi mal. Elle a honte.

— Je suis désolée, ajouta Wiebke.

— Ce n'est pas grave. C'est comme ça. Vous avez l'intention de rester à Berlin ?

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Pour que je puisse vous contacter, si j'ai des questions au moment où je soumettrai mon article, Colin.

Ils échangèrent un regard.

— Dès que Wiebke aura reçu son passeport d'Allemagne de l'Ouest, on part au Royaume-Uni. J'ai mis fin au bail de mes locataires, de façon à pouvoir revenir dans ma maison dans un mois environ.

— Elle aura reçu son passeport, à ce moment-là ?

Allie en doutait, elle avait du mal à imaginer que la bureaucratie réagisse aussi rapidement face à quelqu'un qui était, selon elle, une

immigrante sans papiers.

Colin laissa échapper un petit gloussement.

— Le gouvernement de RFA a voté une loi il y a quelques années stipulant que tout citoyen né en Allemagne, que ce soit à l'Est ou à l'Ouest, est allemand. Nous sommes allés au bureau fédéral hier pour remplir des formulaires et leur donner les papiers de Wiebke. Elle obtiendra son nouveau passeport dans quelques jours.

— Incroyable, répliqua Allie, sincère. C'est bien, que vous retourniez au Royaume-Uni. Donc ce qu'on doit faire maintenant, c'est reprendre toute l'histoire depuis le début.

— On en a déjà écrit une bonne partie. Votre compagne nous a conseillé de noter tout ce qu'on savait, et on s'est exécutés. Wiebke, est-ce que tu peux descendre à la réception pour récupérer ça dans le coffre-fort ?

Elle hocha la tête avant de quitter la chambre.

— Merci, dit Allie. Colin, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir, enfermée dans ce placard, puis dans une cellule…

— Je suis désolé, et on est vraiment très reconnaissants…

— Oui, je vois ça. Mais je tiens absolument à publier ce sujet. On parle de patients qui sont cruellement exploités parce qu'ils pensent ne plus rien avoir à perdre. Donc il faut m'expliquer comment Zabre Pharma a eu recours au marché noir par le passé. J'ai besoin des noms, des lieux, des médicaments impliqués.

— Je comprends. Je vais consulter mes notes dans mon agenda. J'ai toujours gardé une trace. Juste au cas où tout déraperait.

— Vous avez assuré vos arrières.

Il rougit.

— C'étaient surtout les avancées scientifiques qui m'intéressaient.

— Bien sûr.

À ce moment-là, Wiebke revint. Ils s'installèrent autour d'une minuscule table dans la chambre pour passer en revue les documents qu'elle avait volés. Allie avait du mal à se concentrer sur les détails, mais elle demanda à Colin de tout lui répéter jusqu'à ce qu'elle soit certaine d'avoir bien compris. Ensuite, elle leur posa des questions sur les relations entre Zabre et l'Allemagne de l'Est. Après ça, ils étaient tous les trois épuisés. Mais Allie n'avait pas terminé. Elle leur promit d'aller ensuite boire et manger à la Haus der 100 Biere, une carotte suffisante pour que Colin et Wiebke retrouvent la force de lui raconter leur rocambolesque évasion. Enfin, Allie prit une série de photos de cet heureux couple avec le Canon Shot qu'elle transportait toujours dans son volumineux sac à dos.

Plus tard, dans le bar, une fois qu'ils eurent commandé à boire et à manger, ils portèrent un toast. Allie savait qu'elle avait plus de contenu que nécessaire pour un article d'investigation, plus un

encadré centré sur les protagonistes qui rendrait le tout vivant aux yeux des lecteurs. Elle avait repoussé ses propres limites, mais cela commençait à payer. Elle termina son assiette, vida son verre, puis prit congé.

Elle était tellement épuisée qu'elle pouvait tout juste mettre un pied devant l'autre. Elle savait qu'elle aurait dû commencer son article tant que les interviews étaient fraîches dans son esprit, mais la vue de son lit fut trop tentante. La dernière pensée qui la traversa avant que le sommeil l'emporte comme un train à grande vitesse fut qu'Ace Lockhart ne mettrait jamais la main là-dessus.

37

Genevieve retrouva Hans à la fin d'un meeting des Verts radicaux à l'université. Fredi clôturait la séance par une harangue enthousiasmante sous les acclamations de l'auditoire. Genevieve se faufila à travers la foule jusqu'à Hans avant de glisser un bras sous le sien. Il sursauta, puis son visage s'éclaira.

— Genny ! lança-t-il en se penchant pour l'embrasser. Je me demandais où tu étais.

— Des affaires à régler à l'Est, expliqua-t-elle. D'abord pour m'occuper d'un problème au nom de mon père, puis pour une réunion chez Pythagoras. Les gardes du Checkpoint Charlie contrôlent à peine mon passeport, maintenant.

Fredi concluait avec passion en brandissant le poing vers le ciel. La salle exultait. Genevieve songea une fois de plus que sa nouvelle amie savait soulever les foules. Ses discours ne laissaient personne indifférent. Peut-être que le lendemain certains se réveillaient avec quelques doutes sur sa vision des choses. Mais, le soir même, tout le monde adhérait. Genevieve lui enviait ce talent. À ses yeux, c'était plus fédérateur que de diriger par la peur, comme son père.

Hans l'attira d'un côté de la salle, à l'écart du public qui sortait au compte-gouttes dans un brouhaha agité. Peu à peu, ils gagnèrent le devant de la scène, où Fredi était entourée d'un petit groupe d'ardents acolytes qui en voulaient davantage. Elle croisa le regard de Genevieve et parut soulagée.

— Je suis désolée, il faut que j'y aille, dit-elle en s'extirpant délicatement pour aller embrasser son amie. Sors-moi de là, lui murmura-t-elle en lui prenant le bras.

Elles s'éclipsèrent, puis s'engouffrèrent dans un bar suffisamment éloigné pour échapper à d'éventuelles oreilles indiscrètes.

— C'était épuisant, dit Fredi en s'affalant sur un banc en bois. On a tellement de monde qui assiste aux meetings maintenant, c'est assez intimidant d'être sur scène et de captiver l'assistance.

— Toi ? Intimidée ? J'ai du mal à le croire. Tu irradies la confiance en toi et l'assurance. Personne ne met tes propos en doute.

— Ce n'est pas si facile, intervint Hans. Si seulement on trouvait

un moyen de reproduire la performance de Fredi à plus grande échelle. Mais il n'y a qu'une seule Fredi.

— Vous pourriez l'enregistrer, suggéra Genevieve, voire exporter ses vidéos à l'Est, sous le manteau.

Il poussa un soupir.

— Ce serait une option. Mais pour que ça fonctionne il faudrait qu'elles soient produites professionnellement, et cela nécessiterait encore un budget que nous n'avons pas.

Il se leva pour aller au bar.

— J'y ai réfléchi, annonça Genevieve. J'ai entendu quelque chose aujourd'hui qui m'a donné une idée.

Fredi haussa les sourcils.

— Ça m'intrigue. Dis-m'en plus.

— Attendons que Hans revienne avec les boissons, comme ça je n'aurai pas besoin de répéter.

Fredi fronça les sourcils. Elle n'aimait pas qu'on la fasse attendre. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, voyant que Hans était en train d'être servi, elle revint à Genevieve.

— Tu as réussi à convaincre ton père de nous financer ?

Genevieve sourit.

— Si on veut, répondit-elle en levant un doigt. Patience, Fredi.

À peine Hans s'était-il rassis avec trois chopes de bière que Fredi annonça :

— Genny a une idée.

Genevieve but d'abord une gorgée de bière, c'était plus fort qu'elle.

— Je comprends que vous, ou plutôt que *nous* avons besoin d'argent pour faire avancer cette campagne. Je l'ai déjà expliqué, je ne pense pas que mon père participerait. C'est certain. Mais je crois que j'ai trouvé comment lui soutirer de l'argent d'une autre façon.

— Explique-toi, dit Fredi.

— Tout à l'heure, j'ai dû aller à l'Est pour faciliter la libération d'une journaliste d'Ace Media. C'est une histoire compliquée, mais l'idée de départ était de permettre à une scientifique de RDA de franchir le Mur. Pour cela, il fallait prétendre que la journaliste avait été attaquée et ligotée, puis enfermée dans un placard pendant que la scientifique s'évadait en utilisant le passeport de la première. Évidemment, on a fini par trouver la journaliste, qui s'en est tenue à la version selon laquelle on l'avait kidnappée pour lui voler ses papiers.

Fredi éclata de rire.

— Est-ce que la Stasi y a cru une seule seconde ?

— Non, ils l'ont embarquée à Ruschestrasse. Ils l'ont menacée de lui faire un procès pour espionnage, parce que tout ça s'est passé dans une enceinte de recherche.

Hans retint brièvement sa respiration et dit :

— Elle a dû être terrifiée.

— Comment as-tu été mise au courant ? demanda Fredi.

— Sa compagne travaille également chez Ace Media, à un poste de cadre. Comme la journaliste ne donnait pas de nouvelles, son amie en a parlé à mon père et lui a demandé d'intervenir. Il a passé quelques coups de fil au ministère de l'Intérieur, et ils ont accepté de la libérer. Je suis allée récupérer son passeport et je l'ai fait sortir.

— Sacrée journée pour toi, commenta Fredi. J'espère qu'elle t'a accueillie en héroïne. Mais en quoi ça nous aide ?

— C'était un faux kidnapping. Impliquant quelqu'un dont mon père ne se soucie pas vraiment. Pourtant, il a réglé le problème sans hésiter. Que serait-il prêt à faire si c'était bien réel et que la victime était sa chère et unique fille ?

Fredi et Hans échangèrent un regard, puis reportèrent rapidement leur attention sur Genevieve.

— Est-ce que tu suggères qu'on organise un faux kidnapping ? demanda Fredi avec prudence.

— Exactement. Il n'y aurait pas grand-chose à mettre en scène. Vous me cachez dans un lieu qui ne vous appartient pas et vous envoyez une demande de rançon à mon père. Il paiera, parce qu'il m'aime. Et que je suis tout ce qu'il a.

Elle s'enfonça dans son siège, contente d'elle.

— Tu ferais ça à ton père ? dit Hans d'un air incrédule.

Elle haussa les épaules.

— C'est un peu mon argent, aussi. Enfin, ça le sera, un jour. Tôt ou tard, soit à sa mort, soit avant, je prendrai les rênes. Ce sera juste une petite avance.

Elle préférait ne pas penser à la situation financière actuelle d'Ace Media ni à l'emprunt de son père aux fonds de pension. Mais elle était convaincue qu'il avait les mêmes talents que Houdini. Il avait toujours su faire des tours de passe-passe, elle était sûre que c'était encore dans ses cordes. Au pire, il restait de l'argent dans les fonds de pension. Il pourrait d'une façon ou d'une autre les sortir de la difficulté et relancer l'entreprise. Elle ne s'inquiétait pas pour ça.

— Il prendra des mesures extrêmes pour éviter de payer cette rançon, objecta Fredi. Et il aura peur pour toi. Ça ne te pose pas de problème ?

— C'est garanti sans risque. Il se fera un sang d'encre pendant quelques jours, puis ce sera terminé, vous aurez l'argent dont vous avez besoin pour continuer votre campagne en faveur d'une Allemagne verte unifiée.

— C'est une idée complètement dingue, commenta Hans. Mais géniale. Ça pourrait marcher, Fredi.

Cette dernière fronça les sourcils.

— Ce plan pourrait aussi capoter, c'est sûr, dit-elle, songeuse. Mais, en planifiant cela minutieusement, on a une chance que ça fonctionne, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle. Ce n'est pas le lieu pour ce genre de conversation. Finissons nos verres et allons chez moi. On mettra la musique fort et on commencera à envisager comment soutirer l'argent de ton père.

Ace Lockhart arriva à Voil House avec un sentiment d'accomplissement. La pression qu'il avait exercée sur le gouvernement de la RDA l'avait rassuré sur son pouvoir d'influence. Ce faisant, il s'était aussi acquis la loyauté de Rona Dunsyre. Une fois chez lui, il entra dans son bureau, jeta sa veste et balança ses chaussures. Il se versa un verre de vin rouge qu'il avait choisi pour sa réputation, prit un Cohiba Esplendido de la boîte à cigares et s'installa dans un fauteuil.

À ce moment seulement, il baissa les yeux vers le petit tas de lettres posé sur son bureau. Il n'avait quasiment jamais de courrier à Voil House ; tout ce qui concernait Ace Media était traité par ses employés, si bien que Lockhart ne recevait que des lettres personnelles et des cartes. Ce soir-là, un philanthrope qu'il avait rencontré plusieurs fois cherchait des donateurs pour son association soutenant les Juifs éthiopiens en proie à la famine. Lockhart froissa la lettre et l'envoya à la corbeille. Il ne finançait pas la première association venue, il n'en voyait pas bien l'utilité, à moins d'en retirer un bénéfice personnel.

Une autre lettre, de Camilla, son ancienne secrétaire. Son aîné cherchait un job d'été, est-ce qu'Ace avait un petit boulot pour lui ? Camilla avait quitté son poste après un accident de voiture qui avait causé à sa fille d'importantes séquelles. C'était la meilleure assistante qu'il ait eue, et Lockhart écrivit donc sur l'enveloppe :

Trouvez-lui quelque chose.

Puis il la classa parmi le courrier sortant.

Sur la dernière, l'adresse était tapée en lettres majuscules, ce qui le laissa songeur. Il avait la désagréable impression d'avoir déjà vu cette police, mais avec les caractères imprimés c'était difficile à dire. Le tampon sur le timbre avait bavé, mais il distinguait « Glasgow ». Lockhart tâta l'enveloppe sous ses doigts. Elle ne semblait contenir qu'une seule feuille de papier. Il la fixa des yeux intensément, comme s'il pouvait soudain développer une vision à rayons X. Il tira sur son cigare et expira un nuage de fumée avant d'ouvrir l'enveloppe et d'en sortir son contenu.

Un papier vola sur le bureau. C'était le feuillet bleu pâle typique

des blocs de copie de ses journalistes. En lettres capitales il était écrit :

NOUS SAVONS QUI TU ES. NOUS SAVONS CE QUE TU AS FAIT. LE JOUR DU JUGEMENT EST ARRIVÉ.

Lockhart fut parcouru d'un frisson qui fit trembloter son surplus de graisse. Il écrasa son cigare dans le cendrier et laissa échapper un rugissement de peur et de douleur partagées.

Qui étaient ces gens et comment osaient-ils le menacer ?

38

Comme les seuls vols autorisés à Berlin-Ouest devaient passer par la RFA, Allie fut obligée de retourner à Manchester via Francfort, ce qui redoubla les formalités d'aéroport. Elle avait envisagé de transiter par Glasgow, mais on était vendredi et elle était censée retourner au travail le lendemain. Rona pourrait s'échapper à l'heure du déjeuner pour la rejoindre en voiture afin qu'elles passent le week-end ensemble.

Allie explora l'aéroport de Francfort de bout en bout en attendant d'embarquer pour son vol. Tout ce qu'elle voulait, c'était rentrer chez elle et prendre Rona dans ses bras. Son article était rédigé, tapé la veille sur sa machine à écrire portative, dans sa chambre d'hôtel à Berlin. Elle voulait le terminer tant qu'elle avait Colin et Wiebke sous la main, au cas où elle aurait eu des questions.

Il lui avait fallu une bonne demi-heure pour parvenir à une intro satisfaisante :

> Pour contourner la règlementation, un laboratoire pharmaceutique britannique déplace ses tests cliniques de l'autre côté du Rideau de fer. Son objectif : obtenir l'approbation pour un médicament révolutionnaire susceptible d'empêcher le développement du VIH.
> Au Royaume-Uni, des essais préliminaires ont été stoppés à la suite de résultats négatifs. Mais les patients séropositifs sont prêts à tout pour empêcher leur maladie de se transformer en virus mortel, si bien que Zabre Pharma disposerait immédiatement d'une clientèle si le médicament était commercialisé.

Ce n'était pas parfait mais suffisant pour commencer. Elle avait passé la journée sur son article, qu'elle avait construit en deux parties. D'abord le contexte, puis la seconde partie « L'envers du décor à Berlin-Est ». Elle n'avait pas rencontré de difficulté, l'histoire se racontait plus ou moins d'elle-même. Ce qui lui prit plus de temps, c'était de décrire l'aspect humain sans verser dans une sentimentalité écœurante. Comment Colin et Wiebke étaient tombés amoureux sans même se prendre la main par crainte d'être dénoncés à la Stasi, comment ils avaient compris que leurs informations pouvaient leur offrir la liberté, et comment ils avaient conspiré pour faire passer

Wiebke à l'Ouest. Il y avait juste un point problématique. Tous les trois, tard la veille autour d'une bière, ils avaient hésité entre dire la vérité sur cette évasion et s'en tenir à la version qu'ils avaient donnée aux autorités allemandes. Allie avait tranché ; elle s'en sentait le droit, dans la mesure où c'était elle qui avait échappé de justesse à un procès pour espionnage.

Maintenant, sa liasse de documents était en sécurité dans son bagage à main, et la copie carbone avait été envoyée par la poste chez elle à Manchester. Vendredi matin à la première heure, elle trouverait un journal pour le publier. Sans doute le *Sunday Times* ou l'*Observer*. N'importe quel titre, tant qu'il n'appartenait pas à Ace Media.

Fatiguée de faire les cent pas, elle trouva un kiosque à journaux caché au fond du hall principal et acheta un exemplaire du *Globe*. Dans un coin tranquille, elle passa en revue les titres et s'arrêta sur un article consacré aux manifestations de Glasgow et Édimbourg contre le nouveau plan de taxation local imposé en Écosse depuis le 1er avril. Pour couronner le tout, cette loi était parue non seulement un 1er avril – date symbolique – mais avec un an d'avance par rapport à l'Angleterre. Surnommé « impôt foncier » parce que tous les habitants majeurs devaient payer le même montant, « qu'il soit duc ou éboueur » comme le disait le journal, il provoquait à la fois indignation et privations. Allie ne pouvait s'empêcher de se sentir fière de ses concitoyens qui n'avaient pas hésité à descendre dans la rue pour protester, leur nature rebelle étant une raison de plus pour les conservateurs de Thatcher de haïr son pays.

Mais l'impôt foncier et le gouvernement avec tous ses trônes et toutes ses possessions se dissipèrent comme un nuage de fumée au moment où l'on annonça le vol d'Allie. Deux heures plus tard, elle foulerait le tarmac de l'aéroport de Manchester, un article explosif dans son sac, avec la perspective apaisante d'une nuit de sommeil dans son lit à côté de la femme qu'elle aimait. Les vestiges de la terreur et du stress de ces derniers jours s'allégèrent en elle, et elle bondit, le tourbillon de la peur définitivement remplacé par celui de l'anticipation.

Genevieve suivit Fredi dans un escalier raide jusqu'au quatrième étage d'un immeuble d'habitation situé dans une petite rue calme de Reinickendorf, dans l'ancien quartier français. Leurs pas résonnaient dans la cage d'escalier, créant une cacophonie désagréable. Il y avait deux portes au dernier étage, et Fredi déverrouilla la plus éloignée à l'aide d'un trousseau de clés immenses qu'elle sortit de son sac. Elle ouvrit en grand, puis les invita à entrer avec une révérence ironique.

— Bienvenue dans le domaine de tante Lisl, annonça-t-elle.

L'appartement, sombre et étouffant, dégageait une odeur de poussière et de détergent à la lavande.

— Lisl, ma grand-tante, vit ici depuis 1928, expliqua Fredi en les suivant dans le salon, un antre sombre où filtraient de fins rais de lumière aux coins des rideaux.

Elle appuya sur un interrupteur.

— Où est-elle, actuellement ? demanda Genevieve, qui arpentait lentement la pièce remplie de photos de famille encadrées et de livres reliés de cuir couverts de poussière, entassés dans la bibliothèque.

— Avec sa fille, à Kassel. Elle a fait une chute avant Noël, elle s'est cassé la hanche. Ils l'ont emmenée vivre avec eux, le temps qu'elle se remette, dit Fredi d'un air moqueur. Comme si elle pouvait encore habiter ici ! Mais elle a un bail long et un loyer modéré, du coup ils ne veulent pas lâcher cet appartement. Ce sera ton lieu de détention, je pense.

Genevieve fronça les sourcils.

— Mais n'importe qui pourrait facilement faire le lien avec toi.

Fredi secoua la tête.

— Je n'y viens jamais. J'avais l'habitude de prendre un *Kaffe und Kuchen* avec Lisl une fois par mois au Teehaus du Tiergarten, elle adorait sortir se balader en ville. On n'a pas le même nom de famille, elle vient du côté de ma mère. Crois-moi, Genny, tu seras en sécurité ici. Jette un œil, vas-y.

Genevieve quitta la pièce, et Fredi s'installa dans un haut fauteuil près du poêle. Elle entendit les portes s'ouvrir et se fermer, l'eau couler, la chasse d'eau s'enclencher. Genevieve finit par réapparaître, l'air préoccupée.

— Tout est poussiéreux, objecta-t-elle d'un air contrarié.

Fredi esquissa un petit sourire.

— Tu auras le temps d'apprendre à faire le ménage, répliqua-t-elle sur un ton taquin. Mais la plomberie fonctionne et, telle que je connais Lisl, le lit doit être confortable.

— Je n'ai jamais vu autant d'oreillers, commenta Genevieve. J'imagine que je pourrai tenir le coup quelques jours. Il y a une radio et une toute petite télé dans la cuisine. Mais qu'est-ce que je vais manger ?

— Hans viendra à la nuit tombée.

Fredi se leva et traversa la pièce jusqu'à la cuisine. Elle ouvrit une haute porte menant à un garde-manger. Les étagères étaient remplies de bocaux de Sauerkraut, légumes en pickles et assortiments de saucisses : Bratwurst, Currywurst, Francfort, Roasbratwurst de Nuremberg et Knackwurst. Par terre, sous la dernière étagère, des bouteilles de Weissbier. Fredi éclata de rire.

— Viens voir, Genny, tu ne vas pas mourir de faim.

Elle se retourna et indiqua le comptoir de la cuisine.

— Le téléphone est toujours branché. Tante Lisl refuse de croire qu'elle ne reviendra pas chez elle, dit-elle avant de tirer Genevieve par la main avec une mine boudeuse. Allez, c'était ton idée. C'est l'endroit parfait. Tant que tu n'organises pas de fêtes endiablées où la bière de tante Lisl coulerait à flots.

Elle l'attira plus près d'elle, posa un bras sur son épaule pour l'enserrer.

— Tu n'es pas en train de changer d'avis ? lui demanda-t-elle d'une voix caressante.

— Ces derniers jours, ça a été un peu la folie, planifier tout ça, réfléchir aux détails. Presque comme un jeu, tu vois ? Mais maintenant qu'on est ici et que le moment est venu…, dit-elle, hésitante. Comprends-moi bien, je n'ai pas de regrets. Je n'ai pas changé d'avis. C'est juste que… il faut vraiment qu'on y arrive. Si on se rate, mon père ne me le pardonnera jamais. Je n'aurai plus de travail, il me déshéritera. Bon sang, il me livrerait sans doute à la police !

Elle enfouit la tête dans l'épaule de Fredi. Cette dernière regarda dans le vide, une expression figée et indéchiffrable sur le visage.

— Alors il faut simplement qu'on s'assure que tout marche comme sur des roulettes.

Elle se détacha de Genevieve et lui adressa un sourire réconfortant.

— Repassons tous les détails une dernière fois.

Elle la mena de nouveau dans le salon sans lui lâcher la main. Elles s'assirent l'une en face de l'autre.

— À partir de maintenant, tu restes ici.

— Mais je n'ai pas de vêtements de rechange ni de nécessaire de toilette, protesta Genevieve.

— Je sais. Mais toutes tes affaires doivent rester dans ta chambre d'hôtel. Il faut donner l'impression que tu as été enlevée, pas que tu es partie en week-end. Donne-moi une liste des produits d'hygiène que tu utilises. Et ton maquillage. Ta taille de vêtements, aussi. J'irai t'acheter l'essentiel.

Genevieve fouilla dans son sac pour en sortir son porte-monnaie. Elle en tira une liasse de *Deutsche Mark*.

— OK, mais rien de bon marché ni de moche. Voilà qui devrait couvrir l'essentiel.

— Merci. Je respecterai ton corps, dit Fredi, moqueuse.

— Je n'en attendais pas moins.

— Hans viendra ce soir avec du pain, du lait, du café et des fruits. Il apportera l'appareil photo Polaroïd et prendra des clichés de toi ligotée et bâillonnée, déclara-t-elle avec, une fois de plus, ce sourire confiant. Il ne te fera aucun mal, bien sûr. On enverra les photos à Glasgow par coursier spécial. Elles devraient parvenir là-bas lundi ou

mardi. Je ne te l'ai pas dit plus tôt, mais on a un ami en Écosse qui œuvre à fonder un parti Vert écossais, et il les apportera à ton père à Voil House en lui expliquant qu'on te retient prisonnière à Berlin. La lettre expliquera que la mort de la Fraction armée rouge était un mensonge, qu'elle existe toujours, qu'elle agit en mémoire d'Andreas Baader et Ulrike Meinhof.

— Ça va l'ébranler, à coup sûr. Leurs actions le terrorisaient. J'étais adolescente à ce moment-là et je devais me déplacer partout avec un garde du corps. La honte pour une ado. Comme si Ace était assez important pour devenir la cible de terroristes internationaux !

Fredi haussa les sourcils.

— Dans ce cas, c'est un prétexte idéal. Notre homme de Glasgow lui donnera un rendez-vous téléphonique, et je l'appellerai depuis une ligne sécurisée pour lui délivrer la demande de rançon. On enverra d'autres photos, pour lui faire croire que tu traverses vraiment une épreuve. Vu ce que tu dis, il obéira.

— Vous allez lui proposer que l'échange se passe sur son île ?

— Bien sûr. D'après ce que tu as expliqué, c'est tellement isolé qu'on peut être sûrs de tout contrôler. Tout se déroulera parfaitement bien, Genny. Je te le promets. Ce sera réglé comme du papier à musique. Et on aura enfin ce qu'il nous faut pour amorcer les changements qui comptent.

Ce fut seulement après le départ de Fredi que Genevieve comprit qu'elle était enfermée à double tour.

39

Allie délaissa le supplément « Style » du samedi pour s'étirer.

— Il faut qu'on se lève, dit-elle en se blottissant contre Rona, qui s'était recouchée après un saut chez le marchand de journaux.

Elles avaient bu du café, détaillé et commenté les informations ainsi que les chroniques, et bavardé. Mais il était maintenant midi passé, et le soleil d'avril était tentant.

— Il faut vraiment qu'on nettoie le jardin, marmonna Allie.

— Et que tu appelles Lockhart, répliqua Rona. Tu ne peux pas continuer à le snober.

Leur patron avait cherché à la joindre trois fois la veille et quatre ce matin-là, d'après le répondeur ; Allie avait consciencieusement négligé chaque message.

— Je le ferai lundi, assura-t-elle. Techniquement, je travaille aujourd'hui. Je ne peux pas rester pendue au bout du fil à écouter Lockhart me passer un savon. En plus, j'ai rappelé la rédaction de Londres quand elle m'a bipée pour savoir si j'étais disponible en vue d'une éventuelle fin du monde.

— Plus tu laisses traîner, plus il va fulminer.

Allie haussa les épaules et se lova contre Rona.

— Qu'est-ce qu'il peut faire, au pire ? Pas me virer, j'ai déjà donné ma démission.

— Pas moi.

— Je sais. Je me mettrai à plat ventre devant lui. Je lui dirai que j'étais tellement traumatisée après ce qui s'est passé que je ne pouvais pas supporter de le revivre. J'étalerai ma gratitude à la truelle.

— Tu sais que ça ne suffira pas. Il va exiger ton article.

Allie soupira.

— Ce n'est pas un article pour le *Clarion*, ni le quotidien ni le journal du dimanche. Ce serait du gâchis. Ils en feraient un truc à sensation que tout le monde aura oublié d'ici un an. C'est un sujet qui doit être pris au sérieux, pour que Zabre arrête d'exploiter les malades et les mourants.

Passant un bras autour d'Allie, Rona adopta un ton séducteur.

— Tu pourrais peut-être leur donner l'histoire de la grande

évasion ? Comment la rédactrice de la section Nord du *Sunday Globe* a courageusement risqué sa vie pour sauver des amoureux. Tu n'as même pas besoin de mentionner le scandale des essais cliniques.

Allie y réfléchit. Ce n'était pas la première fois que Rona trouvait un chemin à travers un buisson de ronces pour aboutir à une solution qui permettait sinon de contenter tout le monde, au moins de calmer le jeu. Son histoire y perdrait un peu en humanité, mais elle réutiliserait certaines interviews réalisées pour l'article sur l'exode du SIDA, afin de rectifier le tir.

— Ça pourrait marcher, dit-elle lentement. En plus, je le présenterais comme le chevalier sans peur venant à ma rescousse.

— Il serait flatté.

Allie l'embrassa.

— Tu es un génie.

Rona lui retourna son baiser.

— J'étais terrorisée à l'idée de ne plus jamais te revoir.

— Moi aussi. Quand ils m'ont annoncé qu'ils allaient me traîner au tribunal le lendemain…

— Arrête. Et je t'en prie, Allie, ne m'oblige plus jamais à subir un truc pareil. Je me suis fait un sang d'encre pour toi.

Allie la serra fort contre elle.

— Je sais. Je ne peux pas te promettre d'éviter les ennuis, mais je ne me mettrai plus en danger à ce point.

— Pas si tu m'aimes.

— Oh ! je t'aime. N'en doute pas.

Allie caressa le dos de Rona, laissant sa main suivre la courbe de sa colonne.

— Arrête tout de suite, sinon on n'arrivera jamais à tailler ces fichus arbres, dit Rona sur un ton faussement choqué tout en se détachant d'Allie. Je vais prendre une douche.

— À quoi bon ? On va se salir de toute façon et on sera dégueulasses.

Rona gloussa d'un air plein de sous-entendus.

— Dans tes rêves !

À 15 heures, elles en avaient terminé avec les bordures qui entouraient la cour devant la maison et elles étaient passées à l'arrière, où se trouvaient les jardinières du potager.

— Ces fichus artichauts n'ont pas tenu le coup, maugréa Rona en tirant sur les extrémités noircies qui l'avaient rendue si fière l'été précédent.

— On s'est pris des gelées tardives, commenta Allie. Et j'ai oublié de les protéger. Désolée. Est-ce qu'on sort ce soir ? J'aurais bien

besoin de me défouler sur la piste de danse.

Avant que Rona puisse répondre, le bip d'Allie sonna. Elle le détacha de sa ceinture en geignant et lut le message.

Appelle Tim Stannage. SUPER URGENT.

Elle fronça les sourcils. Basé à Londres, Tim Stannage était le journaliste spécialisé en football du *Sunday Globe*. Son numéro n'était même pas programmé dans son téléphone portable.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? lâcha-t-elle avec un soupir en regagnant la maison, délaissant son sécateur en route.

Quelques mois plus tard, elle marcherait dessus par inadvertance, tout rouillé dans l'herbe, et serait ramenée au souvenir de cet après-midi-là.

Allie enleva ses bottes en caoutchouc à la porte et avança jusqu'à son espace de travail. Son répertoire professionnel se trouvait dans le premier tiroir de son bureau, et elle le feuilleta jusqu'à tomber sur Tim. Téléphone fixe et mobile. Elle supposa qu'il n'était pas chez lui un samedi à 15 h 10. Il devait couvrir un match de foot quelconque. Pourquoi avait-il besoin d'elle, elle l'ignorait. Des ennuis sur un terrain, dans le nord, ou une bagarre à l'extérieur ? Elle composa le numéro, et Tim décrocha quasi immédiatement.

— Tim, c'est Allie Burns. Je viens d'avoir ton message.

— Merci, putain, dit-il en haletant. Y a un sacré merdier ici. Je suis à la demi-finale de la Coupe d'Angleterre à Hillsborough, Liverpool contre Notts Forest, et y a un truc qui s'est effondré du côté de Leppings Lane. Les gens essaient d'escalader la grille pour accéder au terrain, c'est le chaos total.

— C'est pas juste une invasion de terrain classique par des supporters un peu trop enthousiastes ? Je veux dire, est-ce que quelqu'un a marqué ?

— Peter Beardsley a touché la barre, mais c'est pas la question. Ils dégringolent tous sur le terrain derrière le but de Liverpool, on voyait la foule qui était très compacte avant le coup d'envoi, mais là… Je n'ai jamais rien vu de pareil. Va y avoir des blessés graves. Les gens tombent sous nos yeux. C'est pas seulement un histoire de foot, Allie. Il faut que tu ramènes ton cul ici pour comprendre ce qui se passe.

— Je suis à environ quarante minutes, si la circulation est bonne.

— Dépêche-toi. Oh, mon Dieu, les barrières s'effondrent ! L'arbitre a sifflé l'arrêt. Les joueurs sortent. C'est un gros truc, Allie.

— J'arrive, Tim. Tiens le coup jusque-là.

Abasourdie, Allie courut vers la chambre, ôta ses vêtements de jardin, se passa les mains sous l'eau avant d'enfiler un pantalon et un pull. Elle sauta dans ses chaussures, attrapa une veste et son sac de travail. Dans le couloir, elle prit son portefeuille et ses clés de voiture,

puis sortit en courant par la porte arrière. Surprise, Rona leva les yeux.

— Y a le feu ? demanda-t-elle en plaisantant seulement à moitié.

— Il se passe quelque chose de grave au stade de foot de Sheffield !

Allie continuait de courir vers la voiture.

— Attends ! cria Rona.

Mais Allie ne pouvait pas. Elle ne connaissait pas vraiment Tim Stannage mais, d'après ce qu'elle avait vu de lui, ce n'était pas un de ces vantards qui agitaient un scoop tous les quatre matins. Sérieux, voilà comment elle l'aurait qualifié. Or il avait l'air au bord de l'hystérie. Ce n'était pas une fausse alerte.

Elle avait manœuvré pour contourner la voiture de Rona et atteint le portail quand la portière passager s'ouvrit d'un coup. Rona sauta à l'intérieur.

— Je peux t'aider ! dit-elle, hors d'haleine. Laisse-moi au moins composer les numéros de téléphone à ta place.

Allie hocha la tête et sortit de l'allée pour bifurquer dans la rue, planifiant mentalement le trajet le plus rapide jusqu'au terrain de football de Hillsborough, à Sheffield. Le contournement de l'autoroute, l'embouteillage habituel à Mottram vers le Snake Pass, la route qui serpente à travers le paysage splendide des Pennines, permettant de ne pas réfléchir. Concentrée sur sa conduite, Allie ne percevait rien de tout ça : elle prenait les virages plus vite qu'elle n'aurait dû et doublait de façon intempestive. Rona l'avait vue assez souvent conduire sous la pression pour réprimer son angoisse, mais elle serrait la mâchoire et se cramponnait à la poignée au-dessus de la portière. Elle régla la fréquence sur BBC Radio 2, où les nouvelles de la catastrophe avaient interrompu l'émission de football habituelle. Trop de supporters agglutinés dans une zone exiguë ; il ne s'agissait donc pas d'une irruption de spectateurs sur le terrain, mais d'une foule qui s'était entassée.

Le téléphone se mit à sonner sans discontinuer. Londres avait appris la nouvelle, et Rona jouait les intermédiaires entre la rédaction et Allie. Tim Stannage les tenait au courant des événements à mesure qu'ils se déroulaient. À Londres, tout le monde était pendu au téléphone.

— Ils envoient une équipe, annonça Rona.

— Apparemment, on va en avoir besoin. Tu peux appeler les deux premiers pigistes sur ma liste ? Il faut qu'ils me rejoignent sur le site au plus vite.

À la radio, on parlait d'un désastre qui prenait rapidement de l'ampleur. Des fans écrasés contre des barricades, des blessés et des morts jonchant le terrain, des services d'urgence trop lents à la détente

et, presque immédiatement, les accusations portées contre les supporters. Au bout d'une demi-heure à peine, la police expliquait déjà que des fans avaient forcé un portillon de sortie, permettant à des milliers de spectateurs sans billet de s'introduire dans des tribunes bondées.

À la jonction avec la route principale, au nord, Allie ralentit pour laisser passer le lent convoi d'intervention de la police. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il lui avait fallu autant de temps pour traverser les Pennines depuis Manchester que la police du sud Yorkshire pour acheminer leur convoi jusqu'à un site d'accident majeur.

Elle bifurqua sur la route qui longeait le parc. Calme d'habitude, elle était à présent envahie d'une foule, essentiellement des hommes qui se déplaçaient au ralenti ou restaient plantés là, l'air hébété. Certains fondaient en larmes dans les bras de leurs amis. Elles longèrent le stade, de l'autre côté de la rivière Don.

— Il faut qu'on se gare, dit Allie.

La circulation était étonnamment fluide ; deux bus passèrent, et une ambulance surgit tout à coup en hurlant avant de tourner à droite dans Leppings Lane. La police, qui avait barré l'accès, l'ouvrit pour le véhicule d'urgence.

Allie se rangea au niveau du carrefour.

— Trouve une place et demande autour de toi comment cela a pu arriver, lança-t-elle à Rona en sortant.

Cette dernière se glissa derrière le volant et lui tendit le téléphone.

— Je t'appelle avant le bouclage de la première édition, lui promit-elle avant de faire demi-tour pour regagner le parc.

Allie composa le numéro de Tim Stannage en priant pour que le réseau soit suffisant. Il répondit immédiatement, la voix entrecoupée mais audible.

— C'est Allie. Je suis à l'extérieur du stade, près de Leppings Lane. Je vais où ?

— Tu ne pourras pas entrer par là. Putain, Allie, c'est une horreur ! Y a des morts sur le terrain, les policiers restent les bras ballants, ce sont les fans qui essaient de sauver la vie des gens. Passe par l'arrière de la tribune nord, c'est là qu'ils évacuent les morts et les blessés graves. On m'a dit qu'il y avait un gymnase de ce côté. Allie, il y a des dizaines de morts parmi les supporters, ajouta-t-il d'une voix brisée. Jamais rien vu de pareil.

— Préviens la rédac que je suis sur place. J'ai quelques pigistes qui arrivent, aussi.

Sur ce, elle s'élança en courant et vit l'ambulance qui l'avait dépassée un peu plus tôt faire demi-tour pour se diriger vers l'autre extrémité du stade. Quand elle arriva au niveau de la tribune nord,

elle fut surprise que personne ne lui barre l'accès. Elle se serait crue sur un parking d'hôpital. Des véhicules d'urgence étaient garés en vrac, certains avec les portières grandes ouvertes. Policiers et ambulanciers couraient dans tous les sens. Et au milieu, les blessés. Certains marchaient en claudiquant, d'autres étaient inconscients sur des brancards. Le plus étrange était l'absence de sang. Allie avait l'habitude des accidents de la route ou des altercations violentes où le sang jaillissait rapidement. Pas ici.

Elle se dirigea vers l'entrée du gymnase, à la suite de deux ambulanciers. Personne ne lui interdit d'y pénétrer, et elle se rendit compte qu'elle n'était pas habillée comme une journaliste. Mais dans sa tête elle avait enclenché le mode « reporter ». Elle se retrouva au beau milieu d'un terrible capharnaüm. Aucune organisation. Des visages paniqués. Des corps allongés sur des brancards, sur des panneaux publicitaires, à même le sol. Des gens dépassés qui essayaient de sauver les survivants. Elle déambula parmi les morts, cherchant à comprendre ce qu'elle avait sous les yeux.

Allie absorba tout cela en essayant de le mettre en forme dans son esprit. Bien que bouleversée par ce terrible spectacle, elle obligea son professionnalisme à reprendre le dessus, s'appliquant à tenir ses émotions à distance pour continuer à travailler. Elle avait une mission à accomplir : attester de l'horreur avec un œil aussi objectif que possible. Voilà ce qui importait.

Plus tard, quand elle repenserait à cet après-midi-là, les souvenirs ne reviendraient que par bribes, comme irréels. Le chaos du gymnase, un jeune homme gisant à terre vêtu d'un maillot de Liverpool, le médecin essayant de trier les blessés sans savoir où orienter ceux qui pouvaient survivre, le choc sur le visage des gens qui découvraient le carnage. Et partout, les morts, les mourants, les blessés qui ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Les policiers qui naviguaient au milieu de corps qui, peu de temps auparavant, respiraient. Ils recensaient les effets personnels et comptaient l'argent comme si c'était le plus important.

Le commissariat proposait aux familles un service d'accueil totalement inadapté. Se côtoyaient des spectateurs du match et des proches qui avaient fait la route depuis Liverpool en état de choc, sans savoir si leur père, leur frère, leur fils, leur fille ou leur compagnon était vivant ou mort. La foule, trop nombreuse, débordait jusqu'à un local voisin, sur le trottoir d'en face. Un endroit tellement déprimant qu'il ne pouvait remonter le moral de personne. Assistantes sociales, curés et psychologues se relayaient pour aider les familles à trouver un téléphone disponible et leur permettre d'appeler les hôpitaux afin d'obtenir des informations sur leurs proches introuvables.

Les spectateurs présents au match répétaient que les fans n'avaient

pas forcé le passage par le portillon de sortie, la police l'avait ouvert et avait laissé des milliers de personnes pénétrer dans une zone déjà bondée. Les forces de l'ordre niaient en bloc et maintenaient leur version.

Allie n'oublierait pas les conversations – elle refusait de les qualifier d'interviews, car il s'agissait vraiment de conversations – avec des proches qui attendaient désespérément des nouvelles, avec des pères de famille en larmes parce qu'ils avaient été séparés de leurs fils au moment de l'effondrement alors que des spectateurs continuaient d'affluer dans les tribunes, avec des familles qui voulaient maintenir leur enfant en vie en évoquant son souvenir.

Le processus si brutal d'identification des victimes ; des corps rapatriés de l'hôpital qu'on ajoutait à ceux qui étaient restés à Hillsborough ; le décompte final annonçait quatre-vingt-quatorze, imprimés sur des polaroïds grotesques punaisés au tableau dans l'entrée du gymnase du club de foot ; des proches dévastés confrontés aux corps des leurs s'ils parvenaient à les identifier dans l'étalage macabre, et à qui on interdisait un dernier baiser parce qu'ils appartenaient désormais au coroner.

Les veillées dans les deux hôpitaux de la ville ; des familles voûtées sur des chaises inconfortables, se soutenant mutuellement, suspendues à l'espoir. Le soulagement hystérique quand un fils réapparaissait, un bras dans le plâtre, autorisé à rentrer chez lui, entouré d'amour mais en proie aux cauchemars.

Allie savait que cela resterait gravé en elle à tout jamais. Elle accomplit néanmoins sa mission. Elle rédigea son article, communiqua avec ses pigistes et l'équipe de reporters envoyée par Londres. Elle échangea avec Rona, qui avait réalisé une série d'interviews avec des fans présents sur place, dont deux jeunes de Liverpool qui se trouvaient dans la tribune surplombant celle qui s'était effondrée. Ils avaient réussi à tirer d'affaire trois supporters mais pleuraient de n'avoir pas pu en sauver davantage.

Quand la dernière édition fut sortie des presses, Allie était épuisée et parvenait tout juste à formuler des phrases. Elles quittèrent l'hôpital, laissant la catastrophe derrière elles. Allie marcha lentement aux côtés de Rona jusqu'à la voiture, avec la fragilité d'une vieille femme. Elles s'installèrent en silence dans le véhicule, les yeux fixés sur les lumières de la ville. Rona finit par prendre la parole.

— Je ne sais pas comment tu fais.

Allie tourna la clé dans le contact.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir continuer. Lockerbie, le crash de l'avion sur la M1 et maintenant ça. Rona, j'ai vraiment peur que ce job me transforme.

40

Hans était arrivé à l'appartement de tante Lisl chargé de sacs de courses remplis de légumes, pains et fromages. Avant qu'il puisse dire un mot, Genevieve indiqua la porte.

— Fredi m'a enfermée à l'intérieur. Comme une prisonnière.

Il parut énervé.

— Il n'y a qu'un jeu de clés, et on ne veut pas que quelqu'un puisse entrer et te trouver là, expliqua-t-il avec un sourire conciliant. De toute façon, j'ai prévu de rester avec toi à partir de maintenant, ajouta-t-il avant qu'une lueur d'hésitation passe dans ses yeux. Si tu veux bien…

Genevieve attendit un moment avant de le rassurer.

— Oh ! ça devrait m'éviter de m'ennuyer.

Il posa les sacs et l'embrassa.

— Au fait, j'ai croisé une voisine en montant, dans l'escalier. Je lui ai expliqué que Lisl était la tante de ma mère et que je logeais chez elle le temps d'effectuer des recherches pour ma thèse en histoire. Elle n'a pas eu l'air de trouver ça bizarre.

— Pas bête. Ça permet d'expliquer tes allées et venues. Mais elle va se dire que tu as un gros appétit !

Il la prit dans ses bras mais, malgré le désir qu'elle ressentait, Genevieve n'avait pas oublié ses objectifs. Elle le poussa en agitant l'index.

— D'abord, on expédie les affaires courantes et ensuite on aura tout le temps pour nous. Tu as apporté l'appareil photo ?

Déçu, Hans leva les yeux au ciel.

— Oui, madame.

— Je crois que je ferais mieux de me mettre en sous-vêtements. Pour plus d'effets. Parce que ça montre clairement que je ne suis pas en mesure de m'échapper.

Tout en parlant, elle enleva son pull et son débardeur.

— La tentation est trop grande, riposta-t-il.

— Trouve quelque chose pour me ligoter, commanda-t-elle en ôtant ses bottes et son jean.

Obéissant, Hans ouvrit le placard sous l'évier et fouilla à

l'intérieur. Elle attrapa une chaise de cuisine à dos droit et regarda autour d'elle en quête d'un mur nu.

— Il va falloir qu'on se mette dans la salle de bains, dit-elle à voix basse en tirant la chaise dans le couloir. Y a des fichues photos partout.

Quand il eut mis la main sur de la corde à linge, Genevieve plaça la chaise contre le mur de carrelage blanc. Tante Lisl elle-même n'aurait pas pu l'identifier si elle avait vu la photo.

— OK. Maintenant attache-moi pour que ça ait l'air inconfortable. J'espère que le bondage, c'est pas ton truc ?

Hans gloussa.

— Ça m'a jamais tenté, non.

— Il faut que tu prennes mon foulard, il est pendu dans le couloir. Il y a une petite chance pour que mon père le reconnaisse. Il ne prête pas grande attention à ce genre de détails, mais je l'ai depuis un moment, et il est possible que son cerveau l'ait enregistré.

Hans s'activa avec la corde et lui attacha mollement les mains dans le dos avant de la faire passer autour de son torse et de ses bras. Il fit quelques nœuds bien visibles autour de sa taille. Puis, d'un air peiné, il la bâillonna avec son foulard en soie.

— Je suis désolé, dit-il. Je ne le fais vraiment pas avec plaisir. Ce ne sera pas long, c'est promis.

Enfin, il lui posa sur les genoux un exemplaire du *Tagesspiegel* du jour, date clairement visible. Il prit rapidement trois clichés avec l'appareil Polaroïd, et dès qu'ils sortirent il dénoua le bâillon.

— Ça va ? Tu veux de l'eau ? demanda-t-il, anxieux.

Genevieve secoua la tête, ce qui fit voler son épaisse chevelure autour de son visage.

— C'est vraiment pas une sensation agréable, gémit-elle. Détache-moi. J'ai besoin d'un remontant.

Hans s'exécuta, puis tendit les bras vers elle pour l'embrasser. Mais Genevieve, dont la vie entière avait été régie par la maxime « le travail d'abord », ne voyait pas les choses du même œil.

— Plus tard, ordonna-t-elle. Pour l'instant, tu dois envoyer ces photos à Fredi pour qu'elle les expédie par courrier à votre homme de Glasgow. Tant qu'elle ne les aura pas transmises à mon père, nous serons prisonniers ici.

— Il y a pire, Genny…, dit-il, plein d'espoir.

Genevieve se radoucit.

— Je suis d'accord, mon bel Hans. Mais commençons par le commencement, ajouta-t-elle brusquement en se levant avant de s'étirer. Et plus vite tu partiras, plus vite tu seras revenu.

Pendant son absence, alors qu'il l'avait soigneusement enfermée à clé de nouveau, elle explora l'appartement et ouvrit placards et tiroirs

qu'elle avait négligés tout à l'heure. Rien ne l'intéressait sinon une magnifique boîte en bois sculpté qui contenait deux jeux de cartes. Elle apporta la boîte sur la table de la cuisine et sortit un jeu de réussite. Cela lui permettrait de passer le temps en attendant le retour de Hans. Après ça, ils trouveraient certainement de quoi s'amuser.

Genevieve commençait à croire qu'être « kidnappée » n'était pas si mal.

Quand Allie s'écroula enfin dans son lit, le sommeil lui échappa. Chaque fois qu'il pointait son nez, les souvenirs refaisaient surface et lui présentaient une image qu'elle voulait désespérément effacer. Elle se réveillait en sursaut, les yeux écarquillés et les paupières lourdes, oppressée par tout ce qu'elle avait vu et ce qu'on lui avait raconté. Elle avait ressenti la même chose après Lockerbie. Cela avait été moins violent après le crash de l'avion sur la M1, parce qu'elle était arrivée après que le gros du carnage avait été pris en main. Il lui avait néanmoins fallu des semaines avant de retrouver le sommeil.

Les chocs et le stress du travail ne lui étaient pas étrangers. Elle savait, intellectuellement, que ce métier était déconseillé aux âmes sensibles ; elle l'avait compris, viscéralement, au bout de six mois de formation. Elle était arrivée sur une scène de meurtre avant la police. Un homme poignardé dans l'entrée d'un bureau de paris. Des murs éclaboussés de sang et des flaques sur le trottoir. Un petit groupe de badauds agglutinés d'un côté, de l'autre un homme qui tirait sur la laisse de son terrier, pour l'éloigner.

— C'est le chien qui l'a senti, répétait-il sans cesse. Il m'a fait traverser la rue.

Même si ce spectacle avait ébranlé Allie, elle avait rédigé son article et dormi du sommeil de ceux qui sont écrasés par l'adrénaline.

Mais, à mesure que les années s'accumulaient, les horreurs semblaient la marquer davantage. Elle n'avait pas menti à Rona : elle avait peur de l'effet que ce métier de journaliste avait sur elle. Elle s'en était éloignée quand elle était à la tête du service investigation et s'en portait très bien. Mais cette option avait disparu. Depuis qu'elle avait donné sa démission. Allie savait qu'elle allait devoir trouver un autre type de travail. Elle observait ses collègues et n'avait pas envie de finir comme eux à cinquante ans, soit figés émotionnellement, soit dépendants de l'alcool pour faire taire les démons.

Allie soupira et se tourna sur le côté. Rona grogna dans son sommeil sans se réveiller. Elle n'avait pas la même expérience qu'Allie avec l'horreur et n'avait vécu Hillsborough qu'à distance. Ou peut-être était-elle mieux adaptée. Quoi qu'il en soit, elle dormait à poings fermés.

Allie abandonna cette lutte inutile et se glissa prudemment hors du lit. Il y avait une bibliothèque de livres attendant d'être lus, près de la porte ; elle pouvait se plonger dans un ouvrage qui lui changerait les idées. *Carpe Jugulum* lui sauta aux yeux, elle avait une prédilection pour la fantasy comique de Terry Pratchett. La quatrième de couverture annonçait ses personnages préférés – les sorcières du Disque-Monde –, et elle s'installa sur le canapé du salon pour s'abandonner dans des histoires absurdes de vampires et de magie.

Quand Rona émergea deux heures plus tard, Allie se sentait un peu mieux. Rona se glissa contre elle et lui prit la main.

— Tu n'arrivais pas à dormir ?

Allie secoua la tête.

— Mon esprit tournait en boucle, dit-elle en agitant le livre à l'intention de Rona. Donc je me suis trouvé une distraction.

— Est-ce que tu dois retourner à Sheffield aujourd'hui ? Ou Liverpool ?

— Inutile. Ce sera envahi de journalistes. Pas moyen de dégotter une info qui tiendra jusqu'à dimanche. Les collègues de Londres se jetteront dessus, de toute façon. Évidemment, je devrai approfondir mon sujet, mais je vais attendre un peu avant de retourner sur les lieux. Peut-être mercredi ou jeudi.

— C'est pas bête. Qu'est-ce que tu comptes faire pour Lockhart ?

Allie repoussa ses cheveux ébouriffés et soupira.

— J'imagine que tu reprends la route aujourd'hui ?

Rona grimaça.

— Je suis un peu obligée. Je suis censée être au bureau demain. On bosse sur une maquette pour le supplément couleurs.

— C'est ce que je pensais. Je ne veux pas bouleverser davantage ton planning de travail. Et si je venais à Glasgow avec toi ? Comme ça je pourrais lécher les bottes de Lockhart en personne et lui proposer un article à l'eau de rose ? Hors de question que je lui donne mon enquête, il la modifierait pour plaire à ses copains de RDA.

— Ce serait parfait. On ferait la route ensemble et on aurait une soirée supplémentaire toutes les deux.

Allie esquissa un petit sourire sardonique.

— Chez ta mère ?

Rona rit.

— Pourquoi ne pas s'offrir un hôtel ? Deux nuits au One Devonshire Gardens et tu auras peut-être l'impression d'être redevenue humaine ?

— Ce serait un début.

Allie se pencha vers Rona, mesurant la chance qu'elle avait d'être avec quelqu'un qui savait prendre soin d'elle.

— Ça marche.

41

Peter Thomson n'était pas à son bureau de la bibliothèque de l'université de Glasgow ce lundi matin. Il s'était fait porter pâle en prétextant un problème gastrique qui l'avait empêché de dormir. Son estomac allait très bien, évidemment, sauf qu'il était noué par l'arrivée imminente d'un coursier en provenance d'Allemagne. Anxieux, Peter tournait en rond. Entre son mobilier bon marché et les piles de livres ou tracts consacrés à la crise qui menaçait la planète, il avait tout juste la place dans son deux-pièces de Govan pour passer de la chambre au salon, donc impossible de faire les cent pas nerveusement.

Fichue Fredi Schroeder et son charisme. Ils s'étaient rencontrés à un meeting trois ans plus tôt, et son discours l'avait captivé. Peter avait eu beaucoup de mal à expliquer cela à d'autres personnes. Toutefois, lentement mais sûrement, il construisait un socle de sympathisants qui partageaient sa passion pour la sauvegarde de la planète. Pendant ce temps-là, Fredi poursuivait sa croisade. Il n'avait pas voulu participer à ce qui lui semblait être un cruel acte d'extorsion, mais elle avait réussi à le convaincre.

Les heures s'égrenèrent jusqu'à ce que la sonnette finisse par retentir. Peter arracha le petit paquet des mains du coursier, griffonna une signature indéchiffrable sur son écritoire à pince, puis lui ferma la porte au nez. Il retourna à sa table de travail et, à l'aide d'un coupe-papier, ouvrit le courrier soigneusement scotché. À l'intérieur il trouva une seconde enveloppe adressée à Wallace Lockhart, Voil House, Glasgow.

PERSONNEL ET URGENT. REMISE EN MAINS PROPRES.

La calligraphie, tout en courbes et en angles, était manifestement étrangère. Peter s'en réjouit, tout ce qui éloignait l'attention de lui était un plus.

Il n'y avait qu'une seule feuille de papier, pliée en deux. Il la déplia d'une main tremblante.

Pour livraison, comme convenu. Confirmer par téléphone. Bonne chance.

Pas de signature, mais il reconnut le style et la graphie de Fredi. Peter glissa l'enveloppe dans sa poche et se protégea la tête avec sa veste imperméable. Il pleuvait dehors, le genre de petit crachin dense lui donnant l'impression qu'un nuage stagnait au-dessus de sa tête. Quand il fut parvenu au bout de la rue, son visage ruisselait.

Quinze minutes plus tard, trempé, il attacha son vélo à la grille de Voil House. Il s'engagea dans l'allée centrale en gravier, vaste et bien entretenue, en dépit du panneau « Privé – Défense absolue d'entrer ».

Le manoir se dressait, lugubre, dans la grisaille de l'après-midi. Alors qu'il était encore à une dizaine de mètres de l'imposant portique, la porte s'ouvrit d'un coup, et un homme charpenté en costume noir s'avança.

— Vous êtes sur une propriété privée, monsieur, annonça-t-il d'une voix sombre teintée d'un accent de Glasgow. Faites demi-tour puis sortez immédiatement, et on en restera là.

Conscient de ne pas pouvoir rivaliser avec cet adversaire, Peter préféra ne pas bouger.

— J'ai un courrier urgent pour Mr Lockhart, expliqua-t-il.

— Envoyez-le par la poste.

— Il doit être remis en mains propres.

Peter réussit à avoir l'air plus déterminé qu'il ne l'était. Il sortit la lettre.

— Autant vous le donner, maintenant que je suis là.

Son interlocuteur le fusilla longuement du regard. Puis il lui fit signe d'approcher.

— J'ai pitié de vous parce que vous avez l'air d'un rat rescapé d'un naufrage, dit-il en tendant la main vers l'enveloppe. Maintenant, foutez le camp.

Peter repartit dans l'allée d'une démarche saccadée, guidé par l'adrénaline qui retombait. Il avait accompli sa mission. Au moins, il avait pu garder sa capuche. Si tout partait en vrille, avec un peu de chance on ne le reconnaîtrait pas.

Foutue Fredi.

À Voil House, Allie et Rona s'impatientaient. Allie avait contacté le bureau de Lockhart lundi matin à la première heure, et on l'avait informée que monsieur était à Londres et reviendrait dans l'après-midi.

— Si vous allez à Voil House pour 14 heures, vous le trouverez là-bas.

Quand les deux femmes étaient arrivées comme convenu, on les avait conduites à son bureau. Il était maintenant 15 heures passées, et il n'avait pas donné signe de vie. Typique de Lockhart. On leur avait

servi du café tiède avec les éditions du jour d'Ace Media, mais Allie commençait à perdre patience.

— Ne t'énerve pas, lui conseilla Rona. Il agit comme ça uniquement pour provoquer une réaction. Contente-toi de sourire comme si ça t'était égal. En général, quand il me convoque, je prends un livre.

Ravalant son agacement, Allie feuilleta le *Globe* pour la troisième fois. Hillsborough continuait de faire la une du journal, avec des récits poignants de témoins et de survivants. À la grande satisfaction d'Allie, les publications Lockhart avaient minimisé les accusations ridicules formulées par la police, selon lesquelles des supporters alcoolisés auraient volé les morts et uriné sur les corps. Le *Sun* les avait honteusement publiées en première page. Mais les spectateurs et les ambulanciers qu'elle avait interrogés n'avaient rien suggéré d'autre que d'héroïques tentatives de sauver le public du stade. Elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'il s'agissait d'une invention propagée par une hiérarchie policière en proie à la panique, qui essayait de fuir ses responsabilités dans cette catastrophe. Il allait y avoir une enquête, elle le savait ; la vérité éclaterait certainement et révélerait la persécution des supporters de Liverpool.

Il était presque 16 heures quand Ace Lockhart fit son entrée, son manteau flottant autour de lui telle une cape de super-héros. Il l'enleva, le jeta sur un guéridon et se dirigea vers sa chaise de bureau.

— Mesdames, dit-il avec indifférence. C'est un plaisir de vous voir. Rona, j'ai été étonné que vous ayez cosigné certains articles sur la catastrophe de Hillsborough dans le *Sunday Clarion*.

Une pause interrogative.

— J'étais avec Allie à Manchester quand elle a été avertie. J'étais en train de désherber le potager.

— Bon travail. J'espère que vous n'avez pas l'intention d'en faire une habitude.

Ils échangèrent tous un sourire poli.

— Vous vous en êtes bien sortie, Burns. Je n'en attendais pas moins. Maintenant, où est mon article sur Berlin ?

Allie saisit la liasse de documents dans son sac et la fit glisser sur le bureau. Mais, avant qu'il puisse les lire, sa secrétaire entra.

— Désolée de vous déranger, Ace, mais vous avez reçu ceci par coursier. L'homme qui l'a apportée a dit que c'était urgent et personnel.

Elle lui tendit une enveloppe légèrement froissée. Lockhart la saisit en soupirant.

— Encore un dingue convaincu d'avoir le scoop du siècle.

D'un air détaché, il fendit l'enveloppe et en sortit une feuille pliée. Trois polaroïds en glissèrent et atterrirent face contre le bureau. Il les

saisit d'abord sans les voir. Puis il s'immobilisa, le visage empourpré. Il les examina l'un après l'autre en silence. On aurait dit qu'il avait cessé de respirer. Il les reposa violemment sur le bureau, face cachée, et ferma les yeux. Il prit une profonde inspiration tremblotante.

— Tout va bien ? demanda Allie, qui espérait qu'il ne faisait pas une attaque.

Il rouvrit les yeux.

— J'ai l'air bien, putain ?

Il attrapa la feuille de papier et, à mesure qu'il la lisait, son teint blêmit. Il ressemblait à une mauvaise caricature de lui-même ; les rides et les plis de son visage s'étaient creusés, faisant ressortir les poches sous ses yeux.

— Oh… mon Dieu ! souffla-t-il lentement d'une voix quasi inaudible.

— Quel est le problème ? demanda Rona en se penchant vers lui. Que s'est-il passé, Ace ?

Il déglutit avec difficulté.

— Genny, dit-il.

— Votre fille ?

Qu'avait-il bien pu arriver à l'arrogante petite princesse qu'Allie avait laissée à Berlin seulement quelques jours plus tôt ?

Sans rien dire, il poussa les polaroïds vers elles. Rona les prit et les tint de façon qu'Allie puisse les voir. La première photo était un gros plan du *Tagesspiegel*, affichant clairement la date de vendredi. La deuxième montrait une femme en sous-vêtements, fermement ligotée à une chaise. Le journal était posé sur ses genoux. Même bâillonnée, Genevieve Lockhart était parfaitement reconnaissable. Allie reçut un coup au cœur. La dernière photo était un portrait de Genevieve, les yeux remplis de larmes et l'air implorant. Le bâillon était un foulard en soie avec un motif délicat de feuilles. Pour une fois, Allie était à court de mots.

— Ace, lâche Rona. C'est terrible. Que dit la lettre ?

Il la lui tendit. Allie voyait qu'il était encore sous le choc ; en temps normal, il les aurait sans doute envoyé balader. Elle lut le message par-dessus l'épaule de Rona. Elle comprit ce qui avait mis Lockhart dans cet état.

> La Fraction armée rouge n'est pas morte, elle était simplement dormante. Combien vaut votre fille, Herr Lockhart ? Pourquoi pas un demi-million de livres sterling, déposées sur notre compte en banque suisse ? Vous avez trois jours pour trouver l'argent. Sans quoi vous ne reverrez jamais votre fille vivante. Les photos prouvent que ce n'est pas une plaisanterie. N'avertissez pas la police. Si vous le faites, nous serons au courant, soyez-en sûr. Toute implication de la police mettra immédiatement un terme à cette négociation. Nous vous contacterons sur votre ligne privée, sur votre île, où personne ne peut vous entendre, mercredi à midi pile, afin d'organiser

l'échange. Vous seriez très imprudent de croire que vous pouvez être plus futé que nous, Herr Lockhart. La vie de votre enfant est en jeu.

42

Allie et Rona échangèrent un regard, abasourdies. Pas étonnant que Lockhart ait l'air anéanti.

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit-il.

— Vous devez bien avoir des gens qui peuvent vous aider, suggéra Rona. Vous avez réussi à sortir Allie d'une prison en RDA, Ace.

— Mais il faut rester prudent. Ils ont dit pas de police, intervint Allie.

Il s'enfouit la tête dans les mains. Rona regarda sa compagne, qui haussa les épaules, impuissante. Elles attendirent en silence. Il finit par relever la tête, les yeux emplis de larmes.

— Vous, vous devez m'aider, déclara-t-il en pointant Allie du doigt.

— Moi ? Qu'est-ce que je peux faire ?

Allie essaya de ne pas laisser transparaître la panique qu'elle ressentait.

— Vous étiez à Berlin avec Genevieve la semaine dernière, et c'est un journal de Berlin-Ouest sur ces photos. Vous devez savoir ce qu'elle faisait là-bas, qui elle voyait.

Cela sonnait comme une accusation.

— On n'a pas parlé de ce genre de choses.

— Vous avez rencontré le chauffeur, vous pouvez l'interroger. Il saura que vous êtes digne de confiance.

— C'est une piste hasardeuse, Ace, dit Rona en gardant son calme.

— Mais c'est tout ce qu'on a. Burns, vous prétendez toujours que vous êtes une grande journaliste d'investigation. Vous me reprochez de vous avoir privée d'enquêtes. Eh bien, allez-y, enquêtez.

— Ce n'est pas mon job, protesta-t-elle.

— Ça va le devenir. Rona, vous avez l'intention de la laisser se défiler ? Si quelqu'un peut trouver Genny, c'est Burns. Elle sait travailler sous couverture. L'heure est venue de me renvoyer l'ascenseur, dit-il sur un ton agressif. Sans moi, vous seriez en train de croupir dans une prison de RDA, Burns. Vous me devez bien ça.

Un silence inconfortable. Allie finit par prendre la parole.

— Je ne pense vraiment pas être la mieux placée pour ça.

— Personne n'imaginerait que tu es une policière, objecta malencontreusement Rona.

— Exactement ! conclut Lockhart.

Il se leva pour contourner son bureau d'un pas plus maladroit que jamais. Il se pencha vers Allie, posa les poings sur les accoudoirs de son fauteuil, le visage à quelques centimètres de celui de la journaliste. Elle voyait chaque poil de ses sourcils bien taillés, chaque imperfection sur sa peau ; elle sentait son haleine âcre de fumeur de cigares.

— Vous m'êtes redevable. Si c'était votre femme sur ces photos, vous seriez déjà en route pour l'aéroport.

Il avait raison. Mais ça ne changeait rien : elle n'était pas la mieux placée pour cette mission. Toutefois, il était clair qu'elles ne sortiraient pas de là tant qu'elle n'aurait pas accepté.

— Je vais essayer, dit-elle.

Ses propres paroles lui parurent ridicules. Mais le visage de Lockhart s'éclaira, et il retrouva un peu de couleurs.

Galvanisé par cette perspective d'action, il se redressa et s'éloigna d'elle.

— Ma voiture attend dehors. Burns, allez à l'aéroport. Mon avion est là-bas. Embarquez pour Francfort. On organisera ensuite un vol pour Berlin. Notre chauffeur, Dieter, celui qui vous a ramenée de l'Est, vous retrouvera à l'aéroport. C'est toujours lui qui conduit Genny quand elle est là-bas. Il saura où elle allait, qui elle voyait. Trouvez-la.

Il fit un geste des mains comme s'il voulait chasser des oies. Allie haussa les épaules, résignée, et se leva. Alors qu'elle se tournait pour gagner la sortie, Rona bondit.

— Pas vous, Rona. J'ai besoin de vous ici, dit-il.

Allie ne savait pas ce qu'il manigançait, mais supposait qu'il voulait la tenir à l'œil. Elles échangèrent un regard, et Rona hocha brièvement la tête pour lui indiquer qu'elle acceptait les conditions.

— Bonne chance, mon amour, dit-elle, malgré l'inquiétude qui transparaissait dans ses yeux.

Quand Allie quitta la pièce, Lockhart lança des ordres à sa secrétaire. Voilà qu'Allie se retrouvait embarquée dans la mission la plus absurde de sa carrière. La Rolls-Royce de Lockhart se présenta devant les marches du perron au moment où elle sortait, et le chauffeur s'empressa d'aller lui ouvrir la portière. L'intérieur luxueux s'apparentait davantage à un salon qu'à une voiture, avec une cave à cocktail à porte vitrée. Elle s'abandonna sur la banquette et se demanda comment elle allait bien pouvoir se dépêtrer de cette affaire. Au moins, elle avait respecté la règle numéro un du journalisme d'investigation : ne jamais sortir de chez soi sans son passeport et sa carte de presse.

Quand Allie descendit de son dernier vol du jour à Berlin, elle aperçut un homme large d'épaules avec une pancarte portant son nom en lettres capitales. Vêtu d'un costume noir sur un pull de même couleur à col roulé, avec des cheveux poivre et sel coupés court, il lui rappelait Maximilian Schell dans *The Assisi Underground*, ce qu'elle trouva légèrement perturbant.

— Je suis Dieter, Frau Burns, annonça-t-il. Nous n'avons pas été présentés auparavant. Bienvenue à Berlin, de nouveau.

Déconcertée d'être passée, aux yeux des Allemands, de « Fraulein » à « Frau », elle répondit :

— Si je dois vous appeler Dieter, alors appelez-moi Allie. Nous travaillons tous les deux pour Herr Lockhart, après tout.

Il fronça momentanément les sourcils, puis hocha la tête en souriant.

— Est-ce que vous avez des bagages ?

— Non, je n'en ai pas eu le temps.

Impassible, il poursuivit :

— Allie, j'ai pour ordre de répondre à toutes vos questions et de vous fournir ce que vous me demandez. Mais dans un premier temps je dois vous conduire à votre hôtel. Herr Lockhart a vu avec eux, vous allez prendre la suite de Fraulein Lockhart. La pièce est telle qu'elle l'a laissée vendredi, vous y trouverez peut-être une piste.

— Ça va m'être utile.

Elle le suivit tandis qu'il sortait du terminal pour gagner prestement la voiture. Elle devait presque courir pour garder son rythme.

— À quoi Genevieve occupait ses journées, avant sa disparition ?

— Je ne connais pas toutes ses activités, parce qu'elle faisait uniquement appel à moi quand elle avait besoin d'un chauffeur. Elle passait du temps avec des politiciens radicaux. Des défenseurs de l'environnement, des socialistes, des militants contre le nucléaire. Selon elle, ça ne faisait pas bon effet d'arriver en Mercedes avec un chauffeur.

Il s'arrêta précisément à côté de cette voiture, impeccable et brillante sous les lumières de l'aéroport, et ouvrit la portière arrière.

— Est-ce que je peux m'asseoir à l'avant avec vous ? Je serais plus à l'aise.

Manifestement, Dieter n'aimait pas cette idée, mais il travaillait pour les Lockhart depuis suffisamment longtemps pour ne pas protester. Il ouvrit la portière passager pour elle et la referma doucement une fois qu'elle fut montée. Quand ils eurent quitté l'aéroport, Allie demanda :

— Quel était l'état d'esprit de Genevieve après qu'elle m'a ramenée de l'Est ? Est-ce qu'elle était heureuse ? Tendue ? Inquiète ?

Il réfléchit un instant.

— Elle avait l'air excitée. Elle avait hâte de retrouver ses amis, ce soir-là.

— Quels amis, vous le savez ?

Il secoua la tête.

— Elle ne me disait pas qui elle voyait. Comme vous, Allie, je suis juste un employé, pas un confident.

— Est-ce que vous connaissez le nom d'un de ces amis ?

Il lui lança un rapide coup d'œil tandis qu'ils ralentissaient à un feu.

— Il y a un téléphone, à l'arrière de la voiture. Elle l'utilisait de temps en temps. Je l'ai entendue prononcer le nom « Fredi ».

— Un petit ami, à votre avis ?

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Tous ceux qui s'intéressent à la politique berlinoise savent que Fredi n'est pas un garçon. C'est le surnom de Frederika Schroeder. C'est la chef de file charismatique du mouvement vert, ici à Berlin. Pas le parti vert officiel, mais la frange radicale qui trouve que le parti est trop timide, trop mou, expliqua-t-il avant de glousser. Ou bien vous avez peut-être raison, elle a un petit ami qui s'appelle Fredi. Elle parlait aussi à un certain Berndt. De brefs coups de téléphone, pour convenir de rendez-vous.

C'était un début, songea Allie. Elle trouverait sans doute plus d'indices dans la chambre de Genevieve. Elle espérait que cela lui ouvrirait des pistes sur lesquelles interroger Dieter. Mais il était trop tard pour qu'elle entame quoi que ce soit aujourd'hui. Quand ils se rangèrent devant une imposante entrée d'hôtel, elle lui proposa :

— Venez prendre le petit déjeuner avec moi demain. 8 heures, d'accord ?

— À demain, dit-il.

— Oh ! Dieter ? Avez-vous une autre voiture ?

— Une autre voiture ?

— Celle-ci est trop voyante pour la mission qui nous attend.

Un léger sourire.

— Ma femme a une Polo Volkswagen. Elle passe totalement inaperçue ici. Je la prendrai demain.

Satisfaite, Allie pénétra à grandes enjambées dans le hall de l'hôtel, où elle se sentit mal habillée. Elle s'en fichait. Elle avait une mission à accomplir, et Ace Lockhart retenait lui aussi une otage pour s'assurer qu'elle s'en acquitte.

Quand elle retrouva Dieter pour le petit déjeuner, Allie avait glané toutes les informations possibles dans la chambre de Genevieve Lockhart. Étant donné qu'il n'y avait ni passeport, ni agenda, ni portefeuille ou sac à main, elle conclut qu'elle n'avait pas été enlevée de force dans sa chambre d'hôtel. Si elle avait été kidnappée, ce n'était pas ici.

C'était difficile de savoir si certains de ses vêtements étaient manquants. Sa penderie contenait deux robes, deux pantalons et un jean, un blazer élégant ainsi qu'une demi-douzaine de chemises dont Allie savait grâce aux étiquettes (et à Rona) qu'elles se situaient bien au-dessus de son budget. Dans la commode, une gamme de lingerie onéreuse qui n'avait pas été choisie en priorité pour le confort. Allie avait hésité à lui emprunter une culotte propre mais, après avoir découvert les goûts de Genevieve, elle avait préféré l'option de la journaliste nomade et lavé son slip avec du gel douche avant de le mettre à sécher sur le radiateur. Même si, dans la salle de bains, le sèche-serviettes s'avérait encore plus efficace.

Les seuls papiers qui se trouvaient dans la chambre concernaient Pythagoras Press, et Allie n'y comprenait pas grand-chose. C'était frustrant, mais rien n'indiquait d'autres centres d'intérêt qu'elle aurait pu creuser.

À la fin de la journée, elle appela Rona, ce qui lui épargna d'interroger Lockhart sur le voyage de sa fille à Berlin.

— Elle était en mission, lui annonça Rona. Lockhart pense que Gorbatchev est en train de perdre le contrôle de son empire. Que certains pays vont s'émanciper de la Russie, et que l'Union soviétique va s'effondrer. Pythagoras est sa vache à lait, et une grande part de ses bénéfices provient des travaux de scientifiques soviétiques, si bien qu'il essaie d'établir des liens avec des groupes dissidents qui, selon lui, pourraient se retrouver à la tête des États une fois que la situation se sera calmée. Voilà à quoi Genny s'est consacrée ces derniers mois.

— Tout ça a du sens, déclara Allie. Mais ça n'explique pas ce qu'elle fabrique à Berlin-*Ouest*.

— Lockhart prétend que la clé de Berlin-Est, ce sont les groupes dissidents qui ont des liens forts avec les radicaux de l'Ouest. Comme l'Est est truffé d'informateurs de la Stasi, c'est plus facile pour Genny de nouer des relations à l'Ouest.

— Et bien plus agréable que d'être basée à l'Est, du peu que j'en ai vu, ajouta Allie sèchement. Merci pour toutes ces infos. C'est très bizarre de loger dans sa suite, entourée de toutes ses affaires.

— J'imagine. Est-ce qu'elle a de beaux vêtements ?

Allie éclata de rire.

— Tu es tellement superficielle. Je ne sais pas s'ils sont beaux, mais ils sont de marque. À sa place, tu serais ruinée.

— Sans doute, mais je suis sûre que, contrairement à moi, elle paie le prix fort. Je suis désolée qu'on ait raté notre deuxième soirée au One Devonshire Gardens, au fait.

— Moi aussi. Je préférerais largement être avec toi. Ne t'éloigne pas de Lockhart et tiens-moi au courant.

— C'est bien là le problème. Il part demain à la première heure à Ranaig avec son hélico. Il a annulé toutes ses réunions et il va se terrer là-bas pour se préparer à la demande de rançon.

Allie poussa un soupir.

— Il va donc falloir que je fasse le maximum de mon côté.

— Prends soin de toi et ne te mets pas en danger, mon amour.

Plus tard, alors qu'Allie cherchait le sommeil dans le grand lit aux draps propres et frais, les paroles de Rona résonnèrent dans sa tête. Elle avait autant de chances de suivre son conseil que de retrouver Genevieve Lockhart en temps et en heure.

43

Quand Allie entra dans la salle de petit déjeuner, Dieter l'attendait. Il avait adapté sa tenue au standing de la voiture : jean repassé et polo noir. Ils s'assirent à une table tranquille et bavardèrent devant café, petits pains, assortiment de fromages et charcuterie.

— Je voudrais observer Frederika Schroeder de plus près. Vous connaissez son adresse ?

— Non, mais je sais où se trouvent les bureaux de son organisation. On peut surveiller le bâtiment, et je vous montrerai qui c'est. Ensuite, on pourra la suivre et voir où elle nous mène.

Ce n'était pas très élaboré, comme plan, mais ça restait le meilleur point de départ. Leur destination se trouvait à quelques minutes de là, mais il n'y avait nulle part où se garer dans la rue pour avoir une bonne vue de l'entrée du local occupé par les Verts radicaux. Dieter fit deux fois le tour du pâté de maisons, en vain. Il y avait cependant un café à l'angle, en diagonale de la porte des locaux, et ils s'y installèrent.

— Dès qu'une place se libérera, j'irai chercher la voiture, proposa Dieter.

Allie en était à son deuxième café terriblement fort quand Dieter se redressa comme un chien de chasse qui voit tomber un gibier.

— C'est elle, annonça-t-il. La blonde en manteau de cuir noir.

Elle leur tournait le dos mais, quand elle entra dans l'immeuble, son profil ne lui laissa aucun doute.

— C'est Fredi, répéta-t-il avec assurance.

Les épaules d'Allie se relâchèrent légèrement. Maintenant, elle connaissait sa cible.

Une demi-heure plus tard, une place de parking se libéra, et ils quittèrent le café pour aller s'avachir dans la Polo. L'attente fut longue. Fredi ressortit peu après midi et partit à pied. Allie bondit du véhicule pour la suivre, heureuse de pouvoir se fondre dans la foule. Comme ils en étaient convenus, Dieter s'élança derrière Allie. Fredi continua de marcher, apparemment sans se douter de rien, et entra dans une librairie. Allie ralentit, puis s'arrêta pour examiner la vitrine d'une boulangerie voisine. Dieter s'adossa contre un mur et sortit un

journal.

Fredi émergea, quelques minutes plus tard, munie d'un sac en papier brun de la taille d'un livre, et leur petite procession reprit. Ils traversèrent une place, bifurquèrent à un coin, puis Fredi pénétra dans un bar achalandé. Dieter enfila une casquette qu'il enfonça pour dissimuler ses yeux, et ils entrèrent ensemble. Fredi avait retrouvé un homme au bar, à qui elle avait fait la bise. Celui-ci croisa le regard de la serveuse, et peu après deux verres de bière étaient posés devant eux.

Allie et Dieter trouvèrent une table avec une bonne vue sur eux, et elle détailla mentalement cet homme pendant que son acolyte commandait à son tour deux bières à la serveuse. Petite trentaine, taille moyenne, cheveux châtains, beau avec un visage franc, des yeux bleus bien écartés. Jean, chaussures de ville et veston, rien n'indiquait un travail manuel. À ses pieds, un cabas de courses en toile était posé, d'où ressortaient une miche de pain et un chou. Fredi sortit de son sachet un livre à couverture rigide qu'elle agita sous le nez de son interlocuteur. Dieter et Allie étaient suffisamment près d'eux pour que cette dernière reconnaisse, avec surprise, la couverture du roman de Len Deighton, *Spy Hook*.

L'homme prit le livre pour le glisser dans son cabas. Allie donna un petit coup de coude à Dieter.

— Elle vient de remettre à ce type un livre en anglais. C'est peut-être Berndt ? Quand ils partiront, vous suivrez Fredi, et moi je filerai le gars. C'est peut-être juste une coïncidence mais, si ça se trouve, c'est pour Genevieve. Pour qu'elle ne s'ennuie pas et ne devienne pas casse-pieds ?

Il haussa les épaules.

— Comme vous voulez. Vous avez un stylo ?

Allie lui en tendit un. Il griffonna quelques chiffres sur le sous-bock.

— Voici mon numéro. Ma femme sera à la maison. Appelez-la et dites-lui où vous vous trouvez, et si j'ai un message pour vous je le lui confierai. Parlez-lui lentement. Elle comprend l'anglais, mais pas quand on parle vite.

Ils burent leur bière en silence, en attendant que Fredi et son ami terminent leur boisson et s'en aillent. Ils étaient plongés dans leur conversation, elle semblait lui lister des instructions auxquelles il répondait. Elle finit par vider son verre, puis lui donna une tape sur l'épaule en lui adressant un sourire ravageur. Dieter attendit un instant avant de lui emboîter le pas. Au bar, l'homme mit quelques minutes à avaler la dernière gorgée de sa bière, puis il s'empara de son sac en fronçant les sourcils et quitta les lieux.

Allie le suivit au bout de la rue jusqu'à un large boulevard

parcouru de rails. Il traversa la chaussée jusqu'à un arrêt de tram et rejoignit la courte file d'attente. Allie hésita : valait-il mieux attendre qu'un autre passager se poste derrière lui dans la queue au risque de rater le tram, ou se placer directement après lui ? Finalement, la décision se prit toute seule : un tram arriva, et elle dut traverser les voies en courant pour monter à bord à la dernière minute. Heureusement, l'homme était installé plus loin dans le wagon et lui tournait le dos. Si Fredi et lui étaient réellement impliqués dans cette affaire de kidnapping et de rançon, soit ils avaient pris des mesures pour se protéger, soit ils avaient une confiance en eux frisant le ridicule. Mais l'expérience d'Allie en matière d'enquêtes lui avait prouvé que les criminels se croyaient souvent beaucoup plus intelligents que ceux qui tentaient de les attraper.

Cinq arrêts plus tard, l'homme se leva et se dirigea vers la sortie. Il ne jeta même pas un regard à Allie en passant à côté d'elle. Quand le tram s'immobilisa, elle le fila. Il ne prêtait pas la moindre attention à ce qui l'entourait. Il s'engagea dans une rue étroite bordée de hauts immeubles et s'arrêta brusquement à mi-chemin environ. Allie continua tout droit pendant qu'il posait son cabas par terre et peinait à ouvrir la porte. Elle nota mentalement le numéro de rue en passant et poursuivit jusqu'au coin.

Là, elle s'arrêta et observa. Les bâtiments semblaient abriter huit appartements, deux à chaque étage. Il était impossible de déterminer dans lequel l'homme était entré. Il n'y avait pas de poste d'observation immédiat d'où elle pouvait surveiller l'immeuble dans l'espoir d'apercevoir quelque chose par les fenêtres. Frustrée, Allie décida d'appeler la femme de Dieter. Tout ce qui lui restait à faire maintenant, c'était de trouver un téléphone.

Ace Lockhart avait toujours été doué pour triompher de la défaite. Il se voyait comme un gagnant, même quand tout semblait s'allier contre lui. Par la seule force de sa volonté ou de sa personnalité, il avait réussi à surmonter aléas et obstacles afin de s'élever là où il était aujourd'hui. Parfois il lui avait fallu jeter un peu de poudre aux yeux, mais jusqu'à maintenant il avait toujours su retomber sur ses pattes.

Le problème, c'était qu'aujourd'hui l'esbrouffe ne fonctionnait plus, et il avait perdu l'équilibre. Même si une demande de rançon pour le kidnapping de sa fille n'aurait pas pu tomber à un bon moment, le timing s'avérait désastreux. Une situation dans laquelle sa seule chance de s'en sortir reposait sur Allie Burns était forcément catastrophique.

Il devait exister une autre solution.

Il s'était réfugié à Ranaig pour échapper au tumulte d'Ace Media. Il

avait besoin de réfléchir. Il n'avait même pas averti son personnel. Le congélateur et le garde-manger étaient remplis, la réserve de bois suffisante pour traverser un long hiver, et la fenêtre brisée par une mouette avait été réparée depuis longtemps. Il pouvait parfaitement survivre seul, avec le téléphone satellite.

Il pleuvait quand l'hélicoptère avait atterri, mais il s'en était à peine rendu compte. Il s'était habillé pour la circonstance : pantalon de golf large en velours côtelé rentré dans des guêtres, solides chaussures avec semelles cloutées, pull de marin sous un grand manteau huilé et casquette de chasse en tweed. C'était une caricature du propriétaire terrien des Highlands, mais personne n'avait osé s'en moquer. Pas devant lui, en tout cas.

La maison enveloppait Lockhart comme une couverture douillette. C'était le seul lieu qu'il traitait avec respect. Il rangeait ses vêtements, chargeait le lave-vaisselle, vidait ses cendriers. Il se dirigea vers le salon et se versa un whisky d'une générosité remarquable. Il s'installa devant la large baie vitrée pour contempler la mer. Des vagues sombres s'agitaient et se brisaient sur les rochers dans un flot d'écume. On ne voyait pas la frontière entre ciel et océan, l'horizon perdu dans un brouillard gris. C'était en accord parfait avec son humeur.

Il sortit les polaroïds de sa poche pour les regarder une fois de plus tristement, comme s'il pouvait leur intimer de se transformer. Songer à sa Genny dans une situation pareille lui fit monter les larmes aux yeux. Tout ça parce qu'il était Wallace Lockhart, magnat de la presse et multimillionnaire.

Quelle ironie terrible ! Au regard du monde, il était riche au-delà de l'imaginable. La réalité était affreuse, et il n'avait plus le temps de l'embellir. La vie de sa fille était en jeu. Mais les coffres étaient vides.

Il avait toujours été homme à saisir l'existence à la gorge. Il avait fait ce qu'il fallait pour survivre. Mais, si pour sauver Genny il devait s'éclipser de la scène, il était peut-être temps de tirer sa révérence. La question qui subsistait était de savoir s'il aimait sa fille plus que la vie elle-même.

44

Dieter n'arriva pas avant une bonne heure. Elle l'aperçut depuis le café d'angle où elle s'était installée, à une table près de la fenêtre. Elle s'empressa de le rejoindre. Il s'était changé une fois de plus : pantalon en velours gris et pull ras du cou. Allie se sentait miteuse, avec ses vêtements de la veille.

— Aucun signe de vie, annonça-t-elle en montant dans la voiture. Il n'est pas sorti. C'est peut-être juste un type innocent qui aime les romans d'espionnage anglais.

— Ou peut-être pas.

— Où est-ce que vous a mené Fredi ?

— Je l'ai suivie jusqu'à un immeuble près du Ku'damm. Son nom est écrit sur l'une des boîtes aux lettres, donc elle doit habiter là. C'est typique de Berlin, ça.

— Et si Genevieve se trouvait chez Fredi ?

Il secoua la tête.

— Je sais comment sont conçus ces appartements. Le salon est grand, mais la salle de bains est trop petite pour que ces polaroïds aient été pris là. Il y a un parc en face, et j'ai pu apercevoir le salon de Fredi. J'ai observé aux jumelles…

— Bon sang, Dieter, quelle organisation !

Il haussa les épaules.

— Je les emporte toujours avec moi. Parfois, Fraulein Lockhart se promène avec les gens qu'elle rencontre. Herr Lockhart aime bien que je la surveille, expliqua-t-il en faisant une grimace. Précisément pour éviter qu'une situation pareille se produise…

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Fredi a préparé le déjeuner, répondit Dieter sur un ton mélancolique. Il n'y a pas de mur blanc devant lequel Genevieve aurait pu être photographiée. À moins qu'ils ne la retiennent ailleurs, je pense qu'elle doit se trouver dans l'appartement où cet homme est entré.

— D'abord, il faut qu'on détermine quel logement il occupe. Ce qui est plus facile à dire qu'à faire… C'est impossible de voir à travers les fenêtres. Même les appartements en rez-de-chaussée sont trop hauts.

— J'ai une idée, annonça-t-il d'un air satisfait. Ma femme joue du piano pour la chorale des enfants, à l'église. Ils ont toujours besoin d'argent, donc ils font des collectes chez les particuliers. Elle pourrait venir ici à vélo. Quelqu'un la laissera entrer, et elle pourra frapper aux portes pour demander aux habitants de contribuer. La plupart refuseront de donner quoi que ce soit, mais ça nous permettrait au moins de savoir où habite cet homme, non ?

Allie afficha un petit sourire. Elle commençait à comprendre pourquoi Ace Lockhart avait confiance en Dieter.

— Excellente idée, dit-elle en lui tapotant l'épaule. Je peux lui décrire ce qu'on voyait en arrière-plan des polaroïds et, avec un peu de chance, elle pourra déterminer si les photos ont été prises là.

Dieter paraissait sceptique.

— C'est beaucoup demander…

Allie savait qu'il valait mieux ne pas insister et laisser les gens prendre les initiatives.

— Il y a une cabine téléphonique au coin de la rue, juste après le café.

Il hocha la tête et partit. Quand il revint, ils restèrent assis en silence sans quitter l'immeuble des yeux, pendant encore une vingtaine de minutes. Puis une femme à bicyclette descendit la rue dans leur direction. Elle portait un imperméable noir laissant entrevoir une robe fleurie, et des mèches blondes s'échappaient d'un foulard au motif d'anémones noué sur sa tête. Elle s'arrêta à côté de la voiture et appuya son vélo contre le mur. Elle agita la main à l'intention de Dieter et grimpa à l'arrière du véhicule, munie d'un panier en osier avec couvercle.

— Voici ma femme, Margarethe, annonça fièrement Dieter. Margarethe, je te présente Frau Burns.

— Je vous en prie, appelez-moi Allie, protesta-t-elle en se tournant pour lui tendre la main.

Margarethe la lui serra fermement tout en rougissant.

— Bonjour, je suis heureuse de vous rencontrer.

— Je suis tellement contente que vous ayez accepté de nous aider, déclara Allie. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Dieter traduisit rapidement, et elle rougit de plus belle.

— *Bitte*, répondit-elle en hochant la tête énergiquement.

Il lui dit quelque chose en allemand, son intonation suggérant qu'il s'agissait d'une question. Il se tourna vers Allie.

— Je lui ai expliqué ce que nous cherchions et lui ai demandé de jeter un coup d'œil dans l'appartement. Elle a bien compris. Tout est clair, Margarethe, *alles klar ?* lui demanda-t-il pour s'en assurer.

— *Stimmt*, répondit celle-ci en hochant la tête.

Même Allie était capable de saisir la teneur de cet échange.

Margarethe ouvrit son panier et leur tendit à chacun un petit pain enveloppé de papier sulfurisé. En dessous se trouvaient un tas de flyers produits de façon artisanale et faisant la promotion de *Chor der Kinderkapelle* ainsi qu'un carnet portant l'inscription *Spenden* au marqueur noir. Elle referma le panier et échangea quelques mots avec Dieter. Puis, après lui avoir adressé un nouveau signe de la main, elle les quitta et traversa la rue d'un pas décidé.

— C'est une femme bien, commenta Allie en regardant Margarethe appuyer successivement sur plusieurs sonnettes pour tenter d'accéder à l'immeuble.

La troisième tentative fut la bonne, et elle disparut à l'intérieur.

— Elle prépare aussi de délicieux sandwichs *Sülze*, dit-il en regardant son petit pain.

— Qu'est-ce que c'est ?

Allie examina d'un air méfiant ce qui ressemblait à de petits morceaux de viande en gelée. Un cornichon tranché était posé au milieu.

— Je ne sais pas comment on le dit en anglais, répondit Dieter. Mais, si vous n'aimez pas, je mangerai le vôtre.

Une bouchée et Allie fut convaincue.

— Aucune chance, annonça-t-elle.

C'était agréable de se régaler et de se changer les idées, malgré le stress de l'attente.

Ce que Dieter avait oublié de mentionner, c'était que Margarethe était l'une des étoiles de l'opéra amateur local. Jouer un rôle n'avait rien de nouveau pour elle. Aux quatre des six premières portes auxquelles elle se présenta, les habitants lui donnèrent une poignée de pfennigs. Personne ne répondit à la sixième, mais l'occupant du septième appartement lui offrit carrément un *Deutsche Mark*. Il ne restait plus que le logement au bout du dernier palier.

Margarethe frappa et attendit. Elle entendit des voix étouffées, mais personne n'ouvrit. Elle frappa de nouveau, plus insistante cette fois. Des bruits de pas hésitants, puis une voix d'homme lui demandant qui elle était.

Elle annonça d'un ton clair qu'elle collectait des dons pour la chorale d'enfants de la chapelle et que tous les autres habitants de l'immeuble s'étaient montrés très généreux. Voyant le nom sur la porte, elle tenta sa chance en disant que Frau Braun les avait toujours soutenus. Elle adorait entendre les enfants chanter !

Murmures à l'intérieur. Puis un bruit de verrous et la porte s'entrouvrit. Elle aperçut la moitié d'un visage et une mèche châtain et souple tombant sur le front. Margarethe lui adressa son sourire le plus radieux et lui tendit un flyer. Pris de court, l'homme recula, et elle

avança. La porte s'ouvrit plus largement, et elle aperçut une table au bout du couloir. Elle eut le temps de voir deux verres et deux assiettes avant qu'il lui fourre un billet de cinq *Deutsche Mark* dans la main et la pousse quasiment jusqu'au palier.

Satisfaite, Margarethe faillit trébucher dans l'escalier. Elle avait trouvé l'homme que son mari lui avait décrit. Et nul besoin d'être détective pour déduire que ce qui se passait dans cet appartement du dernier étage n'était pas normal.

De retour dans la voiture, elle rapporta cette rencontre avec force détails, Dieter traduisant péniblement. Plus Allie en apprenait, moins elle comprenait ce qui se passait. Margarethe parlait manifestement du même homme. Ils n'étaient guère plus avancés sur le lieu des prises de vue, puisque les seuls murs qu'elle avait aperçus étaient couverts de photos encadrées et de tableaux. L'attitude étrange de l'homme d'un côté, les conversations murmurées de l'autre, tout cela était contradictoire. Si l'autre personne dans cet appartement était Genevieve, pourquoi n'avait-elle pas appelé à l'aide ou tenté de s'échapper ? Dieter objecta qu'il pouvait y avoir deux gardiens et que Genevieve était enfermée dans une autre pièce.

Allie gémit.

— Vous avez raison, bien sûr. Mais cet homme, qui est le seul contact de Genevieve que nous connaissons, se comporte très bizarrement. Et il ne s'appelle certainement pas Frau Braun.

— Peut-être que Frau Braun est cette autre personne présente sur les lieux, fit remarquer Dieter.

— Alors pourquoi n'a-t-elle pas ouvert la porte elle-même ? Pour dire qu'elle n'avait jamais donné d'argent à la chorale d'enfants ?

Ces remarques avaient beau être pertinentes, elles ne les menaient pas beaucoup plus loin. Allie soupira.

— Il y a une chose dont on est sûrs. Les kidnappeurs vont téléphoner à Ace Lockhart demain à midi. Heure anglaise, j'imagine. Vu ce que vous m'avez dit de Fredi Schroeder, elle n'est pas du genre à déléguer ce type de mission de confiance. Elle est trop intelligente pour utiliser son téléphone personnel ou celui du bureau des Verts. Elle doit penser que les autorités l'ont mis sur écoute. Donc il faut qu'on la suive demain matin. Si elle passe ce coup de téléphone, on sera sûrs d'être sur la bonne piste.

— Et si elle est dans un café en train de boire un moka et de manger un *Krapfen*, c'est retour à la case départ, conclut Dieter d'un air déprimé.

— Oui, mais je pourrais lui parler directement. Lui demander qui fréquentait Genevieve quand elle était ici, à part elle. Si elle n'est pas impliquée là-dedans jusqu'au cou, elle va vouloir dédouaner tous ses collaborateurs.

— Est-ce qu'on va attendre ici longtemps ? demanda Dieter. Parce que Margarethe doit rentrer s'occuper des enfants.

Allie jeta un coup d'œil vers l'appartement. Il restait encore deux heures, au moins, avant le coucher du soleil. Elle n'avait pas envie d'abandonner si tôt.

— Margarethe, est-ce que je peux vous emprunter votre vélo ? demanda-t-elle.

Dieter et son épouse échangèrent quelques phrases rapidement.

— Vous voulez rester ici avec le vélo, pour nous permettre de rentrer ? demanda-t-il.

— *Stimmt*.

Il éclata de rire.

— Bientôt, vous parlerez allemand couramment. Vous pensez que c'est une bonne idée ?

— Oui. Et, en rentrant chez vous, vous pouvez vous arrêter au bureau des Verts. Pour voir s'ils ont de la paperasse…

— Qu'est-ce que c'est, « paperasse » ?

Allie gloussa.

— Des papiers, des tracts, des lettres d'informations… Tout ce qui pourrait contenir des noms et des photos. Il faut qu'on trouve comment s'appelle ce type, pour savoir s'il s'agit de Berndt ou non.

— *Alles klar*. Oui, je peux faire ça. Mais vous, vous serez en sécurité ?

— Je vais retourner au café. Manger un morceau. Si notre homme mystère ressort, je le suivrai. Et si Fredi Schroeder arrive…, dit-elle en haussant les épaules. C'est peut-être son petit ami.

Dieter éclata de rire.

— C'est impossible ! Elle est… Je ne connais pas le mot. *Homosexualle Frau. Lesbisch*.

Allie esquissa un sourire.

— Lesbienne. Je vois. Dans ce cas, ce n'est sans doute pas son petit ami. Bon alors, je peux vous emprunter le vélo ?

De l'autre côté de la rue, au quatrième étage, Genevieve Lockhart continuait de se moquer de Hans.

— J'arrive pas à croire que tu aies paniqué à cause d'une vieille dame qui collecte de l'argent pour une chorale d'enfants !

— Elle n'était pas si vieille, protesta-t-il. Comment savoir qui frappait à la porte ? Ça aurait pu être la police.

Genevieve leva les yeux au ciel.

— Je te l'ai dit, mon père n'appellera pas la police.

— Ou bien un voisin qui sait que tante Lisl est absente. Il aurait pu penser qu'on squattait l'appartement. Ce n'est pas si rare, dans cette

ville.

Genevieve prit une autre tranche de pain qu'elle tartina de pâté de foie.

— Mais ce n'était pas la police. Détends-toi, Hans. Tout se déroule comme prévu. Tu me l'as dit toi-même. Votre homme à Glasgow lui a transmis la lettre. Quand Fredi parlera à mon père demain, elle lui donnera ses instructions, et il obéira.

— Tu en es sûre ? C'est un homme d'affaires sans pitié, je ne crois pas qu'il cédera comme ça. Et, même si c'est le cas, il voudra certainement se venger, non ?

Genevieve grignota un cornichon en le mordillant tout doucement du bout de ses incisives pointues.

— Cette vidéo qu'on a enregistrée, et que Fredi va lui montrer, ça le fera céder, crois-moi. Il sera tellement heureux de me récupérer que ce sera facile de le dissuader de se venger. En lui disant que vous pourriez vous en prendre de nouveau à moi et non à son argent. Ce qu'il faut se rappeler, Hans, c'est qu'il ne s'agit pas de business, là. C'est une histoire de famille. Une histoire d'amour.

— Certes, mais j'ai quand même du mal à croire qu'il acceptera la défaite s'il doit payer une rançon. D'après tout ce que tu as dit sur lui, c'est un dur à cuire.

— En affaire, oui. Mais il a une autre facette. Mon père a perdu toute sa famille pendant la guerre, aux mains des nazis. Il ne lui reste plus que moi. Il ne prendra jamais le risque de me perdre. Il va tourner en rond chez lui comme un ours blessé, rongé par la peur et la frustration. Mais il ne mettra pas ma vie en péril. Tu dois bien expliquer ça à Fredi. Il faut qu'elle ait vraiment l'air menaçante. Il doit croire que je suis réellement en danger.

Hans demeura impassible. Néanmoins, il se demandait une fois de plus pourquoi cette hypothèse n'avait pas traversé l'esprit de Genny. À sa place, cela l'aurait empêché de dormir. Il était prêt à parier que Fredi Schroeder aurait considéré cela comme envisageable, si l'option alternative était de perdre sa liberté.

Genevieve repoussa son assiette.

— Maintenant, sortons boire un verre, dit-elle avant d'éclater de rire quand elle vit l'expression abasourdie de Hans. Pourquoi pas ? Personne ne sait qui je suis, ici. Ni qui tu es, d'ailleurs. Je trouve ça ennuyeux d'être enfermée tout le temps.

Il s'apprêtait à la contredire quand elle lui posa un doigt sur les lèvres pour le faire taire.

— Même avec toi comme magnifique distraction. Allez, Hans. Amusons-nous un peu.

— Non, Genny. Il faut qu'on soit sérieux. Personne ne doit te voir. Ton père ne préviendra peut-être pas la police, mais il est capable

d'avoir mis certains de ses hommes sur le coup.

— Ah bon ? Dans cet obscur recoin de la banlieue berlinoise ? Et qui ça ? Dieter, mon chauffeur ? Il ne m'a jamais vue avec toi. Ni avec Fredi.

— Tout le monde connaît Fredi. S'il sait que tu as traîné avec nous, ton Dieter sera au courant pour Fredi. C'est bien pour ça que je suis là avec toi, et pas elle. Il faut qu'on reste ici.

Il se détacha d'elle et courut dans le couloir. Il ôta la clé de la serrure pour la glisser dans sa poche de pantalon. Puis il se retourna vers elle.

— Tu ne peux pas sortir, Genny. Il faut que tu imagines que tu es réellement prisonnière.

Elle fronça les sourcils, de colère.

— Pas besoin de l'imaginer. Je suis déjà prisonnière, putain !

Le verre qu'elle balança laissa une traînée de vin rouge sur le sol verni et se brisa en mille morceaux quand il explosa pile à l'endroit où se tenait Hans quelques instants plus tôt. Sans attendre de réponse, elle quitta la pièce. La porte de la chambre claqua comme un coup de feu.

Hans resta planté là, mains tremblantes. Il avait l'impression que Genny n'était pas la seule prisonnière. Lentement, il se mit à ramasser les plus gros morceaux de verre. Fredi allait être furieuse quand il lui raconterait ça.

45

Allie prit son temps pour déguster un ragoût à la queue de bœuf avec des boulettes. Il faisait presque nuit quand elle termina son gâteau au café, et toujours aucun signe de l'occupant du dernier étage. L'établissement était presque plein à présent, et la serveuse lui lançait de méchants regards en coin tels qu'on aurait pu en croiser dans l'East End de Glasgow. Elle régla la note, puis frissonna en troquant la douce chaleur du café contre la fraîcheur du crépuscule. La pluie avait cessé, et les nuages ressemblaient à un vieil hématome sur le soleil couchant.

Elle poussa lentement le vélo dans la rue, les yeux rivés sur les fenêtres de l'appartement de Frau Braun. À l'intérieur, les lumières étaient allumées, et elle posa le vélo contre un lampadaire avant de détacher la pompe du cadre pour faire semblant de regonfler son pneu. Malgré les pots de fleurs alignés sur le rebord de la fenêtre, elle aperçut tout à coup la tête de l'homme, baissée. Une assiette apparut dans son champ de vision, puis disparut. L'angle d'observation était étroit et limité, mais elle en déduisit qu'il devait faire la vaisselle. Une deuxième assiette, puis ce qui ressemblait à deux plats de service peu profonds. Pas d'autres assiettes. Deux personnes, donc ?

Il n'était pas impossible que l'une des deux soit prisonnière.

Puis une deuxième tête apparut. Tout ce qu'Allie apercevait, c'était le haut d'un crâne et des cheveux noirs tombant de part et d'autre d'un large front. Son cœur fit un bond. Cela aurait pu être Genevieve Lockhart. La frustration prit le dessus. Évidemment que ça pouvait être Genevieve. Comme des centaines, voire des milliers, de Berlinoises.

— Putain, Burns, marmonna-t-elle.

À ce moment-là, la seconde tête pivota, et la femme embrassa l'homme sur la joue. Il se tourna vers elle, et ils s'enlacèrent en s'éloignant rapidement de la fenêtre.

À quoi venait-elle d'assister ? S'il s'agissait de Genevieve, elle n'avait pas l'air d'être prisonnière. Est-ce qu'on était face à un énorme coup monté destiné à extorquer de l'argent à Ace Lockhart, dans le but de financer sa cause politique préférée ? Ace qui adorait Genevieve et lui aurait probablement donné cet argent si elle le lui avait demandé ?

Ou bien était-ce juste une femme anonyme qui squattait l'appartement de Frau Braun avec son petit ami aux cheveux châtains ?

Rien de tout ça n'avait de sens. Et rester plantée là sous un lampadaire en Allemagne, comme la doublure de Marlene Dietrich, n'allait servir à rien. Elle n'avait plus qu'une piste. Si Fredi Schroeder ne passait pas cet appel téléphonique le lendemain, Allie savait qu'elle était fichue, malgré ce qu'elle avait prétendu devant Dieter.

Elle connaissait le goût de la défaite. Et il était hors de question qu'elle en avale une nouvelle à cause d'Ace Lockhart.

Genevieve sortit de la chambre alors que Hans finissait de nettoyer. Il avait trouvé une balayette et une pelle pour ramasser les débris de verre, il avait essuyé les traces de vin et attaquait la vaisselle. C'était un animal bien dressé, songea-t-elle. Jamais il ne lèverait la main sur elle par colère, ce n'était pas un redoutable geôlier.

Il jeta un coup d'œil vers elle par-dessus son épaule, visiblement anxieux. Elle baissa la tête et lui sourit, imitant le style qui avait toujours si bien réussi à la princesse de Galles.

— Je suis désolée, dit-elle d'un air de repentance. J'ai laissé ma frustration avoir raison de moi. Je suis plutôt une femme d'action, c'est dans ma nature et mon éducation, Hans. Je ne suis pas douée pour attendre et me tourner les pouces. C'est très bizarre pour moi.

Elle approcha dans son dos et passa un bras autour de lui.

— Je serai sage à partir de maintenant, je te le promets.

— Je suis désolé que ce soit difficile pour toi. Je trouvais qu'on s'amusait bien.

— C'est vrai, dit-elle en se penchant pour lui faire un bisou sur la joue. Et, vu que tu es chargé de me divertir, je te propose qu'on continue de s'amuser.

Hans se retourna et essuya ses mains humides sur son pantalon avant de l'enlacer. Elle sentait la clé dans sa poche appuyer contre sa cuisse. Tout ce qui lui restait à faire maintenant, c'était l'épuiser suffisamment au lit, attendre qu'il s'endorme, lui voler les clés et sortir. Ce n'était pas un plan d'évasion, elle reviendrait à l'appartement plus tard. Elle voulait simplement avoir deux heures de liberté, où elle était aux commandes. Elle trouverait un club de jazz ou un bar à bière ouvert jusqu'au petit matin. Peu importait, tant que ce temps lui appartenait.

Fredi ne la connaissait pas aussi bien qu'elle l'imaginait, pensa Genevieve tout en menant Hans vers la chambre. Ce n'était jamais une bonne idée de priver un Lockhart de choix.

Genevieve n'alla pas plus loin que la porte. Elle était en train de batailler avec le double verrou quand Hans déboula en courant. Il l'attrapa par la taille et tenta de la plaquer au sol. Mais son instinct de guerrière la poussa à résister. Elle se dégagea en se tortillant, donna des coups de pied et de poing puis, d'un geste désespéré, lui griffa les côtes à l'aide du trousseau de clés. Elle lui mordit même le bras alors qu'il essayait de la maîtriser sans lui faire mal. Il finit par la clouer au sol en appuyant sur elle de tout son poids.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? hurla-t-il.

— Je voulais juste aller me promener, putain !

— Je te l'ai dit. Tu dois rester ici, répéta-t-il, haletant. Demain… non, aujourd'hui, on va demander une rançon à ton père. C'est du sérieux, c'est pas un jeu. Maintenant, rends-moi les clés.

— Va te faire foutre.

Elle avait parlé d'une voix grave et menaçante. Elle avait perdu une bataille, pas la guerre. Elle se dégagea, et il faillit être déséquilibré. Mais ce qu'il perdit bel et bien en revanche, ce fut son calme. Il relâcha un de ses bras et la gifla tellement fort qu'elle vit des étoiles lui tourner devant les yeux. Alors qu'elle chancelait encore, il la traîna sur le tapis pour la jeter sur le canapé, à plat ventre. Avant qu'elle puisse réagir, il attrapa le tas de ficelles qu'ils avaient utilisées pour mettre en scène les photos de kidnapping.

Genevieve comprit trop tard ce qu'il avait en tête. Elle essaya de l'en empêcher, mais il avait appuyé un genou au bas de son dos et lui tirait les bras vers l'arrière. La douleur était atroce. Elle avait l'impression que ses épaules allaient se déboîter. Elle poussa un cri de souffrance et de frustration mélangées quand il lui ligota les poignets. Enfin, il lui enfonça le visage dans les coussins.

— Tais-toi, lança-t-il. Si tu l'ouvres, je te bâillonne.

Elle se relâcha. Pour l'instant, elle était vaincue. Mais, quand Fredi reviendrait, elle ferait en sorte que ce petit merdeux paie pour ses actes. Comment osait-il la traiter de la sorte alors que c'était son idée à elle ? Le mouvement vert radical le laisserait tomber, elle allait s'en assurer.

Dieter attentait devant l'hôtel, dans la Polo, quand Allie en sortit le lendemain matin à 7 heures, suivie par un portier qui portait le vélo de Margarethe. Elle attendit qu'il le charge dans le coffre de la voiture, puis elle lui donna un pourboire et s'installa sur le siège passager.

— Comment s'est passé votre dîner ? demanda Dieter.

— C'était plus agréable que de perdre mon après-midi à surveiller un appartement sous la pluie.

— Du nouveau ?

— Il y a une femme dans l'appartement, avec lui. J'ai aperçu le sommet de sa tête par la fenêtre de la cuisine.

Dieter se redressa.

— Est-ce que c'était Fraulein Lockhart ?

— Je n'ai pas pu le dire. C'est possible, mais je n'ai pas vu son visage. Uniquement ses cheveux et son front, alors que j'étais quatre étages plus bas, de l'autre côté de la rue.

— Mais comment ça pourrait être elle ? Quand on kidnappe quelqu'un, on ne le laisse pas se déplacer à sa guise.

— Je sais. J'ai eu une idée. Mais elle est insensée.

Dieter démarra et s'engagea dans la circulation.

— Vous voulez m'en parler ?

— Non. C'est trop dingue. Vous pourriez appeler votre chef pour l'avertir qu'il a envoyé une folle retrouver sa fille, et on sait tous les deux comment ça se passerait.

Ils roulèrent en silence pendant quelques minutes.

— Vous n'êtes pas la seule à avoir des idées folles, dit-il.

Elle commençait à l'apprécier, ce Dieter.

— Si vous me racontez la vôtre, je vous livrerai la mienne.

Il esquissa un petit geste de la main comme pour se dévaluer lui-même.

— J'ai pensé qu'elle était peut-être tombée amoureuse de Fredi. Ça l'impressionnerait, une mise en scène pareille, non ?

Allie n'en revenait pas.

— Genny est gay ?

Elle n'avait pas perçu cela quand elles avaient passé du temps ensemble à son retour d'Allemagne de l'Est. Mais, comme le lui avait souvent répété Rona avec malice, Allie était toujours la dernière au courant.

— Je ne sais pas. Mais avec elle c'est toujours « Fredi par ci, Fredi par là ». Comme si elle était amoureuse.

Ce à quoi Allie avait assisté paraissait donc encore plus absurde.

— J'ai cru qu'elle avait embrassé ce type dans l'appartement, hier soir. Je pourrais jurer que je l'ai vue.

— Peut-être qu'elle les veut tous, rétorqua-t-il en riant.

Il bifurqua dans la rue où habitait Fredi.

— Je crois que le mot exact est « bisexuelle », le corrigea Allie en souriant. Je n'avais même pas imaginé Fredi et Genny ensemble. Je me suis juste demandé si Genny ne cherchait pas à faire cracher son père pour une cause qu'il ne soutient pas. Parce qu'elle comprend mieux que lui l'importance qu'a cet engagement pour l'avenir de Pythagoras Press.

— « Faire cracher » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Payer pour quelque chose. Alors qu'on n'en a pas très envie. Contre son gré. Et on peut être sûrs que Lockhart n'aura pas très envie de donner une grosse somme d'argent à un groupe d'écologistes radicaux allemands. Ce n'est pas du tout le genre d'univers post-soviétique qu'il désire.

Dieter trouva une place de parking, et ils se préparèrent à une longue attente. Allie brancha les écouteurs sur son walkman et appuya sur « Play » pour lancer sa compilation personnelle d'Everything but the Girl. La voix grave de Tracey Thorn l'enveloppa comme un instrument parmi les autres. *« Don't let the teardrops rust your shining heart »*, « ne laisse pas ton cœur étincelant rouiller sous les larmes », c'était exactement ça. La musique lui fit passer le temps et tint l'anxiété à distance. Dieter lui proposa avec des gestes de boire quelque chose, mais elle secoua la tête. De longues heures de surveillance avaient appris à Allie la prudence quant à la quantité de liquide qu'elle ingérait.

Il y avait du monde dans la rue, car c'était un raccourci reliant deux artères passantes mais, même si les allées et venues dans l'immeuble de Fredi Schroeder étaient nombreuses, Allie était sûre qu'elle ne raterait pas sa cible. Un peu avant 10 h 15, sa patience fut récompensée. Elle retira ses écouteurs au milieu de *The Night I Heard Caruso Sing* et s'exclama :

— La voilà !

— Je la vois, répondit Dieter toujours tassé dans son siège.

Fredi gagna le bord du trottoir et regarda des deux côtés. Elle consulta sa montre, sa bouche dessina un rictus désapprobateur. À ce moment-là, une 2 CV passa devant eux, avec le message *Atomkraft nein danke* peint sur l'arrière. Elle ralentit pour s'arrêter à côté de Fredi, qui grimpa immédiatement à bord. Ils démarrèrent dans un nuage de gaz d'échappement et un bruit de moteur semblable à celui d'une machine à coudre. Dieter laissa passer une autre voiture avant de les suivre.

— Vous avez vu qui était au volant ? demanda Allie, tout excitée. L'homme mystère de l'appartement.

— J'ai vu.

Sourcils froncés, Dieter était concentré sur sa conduite pour coller à la voiture sans se faire repérer. La circulation était dense, et il était difficile de garder contact avec la 2 CV. Il avait laissé deux véhicules entre eux au début de leur filature, mais après avoir doublé quelques fois ils étaient maintenant juste derrière leur cible quand celle-ci bifurqua dans Clayallee. Ils longèrent la grande étendue verdoyante de Grunewald puis, sans clignotant, la 2 CV traversa la rue intempestivement pour prendre à gauche.

— *Scheisse !*

Dieter pila, provoquant un concert de klaxons derrière eux, et

parvint à bifurquer.

— Bravo, commenta Allie. Mais franchement, on aurait pas pu être moins discrets. Où vont-ils, d'après vous ?

— Peut-être à l'université libre. Fredi Schroeder est enseignante associée là-bas. Elle doit avoir un bureau avec une ligne téléphonique directe.

Probablement intraçable, en d'autres termes. Allie distinguait la vieille 2 CV devant eux. Elle s'engagea dans un parking situé au centre d'un bâtiment bas en forme de fer à cheval.

— Arrêtez-vous juste après l'entrée, dit Allie. Je vais y aller à pied. Quand ils seront garés, vous pourrez trouver une place vers eux.

Elle sortit dès qu'il se fut arrêté et traversa le tarmac en direction du bâtiment, en cherchant du regard Fredi et son chauffeur. Elle les aperçut à l'autre extrémité, se dirigeant vers l'une des ailes du bâtiment. Avec une montée d'adrénaline, Allie changea de direction et accéléra le pas de façon à n'être plus qu'à quelques mètres derrière eux quand ils entrèrent. Elle sentait la transpiration perler sous ses aisselles à cause de l'anxiété et se força à respirer lentement.

Ils avancèrent vers un escalier. Allie attendit qu'ils aient atteint le premier palier avant de leur emboîter le pas. Elle arriva dans le couloir à temps pour les voir patienter devant un bureau. Allie pivota rapidement dans la direction opposée. Quand elle entendit la porte se refermer, elle rebroussa chemin en poussant trois étudiants plongés en pleine discussion. Elle n'était pas certaine de la pièce où ils étaient entrés mais comprit immédiatement qu'elle trouverait facilement sa réponse, puisque les noms étaient affichés sur les portes, glissés dans des supports en métal. Troisième bureau, comme l'avait prédit Allie.

PROF. DR F. VON B. SCHROEDER.

Elle avait la bouche sèche et les paumes moites. Elle s'approcha de la porte et y colla l'oreille mais n'entendit rien. Puis elle perçut un murmure infime et comprit qu'il provenait d'une autre pièce. Sur la pointe des pieds, Allie s'approcha de la porte suivante et écouta attentivement. Elle ne parvenait pas à discerner les paroles, mais était quasiment sûre d'entendre un homme et une femme parler. À l'évidence, ils avaient anticipé que le téléphone de Fredi puisse être sur écoute et utilisaient donc le bureau d'un collègue pour passer l'appel. Décidément, Fredi était futée.

Allie regarda sa montre. Presque midi. Elle espérait que ceux qui la croiseraient dans le couloir supposeraient qu'elle attendait pour entrer. *Tu peux toujours rêver*. Allie colla l'oreille à la porte et entendit l'homme dire quelque chose en allemand. Puis elle comprit qu'on composait un numéro de téléphone sur un cadran.

Et enfin, la voix claire et sonore de Fredi lança :
— Bonjour, Herr Lockhart.

46

Ace Lockhart avait passé une nuit agitée, peuplée de rêves étranges, conséquence du litre de glace vanille qu'il avait ingurgitée après le dîner et de la situation critique dans laquelle se trouvait sa fille. Comme beaucoup de gens dont les jeunes années ont été marquées par une carence en nourriture et en affection, il se réfugiait toujours dans les sucreries pour guérir les maux de son âme. Il avait renoncé au sommeil quand l'aube avait commencé à poindre.

Douché, rasé et habillé, parce qu'il fallait maintenir certaines conventions, il sortit dans la douceur du matin. Pour une fois, il n'y avait pas de vent, et les vagues léchaient doucement la baie sablonneuse protégée par deux promontoires rocheux qui se faisaient face. Tout paraissait paisible, mais Lockhart savait par des pêcheurs du coin que seul un inconscient aurait risqué d'amarrer un bateau à cet endroit. C'était, selon lui, une image adaptée à beaucoup de situations dans l'existence.

Il fit le tour de son domaine, exercice qui prenait quasiment une heure et demie. Il était seul avec des mouettes peu habituées à la présence d'êtres humains. Il ne les intéressait pas, et elles n'avaient pas peur de lui, car il faisait partie du décor. La dernière fois qu'il s'était promené ici, Genny était à ses côtés, enthousiaste et pleine et confiance, convaincue que l'avenir lui appartenait. Non seulement Pythagoras survivrait, mais la maison se développerait, lui avait-elle assuré.

Et maintenant ? Voilà qu'elle était retenue prisonnière parce qu'il avait voulu préserver son entreprise d'un futur incertain. Sa fille risquait la mort, parce qu'il n'avait pas su la protéger, elle. Les millions qu'il avait pris dans les fonds de pension – qu'il considérait toujours comme un emprunt – avaient été engloutis par le *Globe* de New York. Il allait redresser la situation, il le savait, et les finances seraient rééquilibrées. Mais dans l'immédiat il était à court de solutions. Les banquiers étaient sur ses talons, et bientôt ce serait au tour des administrateurs des fonds de pension. Personne ne pouvait y croire – certainement pas les kidnappeurs –, mais il était impossible pour Ace Lockhart de mettre la main sur un demi-million.

Mais ces kidnappeurs, quels qu'ils soient, n'allaient quand même pas tuer Genny. Ils n'avaient aucune chance de s'en sortir, ils devaient en avoir conscience. La police allemande avait beaucoup appris de son combat contre la Fraction armée rouge de Baader-Meinhof. Il était beaucoup plus facile de libérer Genny que de devenir la cible d'une chasse à l'homme. Quant à Berlin-Ouest, ce n'était pas évident d'en sortir, si les autorités décidaient de vous mettre des bâtons dans les roues. Non, il allait sans doute les convaincre de la libérer. Pendant cinquante ans, il avait persuadé tout un tas de gens de faire tout un tas de choses.

Tout se passerait bien. Il y veillerait.

De retour au cottage, il prépara du café, mit à griller la moitié d'une miche de pain qu'il tartina de beurre doux de Normandie et de saumon fumé. Il mangea en feuilletant d'un air déprimé le flot de télex reçus pendant la nuit. Ses vitamines réalisées sur mesure ne modifièrent pas son humeur. Il était tellement préoccupé qu'il ne parvenait pas à s'intéresser à ces messages. Tout ce qu'il voulait c'était ramener Genny à la maison, saine et sauve.

À midi moins cinq, il se rendit d'un pas lourd dans l'alcôve du salon et s'assit, se forçant à se tenir droit et à carrer les épaules. Cela modifiait le timbre de sa voix, lui prêtant une autorité dont, ce matin-là, il se sentait dépourvu. Il décrocha à la deuxième sonnerie. Une voix de femme forte avec un léger accent allemand le salua.

— Bonjour, Herr Lockhart.

— Vous avez l'avantage sur moi, chère madame. Je ne connais pas votre nom.

— Et je n'ai pas l'intention de vous le révéler, répondit-elle du tac au tac. Nous allons discuter des dispositions pour le paiement de votre rançon et le retour en sécurité de votre fille.

— Avant qu'on puisse parler de ça, j'exige une preuve qu'elle est bien en vie.

— Un instant.

Il entendit un clic. Puis une voix. Lockhart reconnut sa fille, malgré le grésillement de l'enregistrement et de la ligne téléphonique.

— Papa, c'est moi. Il faut que tu me sauves. Ils vont me tuer si tu ne paies pas. Je pense qu'ils sont sérieux.

La peur rendait sa voix plus aiguë. Il l'entendit reprendre sa respiration avant de continuer :

— D'après ce qu'ils m'ont dit, je dois prouver que je suis en vie. La une du *Clarion* d'hier était consacrée au verdict dans le procès de l'incendie criminel à Glasgow. Tu l'as probablement validée toi-même. Papa, ces gens… ils me font peur.

Nouveau clic et l'Allemande reprit la parole.

— Satisfait ?

— Très bien. Vous retenez ma fille prisonnière. Mais je n'ai pas un demi-million de livres.

Un petit rire sec et méprisant.

— Vous possédez l'un des plus grands empires médiatiques du monde. Vous êtes multimillionnaire. Comment est-ce possible ?

— Tout ce que j'ai est investi dans mon affaire. Je ne suis même pas propriétaire de ma maison. Je la loue à la municipalité de Glasgow. Je ne peux pas me procurer une somme pareille.

— Alors empruntez-la. Vos entreprises se porteront garantes.

Des entreprises endettées jusqu'au cou. Certaines hypothéquées.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. J'aime ma fille, mais je ne peux pas vous donner quelque chose que je n'ai pas. Relâchez-la, et on oubliera tout ce qui s'est passé. Mais, si vous touchez à un cheveu de sa tête, je vous jure que vous ne serez plus jamais tranquilles.

— Ah bon ? Vous n'avez pas les moyens de sauver votre fille, mais vous pouvez financer une croisade pour vous venger ? Il me semble, Herr Lockhart, que vos priorités sont totalement déconnantes, comme on dit ici à Berlin.

— C'est une question de timing. Dans six mois, ce sera différent, mais aujourd'hui…

— Est-ce que vous me suggérez de relâcher Genevieve et de la kidnapper de nouveau dans six mois ? répliqua-t-elle avec une incrédulité qui se termina en éclat de rire. Vous n'en avez vraiment rien à faire, n'est-ce pas ?

— J'aime ma fille. Si j'avais l'argent, je paierais le double de ce que vous demandez pour la retrouver. Mais je n'ai pas cette somme sous la main. Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous devez avoir des parents. Vous leur feriez subir un tel supplice, juste pour de l'argent ?

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. La question, c'est votre amour pour Genevieve. Votre fille unique. La seule famille qui vous reste.

Quelque chose en lui céda.

— Exactement. La seule famille qui me reste. À cause des crimes que votre peuple a commis pendant la guerre. Je vois que vous n'en avez tiré aucune leçon. Libérez ma fille, si vous avez un peu de décence.

Un bref silence. Puis, d'une voix glaciale, elle lâcha :

— Vous avez jusqu'à vendredi. J'appellerai à la même heure. Ce sera votre dernière chance.

La communication fut coupée.

Il raccrocha d'un geste rageur, se prit la tête dans les mains et fondit en larmes.

47

« Ce sera votre dernière chance », entendit Allie.

Puis Fredi replaça le combiné. L'homme se mit à parler sur un ton passionné. On aurait dit qu'il la félicitait. Il était temps pour Allie de se cacher. Choquée par les propos qu'elle venait d'entendre, elle s'élança dans le couloir et dévala l'escalier en courant. Elle retrouva Dieter à l'accueil, assis sur un banc, ostensiblement occupé à lire un magazine. D'un mouvement de tête, Allie indiqua la porte, et il la rejoignit à l'extérieur.

— Où est la voiture ?

— Deux rangées plus loin. J'aperçois leur tas de ferraille français.

— Allons-y.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il allongea le pas pour rester à sa hauteur. Une fois dans la voiture, elle lui rapporta ce qu'elle avait entendu.

— Apparemment, il prétend qu'il n'a pas les moyens, expliqua-t-elle. Ce n'est pas très crédible, comme argument. Il donne l'image d'un magnat de la presse très puissant. Il mène une existence extrêmement luxueuse : jet privé, hélicoptère personnel, un îlot dans les Hébrides, et tous les atours de la fortune. Il n'a peut-être pas de liquidités disponibles, mais ce n'est pas très convaincant pour quelqu'un d'extérieur à son monde.

— Je n'y croirais pas non plus, admit Dieter. Il veut ce qu'il y a de meilleur… mais toujours au meilleur prix.

— On ne marchande pas une demande de rançon.

Alors qu'elle prononçait ces paroles, Fredi et son acolyte sortirent du bâtiment et montèrent dans leur voiture.

— Vous voulez que je les suive ?

— Oui, mais pas de panique si on les perd. Je pense savoir où ils vont.

Vingt minutes plus tard, ils virent la 2 CV s'engager dans la rue où se trouvait l'appartement de Frau Braun. Dieter se rangea le long du trottoir et attendit que leurs cibles soient entrées avant de se garer dans une rue adjacente.

— C'est ce que vous espériez ?

— Oh oui ! répondit Allie en détachant sa ceinture de sécurité.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Dans le monde du journalisme d'investigation, on appelle ça le moment de confrontation. Je vais sonner à leur porte pour les mettre devant le fait accompli.

Dieter tourna brusquement la tête, paniqué.

— C'est trop dangereux.

— Je n'ai pas peur d'une enseignante et de son acolyte. On n'est pas dans *Die Hard*. Je pense que ce sont des escrocs, mais pas des meurtriers.

— Escrocs ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Des voleurs, des menteurs.

— Ça ne signifie pas qu'ils sont inoffensifs. Je vous accompagne.

Allie réfléchit à la proposition. *Sois honnête, ton expérience récente a prouvé que tu n'étais pas toujours la meilleure dans ce genre de situation*. Ça ne lui ferait pas de mal d'avoir quelqu'un à ses côtés, qui paraissait un peu costaud. Et qui parlait allemand.

— D'accord. Mais c'est moi qui mène la danse. Son anglais est très bon. Et si je ne me trompe pas il y aura une autre personne, présente sur les lieux, dont l'anglais est la langue maternelle.

— Pourquoi est-ce que vous faites ça ?

— Parce qu'on sait que c'est Fredi qui demande la rançon, et que son acolyte fréquente un appartement qui n'est pas à son nom, où vit une femme qui n'est pas Fredi mais qui pourrait être Genny. Ce n'est pas dur à comprendre, Dieter.

Elle ouvrit la portière et sortit avant de repasser la tête dans l'habitacle pour ajouter :

— Allons-y avant que Fredi ressorte déjeuner.

Ils s'engagèrent dans la rue, et Allie essaya de rouler un peu des mécaniques, regrettant de porter la même tenue pour le troisième jour d'affilée. Rona n'aurait pas apprécié.

Quand ils furent arrivés devant la rangée de sonnettes, Allie indiqua d'un geste à Dieter de s'en occuper. Il obtint une réponse dès la deuxième tentative. On le laissa entrer sans problème.

— Qu'est-ce que vous avez prétexté ? demanda-t-elle.

Il avança dans le hall en haussant les épaules.

— Que la sonnette d'un autre appartement semblait cassée, parce que je savais que mes amis étaient chez eux. C'est un quartier sympa. Les gens ne s'attendent pas à ce qu'il leur arrive des ennuis.

Il s'arrêta devant la cage d'ascenseur en fer et haussa les sourcils d'un air interrogateur. Allie esquissa un petit sourire.

— On va le prendre jusqu'au deuxième étage et finir à pied. Comme ça, ils ne nous entendront pas. Et je n'arriverai pas là-haut toute rouge et en nage.

Devant la porte de Frau Braun, ils reprirent leur souffle. Allie sentait en elle un mélange familier d'émotions. La peur de l'échec, l'excitation de l'adrénaline et la conscience que tout pouvait partir en vrille, comme avec Little Weed. Mais au moins, cette fois, elle avait Dieter à ses côtés. Tout allait bien se passer. Elle n'avait pas le choix. Elle frappa à la porte.

Rien.

Elle recommença, plus fort cette fois. Toujours rien. Ils se regardèrent.

— Dernière tentative.

Allie martela la porte du poing. Elle recula d'un pas et gesticula pour que Dieter fasse quelque chose.

Il la surprit et se surprit lui-même.

— *Öffne die Tur, Polizei !* hurla-t-il en cognant sur la porte.

Cette fois, il y eut une réponse. Le bruit de talons sur le parquet, puis la porte s'ouvrit et Fredi apparut. Elle avait l'air furieuse et hautaine.

— *Was ist es ?* demanda-t-elle.

Allie avança.

— En anglais, si vous voulez bien ? Je sais que Genny parle très bien allemand, mais *ich kann kein Deutsch*.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-elle sans se démonter.

Allie secoua la tête d'un air affligé.

— La partie est finie, Fredi. C'est terminé, dit-elle avant d'élever la voix. Genny ? C'est Allie Burns. Il est temps de rentrer. Dieter et moi, on va vous ramener en toute sécurité.

Fredi voulut claquer la porte, mais Dieter avait placé son pied dans l'ouverture. Il grimaça mais ne bougea pas.

— Sortez de mon appartement, ordonna-t-elle.

— Bien tenté, Fredi. Je ne sais pas ce que vous avez fait de Frau Braun, mais ce n'est pas chez vous ici. Vous vivez à l'autre bout de la ville. Un joli quartier, avec une belle vue sur le parc. Vous voulez vraiment l'échanger contre une cellule de prison ? demanda Allie sur le ton de la conversation.

Fredi lui lança un regard noir.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Allie feignit l'étonnement.

— Comment vous avez pu devenir prof, putain ? Jusqu'à maintenant, vous avez fait preuve d'une rare bêtise en matière de criminalité. Genny ? Ça suffit de traîner avec des bons à rien. Il n'y a qu'une seule équipe gagnante ici, et ce n'est pas la vôtre. Rentrons avant que votre père se transforme en furie.

Fredi lança un bref coup d'œil derrière son épaule. Dieter sauta sur l'occasion. Il bondit en avant et se jeta contre la porte, ce qui força

Fredi à l'ouvrir suffisamment pour qu'Allie et lui s'introduisent dans l'appartement. En retour, Fredi se mit à lui marteler la tête et les épaules de coups de poing. Mais Dieter attendit simplement le moment opportun pour lui attraper les poignets.

— *Genug !* rugit-il.

Fredi avait l'air abasourdie. Manifestement, personne n'avait jamais osé la traiter de cette façon.

— Vous êtes sur une propriété privée ! cria-t-elle.

— Qui n'est pas la vôtre, rétorqua Allie en la poussant avant de claquer la porte.

Il n'y avait personne dans la cuisine ni dans le salon. Elle poursuivit dans le couloir. Une salle de bains. Sans doute une chambre d'amis. Dernière porte. Ils étaient forcément là. Allie tourna la poignée, mais c'était fermé à clé.

— Genny ? C'est Allie. C'est peut-être votre ultime chance de sauver votre relation avec votre père. Je ne sais pas ce que vous avez manigancé, mais je sais que vous l'aimez.

Elle entendit un son étouffé, puis plus rien.

— Dieter ! lança-t-elle. J'ai besoin de votre épaule, une fois de plus.

Il dit quelque chose à Fredi en allemand sur un ton ferme, puis apparut à côté d'Allie.

— Je pense qu'ils sont là-dedans.

Il prit un peu d'élan et se projeta contre la porte, épaule en avant. Elle céda du premier coup et s'ouvrit en tapant contre un meuble à l'intérieur. La scène qui s'offrit à eux ne collait pas avec ce qu'Allie avait imaginé. Genevieve Lockhart était vêtue comme pour aller marcher, sauf qu'elle était ligotée et bâillonnée par terre, où elle produisait de petits gémissements. L'homme dont Allie connaissait désormais bien le visage se jeta sur elle et la bouscula pour gagner le couloir où ses testicules entrèrent soudain en collision avec le genou de Dieter. Il se plia en deux dans un hurlement et tomba à terre en gémissant.

— C'est quoi, ce bordel ? lâcha Allie, perplexe.

Genevieve réussit à tourner la tête et croisa le regard d'Allie. La phrase qu'elle prononça à travers son bâillon était incompréhensible, mais Allie supposa que c'était : « Libérez-moi. »

— Chaque chose en son temps, répondit Allie. Dieter, amenez Fredi ici. Qu'on comprenne un peu ce qui se passe.

Il courut dans le couloir et tourna au coin.

— *Scheisse !* hurla-t-il. Elle est partie.

Évidemment, songea Allie.

— Elle est déjà loin.

— Je vais la chercher, cria Dieter.

— Laissez tomber, Dieter. On sait où la trouver au besoin.

L'homme à terre essaya de s'enfuir en rampant, mais elle lui donna un violent coup de pied, au même endroit que Dieter auparavant. Il blêmit et se recroquevilla.

— *Genug*, gémit-il.

Elle porta son attention sur Genevieve, qui la fusillait du regard. Elle lui détacha d'abord les chevilles, puis les poignets. Genevieve essaya de se mettre debout, mais ne put aller plus loin que le lit en désordre. Elle repoussa Allie, qui cherchait à lui venir en aide, et tira sur les nœuds de son bâillon.

— Vous en avez mis, du temps ! Qu'est-ce que vous foutiez ?

C'était donc comme ça qu'elle voulait la jouer.

— Alors, on s'est fait kidnapper ? lui lança Allie sur un ton légèrement amusé.

— Ben oui, vous voyez bien. Vous m'avez retrouvée attachée et bâillonnée.

— Dans les griffes de vos ravisseurs, compléta Allie sans se démonter et en soutenant le regard de Genevieve.

Celle-ci fronça les sourcils.

— Oui. Exactement.

Allie indiqua l'homme à terre.

— En général, les gens ne roulent pas des pelles à leurs ravisseurs pendant qu'ils font la vaisselle ensemble. À moins que vous ne vous preniez pour Patty Hearst avec son syndrome de Stockholm ?

— Je ne sais pas ce que vous pensez avoir vu, mais vous vous trompez complètement. Je suis la victime, dans cette affaire.

— On connaît Fredi, mais comment s'appelle votre copain ?

— Comment je pourrais le savoir ? Elle ne m'a jamais donné son nom.

— Oh ! je vous en prie. Vous me croyez tombée de la dernière pluie ? Il fait partie du groupe vert révolutionnaire avec lequel vous traîniez. Soit vous me dites son nom, soit Dieter va le découvrir par la méthode forte.

— Hans Weber, gémit l'intéressé. Je m'appelle Hans Weber. Tout ça, c'est l'idée de Genny.

— N'écoutez pas ces conneries. Mais on ne portera pas plainte. Vous pouvez le laisser partir, dit Genevieve sur un ton décidé comme si elle était en mesure de donner des ordres.

Allie secoua la tête, feignant d'être désolée. Elle n'avait que faire des demandes de Genevieve.

— Le seul à décider du sort de ces deux-là, c'est votre père. C'est lui qui a été trompé, dans cette histoire. Par deux manipulateurs. Et peut-être par vous aussi, Genny ? C'est à Ace de décider de la suite : les laisser partir, appeler la police, les balancer dans la Spree pieds et

poings liés…, énuméra-t-elle en appréciant l'air horrifié de Genevieve. Je plaisante, pour la Spree.

Genevieve poussa un soupir.

— Je suis la victime. N'essayez pas de me mettre ça sur le dos.

— C'est ça…

Allie alla trouver le téléphone vieille génération fixé au mur du salon. Elle ouvrit son répertoire et composa le numéro direct du bureau d'Ace Lockhart. La mise en relation sembla durer une éternité, mais elle finit par entendre une sonnerie.

— Bureau de Mr Lockhart, annonça la voix familière de son assistante de direction.

— C'est Allie Burns. Vous pouvez me le passer ?

— Il n'est pas là, répliqua-t-elle avec une pointe d'agacement. Il est à Ranaig, mais ne prend pas ses appels. Il avait un rendez-vous téléphonique avec le ministre de l'Intérieur il y a une demi-heure et ne s'est pas présenté. J'ai eu le cabinet de Mr Hud qui était très embêté. Je lui ai envoyé un fax et un télex, aucune réponse.

— Vous ne pensez pas qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— On serait au courant. Il a du personnel sur place, dit-elle sur un ton pincé.

Contrairement à ce qu'on racontait, les secrétaires ne savaient donc pas tout.

— S'il vous contacte, vous pourrez lui transférer ce numéro en lui précisant que c'est urgent ? demanda-t-elle en dictant le numéro de l'appareil. C'est à Berlin. En Allemagne.

— Je sais où se trouve Berlin, répliqua-t-elle, glaciale. Je lui transmettrai le message quand il se manifestera.

Allie reposa le combiné, puis composa un autre numéro, qu'elle connaissait par cœur, cette fois. Quand on décrocha, elle dit :

— C'est moi.

— Je commençais à penser que tu t'étais volatilisée dans la nature, comme Ace.

La voix de Rona n'avait jamais été aussi bienvenue.

— J'avais des choses à régler.

— Et c'est réglé ?

— En quelque sorte. Oui. Mais il faut que je parle au chef.

— Tu n'es pas la seule. D'après ce que je sais, il n'a parlé à personne depuis qu'il a répondu à ce coup de téléphone. S'il y a répondu.

— Je peux te confirmer que c'est bien le cas. Je me trompe, ou tu m'as dit qu'il avait congédié son personnel de Ranaig ?

— C'est exact. Il ne voulait pas être dérangé. Qu'est-ce qui se passe, Allie ? Tu as retrouvé la trace de Genny ?

Allie gloussa.

— Oh oui ! Écoute, Ro, je pense qu'il faut que tu dises à son personnel de le rejoindre là-bas. Ça ne lui ressemble pas de disparaître comme ça. Ils pourront lui annoncer que Genny est tirée d'affaire et qu'elle est joignable à ce numéro.

Allie lui dicta les coordonnées.

— Je te rappelle plus tard, assura-t-elle. Mais il faut vraiment que je parle à Ace.

Elle raccrocha et alla retrouver Genevieve.

— Laissez-le partir, Allie. Personne ne vous remerciera de vous acharner contre Fredi et Hans. Je refuserai de témoigner contre eux.

Hans gigotait par terre.

— Dieter, est-ce que l'autre chambre ferme à clé ? demanda Allie.

C'était le cas, et elle le pria d'y enfermer Hans pour l'instant.

— Nous, on va s'installer au salon pour tenter de démêler les fils de cette histoire.

Elle observa attentivement Genevieve quand celle-ci gagna le salon. Sans surprise, elle s'installa dans le fauteuil le plus confortable en se frottant les jambes pour réactiver sa circulation. Allie tira une chaise de cuisine et s'assit près d'elle.

— Alors, pourquoi quelqu'un refuserait de témoigner contre ses ravisseurs ? À moins qu'ils ne soient complices ?

Genevieve lui adressa un sourire condescendant.

— Parce qu'en les dénonçant on détruirait le mouvement vert des deux côtés du Mur. Les gens sont trop bêtes pour faire la différence entre les Verts radicaux et ceux qui sont plus traditionnels. C'est le mouvement dans son intégralité qui serait entaché.

— Ah bon ? Vous ne croyez pas qu'on les prendrait pour des martyrs héroïques engagés dans une action radicale ?

Genevieve s'esclaffa.

— Vous n'y connaissez rien, n'est-ce pas ? Les Allemands sont très conservateurs. Il n'est pas si loin, le temps où la bande à Baader terrorisait le pays. De nombreux citoyens qui souhaitent du changement seraient effrayés par un truc pareil. Je suis prête à mettre mon inconfort et ma peur au service de la cause.

Elle afficha un sourire triomphant.

— Vous sacrifier pour le plus grand nombre, ce n'est pas vraiment votre style, Genny.

Son regard s'emplit de colère.

— Les temps changent, Allie. Vous, les journalistes, vous êtes plongés dans l'actualité du présent et vous ne prenez jamais de recul. La planète est en crise, il faut y remédier. La fin du monde ne sera pas provoquée par une catastrophe ponctuelle comme Tchernobyl. On va tous rôtir lentement à mesure que le réchauffement climatique gagnera du terrain. Comme des grenouilles plongées dans une

casserole à petit feu. Fredi fait partie des gens qui veulent stopper ça. Qui cherchent à construire des ponts, à renverser des absurdités comme le Mur ou le Rideau de fer.

— Mais il faut du temps pour changer les choses, non ? Du temps et de l'argent.

— Évidemment.

— Alors, vous avez tous décidé d'accélérer le rythme et d'extorquer de l'argent à votre père. Joli coup.

Genevieve fit une moue méprisante.

— Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Aucune. Parce que c'est faux. Qui croira la parole d'une journaliste sur le point de quitter le groupe Ace Media, contre celle de la patronne de Pythagoras Press, fille unique et héritière d'Ace Lockhart ? Et puis, de toute façon, vous êtes mal placée pour me faire la leçon. Si vous insistez, j'expliquerai que c'est vous qui m'avez donné cette idée.

— Moi ? dit Allie en éclatant de rire. Comment ça ?

— Vous avez la mémoire courte. La semaine dernière, j'ai dû vous sauver de la Stasi. Après que vous avez mis en scène un kidnapping pour parvenir à vos fins.

Allie n'en croyait pas ses oreilles.

— Mon objectif était de révéler au grand jour une conspiration de criminels qui aurait pu coûter la vie à beaucoup d'autres.

— En quoi c'est différent de lever des fonds pour nous empêcher de tous mourir ?

— Eh bien, pour commencer, je n'ai pas trahi quelqu'un qui m'aimait. Si Ace découvre que vous avez tout manigancé – arrêtons de nous mentir, on sait que c'est vrai – ça va lui briser le cœur. Enfin, à supposer qu'il en ait un, ajouta-t-elle en soupirant. Pourquoi vous ne lui avez pas tout simplement demandé de l'argent ?

— Parce qu'il aurait refusé. Il n'y aurait pas trouvé son intérêt. Donc ça lui serait passé par-dessus la tête.

— Mais il vous aurait écoutée, au moins, non ? Un jour, son empire vous reviendra. Pourquoi ne vous aurait-il pas donné une avance ?

Genevieve traça des motifs sur la table, du bout du doigt.

— Ce n'est pas sa vision du monde. Il vit dans le moment présent. Pas dans le passé, ni dans l'avenir. Ce qui compte pour lui, c'est l'ici et le maintenant.

— Ça ne justifie pas ce que vous avez fait, Genny.

— Laissez Hans partir. Et ne poursuivez pas Fredi. Ce ne sont pas de mauvaises personnes. Ils se sont juste laissé emporter par leurs convictions. Vous pouvez être l'héroïne de l'histoire, Allie. Inventons une version, entre nous, dit-elle en gloussant. Mon père vous sera éternellement reconnaissant. Votre chère Rona aura un job à vie.

— Rona n'a pas besoin de ce genre de manigance, pour ça.

Genevieve haussa les épaules.

— Ça ne fait jamais de mal, d'avoir des amis haut placés. Allez, Allie, si on la joue comme ça, qui en pâtira ? Mon père gardera son argent, moi ma crédibilité aux yeux du groupe de Fredi, et vous en ressortirez gagnante.

Allie ne voyait pas d'autre solution que d'accepter la version de Genevieve. Cela la rendait furieuse, mais elle se retrouvait à sa merci. Elle secoua la tête.

— Vous êtes vraiment incroyable, Genny. Unique en votre genre.

Elle se leva et adressa un signe à l'intention de Dieter.

— Relâchez-le. Au moins on sait où les trouver, lui et Fredi Schroeder.

Les deux femmes observèrent en silence Dieter déverrouiller la porte de la deuxième chambre et traîner Hans Weber dans le couloir.

— Tu peux y aller, lui glissa Genevieve d'une voix mielleuse. Je suis désolée que tu aies été blessé. Dis à Fredi que je vous retrouve bientôt.

Cette perspective ne parut guère le réjouir. Mais il garda le silence et suivit Dieter en trébuchant jusqu'à la porte d'entrée.

— On y va ? proposa Genevieve.

— Il faut qu'on reste ici, répondit Allie. C'est le numéro que j'ai donné pour qu'Ace nous contacte. Et je ne vous quitte pas d'une semelle tant que nous ne lui aurons pas parlé.

Genevieve ouvrit la bouche, mais Allie poursuivit :

— C'est non négociable, Genny. C'est une condition sine qua non. Et ce n'est pas vous qui décidez. Pour une fois, faites ce qu'on vous dit.

— Vous ne pouvez pas m'enfermer ici, rétorqua Genevieve d'un air supérieur en se dirigeant vers la porte, Dieter sur les talons. Donnez-moi les clés, Dieter.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas, Fraulein Lockhart. Votre père est mon patron et il m'a ordonné d'obéir à Frau Burns.

Il croisa les bras sur sa poitrine et se planta devant la porte. Elle n'irait nulle part. Tant qu'Ace Lockhart n'en aurait pas décidé autrement.

48

De leur propre aveu, Fiona et Calum Stuart vivaient leur meilleure vie. S'occuper d'Ace Lockhart et de son petit fief dans un coin de l'Atlantique n'était pas vraiment le job le plus difficile au monde. Il ne venait que deux fois par mois, pour une ou deux nuits ; à deux reprises, chaque année, il prolongeait son séjour, généralement en compagnie de sa fille. Qui était, il fallait le reconnaître, une petite princesse. Mr Lockhart, en revanche, était différent. Il savait ce qu'il voulait mais, tant qu'il était bien nourri et que tout fonctionnait correctement dans la maison, leurs relations étaient bonnes.

Puisqu'ils n'avaient pas à être sur l'île en l'absence de Mr Lockhart, ils passaient le plus clair de leur temps dans leur cottage sur l'île voisine de Coll, qui présentait certaines attractions comme la présence d'autres êtres humains et d'un pub. Ils se rendaient sur Ranaig avec leur bateau semi-rigide au moins une fois dans la semaine, pour jeter un œil et entretenir ou réparer. Comme le leur rappelaient régulièrement leurs amis de Coll, c'était un job pépère.

C'est pourquoi ils furent surpris, en rentrant de leur déjeuner au pub, de voir leur répondeur clignoter, signalant un nouveau message. Calum appuya sur le bouton et attendit. La voix qui s'éleva de la machine lui était inconnue.

— Ici Rona Dunsyre, d'Ace Media. Ace Lockhart est parti sur Ranaig il y a deux jours. Mais nous n'arrivons pas à le contacter. Pourriez-vous vérifier que tout va bien ?

Le message se terminait par un numéro que Calum identifia comme un téléphone mobile.

Levant les yeux au ciel, il le réécouta pour noter le numéro avant de le composer sur son cadran.

— Ça va coûter une fortune, d'appeler sur un mobile, grommela-t-il.

— Rona Dunsyre à l'appareil, annonça une voix au bout de la ligne qui grésillait.

— Ici Calum Stuart. On vient de rentrer et d'avoir votre message.

— Merci de me rappeler. Je suis désolée de vous déranger, mais on s'inquiète un peu pour Ace. Il est parti lundi sur Ranaig en hélico. Il

avait besoin de prendre du recul. Il a donné des nouvelles jusqu'à ce matin. Puis… plus rien. Il ne répond pas au téléphone, ne réagit pas aux fax.

Calum hésita.

— Il veut peut-être rester un peu tranquille…

— En temps normal, je partagerais cet avis. Mais on est en pleine crise, et c'est inquiétant qu'il ne donne plus signe de vie. Il y a des décisions importantes à prendre, et il est le seul à pouvoir le faire.

— Vous voulez qu'on aille voir, c'est ça ?

— Exactement.

— Pas de problème. À votre place, je ne m'inquiéterais pas trop. Le chef aime la solitude. Parfois, quand il est ici, on le voit quasiment pas.

— Je croyais que vous étiez son garde du corps.

Il éclata de rire.

— Oui, pas sa baby-sitter. Sur Ranaig, on voit le danger venir de loin. Je lui demanderai de vous appeler dès que je le croiserai.

Tandis que Calum préparait le bateau, une douce brise caressait la surface des vagues. Fiona sortit du cottage avec un panier contenant du lait et un sac de langoustines vivantes.

— C'est un bel après-midi pour prendre la mer, commenta-t-elle.

— Ils annoncent du vent tout à l'heure, à la météo.

Calum avait répondu sans trop réfléchir, concentré sur son moteur. Quand Fiona fut montée à bord, il tourna la clé, le moteur rugit, et ils quittèrent l'embarcadère dans une gerbe d'écume C'était une bonne occupation pour cet après-midi, songea Calum. Même après des années passées à sillonner ces eaux par tous les temps, il était toujours heureux de sentir le bateau voguer. Il naviguait à vue, visant la pointe de l'île, où il fit volte-face pour s'engager dans la baie avec son barrage et ses jetées.

Ils amarrèrent et débarquèrent sans rien remarquer qui sortait de l'ordinaire. Calum se rappela de changer une planche qui s'était fendue sous le poids d'une bouteille de gaz lui ayant échappé quinze jours plus tôt. Ils avancèrent sur le chemin menant à la maison mais, dès qu'ils arrivèrent en haut de la montée, ils surent que quelque chose ne tournait pas rond.

— Il n'y a pas de fumée dans le poêle, constata Fiona. Impossible qu'il l'ait laissé s'éteindre, il fait encore froid.

— Il a peut-être oublié de l'alimenter avant de partir se promener, suggéra son mari.

Mais il savait pertinemment qu'il y avait peu de chances. Le chef aimait trop son confort. Calum accéléra, approchant de la maison à grands pas. La porte de derrière était déverrouillée, rien d'inhabituel à cela. Ils entrèrent dans la cuisine glaciale. Fiona posa la main sur la

bouilloire puis la machine à café, elles n'avaient pas chauffé.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, insista-t-elle.

Ils posèrent tous les deux les yeux sur la porte, fermée, qui menait au salon.

Calum s'aventura le premier. Ils décelèrent une odeur désagréable, mais il n'y avait personne dans la pièce tout en longueur, ni dans l'alcôve ni dans la véranda donnant sur la mer. Il jeta un coup d'œil dans la cage d'escalier, pinça les lèvres et commença à monter les marches. En arrivant au tournant, il lâcha un cri.

— Oh putain !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Derrière lui, Fiona risqua un regard et vit ce qui avait fait jurer son mari. Un pied portant une chaussette, puis une cheville et un mollet. Elle aurait reconnu ce pull au motif *fair isle* n'importe où. Elle poussa Calum pour atteindre le haut de l'escalier et découvrit Wallace Lockhart étalé maladroitement par terre. L'odeur était plus puissante à cet endroit, il s'était vidé sous lui. Il avait les yeux ouverts, ses iris noisette immobiles. Ses joues étaient rougies, avec des taches plus foncées. Elle se pencha pour le toucher. Il était froid.

Bouche bée, elle se retourna vers Calum.

— Il est mort. Qu'est-ce qu'on fait ?

49

— Ces appartements doivent être drôlement bien insonorisés. Je n'arrive pas à croire que personne ne soit venu se plaindre du bruit qu'on a fait, dit Allie pour bavarder alors qu'elles étaient attablées à manger de la charcuterie et du pain noir.

— Quand est-ce qu'ils vont revenir ? demanda Genevieve. Ça fait des heures. Il faut que je parle à Ace, pour régler tout ce bazar.

— Rona nous appellera quand elle aura du nouveau.

— Qu'est-ce que Rona a à voir avec tout ça, d'abord ? Elle est juste responsable des chroniques, pas chef. Depuis quand elle prend ce genre de décision ?

Allie regretta d'avoir arrêté de fumer.

— Il se trouve qu'on était toutes les deux avec votre père quand il a reçu la demande de rançon. On est les seules à savoir que vous avez été victime d'un prétendu kidnapping. En dehors de nous trois ici, seule Rona est au courant. Elle va finir par nous appeler.

Comme par enchantement, le téléphone sonna à ce moment précis. Genevieve bondit pour répondre, mais Allie fut plus rapide.

— Bas les pattes, dit-elle en l'écartant.

— Allie, c'est moi.

Ce lui fut un soulagement d'entendre Rona.

Allie poussa de nouveau Genevieve.

— Attends un instant… Dieter, emmenez-la dans la chambre, s'il vous plaît.

Il enroula les bras autour d'elle et la força à avancer vers l'autre pièce.

— Vous ne travaillerez plus jamais pour mon père, après ça ! éructa-t-elle avant que la porte claque derrière eux.

— Je suis dans une maison de fous, geignit Allie. Alors, quoi de neuf ? Que dit le patron ?

— Elle peut t'entendre ?

— Non, sauf si elle a l'ouïe d'une chauve-souris. Accouche, Rona. Qu'est-ce qui se passe ? On est tous virés ?

— Il est mort, Allie.

Il fallut à Allie un long moment pour digérer l'annonce de Rona et

réagir.

— Comment ?

— D'après le garde du corps, on dirait une crise cardiaque. Ou un AVC massif. La police se mettra en route dès qu'ils auront un hélicoptère à disposition.

— Pourquoi la police ?

Rona lâcha un petit rire sans joie.

— Parce que c'est Ace Lockhart, un homme qui a un millier d'ennemis et beaucoup d'amis de circonstance.

— C'est une mort suspecte, alors ?

— Tout ce que je sais, c'est ce que m'a rapporté le garde du corps. Il était étalé par terre en haut de l'escalier, sans blessure apparente, mais raide mort. Je n'ai encore rien annoncé au bureau.

À sa place, Allie aurait fait pareil.

— Je ne sais pas comment gérer ça, dit-elle doucement.

Toujours disposée à la compassion, Rona répliqua :

— Tu es intelligente, Allie. Et tu as un grand cœur. J'aimerais pouvoir t'aider, mais tu vas trouver un moyen. Je le sais.

Allie dit à voix basse :

— Arrange-toi pour nous faire sortir d'ici, Genevieve et moi. Il nous faut deux billets pour Francfort, puis le jet privé.

— Comme si c'était fait, mon amour. Je file au bureau. Je m'en occupe dès que j'arrive.

— Je te rappelle dès que possible. Je t'aime.

Allie reposa silencieusement le combiné et appuya le front contre le mur. Elle ne s'était jamais retrouvée dans pareille situation. C'était un coup mortel porté au pouvoir absolu. Ils étaient passés de la farce à la tragédie en quelques minutes. Et c'était à elle qu'incombait d'annoncer à Genevieve Lockhart que son père, qu'elle avait tenté de faire chanter, était mort. Peut-être des suites de ce coup monté.

Allie entra dans la chambre où Genevieve était allongée sur le lit. Dieter était debout près de la fenêtre, bras croisés sur la poitrine.

— Bon, quand est-ce que je peux parler à mon père ? demanda-t-elle.

— Je ne l'ai pas eu, mais il y a du changement, annonça Allie en regrettant de ne pas avoir trouvé meilleure entrée en matière. Il va falloir que nous retournions tous les trois à l'hôtel.

— Pourquoi ? Vous essayez de me mener en bateau ?

— Non. On doit se préparer à rentrer au Royaume-Uni. Et ce serait mieux qu'on sorte d'ici avant que Fredi décide de revenir.

Genevieve regarda Dieter d'un air incertain.

— Je ne sais pas à qui faire confiance, lâcha-t-elle sur un ton

plaintif avant de se tourner vers Allie. Certainement pas à vous.

Allie écarta les doigts en éventail.

— Vous n'avez personne d'autre, pour l'instant. Je vous promets que je n'essaie pas de vous tendre un piège.

— Elle est de votre côté, lui assura Dieter. Et moi aussi.

D'un air boudeur, Genevieve retourna au salon. Elle ramassa son sac, dans lequel elle fourra le roman de Len Deighton et un paquet de chewing-gums.

— Allons-y, dans ce cas. C'est peut-être la dernière fois que vous travaillez pour nous, Dieter, alors appliquez-vous.

Elle enfila son manteau et se posta devant la porte.

— Je vous en prie, Genny, n'essayez pas de vous enfuir, dit Allie. Il faut qu'on parle.

Quelque chose dans son expression dut convaincre Genevieve, car elle se contenta de hausser les épaules en répondant :

— N'essayez pas de m'entuber. Rappelez-vous que je peux détruire votre carrière en un claquement de doigts. Et celle de votre chère et tendre aussi.

Dès qu'elles pénétrèrent dans la suite, Genevieve se dirigea droit vers le téléphone. Allie fonça pour l'arrêter.

— Non, attendez… s'il vous plaît.

— Combien de fois je dois vous le répéter ? Il faut que je parle à mon père.

Allie la prit par les épaules pour la forcer à s'éloigner du combiné.

— Il n'y a pas de bonne façon de vous annoncer ça, Genny. Votre père est mort.

Son visage n'exprima rien, sinon de l'incompréhension. Puis elle rit nerveusement.

— Bon sang ! C'est encore un de vos petits numéros ridicules ? Parce que ce n'est pas drôle.

Allie déglutit.

— Je suis désolée. Ce n'est pas une blague. Ace est mort, Genny.

Ses jambes cédèrent, et elle serait tombée si Dieter ne s'était pas empressé de la rattraper. Il l'aida à gagner le canapé et l'assit délicatement. Elle leva vers lui des yeux pitoyables.

— Elle dit n'importe quoi parce qu'elle me déteste, gémit-elle d'une voix oscillant des graves aux aigus.

— Elle ne vous déteste pas. Votre père lui a ordonné de vous sauver. Il me l'a expliqué lui-même. Il voulait que vous reveniez et il l'a envoyée parce que c'était sa meilleure enquêtrice.

Allie poussa un soupir.

— Je suis vraiment désolée, Genny.

Sous le choc, Genevieve gardait un air impassible. Pas encore de larmes, car elle était dans le déni.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? C'était où ? Quand ?

— Il était sur Ranaig. Il ne répondait pas au téléphone, ni aux fax. Rona était la seule au bureau à connaître la situation, donc elle a demandé aux gardiens de vérifier que tout allait bien. Ils l'ont trouvé par terre en haut de l'escalier.

C'était une mort tellement prosaïque pour un homme qui avait mené une vie hors normes.

Alors, les larmes surgirent. Elle lâcha de gros sanglots agités, comme les enfants lorsqu'ils ont l'impression que leur monde s'écroule. Mais pour eux il y a toujours des jouets neufs, de nouveaux amis, d'autres possibilités. Pour Genevieve Lockhart à ce moment-là, il ne restait que la désolation du deuil.

50

Deux semaines plus tard

Allie revint du kiosque à journaux avec sa pile habituelle de quotidiens. Au premier coup d'œil, elle avait constaté qu'Ace Lockhart était encore bien présent dans les nouvelles. D'abord, il y avait eu les éloges dithyrambiques sur le titan du monde des médias, émanant pour la plupart de gens qui auraient dû y réfléchir à deux fois. Ensuite, des rumeurs avaient couru sur la cause de son décès, apaisées enfin par l'autopsie et les analyses toxicologiques.

Mais la présence de cyanure avait soulevé quelques interrogations. Suicide ou – mot qui tenait les lecteurs en suspens – meurtre ? Les proches d'Ace assuraient qu'il ne se serait jamais donné la mort. Il n'était pas du genre désespéré, insistaient-ils. Son ego le lui aurait interdit. Mais qui aurait pu le tuer ? Comment ? Et pourquoi ? Il n'y avait aucun signe d'intrusion sur Ranaig : pas d'empreintes, rien sur les caméras de surveillance.

Les théoriciens du complot avaient commencé à échafauder des hypothèses après les révélations successives sur la fragilité de ses finances. On racontait qu'Ace Media était au bord de la banqueroute, à cause de l'acquisition à prix d'or du journal de New York par Lockhart. Le suicide revint en force, tout le monde convenait que Lockhart aurait eu du mal à surmonter l'humiliation d'une faillite.

Puis le coup de grâce : il avait pioché dans les fonds de pension de l'entreprise. Il y avait un trou énorme dans les comptes et une interrogation quant à la capacité d'Ace Media à payer les retraites existantes, sans parler de celles à venir d'employés encore en activité et cotisant chaque mois. Quelqu'un avait réussi à arracher un commentaire à Genevieve, qui était restée silencieuse en dehors de quelques réactions endeuillées immédiatement après le décès.

> Genevieve Lockhart, administratrice du fonds de pension et héritière d'Ace Media, déclare : « Je croyais qu'il s'agissait d'un emprunt temporaire. J'ignorais que la somme empruntée

dépassait les fonds. »

Mais bien sûr, pensa Allie. Pour l'unique fois de sa carrière, elle était soulagée et heureuse de ne pas se trouver aux premières loges, dans l'arène des gladiateurs de l'actualité. Elle avait ramené une Genevieve éplorée de Berlin, puis avait pris ses distances avec tout ce bazar. Rona lui avait suggéré de rester auprès de Genevieve, mais Allie avait refusé.

— C'est pas ma copine, Ro. En plus, je l'apprécie même pas. Elle doit bien avoir des amis. Elle est toujours invitée aux soirées et aux dîners, d'après la presse à scandale. C'est pas mon job de l'épauler. Ni de jouer les médiatrices. Il ne me reste plus longtemps à tenir, et ensuite je serai débarrassée d'Ace Media. Genevieve Lockhart ne relève pas de mes responsabilités.

Rona avait haussé les épaules.

— C'est pas faux. Je vais faire profil bas jusqu'à ce que la situation se calme, en espérant que j'aurai toujours du boulot, après tout ça. Mais, si je devais revenir à Manchester et reprendre notre vie là où je l'ai laissée, je ne m'en plaindrais pas. Ça m'a vraiment manqué, le quotidien avec toi.

— Moi aussi. J'ai un peu de temps maintenant pour dénicher ma prochaine enquête. Voire envisager une collaboration avec Bill Mortensen. Il y a une forme de synergie entre le travail du détective privé et celui du journaliste.

Aussi, cela lui convenait d'assister en spectatrice au bûcher des vanités qui consumait Ace Media. Elle se rappela une phrase de Bill Mortensen au sujet du travail de détective privé : « Tu fournis l'information au client et prends un peu de recul, pour mieux voir la foudre tomber sur la maison de quelqu'un d'autre. »

De retour chez elle, elle se plongea dans les journaux. Maintenant qu'elle cherchait des infos par elle-même, elle devait trouver un fil qui dépassait et tirer dessus pour détricoter les articles de ses confrères. Elle venait de finir le *Times* quand la sonnette retentit. Elle se dirigea vers la porte, en se demandant de qui il pouvait s'agir. Elle n'avait prévu ni visite ni livraison.

Et elle ne s'attendait certainement pas à voir cette personne sur le pas de sa porte. Pâle et quelque peu diminuée, mais toujours habillée de vêtements de marque de la tête aux pieds, Genevieve Lockhart se tenait sur le perron et la regardait droit dans les yeux.

— Genny, dit Allie sans émotion.

— Est-ce que vous allez m'inviter à entrer, vu que j'ai fait tout ce chemin ?

— J'ai cru que vous passiez juste en coup de vent, répliqua Allie en reculant d'un pas pour la laisser passer. Au bout du couloir à gauche,

on va s'installer dans la cuisine.

Elle suivit Genevieve dans la pièce lumineuse et bien agencée. Genevieve choisit la chaise qui jouissait de la meilleure vue ouvrant sur le jardin.

— Charmant, commenta-t-elle.

Allie s'adossa contre l'îlot, bras croisés.

— Vous n'avez pas « fait tout ce chemin » pour admirer notre cuisine.

Genevieve poussa un soupir.

— S'il vous plaît, Allie, vous pouvez arrêter de me traiter comme une ennemie ? Je suis ici pour vous demander une faveur, pas pour me disputer avec vous.

C'était tellement inattendu qu'Allie finit par prendre une chaise et s'asseoir en face de Genevieve.

— Laissez-moi vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Je suis désolée pour le décès de votre père. C'était un choc terrible, je le sais. Et ça n'a pas vraiment été facile, depuis. Mais je ne vois pas comment vous aider.

— Les chocs se sont succédé, répondit-elle, les yeux emplis de chagrin. Vous n'allez sans doute pas me croire, mais je n'avais aucune idée de l'état désastreux de l'entreprise. Ace a toujours eu l'intelligence de me cacher les détails. Quand on parlait affaires, il avait des réponses à toutes mes interrogations. Et je n'étais pas assez futée pour voir au-delà de l'écran de fumée. Il m'a menti au sujet du fonds de pension, et je n'ai pas remis en question ce qu'il me disait. Mais il y a une chose dont je suis absolument certaine. Mon père ne se serait jamais suicidé.

Allie fut emplie de pitié.

— Vous ne pouvez pas en être sûre. Il allait s'exposer à la honte et la ruine. Je ne crois pas qu'il aurait pu vivre avec ça.

Genevieve parvint à esquisser un mince sourire.

— Vous ne comprenez pas. Il se croyait capable de tout surmonter. Il avait affronté quantité d'obstacles, par le passé. Toute sa famille est morte aux mains de ses voisins. Il a réchappé à la guerre, il a bâti une entreprise internationale de toutes pièces. Ace était convaincu qu'il avancerait toujours sur la corde raide. « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir » est un dicton qui aurait pu être inventé pour lui.

Allie admirait presque son inébranlable conviction. Mais les faits la contredisaient.

— Alors, si ce n'était pas un suicide, qu'est-ce qui s'est passé ? Il n'y a aucune preuve que quelqu'un ait été présent sur Ranaig avec lui.

— Je le sais, répliqua-t-elle avec impatience. Mais avec du poison on peut tuer quelqu'un. Pas besoin d'être sur place. Ni dans le même pays. Il suffit de tendre un piège et d'attendre.

— Comment ça ? Vous injectez du cyanure dans une boîte de chocolats ou une bouteille de vin ? Vous ne trouvez pas que ça fait un peu Agatha Christie ? Et d'après ce j'ai entendu, quand Ace estimait qu'un cadeau n'était pas à la hauteur de ses exigences, il le donnait au premier courtisan de passage.

— C'est vrai, répondit-elle en reprenant du poil de la bête. Mais si c'était quelque chose qui lui était personnellement destiné ?

Malgré son scepticisme naturel, Allie sentait sa curiosité s'éveiller.

— Quoi, par exemple ?

Genevieve posa un grand cabas Cartier sur la table, puis fouilla à l'intérieur avant d'en sortir un flacon de médicaments ambré. Elle le tendit à Allie.

— Lisez. S'il vous plaît.

Allie obéit.

WALLACE LOCKHART. COMPLÉMENTS SURVITAMINÉS.
POUR LE PATIENT UNIQUEMENT.

Sous l'étiquette imprimée, il y avait un logo.

HYGEIA HEALTH, GENÈVE.

Elle ouvrit le flacon et fit tomber quelques gélules dans la paume de sa main. Elles n'étaient pas scellées, mais constituées de deux moitiés emboîtées l'une dans l'autre. Il aurait été aisé de les séparer et de trafiquer le contenu sans que personne ne se doute de rien.

— Ou comment administrer du cyanure incognito, déclara Allie. Très pratique. Dans ce cas, ça devait être quelqu'un de son entourage proche. Qui pouvait savoir ? Qui aurait eu accès à ça ?

Genevieve lâcha un petit rire hautain.

— Il suffit de mener son enquête correctement pour être au courant. Le magazine *Traveller* a une section baptisée « Mes essentiels de voyage ». Dans le numéro de janvier 1988, mon père leur a accordé un entretien, accompagné d'une photo.

— C'était il y a bien longtemps…

— Oh je vous en prie, Allie, tout ça est dans le domaine public. J'ai vérifié : l'article se trouve dans le dossier de coupures de presse du *Clarion*. Ça ne doit pas être bien difficile à dénicher si on est déterminé. N'importe qui dans le bâtiment aurait pu le savoir.

— Mais comment cette personne aurait-elle eu accès à ses vitamines sur Ranaig ?

— Il en conservait des flacons dans ses bureaux de Glasgow et Londres. Ainsi qu'à Voil House et dans son appartement de Londres. Il se servait quand il en avait besoin, ici ou là. Cette personne avait

l'embarras du choix.

— Et, selon vous, ça pourrait prouver qu'il y a eu meurtre ?

— On a retrouvé le flacon dans la cuisine.

Allie secoua la tête.

— Vous vous raccrochez à ça parce que vous n'arrivez pas à admettre qu'Ace n'était pas celui que vous pensiez, dit-elle avec gentillesse.

— Il m'aimait. Il ne m'aurait jamais laissée gérer tout ce bazar, répliqua-t-elle d'une voix tremblante. Allie, sa dernière conversation, à notre connaissance, a eu lieu avec Fredi Schroeder. Je le sais parce que votre chère Rona me l'a dit. Il essayait de négocier ma libération. Pourquoi se serait-il donné cette peine, s'il avait prévu de me laisser dans la merde ?

Elle n'avait pas tort. Allie replaça les gélules dans le flacon, qu'elle referma.

— Admettons que vous ayez raison. Comment cette personne aurait pu accéder à ses vitamines ?

Genevieve soupira.

— Je vous l'ai dit, il en a un peu partout. Sans doute également à New York. À Ranaig. Dans son avion. Vous savez ce que c'est, la sécurité dans les locaux d'un journal : n'importe qui peut s'y introduire, et personne ne s'inquiète de voir quelqu'un traîner.

— Mais ce flacon-là, il se trouvait à Ranaig, j'imagine, non ?

— Il se fait livrer à son bureau de Londres. Ensuite il en emporte…, dit-elle avant de se corriger. Il en emportait dès qu'il en avait besoin. À mon avis, on ne trouvera aucune piste de ce côté-là.

Allie secoua la tête.

— Je ne cherche pas de piste, Genny. Je n'ai rien à voir dans tout ça.

Cette fois-ci, Genevieve poussa un soupir plus profond.

— Est-ce que je peux avoir un verre d'eau ?

— Bien sûr. Vous voulez un café ? Un thé ?

— De l'eau, ça ira.

Allie prit un verre et le posa devant elle.

— Désolée, je n'ai pas pensé à vous le proposer.

Genevieve en but une longue gorgée, puis s'essuya délicatement les lèvres d'un doigt.

— Je suis venue vous voir parce que mon père avait confiance en vous. Et la façon dont vous m'avez traitée… vous ne m'appréciez pas, c'est évident, mais vous avez quand même fait votre maximum pour moi, dit-elle en regardant dehors. Après tout ce qui s'est passé, je ne sais plus à qui me fier. J'ai l'impression d'être un poisson rouge dans un aquarium rempli de requins. Ils ne pensent qu'à leur propre survie. Des saintes-nitouches, voilà ce qui gravite autour de moi. Vu comme

tout le monde prétend ignorer les rouages de cette entreprise, c'est un miracle qu'on arrive à publier un journal.

L'amertume de Genevieve rassura davantage Allie que son chagrin. Quelle que soit la raison pour laquelle elle était venue frapper à sa porte, c'était sincère.

— Alors, s'il s'agit d'un meurtre, qui est le coupable ?

Un sourire tordu.

— J'ai d'abord pensé à Fredi. En tuant mon père, elle avait encore plus de chances de mettre la main sur une partie de la fortune Lockhart qu'en me kidnappant. Mais ça n'a aucun sens. Je ne l'ai pas fréquentée suffisamment longtemps pour qu'elle puisse échafauder un plan aussi complexe et le mettre à exécution.

— Je n'ai pas l'impression que ce soit son style. Et je ne pense pas qu'elle en ait les ressources. On en revient à la question classique : à qui profite le crime ?

— Sur le papier, à moi. Je suis son unique héritière. Il n'a rien légué à ses organismes de charité préférés. Et je suis la première à dire que je n'avais pas la moindre idée de l'état des finances de l'entreprise. Donc je serais la principale suspecte, sauf qu'il y a deux choses qui contredisent cette hypothèse.

— Lesquelles ?

— J'aimais mon père. Je ne vais pas dire un truc ridicule du genre « c'était mon meilleur ami », parce que j'ai des amis. Mais il était toujours là quand j'avais besoin de lui. Quand j'étais en internat, la plupart des filles ne voyaient pas leurs parents de tout le semestre. Mais Ace, lui, débarquait sans prévenir pour m'emmener au cinéma ou prendre un goûter. Il faisait son petit numéro de charme sur les dragons qui nous surveillaient et venait me chercher pour qu'on passe un week-end à Paris ou à Vienne. Il trouvait du temps pour moi dans son agenda insensé. Et il était amusant. Vous ne l'avez sans doute jamais vu comme ça. Je sais qu'il pouvait être très dominateur, mais c'est parce qu'il voulait que tout soit parfait et qu'il ne supportait pas qu'on le déçoive.

C'était une manière de décrire son attitude monstrueuse, songea Allie.

— Et la seconde chose ?

— J'aurais de toute façon hérité de tout. Et, comme j'ignorais sa situation financière, pourquoi aurais-je voulu me débarrasser de quelqu'un qui œuvrait à m'enrichir davantage ?

— Peut-être que vous étiez au courant de cette situation ?

Elle secoua la tête.

— Je me suis concentrée sur la gestion de Pythagoras. Qui demeure une part très florissante d'Ace Media. Je venais de me lancer dans une entreprise de séduction pour assurer notre survie après les

bouleversements politiques du bloc de l'Est. J'ignorais le reste, y compris ce qu'Ace trafiquait en douce, expliqua-t-elle avec un geste de frustration. Écoutez, la question n'est pas là.

Elle fouilla dans son sac une nouvelle fois et en sortit une grande enveloppe rectangulaire avec dos cartonné, du genre de celles que le service photo utilisait pour envoyer des clichés de remerciement. Elle la fit glisser sur la table vers Allie.

— Peu importe à qui profite le crime. Et si on se demandait plutôt qui a proféré des menaces de mort ?

51

Allie sortit le contenu de l'enveloppe. Une photo en noir et blanc représentant un bloc de granit dont l'une des faces, polie, portait une liste de noms et de numéros. En dessous, gravé dans la pierre :

POLADSKI 1941-1944.

En bas de la photo, au marqueur noir :

Tout ce qui reste.

Elle haussa les sourcils.

— Vous savez de quoi il s'agit ?

— Poladski est le shtetl d'où venait Ace. À l'époque où il s'appelait Chaim Barak. Je pense que c'est une stèle commémorative.

— Un genre de monument aux morts ? demanda Allie en regardant les dates.

— Non, plutôt un monument funéraire, répondit-elle d'un air lugubre. Les nazis ont raflé tous les juifs du village. Un vrai pogrom. Ils ont mis le feu, avec tous les habitants. C'est là qu'Ace a perdu sa famille.

— J'ai lu l'histoire. Comment il s'en est sorti.

— Déjà à l'époque, il était plein de ressources. Il était le seul survivant des juifs de Poladski.

— Et donc, pour une raison inconnue, quelqu'un voulait le lui rappeler ?

Genevieve émit un petit grognement ironique.

— Regardez dans l'enveloppe.

Allie en tira une carte postale de Białystok et une feuille de papier disant :

NOUS SAVONS QUI TU ES. NOUS SAVONS CE QUE TU AS FAIT. LE JOUR DU JUGEMENT EST ARRIVÉ.

Elle retourna la carte postale et lut :

Elle interrogea Genevieve du regard.

— Pour moi, c'est une menace de mort. Les graphies se ressemblent. Vous voyez comment est écrit le A ? Le côté gauche est incliné quasiment à quarante-cinq degrés, et le droit presque vertical.

Allie secoua la tête.

— C'est difficile à déterminer, avec les lettres majuscules. Surtout écrites au feutre, parce qu'on ne voit pas les marques de pression sur le papier.

— Je devrais les soumettre à un expert en graphologie.

— Il vous dira la même chose. N'empêche que ces deux documents ont tout l'air d'une menace surgie du passé.

Elle les rendit à Genevieve, qui les repoussa immédiatement vers Allie.

— Gardez-les. Vous pourriez en avoir besoin.

— Je ne vais pas enquêter là-dessus.

Elles échangèrent un regard chargé de colère.

— Vous ne comprenez rien, n'est-ce pas ? lâcha Genevieve d'un air méprisant. On a assassiné mon père pour une raison qui m'échappe, mais qui semble liée à son passé. C'est l'œuvre d'un déséquilibré. Et, s'il est suffisamment dingue pour s'en prendre à Ace, jusqu'où ira-t-il ? Parce que mon père n'était pas seul. Il y a moi, aussi. Peut-être qu'on cherche à éradiquer toute cette branche de la famille. Et si j'étais la prochaine sur la liste, Allie ? Vous réagiriez comment ?

Elle avait beau tenter ouvertement de la manipuler, ses paroles n'en étaient pas moins percutantes. Allie prit une profonde inspiration.

— Le verdict officiel, c'est que votre père s'est suicidé. Vu sa personnalité, il devait recevoir beaucoup de courrier haineux, répliqua Allie en indiquant les messages. Il n'y a rien là-dedans, Genny. Vous vous faites des idées.

Les yeux de Genevieve s'emplirent de larmes.

— Je vous croyais différente. Je pensais que vous étiez suffisamment intelligente pour distinguer les cinglés qui se défoulent sur la page et ceux qui ont un véritable objectif.

— Vous ne pouvez pas savoir qui a envoyé ça, protesta Allie.

— Le contenu nous donne un indice : un lien avec le village natal de mon père. Je n'ai jamais vu cette photo auparavant. Mon père possède tous les livres sur la Seconde Guerre mondiale qui mentionnent son village. Et je n'ai jamais vu la moindre évocation de ce monument. Je vous en prie, Allie. Vous ne seriez pas aussi indifférente s'il s'agissait de votre père.

Je ne miserais pas là-dessus.

— Qu'est-ce que je peux faire, d'après vous ?

— Aller à Poladski. Parler aux gens là-bas. Trouver si quelqu'un d'autre a posé des questions sur Chaim Barak. Si quelqu'un se souvient de la famille Barak.

Allie se sentait hésiter et essaya de combattre ce sentiment. Mais Genevieve avait appris auprès d'un maître à repérer ce genre de faiblesse.

— Techniquement je suis toujours votre chef, n'est-ce pas ?

— Je pense. Je crois qu'on n'a pas besoin d'attendre le verdict de la succession pour ça.

— Donc, en théorie, je pourrais vous envoyer à Poladski réaliser une enquête de fond pour un article sur mon père.

— Gerry Richardson aura peut-être son mot à dire là-dessus. Il est furieux qu'Ace m'ait envoyée à Berlin sans le consulter. Sans même lui dire de quoi il retournait. Il m'en veut encore plus d'avoir refusé de le tenir au courant.

Genevieve sourit avec un plaisir sincère pour la première fois depuis qu'elle était entrée.

— Je m'occupe de Gerry, dit-elle avant de marquer une pause pour sourire largement. Qui sait ? Quand vous rentrerez de Pologne, on aura peut-être besoin d'un nouveau visage pour diriger la rédaction de Londres ?

Allie éclata de rire.

— Si c'est une tentative de corruption, vous êtes à côté de la plaque. Je préférerais m'enlever un œil à la petite cuiller que diriger la rédaction de Londres. En plus, j'imagine que les vautours auront foncé sur le *Globe* et le *Clarion*, à ce moment-là. Vous avez bien conscience qu'il va falloir vendre, non ? À mon avis, si vous parvenez à conserver ne serait-ce que Pythagoras, ce sera une chance.

— C'est vrai. Mais pour l'instant je suis toujours propriétaire du journal qui vous emploie. Je vais envoyer le jet privé à Manchester demain matin. Je m'attends à ce que vous soyez à Poladski avant la fin de la journée.

Allie rit de nouveau.

— Née pour diriger, n'est-ce pas, Genny ? Et si je vous réponds « Rien à foutre » et que je reste au lit demain ? Vous ne pourrez pas faire grand-chose, hein ?

— Contre vous ? Non, c'est vrai, pas grand-chose. Mais votre chère Rona, comme disait mon père, est encore, techniquement, dans sa période d'essai. Et elle aime beaucoup son nouveau job. Soyez réaliste, Allie, elle l'aime tellement qu'elle accepte de passer quatre ou cinq jours par semaine loin de vous. Elle réagirait comment, si elle perdait ce poste par votre faute ?

Ne la laisse pas t'atteindre. Allie secoua la tête.

— Je ne crois pas que vous en seriez capable. Si j'accepte votre

mission, et je dis bien « si », ce sera parce qu'au fond de moi je serai toujours journaliste d'investigation.

— Si je vous proposais de rétablir le service investigation, sous votre direction, est-ce que vous céderiez ?

Allie soupira. Ce n'était pas l'ambition qui l'animait ; comme d'habitude, c'était la perspective, même lointaine, de découvrir une vérité cachée.

— Vous n'abandonnez jamais, n'est-ce pas ?

— Alors elle m'a regardée droit dans les yeux et m'a dit : « Je pense que vous n'avez pas envie que j'abandonne. » Je t'assure, Ro, elle est passée des pleurs au charme en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Allie s'allongea de tout son long sur le canapé, téléphone collé à l'oreille, regrettant que Rona soit à trois cent cinquante kilomètres de là et non à côté d'elle.

— Tu sais t'y prendre avec les femmes, hein ? J'imagine que tu as accepté ?

— J'ai dit que j'allais réfléchir. J'ai besoin de faire quelques recherches avant de m'engager. Par exemple, est-ce qu'un visa est nécessaire ? Est-ce qu'il reste des traces de Poladski, en dehors d'un morceau de granit ? Est-ce que l'adorable Allan Little accepterait de me donner le nom de son fixeur polonais ? Je ne parle pas un mot de polonais, d'ailleurs.

— Je pense que « vodka » te mènera loin. Tu vas y aller, Allie. Je te connais. Et ce qui pourrait jouer en ta faveur, c'est la présence d'un grand nombre de journalistes étrangers sur place.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Je lève les yeux au ciel. Même Germaine lève les yeux au ciel. Comment tu peux ignorer ça, alors que tu es une vraie journaliste et pas une spécialiste de la superficialité, comme moi ? Ils ont accepté de légaliser Solidarność et d'organiser des élections libres en juin. Tous les observateurs misent sur la victoire écrasante de Solidarność.

— J'ai raté ça. Comment connais-tu autant de choses sur la Pologne, tout à coup ?

Rona gloussa.

— Je n'ai aucune autre occupation le soir que de regarder *Newsnight*. Tu serais épatée par tout ce que je sais. En tout cas, si tu vas là-bas, fais attention à toi.

— C'est promis. Quel danger y a-t-il à fouiner à la frontière entre la Pologne et la Lituanie ?

Rona grogna.

— Tu joues avec le feu, Allie. N'oublie pas que tu es peut-être sur

la trace d'un tueur.

Allie lâcha un petit rire léger.

— C'est n'importe quoi. Genevieve a une idée fixe, et tant que je ne lui montrerai pas que tout ça n'existe que dans son imagination elle ne me fichera pas la paix. Même si, techniquement, elle possède Ace Media, on dirait qu'elle ne connaît pas d'autre journaliste qu'elle pourrait forcer à exécuter ses volontés. Tout ira bien.

Rona soupira.

— J'espère que tu as raison, mon amour. J'espère vraiment que tu as raison.

52

Genevieve Lockhart se plaisait peut-être à croire qu'elle avait pris la place de son père, mais il parut évident à Allie, quelques heures après leur entrevue, qu'il lui restait encore un long chemin à parcourir si elle voulait que le monde lui obéisse au doigt et à l'œil. Finalement, il lui fallut trois jours pour organiser son voyage. Allie passa le plus clair de ce temps à la bibliothèque centrale de Manchester pour se renseigner au maximum sur Poladski et l'extermination des juifs de Pologne pendant l'occupation nazie. Quand l'est de la Pologne était tombé aux mains des Allemands, les habitants avaient appris que protéger les juifs se payait le prix fort. Cela contribuait à légitimer un antisémitisme qui avait eu des conséquences désastreuses. Trois millions de juifs polonais avaient péri soit dans les camps de la mort, soit aux mains de leurs voisins dans des villes et des villages de tout le pays. Cela équivalait à environ trois fois la population de Manchester, songea Allie. Ça dépassait l'entendement.

Elle finit par trouver quelques pages sur Poladski dans un livre qui recensait les massacres de villages peu connus du grand public. C'était une minuscule bourgade à quarante kilomètres au nord-est de Białystok, enclave de terres cultivées relativement fertiles, bordée sur trois côtés par une forêt dense. Sur le quatrième, un petit lac. Une population de trois cent quarante-sept habitants y vivait chichement ; ils cultivaient des légumes et diverses céréales, pêchaient des poissons dans le lac et élevaient quelques vaches. Même si la plupart des habitants étaient juifs, des cochons circulaient dans les ruelles, où ils pouvaient gratter le sol boueux. Juifs et catholiques vivaient côte à côte, parfois difficilement, mais la plupart du temps en harmonie. Jusqu'au déclenchement de la guerre.

Quand les Allemands annexèrent le pays, chacun vécut dans la peur de l'avenir. Un après-midi, deux officiers nazis en véhicule officiel escorté par deux soldats de l'infanterie en moto et side-car arrivèrent à Poladski. Ils annoncèrent aux habitants que les juifs étaient leurs ennemis et que tous les villages qui en cachaient seraient incendiés. Cette nuit-là, une cinquantaine de juifs du village s'enfuirent à la faveur de l'obscurité pour se réfugier dans une grange

de l'autre côté de la forêt.

Quand ils comprirent ce qui s'était passé, les derniers villageois, effrayés, s'en prirent aux juifs restants et les massacrèrent. Hommes, femmes et enfants. Ils creusèrent une fosse, y jetèrent les corps et y mirent le feu. Quand les Allemands revinrent deux jours plus tard, ils furent d'abord satisfaits du résultat. Mais ils finirent par découvrir les survivants cachés dans la grange. Les nazis l'incendièrent et fusillèrent tous ceux qui tentaient de s'échapper. Puis ils brûlèrent aussi le village parce que, selon eux, les habitants leur avaient menti. Poladski fut rayé de la carte.

C'est tout ce qu'Allie put trouver sur le sujet. Pendant son deuxième jour de recherches, elle se rendit à la librairie de St Ann's Square acheter la carte de Pologne la plus précise possible. Elle acheta également un livre sur Solidarność, manifestement rédigé à la hâte par un journaliste de presse écrite dont elle reconnaissait le nom. Avec un peu de chance, il pourrait lui expliquer la situation là-bas.

De retour à la bibliothèque, elle étala la carte devant elle. Poladski n'avait pas réapparu mais, d'après les descriptions du livre et la reproduction des cartes de 1939, elle put localiser plus ou moins l'emplacement, en grande partie grâce au lac. Elle entoura la zone et replia la carte, maintenant que sa cible était connue.

De retour chez elle, Allie envoya les coordonnées par fax à la secrétaire de Rona, en lui demandant de transmettre l'information au fixeur qu'ils allaient engager pour elle.

— C'est là qu'on doit se rendre, je pense. On aura besoin d'une voiture. Et sans doute d'un hôtel à Białystok.

Une réponse lui parvint immédiatement.

— Tout est réglé. Quant au visa, vous paierez en arrivant. Il coûte vingt livres, et ils prennent la Mastercard. Tout est en ordre. Les coordonnées du fixeur vous parviendront dans la matinée, via Allan Little.

Allie remercia le ciel que la solidarité entre correspondants étrangers fonctionne aussi bien. Vous passiez une soirée dans un bar à partager des anecdotes avec quelqu'un, vous échangiez vos cartes de visite et vous étiez quasiment devenus frères de sang. Même si le bar se trouvait à Soho et non aux avant-postes de tel ou tel empire déchiré par les guerres. Elle avait tout ce qu'il lui fallait.

Ils arrivèrent à l'aéroport d'Okecie, aux abords de Varsovie, en début de soirée. Malgré un accueil VIP, le protocole imposait à Allie de faire la queue au milieu des fumeurs pour régler son visa mais, quand elle vit la longueur des autres files d'attente, elle ressentit une satisfaction gênante à jouir d'un tel privilège.

Quand elle ressortit du hall des bagages, il faisait complètement nuit. Comme promis, Olga Nowak, la traductrice et fixeuse qu'on lui avait attribuée, l'attendait, appuyée négligemment contre un pilier. D'une main elle tenait une cigarette ; de l'autre, une feuille de papier souple portant l'inscription BURNS en lettres noires. Allie tira sa valise derrière elle et se présenta. Olga se détacha du pilier et lui adressa un sourire en coin. Elle portait un jean et un imperméable marron noué à la taille qui réussissait à paraître élégant. Ses cheveux noirs étaient coupés net, au carré, son rouge à lèvres était rouge vif, et elle portait un béret vert olive posé de biais.

— Ravie de vous rencontrer, dit-elle. J'espère qu'on va devenir amies. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Elle tendit la main vers la valise d'Allie.

— C'est bon, je peux me débrouiller.

Elle sourit et insista :

— Je n'en doute pas, mais ça me paraît mal élevé de marcher devant vous sans rien porter alors que vous avez un sac et une valise.

C'était plus simple de céder. Elles sortirent dans la douce atmosphère du soir, saturée des odeurs de gaz d'échappement, de fumée de cigarette et d'oignons frits, et se dirigèrent vers le parking. Olga s'arrêta à côté d'une Lada Niva marron.

— C'est pas une jolie voiture, mais c'est pratique pour la campagne, expliqua-t-elle en ouvrant le coffre pour y déposer la valise d'Allie. On dit que c'est un croisement entre une Renault 5 et un Land Rover.

— C'est pas faux, reconnut Allie en grimpant à l'intérieur.

Ça sentait, comme partout, le tabac froid, avec des relents de saucisson à l'ail.

— On a deux options. Białystok est à environ deux heures et demie de voiture. On peut y être vers 22 heures. Ou alors on passe la nuit ici à Varsovie, on dîne tranquillement et on prend la route demain matin.

— Bien que le restaurant soit tentant, j'aimerais me mettre au travail demain à la première heure.

Olga hocha la tête.

— C'est ce que je pensais. Votre journal nous a réservé un bel hôtel à Białystok, et j'ai préparé des sandwichs si vous avez faim.

Elle ouvrit la boîte à gants et indiqua un sac en papier.

— Salami et fromage avec du pain noir.

Allie sourit.

— Je crois qu'on va bien s'entendre, Olga.

L'hôtel était un vestige d'une époque révolue. Le mobilier des chambres était trop massif et ornementé. Tout était légèrement

décrépit, du brocart des chaises aux tapis élimés. Le matelas était mou et l'oreiller dur. Mais Allie avait vu pire, de Dundee à Doncaster. Olga et elle se retrouvèrent en bas dans ce qui faisait office de salle de petit déjeuner. Elles mangèrent leurs sandwichs et burent la vodka que le veilleur de nuit leur apporta en grande pompe.

— Ça ira ? demanda Olga.

Allie hocha la tête.

— C'est pas comme si on était en vacances, répliqua-t-elle en dépliant sa carte pour lui expliquer où elles allaient. Je sais que c'est très hasardeux, mais je cherche quelqu'un, n'importe qui, qui se trouvait à Poladski au moment du massacre. Je n'essaie de pas pointer des coupables ni ne leur demande de se dénoncer. Mais il faut leur inspirer suffisamment confiance pour qu'ils nous disent la vérité.

Olga descendit sa deuxième vodka et haussa les épaules.

— Pas bien compliqué, hein ?

— Pas bien compliqué.

— Que cherches-tu, exactement ? reprit Olga en passant au tutoiement. Ce serait mieux si j'avais une petite idée.

Allie sortit la copie de la photo représentant le mémorial en pierre.

— Pour commencer, je veux trouver ça. Je voudrais savoir qui l'a érigé et quand. J'aimerais rencontrer quelqu'un qui connaissait Chaim Barak. Celui qui s'est échappé.

— Je n'ai pas beaucoup d'espoir, mais essayons.

— J'ai un peu plus d'espoir que toi. Parce qu'à mon avis quelqu'un est venu déterrer le passé, avant moi. Il n'y a pas très longtemps. Je pense que ce quelqu'un a rencontré une personne qui connaît une histoire qui n'a encore jamais été racontée, sur les événements de Poladski.

— C'est ça que ton chef t'a demandé de trouver ?

— Peut-être bien. Mais ça peut aussi être quelque chose de complètement différent. Quoi qu'il en soit, c'est une histoire à creuser, pour laquelle on est toutes les deux rémunérées, conclut Allie en trinquant avec Olga. Buvons au passé déterré. Quoi qu'il en coûte.

53

Aux dires d'Olga, Białystok possédait un magnifique centre historique, et même un château.

— Mais on ne verra rien de tout ça aujourd'hui, déclara-t-elle. On a contourné le centre-ville hier, pour être prêtes à partir.

— Ne t'inquiète pas pour ça, on a des châteaux en Écosse. À ce propos, ton anglais est remarquable.

— C'est parce que ma mère est anglaise. Elle a rencontré mon père quand il était pilote dans une escadrille de la RAF. Après la guerre, ils se sont mariés, se sont installés en Pologne et ont fondé une famille. Je suis la cinquième et dernière enfant. On est tous bilingues, au minimum. Moi, je parle aussi russe et français.

La conduite d'Olga était aussi fougueuse que son tempérament. Elle multipliait les coups de volant et de klaxon, mais ça n'interrompait pas le fil de sa conversation.

— J'ai honte, à côté, admit Allie. Je baragouine un peu le français et l'allemand, mais je ne pourrais jamais tenir une discussion dans ces deux langues.

— C'est trop tard, maintenant. Il faut entraîner son cerveau à passer d'une langue à l'autre quand on est enfant. Tes neurones sont trop habitués à ce fonctionnement, aujourd'hui. Mais tu as de la chance. On parle l'anglais partout. Même notre pape polonais le parle parfaitement.

Elles quittèrent la ville embouteillée en quelques minutes et s'engagèrent sur une route boisée où il ne passait presque personne. De temps en temps, au milieu des arbres, s'ouvraient des clairières menant à ce qu'Allie imaginait être des fermes. Au bout de quelques kilomètres, Olga bifurqua sur une route étroite, toujours bordée d'arbres.

— Tu es sûre que c'est le bon chemin ? Je n'ai vu aucun panneau.

Olga hocha la tête.

— D'après la carte, oui. J'ai revérifié ce matin avant de partir, répondit-elle en indiquant le compteur kilométrique. Trois kilomètres, puis à gauche.

Les bois furent remplacés par des étendues de champs cultivés où

trônait un groupement de bâtiments agricoles, puis elles parvinrent à un embranchement. Après quelques centaines de mètres, le bitume prit fin, remplacé par un chemin en terre recouvert de gravier dense. La Lada avança en cahotant, et Allie s'agrippa au tableau de bord. Elles dépassèrent deux cottages sur la gauche, puis prirent un virage et débouchèrent sur le lac.

— Voici la limite de Poladski, je crois, annonça Olga.

Elle s'arrêta pour leur laisser le temps de contempler le paysage devant elles. Le soleil filtrait à travers de hauts nuages fins, faisant scintiller la surface du lac comme du métal. L'étendue d'eau était en forme de haricot, bordée de part et d'autre par des bosquets de conifères. Plus loin, on apercevait une zone couverte de buissons serrés d'où surgissait ici et là une pierre. Même à cette distance, elles paraissaient trop régulières pour être des productions géologiques naturelles. La piste longeait le lac, mais elle était en mauvais état, parsemée de profondes ornières avec de grosses touffes d'herbe au milieu.

— Tu veux continuer en voiture ? demanda Olga.

— Non, à pied ce sera mieux, répondit Allie.

Elle sortit du véhicule, heureuse d'avoir emporté les chaussures de marche légères qu'elle avait achetées pour son voyage en Italie à l'automne précédent avec Rona. Ensemble, Olga et elle contournèrent le lac, les oiseaux hurlant sur leur passage. En approchant, elles commencèrent à discerner les contours de ruines au sol, la pierre couverte de mousse et de ce type de plantes qui s'accrochent à la roche contre vents et marées. On aurait dit des lignes gribouillées par une main d'enfant, le mensonge de l'innocence perceptible uniquement aux yeux de ceux qui connaissaient l'histoire des lieux. Toutefois, l'atmosphère n'avait rien de sinistre et ne laissait pas transparaître les horreurs qui s'étaient déroulées ici même. Si elle était arrivée là au cours d'une randonnée, Allie aurait supposé qu'il s'agissait d'un village abandonné, vestige des vicissitudes du temps et du changement. Elle en avait vu suffisamment dans les Highlands, à cause des déplacements forcés baptisés « les Clearances ». C'était toujours une vision désolante, même si aucun signe de catastrophe ne subsistait.

Elle continua à marcher, attentive aux vestiges. Elle finit par trouver ce qu'elle cherchait. Un peu plus haut que les autres pierres, un bloc de granit. Elle traversa le sol inégal, comme happée par la stèle. Sa face avant, lisse comme le lac, était bien celle de la photo.

Mais parmi les noms énumérés s'en trouvait un qui n'y avait pas sa place. Allie eut un coup au cœur. Comment Chaim Barak pouvait-il figurer parmi les défunts de Poladski alors qu'il s'était enfui, avait été décoré comme héros de guerre, puis avait changé d'identité pour

devenir Wallace Lockhart ? Cela devait sans doute être une erreur. C'était la seule explication. Mais c'était néanmoins une erreur étrange.

Perplexe, elle compta les noms : quarante-neuf, dont neuf autres Barak. S'agissait-il des juifs assassinés dans la grange ? Elle sortit son appareil et photographia la pierre sous tous les angles, puis regagna les bords du lac et prit plusieurs clichés des vestiges de Poladski. Olga la rejoignit.

— Et maintenant ?

— On fait le tour des voisins, annonça Allie sur un ton ironique. C'est-à-dire ces deux cottages devant lesquels on est passées.

Une fine colonne de fumée odorante s'échappait de la cheminée de l'un des cottages. Olga frappa à la porte d'entrée, sans réponse. Elle haussa les épaules et indiqua le côté de la maison.

— Essayons à l'arrière.

Un sentier étroit se dessinait entre la bâtisse et un buisson de *Rosa rugosa* couvert de bourgeons sur le point d'éclore. Il les mena dans un jardin potager bien entretenu. Un homme et une femme travaillaient sur une petite parcelle non loin de la maison. Lui creusait, elle mélangeait du fumier à la terre. Olga lança un salut, et ils se retournèrent, l'air à la fois surpris et intrigué. Olga dit quelque chose, et ils avancèrent avec prudence.

— Je leur ai expliqué qu'on voulait leur parler. Ils doivent penser qu'on vient pour les impôts ou un truc comme ça.

Le couple s'arrêta à quelques mètres d'elles. Ils portaient tous les deux des combinaisons assorties et raccommodées, et leur peau tannée était toute ridée. Selon Allie, ils devaient avoir une soixantaine d'années, ce qui signifiait qu'ils se souvenaient peut-être de Poladski. Olga parla un peu avant de leur indiquer, d'un geste de la main, qu'ils pouvaient prendre le temps de réfléchir.

— Je leur ai dit que tu étais journaliste et que tu cherchais à en savoir plus sur la région de Białystok à l'époque où les Allemands étaient arrivés.

Ainsi commença leur étrange discussion à quatre voix. Allie posait des questions, le couple répondait, Olga traduisait, Allie amenait la question suivante, Olga traduisait, et ainsi de suite. Non, ils ne vivaient pas dans le village quand celui-ci avait été rasé. Ils avaient construit le cottage après leur mariage en 1959. On ne s'était pas soucié d'eux, c'était seulement un lopin de terre qui n'intéressait personne.

Oui, ils connaissaient le mémorial. Le rabbin qui avait servi les juifs de Poladski assistait à une réunion à Hrodna quand le massacre s'était produit. À son retour, il avait trouvé des ruines fumantes et fini

dans le ghetto de Białystok. Il avait survécu au camp de la mort de Treblinka et, après la guerre, avait passé des années à lever des fonds pour le mémorial. Non, il n'était plus en vie mais décédé dans un accident de voiture une dizaine d'années plus tôt. *Une impasse*, songea Allie.

Oui, ils avaient entendu parler des évadés de Poladski. Pas des juifs, à l'évidence, les nazis s'étaient occupés d'eux. Mais de certains villageois qui s'étaient cachés au cœur de la forêt. Plus tard, une famille avait emménagé dans le cottage voisin ; il était à l'abandon à l'époque, mais avait été reconstruit avec des pierres de Poladski.

Oui, l'un d'eux y habitait toujours. Mais il ne leur serait d'aucune utilité parce qu'il était né après la guerre et qu'il était bizarre. Il n'aimait pas ses voisins, alors des inconnus, n'en parlons pas. Les autres étaient morts ou disséminés aux quatre coins du monde. L'un d'eux était même parti en Amérique. Ou peut-être au Canada ?

Il n'y avait pas grand-chose à creuser, pensa Allie. Ce serait plus facile si elle avait su quoi chercher. Son approche décousue ne portait guère ses fruits. Elle se tourna vers Olga.

— D'après ce que j'ai lu, les nazis auraient découvert les juifs. Demande-leur s'ils savent quelque chose là-dessus.

Olga traduisit la question. Le couple échangea un regard gêné. Le mari commença à répondre, bientôt interrompu par sa femme, l'air méfiant.

— Pourquoi est-ce que ça vous intéresse ? traduisit Olga. Pendant toutes ces années, personne ne s'est intéressé à Poladski, et voilà qu'en l'espace de six mois deux personnes viennent nous poser des questions.

Allie sentit le pincement familier indiquant qu'une piste était en train de se matérialiser devant elle.

— Qui est venu vous interroger ?

L'attente pendant qu'Olga traduisait et que la femme répondait était presque insoutenable. Il semblait y avoir beaucoup d'échanges pour une simple question.

Olga finit par dire :

— Un homme est venu. Il a raconté une histoire extraordinaire. Sa mère est décédée l'année dernière d'un cancer. Quand elle se savait mourante, elle lui a révélé sa véritable histoire. Elle était née dans une famille juive de Poladski, le jour de l'arrivée des nazis. Sa mère, terrifiée par tous ces événements, avait convaincu ses voisins, des gentils, de s'occuper de son nouveau-né. Puis elle était partie pour la grange avec le reste de sa famille. Tout le monde a péri. Mais la petite fille a survécu.

Elle s'interrompit pour clarifier un détail, puis reprit :

— La famille d'accueil a fui vers l'ouest. Ils se sont installés en

Allemagne. Plus tard, sa mère est partie en Angleterre pour devenir jeune fille au pair, elle est tombée enceinte, a épousé le papa, et ils sont restés là-bas. Pendant toute sa vie, son fils l'a prise pour une Allemande. Il ignorait qu'il était juif polonais jusqu'à ce qu'elle le lui apprenne, sur son lit de mort. Quand il est arrivé ici pour retrouver les siens, il a appris qu'ils avaient tous péri à cause d'une terrible trahison.

Allie resta bouche bée.

— Une trahison ? Quelle trahison ? Je n'ai rien lu là-dessus dans les livres. J'ai cru comprendre que les nazis avaient fouillé les environs et découvert la grange.

Elle attendit avec impatience qu'Olga relaie ses paroles.

Leur interlocutrice secoua vigoureusement la tête et parla avec une certaine véhémence. Olga écouta, puis dit :

— Non, elle est catégorique. Quelqu'un – un des leurs – les a trahis. Il a échangé leurs vies contre sa liberté.

— Bon sang. C'est pas le genre de trucs qu'on invente, si ? Alors, qu'est-il devenu ensuite ? Ce traître ?

De nouveaux échanges.

— Ils n'ont pas pu lui apprendre grand-chose. Ils avaient entendu parler de cette histoire de trahison, mais n'avaient pas plus de détails. Cela dit, ils connaissent une survivante de ce massacre. Elle s'appelle Anna Mikolaska. Elle vient tous les ans à la date anniversaire, bien qu'elle ait soixante-dix ans passés. Maintenant, son fils l'emmène en voiture. Ils s'arrêtent toujours prendre un thé.

Allie inspira profondément.

— Ils ont son adresse ?

Olga posa la question, et la femme secoua la tête. Allie n'avait pas besoin de traduction. Puis la femme reprit la parole pour interroger son mari. Il hocha la tête. Nouveaux échanges avec Olga.

— Ils disent qu'elle vit à Krynki. Une petite ville à la frontière du Belarus.

Elles échangèrent un regard.

— Elle ne doit pas être si difficile à trouver.

Olga opina du chef.

— Essayons.

— Demande-lui si l'homme qui est venu a donné son nom. Arriveraient-ils à le décrire ?

Elle attendit de nouveau.

— Il s'appelait Thomas, mais elle ne se souvient pas de son nom de famille parce que c'était un nom anglais qui leur paraissait étrange. Il avait l'air d'avoir la vingtaine. Cheveux et yeux noirs, mince. Assez grand. Ça pourrait être n'importe qui.

— Ça pourrait être un tueur, Olga. Une dernière question. Est-ce

que le nom Chaim Barak leur dit quelque chose ?

Olga relaya la question. Ils secouèrent la tête sans hésiter.

— Remercie-les pour moi, Olga, ajouta Allie en regardant vers le lac. Si je veux comprendre ce casse-tête, il faut absolument qu'on trouve Anna Mikolaska.

54

De retour dans la Lada, Allie demanda :

— Bon, est-ce qu'on a une chance de trouver Anna Mikolaska à Krynki ?

— Une vieille femme dans une petite ville ? Pas si difficile que ça, à mon avis. On y sera dans une heure, maximum. On pourra se mettre au travail directement. C'est dingue comme histoire, non ?

— C'est sûr. Mais je ne pense pas que ce soit l'histoire que ma chef veut entendre.

— Je fais ce job depuis presque dix ans maintenant et je crois que les rédacteurs se fichent pas mal de ce qu'on raconte, tant que ça retient l'attention des lecteurs.

— C'est vrai. Mais en général ils ne sont pas directement impliqués dans le schmilblick.

Olga esquissa un bref froncement de sourcils.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Je ne connais pas ce mot.

— Désolée.

— Non, c'est bon pour moi d'approfondir ma connaissance de la langue.

— Ce que je veux dire, c'est que les histoires ne les touchent pas personnellement.

Olga digéra cette information.

— Alors comment se fait-il que ta chef ait quelque chose à voir dans ce schmilblick ?

Allie poussa un soupir.

— C'est compliqué. Je ne cherche pas à esquiver la réponse, mais je crois que quand j'aurai entendu la version d'Anna je serai en mesure de te l'expliquer plus simplement.

Olga haussa ses sourcils à la forme parfaite.

— OK. Tu n'as pas à m'expliquer quoi que ce soit si ça te met mal à l'aise. Je suis curieuse de nature, c'est plus fort que moi.

— Moi aussi. C'est pour ça que je suis compétente dans mon job.

Olga éclata de rire.

— Ça me fait plaisir d'entendre une femme qui a confiance en elle.

Allie regarda par la fenêtre où se succédaient arbres, champs,

fermes.

— Je crois que je suis compétente parce que je n'ai pas confiance en moi, justement. Chaque fois que je réussis, ça me met la pression. Du coup, quand je me lance dans la mission suivante, ce qui m'anime essentiellement, c'est la peur de l'échec. J'ai tout à fait conscience que certaines personnes aimeraient me voir tomber, dit-elle avec un sourire sans joie. Des hommes pour la plupart, mais également une proportion décourageante de femmes.

— Je connais ça, dit Olga. Quand j'ai commencé à travailler avec des journalistes étrangers, à Gdańsk en 1981, j'ai rencontré beaucoup d'hostilité de la part des hommes. Ils me traitaient de putain et m'accusaient de leur voler leur boulot. Je les ai envoyés balader et je leur ai prouvé que j'étais meilleure qu'eux. Maintenant, ils ne prêtent pas attention à moi. Je sais qu'ils me critiquent dans mon dos, mais ça n'a pas d'importance parce que, aujourd'hui, j'ai une réputation. Et c'est moi qui décroche les meilleures missions, comme celle-ci.

Elle ôta une main du volant et donna une petite tape amicale à Allie.

— Comme disent les Américains, la sororité est puissante, conclut-elle.

Pendant qu'elles discutaient, le paysage commençait à changer. Les maisons étaient plus nombreuses, les fermes avaient cédé la place à de plus petites propriétés. Les bâtisses étaient, pour la plupart, enduites de ciment, souvent avec des toits en tôle ondulée, mais certaines étaient en pierre avec une charpente en bois. Elles passèrent devant un ou deux bâtiments modernes qui ressemblaient à des bureaux ou des écoles. On voyait peu de monde, et la ville ne respirait pas la prospérité. Elles arrivèrent bientôt dans le centre : un parc circulaire bien arboré et des rues partant dans toutes les directions. Olga s'arrêta devant une épicerie et annonça :

— Je crois qu'il vaut mieux que tu restes là. Une étrangère qui pose des questions dans une petite ville comme ça… ça va les stresser et les braquer. Moi je peux passer pour la souriante Polonaise à la recherche d'une vieille amie de sa grand-mère.

Allie hocha la tête.

— Tu as raison. Prends-moi une barre au chocolat, tu veux bien ?

Olga disparut dans la boutique. Elle en ressortit cinq minutes plus tard avec du chocolat, une bouteille de ce qui ressemblait à une orangeade, un grand paquet de chips et un salami. Allie se pencha pour lui ouvrir la portière, et Olga lui tendit ses achats.

— Une barre chocolatée ne risquait pas de suffire, expliqua Olga. Bonjour l'amabilité, là-dedans. Le vendeur était le type le plus grincheux que j'aie rencontré depuis longtemps et, crois-moi, je pensais que personne ne pouvait battre mon oncle Pavel sur ce point.

Allie ouvrit les chips.

— Tu as réussi à obtenir une info utile ?

Olga s'installa et prit une poignée de chips dans le paquet que lui tendit Allie.

— Pas vraiment. Il ne connaît pas le nom de ses clients, évidemment. Ce n'est pas ça qui leur fera dépenser plus d'argent. Mais j'ai quand même appris quelque chose. Tu te rappelles cette énorme église qu'on a dépassée en arrivant ? Il y a un café juste à côté où des personnes âgées vont jouer aux cartes l'après-midi.

— Ça vaut le coup d'essayer. Mais ils n'ont pas de registres électoraux ? Je croyais que vous aviez bientôt des élections. Il doit exister un genre de registre.

Olga lâcha un rire ironique.

— Même en supposant que je sois autorisée à le consulter, vu que je n'habite pas ici, le registre n'existerait pas encore. Rien n'est prêt pour les élections. Quand j'ai commencé à travailler sur Solidarność, je n'aurais jamais pensé qu'ils iraient aussi loin. Je croyais que Jaruzelski les écraserait. La période actuelle est excitante, on a l'impression de vivre le début de quelque chose, mais je n'ose pas y croire. Donc, pas de registre, malheureusement.

La cathédrale St Anne était de loin le bâtiment le plus spectaculaire de Krynki. La pierre pâle luisait dans la faible lumière du soleil, ses deux flèches néogothiques étant ce qui, dans la ville, se rapprochait le plus d'un gratte-ciel. Olga passa devant et trouva le café facilement. C'était le seul commerce en vue, nota Allie. La devanture était une longue vitrine couverte d'affiches qui laissaient entrevoir une pièce bien éclairée. Deux tables étaient occupées par des groupes de quatre hommes concentrés sur leurs cartes et munis de tasses de thé. À trois autres tables, des femmes, foulard sur la tête, qui semblaient concourir pour le plus beau couvre-chef. Elles les observèrent pendant quelques minutes. Les femmes bavardaient toutes ensemble de table en table, sans distinction. Elles hochaient la tête d'un air entendu, éclataient de rire ou se donnaient de petits coups dans les côtes. Elles semblaient passer un bon moment. Trois d'entre elles tricotaient des écharpes dans des couleurs déprimantes allant du marron au beige.

— Ça m'a l'air d'être le bon moment, lança Allie. Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— Je ne vais pas pouvoir utiliser l'histoire de l'amie de ma grand-mère, ici. Si Anna est l'une d'entre elles, je n'arriverai pas à l'extraire du groupe. D'un autre côté, si je mentionne Poladski, elle va se demander ce qui se passe. Une seconde personne qui pose des questions sur le sujet, en quelques mois… J'ai une idée qui pourrait fonctionner. Je me fais passer pour une employée de l'administration venue rectifier une irrégularité dans sa demande de carte d'électeur.

J'aurais besoin d'un document prouvant qu'elle est bien née en Pologne. Ensuite, avec un peu de chance, elle m'emmènera chez elle. À ce moment-là, on pourra lui dire la vérité.

Allie se gratta la tête.

— Tu crois que ça marchera ? Elle ne risque pas de paniquer quand on va lui expliquer ce qu'on veut réellement ? Moi, ça me ferait flipper si quelqu'un s'invitait chez moi en prétendant être un employé de l'administration.

Manifestement, Olga n'aimait pas trop la contradiction.

— Peut-être. Tu as une meilleure idée ?

— C'est possible… Que penses-tu de ça : on attend que l'une des femmes s'en aille, seule, on la laisse prendre un peu d'avance, et tu lui fais ton numéro : « Excusez-moi, je cherche une amie de ma grand-mère, c'est une surprise, on m'a dit que je la trouverais au café, vous pouvez m'indiquer qui c'est ? » Qu'en penses-tu ?

Olga réfléchit.

— Oui, répondit-elle lentement en étirant le *i* au maximum. Mais si cette femme s'avère être précisément Anna Mikolaska ?

Allie haussa les épaules.

— Tu as une chance sur dix que ce soit le cas. Moi je tenterais le coup. Si c'est Anna, on lui avoue tout. On lui dit qu'on sait que Thomas lui a rendu visite et qu'on ne voulait pas l'effrayer devant ses copines.

Ayant convenu d'une stratégie, elles restèrent dans la Lada à grignoter des chips et du chocolat, et à boire du soda orange. Allie n'arrivait pas à croire qu'il puisse exister une marque de soda qui soit encore plus sucrée que tout ce qu'on trouvait en Écosse, pays de la carie et de la malbouffe. Une demi-heure s'écoula, et personne ne sortit. Puis un vieil homme apparut en trottinant, une canne dans chacune de ses mains déformées par l'arthrite. Il entra dans le café et tapota l'un des joueurs de cartes sur l'épaule. L'autre leva les yeux, et un franc sourire se dessina sur son visage quand il découvrit le nouveau venu. Il se redressa et l'invita ostensiblement à se joindre à eux. Il piocha une poignée de pièces dans sa poche, dit quelque chose à ses partenaires de jeu, puis traversa la pièce en boitant et attrapa une veste en toile douteuse au passage.

— Qu'en penses-tu ? demanda Allie.

— Je pense que c'est un meilleur candidat que les femmes.

— Et au moins on est sûres que ce n'est pas Anna.

Olga laissa l'homme parcourir une dizaine de mètres avant de se rapprocher et se mit à lui parler. Ils s'arrêtèrent et, même à distance, Allie voyait qu'Olga avait poussé loin le curseur du charme. L'homme hocha la tête, puis il se retourna et avança de quelques pas en direction du café. Il pointa quelqu'un du doigt, et ils échangèrent

encore un peu. Olga le remercia chaleureusement et lui fit même la bise. Il sourit comme un enfant avant de reprendre sa route.

— Tu vois celle qui porte un foulard rouge sur la tête, avec un motif jaune ? C'est Anna Mikolaska, annonça Olga sur un ton triomphant avant de proposer une poignée de main à Allie. Tu avais raison. C'était la meilleure stratégie.

— Tout ce qui nous reste à faire, c'est la suivre jusque chez elle, dit Allie. Et espérer qu'elle ne prévienne pas la police.

55

Olga déplaça la Lada à l'autre bout de la rue, par précaution.

— Il vaut mieux qu'on la suive à pied, suggéra Allie. Il y a tellement peu de voitures dans les rues ici qu'on sera faciles à repérer.

— Tu crois que t'es invisible en marchant ? rétorqua Olga d'un air hautain. J'ai l'air d'une citadine et toi, d'une randonneuse allemande. Il faut espérer qu'Anna a une mauvaise vue et qu'elle n'est pas méfiante.

Une demi-heure s'écoula de nouveau. Puis un trio de femmes apparut, parmi lesquelles se trouvait Anna. Elles partirent ensemble, occupant toute la largeur du trottoir. Elles prirent la direction de la Lada, mais sur le trottoir opposé, et heureusement elles étaient trop absorbées par leur conversation pour s'intéresser à la voiture d'Olga à laquelle elles ne jetèrent qu'un regard en passant.

Allie attendit que les femmes soient à une vingtaine de mètres plus loin, puis annonça :

— OK. Maintenant.

Elles leur emboîtèrent le pas lentement, en restant sur le trottoir opposé. Au premier carrefour, les trois femmes s'arrêtèrent. L'une d'entre elles embrassa les deux autres et bifurqua à gauche. Allie et Olga s'immobilisèrent, mais Anna et l'autre femme reprirent leur marche.

Nouveau carrefour, nouvelle séparation. Cette fois-ci, c'est Anna qui bifurqua dans une étroite ruelle sur la droite. Allie accéléra le pas, au cas où la maison d'Anna se trouverait près de l'angle de la rue. Ce serait bête de la perdre maintenant. Olga la rattrapa pile au moment où Anna entrait dans une bâtisse d'un étage à peu près au milieu de la rue. Allie la grava dans sa mémoire avant de reculer et faillit bousculer Olga.

— Je reculais, juste au cas où elle aurait jeté un coup d'œil derrière elle. Je le fais souvent avant d'ouvrir ma porte d'entrée, expliqua-t-elle à Olga tandis que celle-ci esquissait des petits pas de danse pour se décaler. Donnons-lui quelques minutes, le temps de se poser, ajouta-t-elle avant de regarder autour d'elle. Je ne veux pas que des voisins curieux se questionnent. Deux inconnues qui suivent une

vieille femme dans la rue, ça leur paraîtra louche. Parle-moi de l'élection.

Pendant cinq minutes, Olga présenta à Allie les rudiments de la politique polonaise, interrompue par de fréquentes questions d'une utilité douteuse.

— OK, c'est suffisant, annonça Allie. Allons-y. Je compte sur toi pour nous faire entrer. Dis-lui qu'il s'agit de Poladski et de l'homme qui est venu lui parler. Et que j'écris un livre lié à cette histoire.

Olga n'eut pas l'air convaincue.

— OK. Et si elle refuse de discuter avec nous ?

— Demande-lui si je peux utiliser ses toilettes.

— Quoi ?

— Ça marche souvent, avec les femmes. Les hommes, ils te disent d'aller derrière un arbre. Les femmes, elles, ont pitié.

Olga secoua la tête en riant.

— Tu es une prof intéressante, Allie.

La maison d'Anna Mikolaska était un petit bungalow de brique qui aurait pu sortir d'un album pour enfants. La porte d'entrée était flanquée de deux fenêtres identiques et surplombée d'une lucarne sur le toit dotée d'un linteau gravé semblable à un œil. L'ensemble avait besoin d'un petit coup de peinture, mais le jardin était bien entretenu et coquet, avec des bordures où alternaient primevères et violettes. Un forsythia de belle taille habillait le côté de la maison telle une cascade jaune.

— Joli jardin, commenta Allie en attendant qu'Anna réponde à leur coup de sonnette.

Olga la salua chaleureusement quand elle ouvrit la porte. Anna Mikolaska avait de vifs yeux noisette comme ceux d'un corbeau, blottis au creux de ses rides du sourire. Des joues rebondies, des cheveux gris acier coiffés en chignon et quelques dents en moins. Elle répondit à Olga. Allie essayait de ne pas sourire comme une abrutie. Elle entendit le mot « Poladski » plusieurs fois et vit Anna froncer les sourcils.

— Dis-lui que c'est ma dernière chance de découvrir une vérité très importante, intervint Allie.

— J'ai compris, répliqua Olga sur un ton sec avant de poursuivre sa conversation.

Allie ne comprenait pas ce qui se passait et détestait ça. C'était le moment le plus crucial de toute cette aventure, et elle n'avait pas la moindre idée du contenu des échanges. Cela contredisait la façon dont elle définissait souvent son propre job : « Ce n'est pas pour travailler six jours par semaine qu'on me paie cher. On me paie cher pour les cinq minutes de discussion qui m'ouvrent la porte des gens, là où tout le monde serait resté sur le perron. » Cette fois-ci, ce n'était pas elle

qui menait la barque, et ça lui était insupportable.

Après un temps qui lui parut infini, Anna inclina la tête sur un côté et haussa les épaules. Elle recula d'un pas pour les laisser entrer. Allie la remercia d'un signe de la tête et tenta son unique mot en polonais : *« Dzięki »*.

Anna répliqua quelque chose, et Olga éclata de rire.

— Elle dit que tu n'es visiblement pas polonaise.

— Ben, j'ai essayé. Par politesse.

Elles suivirent leur hôtesse dans la cuisine. La pièce était juste assez grande pour une table et trois chaises disposées devant un papier peint criard avec des motifs de légumes, un lourd buffet en chêne et une série de placards. L'évier donnait sur le jardin arrière, où se trouvait un potager planté de jeunes pousses.

— Elle nous propose de nous asseoir et de nous offrir du thé, traduisit Olga.

Allie obéit en tâchant de patienter sagement pendant qu'Anna choisissait avec lenteur les bonnes tasses et soucoupes avant de préparer le breuvage. Elles finirent par être servies, et Allie demanda à Olga :

— Tu lui as dit que j'écrivais sur Poladski ?

Olga hocha la tête.

— OK, alors dis-lui que je sais qu'un certain Thomas est venu poser des questions sur sa famille. Demande-lui ce qu'elle lui a raconté. Précise bien que personne n'a rien fait de mal, mais que j'ai besoin de connaître les détails pour mon récit. Et ajoute que je sais à quel point tout cela doit être difficile pour elle. Est-ce qu'elle m'autorise à enregistrer ?

Elle sortit son dictaphone et l'agita devant Anna.

Le ton d'Olga était rassurant. Anna écouta, hocha la tête et attendit qu'Allie installe son enregistreur. Puis elle se lança dans une longue histoire sans prendre de pause. Olga essaya de garder le rythme, mais Allie voyait que c'était fatigant.

— Elle trouve ça bien que quelqu'un raconte enfin l'histoire de son village. Ce que les nazis ont fait était atroce, c'était un crime de guerre, mais personne ne s'intéresse à un petit bourg polonais perdu dans la forêt. Elle connaissait la famille qui a recueilli le bébé juif. C'étaient des gens bien. Le mari était meunier. Les gens des villages alentour lui apportaient leur grain à moudre. L'épouse était l'herboriste locale, très douée pour la médecine par les plantes. Un jour, Anna a eu une urticaire terrible, et cette femme lui a préparé un onguent à base de sauge et de pétales de souci qui l'a soignée très rapidement.

Elle reprit son souffle.

— Ils n'arrivaient pas à avoir d'enfants, malheureusement. Elle

multipliait les fausses couches. Alors ça leur a fait plaisir de sauver la vie de cette petite fille. Cette nuit-là, ils ont préparé leurs valises et sont partis. Anna ne savait pas ce qui leur était arrivé par la suite, jusqu'à ce que cet homme vienne la voir. Elle était triste d'apprendre qu'il avait perdu sa mère, mais heureuse de rencontrer ce jeune homme qui ressemblait beaucoup à son grand-père biologique, son grand-père juif. Elle lui a raconté l'histoire de sa famille à lui, qui était aussi une gentille famille, dévote et sérieuse, toujours prête à aider ses voisins même s'ils n'étaient pas juifs, ce qui explique que le meunier et sa femme avaient accepté de s'occuper de leur bébé.

Allie l'interrompit :

— Demande-lui s'il a parlé de Chaim Barak.

Olga coupa Anna pour lui poser la question.

— Il a dit à Anna qu'il avait découvert l'existence d'un survivant, Chaim Barak. Qu'il avait essayé de le contacter, en vain. Quand il est venu à Poladski, il n'a pas compris pourquoi le nom de Chaim Barak était inscrit sur la pierre commémorative. Anna lui a répondu qu'il était mort. Avec le reste de sa famille, dans la grange. Ce jeune homme était très insistant. Il répétait que Chaim Barak était bien vivant et multimillionnaire. Il avait tout un tas de photocopies avec lui. Il lui a montré un article de magazine qui racontait comment Chaim Barak, de Poladski, s'était caché dans un tas de fumier avant de s'enfuir. On voyait une photo de lui en uniforme, recevant une médaille des mains d'un général.

Anna s'arrêta pour plus d'effet dramatique et, quand Olga cessa de parler, elle éclata de rire. Puis elle reprit son récit, et Olga eut du mal à suivre.

— Anna lui a répondu que le fumier était vraiment très approprié, parce qu'il ne s'appelait pas Chaim Barak. Son nom était Szeloma Michnik, elle l'aurait reconnu entre mille. Il était dans sa classe à l'école. C'était bien lui sur cette photo, avec le général. On ne pouvait pas se tromper, avec son joli visage et ses sourcils de star de cinéma. Impossible de l'oublier. C'était lui, le traître. C'était lui qui avait acheté sa liberté en révélant aux nazis la cachette des juifs. Il les a emmenés jusqu'à la grange. Et ils y ont mis le feu, avec tout le monde à l'intérieur. Y compris des membres de sa propre famille : son père et ses deux sœurs. Il ne pensait toujours qu'à lui. Il se vantait qu'il deviendrait important, un jour. Il se fichait pas mal des autres.

À présent, des larmes roulaient sur ses joues.

— Voilà pourquoi les nazis ont incendié tout le village et massacré autant de gens. S'ils n'avaient pas su que des juifs se cachaient dans la grange, ils auraient fait comme à leur habitude, ils auraient traversé le village, tué ceux qu'ils croisaient. Ça aurait déjà été un massacre, mais ils auraient épargné les autres et n'auraient pas brûlé toutes les

maisons. Michnik n'a pas seulement trahi les juifs cachés. Il a détruit de très nombreuses vies. Anna a fait partie des rares villageois qui ont pu s'enfuir, ils connaissaient la forêt mieux que les Allemands. Mais elle a perdu des proches, ce jour-là. Son frère. Le garçon qu'elle devait épouser, ses deux meilleurs amis. Ce Thomas lui a raconté que Michnik était un homme riche, propriétaire de journaux et de magazines, qui dînait avec des personnalités politiques et des stars de cinéma.

Anna s'essuya les yeux d'un geste rapide et se moucha pendant qu'Olga traduisait.

— C'est un héros, paraît-il.

— Qu'est-ce que le jeune homme lui a dit, à ce propos ?

Anna soupira. Elle but une longue gorgée de son thé qui refroidissait.

— Il était choqué, répondit Olga. Il voulait simplement découvrir qui étaient ses parents. C'est pour ça qu'il avait essayé de rencontrer celui qui se faisait appeler Chaim Barak. Il pensait que, si celui-ci refusait de lui parler, c'était parce que c'était un égoïste qui ne pensait qu'à lui. Il ignorait que c'était l'homme qui avait livré toute sa famille aux nazis. Anna lui a demandé ce qu'il pouvait faire, s'il était capable de révéler toute la vérité sur son compte ? Il était démuni. Il n'avait pas ce genre d'influence. Mais il le lui ferait payer, tôt ou tard.

C'était une info en or, pensa Allie.

— Tu peux lui demander de répéter ça, juste pour que je sois sûre ?

Olga lui relaya la question, et Anna hocha vigoureusement la tête.

— Il a promis de faire payer Michnik pour sa trahison, tôt ou tard.

Allie avait une dernière question.

— Est-ce qu'elle connaît le nom de famille de Thomas ? Ses coordonnées ?

Olga transmit. Et Allie retint son souffle.

— Je savais que c'était trop beau, soupira Allie quand elles reprirent la route de Białystok. Comment est-ce qu'on va bien pouvoir trouver un Anglais qui s'appelle Thomas ?

— C'est facile, assura Olga. Fais-moi confiance. On a son prénom. On sait qu'il est anglais et à quelle date il est venu ici. On sait aussi où il logeait à Białystok. Il a dû donner son passeport à l'hôtel, ils auront une trace.

Allie était sceptique.

— On *croit savoir* où il dormait.

Elle repensa au moment où Olga avait énuméré à Anna tous les hôtels de Białystok. Le visage de son interlocutrice s'était éclairé

quand elle avait mentionné l'hôtel Branicki. Elle était presque certaine qu'il lui en avait parlé, au début de leur conversation. Elle s'en souvenait parce qu'il se trouvait dans la vieille ville et elle avait cru que son mari allait l'emmener là-bas pour leur vingt-cinquième anniversaire de mariage, mais il n'en avait rien fait. Au lieu de ça, ils étaient allés dans un refuge de chasseurs.

— Ça me paraît intéressant qu'il ait tenu à lui donner des informations personnelles au début de leur conversation, déclara Allie. Ensuite, quand il a appris la vérité sur Chaim Barak et Szeloma Michnik, il a pris soin de ne pas trop en révéler sur lui. Je me demande s'il n'était pas déjà en train d'échafauder un plan de vengeance contre Michnik.

— Ou plutôt contre Wallace Lockhart, non ? Celui qui était ton chef jusqu'à son supposé suicide ?

— Je suis contente que tu dises « supposé ». Quand sa fille m'a annoncé qu'elle était convaincue qu'il s'agissait d'un meurtre, je lui ai répondu qu'elle était folle. Qu'il n'avait pas supporté d'assister à la chute de son empire et à la honte qu'on découvre l'escroc qu'il était. Finalement, elle avait peut-être raison, reconnut-elle en levant les yeux au ciel. Oh bon sang, je déteste avoir tort !

Olga gloussa.

— Tu as peut-être tort, mais cette version-là est bien meilleure, non ?

— Pour une fois, c'est possible.

Quand elles approchèrent de la ville, Olga prit pitié d'elle.

— Et si je te déposais à ton hôtel ? Tu ne peux rien faire pour l'instant au Branicki et, si on se présente à deux, ce sera plus difficile pour moi de leur soutirer des infos, dit-elle avec un sourire doux. Les gens n'aiment pas avoir de témoins quand ils acceptent des pots-de-vin.

56

Allie avait l'impression que le papier portant l'adresse de Thomas Raventhorpe lui perçait un trou brûlant dans le cœur, à travers sa poche. Pendant son vol de retour depuis Varsovie, elle n'eut de cesse de le sortir et de scruter l'écriture appliquée d'Olga comme si elle pouvait y lire des conseils pour la suite de son enquête.

Elle avait décidé de revenir en catimini à Manchester en empruntant un vol commercial jusqu'à Heathrow, puis le train, plutôt que de passer par Genevieve. Elle n'était pas encore prête à lui parler. Rona revenait à la maison ce soir-là, elles auraient tout le week-end pour établir une stratégie d'action.

Dans le métro entre l'aéroport et la gare, Allie envisagea tout simplement de sauter dans un taxi pour se rendre chez Thomas Raventhorpe, au sud du fleuve. Mais elle n'était pas prête non plus pour cette conversation, voire cette confrontation. Il fallait qu'elle s'éclaircisse les idées.

Elle fut soulagée de rentrer chez elle après une semaine d'hôtels et de cafés de qualité variable. Allie se prépara un expresso et sortit dans le jardin pour évaluer ce qui avait changé en son absence. Le pieris était resplendissant avec ses éclosions de rouge, blanc et vert, le magnolia agitait toujours ses minces pétales dans la brise, rhubarbe et sauge commençaient à sortir, et tout avait besoin d'être désherbé. Elle s'assit sur le banc au fond du jardin et, pour se distraire, se demanda s'il fallait planter pour l'automne, étant donné que l'agent immobilier avait trouvé un acheteur potentiel.

Ça ne fonctionna pas. Le témoignage d'Anna lui tournait dans la tête, et elle n'arrivait toujours pas à savoir comment l'utiliser. À chaque fois qu'elle croyait être parvenue à la conclusion la plus juste, une voix dans son esprit la contredisait. Quelle que soit la direction qu'elle voulait prendre, cela signifiait se mettre dans le rôle du juge suprême. Elle était mal à l'aise.

Comme l'atmosphère du début de soirée fraîchissait, elle rentra, puis ressortit à pied jusqu'à la rue commerçante de Beech Road pour se ravitailler en légumes frais, fromages et poulet fumé du traiteur. Cette marche, quoique brève, débloqua quelque chose en elle et, à son

retour, elle s'installa devant sa machine à écrire pour commencer à raconter son histoire, le plus clairement possible à ses yeux. Elle savait, alors même que ses doigts pianotaient machinalement sur le clavier, que c'était provisoire. Mais c'était une façon d'ordonner les événements et de les hiérarchiser pour ensuite les tisser entre eux.

Quand Rona arriva peu après 20 heures, Allie se sentait plus calme même si elle ne voyait guère comment avancer. Dès que Rona fut entrée, elles se prirent dans les bras sans un mot. En inspirant l'odeur familière de sa compagne, Allie se sentit enfin chez elle. Quand elles finirent par se détacher l'une de l'autre, Rona dit :

— Laisse-moi sortir Germaine. Elle est dans la voiture. Je te voulais rien que pour moi pendant une minute.

Elles s'installèrent ensuite sur le grand canapé, chacune avec un verre de vin, Germaine entre elles.

— Raconte-moi tout, lança Rona.

Allie s'exécuta.

— Voilà, je ne sais pas quoi faire, conclut-elle.

Rona lui caressa la nuque.

— Voyons quelles sont les possibilités, proposa-t-elle.

— Il y a une version très simple de l'histoire : dire la vérité sur Ace Lockhart et ce qu'il a fait à Poladski. Laisser Thomas Raventhorpe en dehors de tout ça. Ça mettra Genevieve hors d'elle.

Rona laissa échapper un petit rire.

— Donc c'est un plus. Elle rend tout le monde complètement fou, en courant partout comme si elle était Ace et en faisant comme s'il n'y avait pas une fraude financière massive au cœur de tout ça. Je suis étonnée que le fisc ne lui soit pas encore tombé dessus.

— Je vois, mais je n'ai pas envie qu'elle reporte sa colère sur moi.

— C'est compréhensible. Bon, option suivante.

Allie remplit leurs verres.

— Il est possible que Thomas Raventhorpe ait tué Ace Lockhart.

— C'est une sacrée accusation. Comment ?

— Il aurait pu placer une gélule empoisonnée parmi les vitamines de Lockhart et attendre que ça fasse effet. Il n'aurait même pas eu à aller sur Ranaig, il aurait pu s'introduire dans un de ses bureaux. Même si Ace Media est sans doute plus sécurisé que Ranaig. Si c'est ce qu'il a fait, il aura un alibi parfait pour la mort de Lockhart. Par ailleurs, je pense que tout ce qu'il voulait c'était le tuer, peu importe quand.

— Ça aurait pu marcher ?

— Bien sûr. L'acide gastrique dissout la capsule en gélatine, le cyanure est absorbé par la paroi intestinale. Ça l'aurait tué très rapidement. Certainement en une heure. J'ai vérifié auprès de ce chimiste forensique sympa, à l'université de Strathclyde.

— Waouh, quel sang-froid ! Mais comment aurait-il pu s'y prendre ?

— Il est prof d'EPS, Rona. Il a pu apprendre à naviguer, s'il ne savait pas déjà le faire. L'avantage de Ranaig, c'est que quelque part il y aura une trace du bateau qu'il aura loué entre son retour de Pologne et la mort de Lockhart.

— Comment se serait-il introduit dans la maison ? Lockhart était parano, il devait sans doute avoir des caméras de sécurité et des alarmes partout, non ?

— Probablement. Ou peut-être qu'il croyait Ranaig suffisamment sécurisée en elle-même, perdue au milieu de l'Atlantique. Si je devais enquêter de ce côté-là, il faudrait que j'interroge le couple chargé de la surveillance de l'île.

— Et où se serait-il procuré du cyanure ?

Allie haussa les épaules.

— Il existe des moyens. Le cyanure de potassium est employé pour l'extraction de l'or et dans divers processus industriels. On peut le distiller à partir des noyaux d'abricot ou de pêche, ou des feuilles de laurier, apparemment. Ce n'est pas facile de s'en procurer, mais pas impossible. Il a sans doute voulu se servir du poison utilisé par les nazis pour tuer des millions de juifs ? Un genre de justice immanente.

— Ça va être sacrément difficile à prouver.

— Ce n'est pas le problème, Rona. La question, c'est de savoir si c'est la bonne chose à faire. Ace Lockhart était un homme détestable.

— Il t'a sauvée de la Stasi, répliqua Rona sur un ton calme.

— Seulement parce que ça l'arrangeait. Il ne voulait pas te perdre, toi. Rona, ce qu'on sait maintenant c'est qu'il a trahi ses amis et sa famille pour sauver sa peau. C'était une brute sans pitié, un patron qui exploitait ses employés et détruisait la vie des gens de façon moins évidente que dans les camps d'extermination nazis. Le dernier crime en date dont nous ayons connaissance, c'est qu'il a pillé des fonds de pension et laissé des gens sans le sou. Je ne suis pas sûre de vouloir traîner en justice celui qui nous a débarrassés d'Ace Lockhart.

— Et ne parlons pas de la fureur de Genevieve. Elle va l'anéantir pour tenter d'exonérer son père. Et Anna Mikolaska. Genevieve lui enverra toute la puissance d'Ace Media en l'accusant de mensonge et de dissimulation. Elle est désespérée, là. C'est impossible qu'elle laisse quiconque décrire son père comme un horrible personnage qui méritait de mourir.

Rona poussa Germaine par terre et attira Allie contre elle.

— La question centrale, c'est de savoir à qui cela profite d'accuser Thomas Raventhorpe ? Qui en retirerait quelque chose ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit la bonne question. On n'est pas en train de légitimer le meurtre, hein ? Qui sommes-nous pour décider

que des assassins ne devraient pas payer ?

— Allie, prends un tout petit peu de recul. On n'est pas sûres que ce soit un meurtrier. Peut-être que c'était vraiment un suicide. Ou que c'était un meurtre, mais qui n'a rien à voir avec Thomas Raventhorpe. Peut-être que la personne qui a envoyé ces messages à Lockhart était juste un cinglé qui cherchait à le déstabiliser.

C'était convaincant, pensa Allie. Elle avait eu le temps de se demander comment elle aurait agi, à la place de Thomas Raventhorpe. Découvrir cette vérité cachée sur sa famille et apprendre que l'homme responsable du massacre de ses parents était un héros de guerre décoré, doté d'un pouvoir immense dans son pays… quel effet cela faisait-il ? Elle aurait eu des envies de meurtre, elle le savait, bridées non par la moralité mais par des raisons pratiques. Chaque jour, voir les publications d'Ace Media s'étaler dans les kiosques à journaux et Ace Lockhart se pavaner dans la vie publique britannique. Comme une incarnation de la phrase de Faulkner : « Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé. »

Comment pouvait-elle le condamner, alors qu'elle aurait eu cette même réaction instinctive ? Malgré le fossé qui la séparait de ses parents, elle aurait eu envie de se venger contre quiconque les aurait tués de sang-froid. Qu'aurait-elle ressenti, si Ace Lockhart avait supprimé sa famille tout entière ?

La seule fois où elle avait été touchée par un meurtre, tout avait été très clair. Même si la dénonciation du tueur avait ruiné d'autres existences, aucune circonstance atténuante n'aurait fait hésiter Allie. Ici, c'était différent.

Allie poussa un soupir.

— Tout ce dont je suis capable, c'est me raccrocher à ce que je sais. Il faut que je lui parle. Je ne pourrai pas agir tant que je n'aurai pas entendu ce qu'il a à me dire. Et que je ne l'aurai pas poussé dans ses retranchements.

— C'est ce que tu fais de mieux, mon amour. Et tu as un excellent instinct. La preuve, tu m'as quand même choisie ! ajouta-t-elle en essayant d'apporter une pointe de légèreté dans cette conversation.

Allie gloussa.

— Je ne me rappelle pas avoir réellement choisi. C'est surtout que tu t'es imposée à moi, comme la météo ! Pas moyen d'y résister, dit-elle avant de pousser un soupir. Passons le week-end ensemble. Laissons ça reposer un peu.

Elles se redressa brusquement, manquant de renverser leurs verres de vin.

— Et si on allait danser ? La ville se réveille tout juste, on pourra être les deux vieilles fêtardes du coin !

Rona se leva et tira Allie du canapé.

— On va danser à en perdre la tête !

La chienne s'enfuit dans la cuisine, et elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre en riant.

— Oui, à en perdre la raison, murmura Rona dans l'oreille d'Allie. On sera les reines du monde.

Allie la serra fort contre elle.

— Pour une nuit, au moins.

57

Thomas Raventhorpe vivait au premier étage d'une maison edwardienne semi-mitoyenne rénovée, à Streatham. La bâtisse paraissait solide et bien entretenue. Le jardin de devant avait été transformé en parking bitumé où l'on pouvait garer deux petites voitures. Lundi en fin d'après-midi, Allie était juchée sur un muret près d'un arrêt de bus, sur le trottoir d'en face. Elle savait grossièrement à quoi ressemblait Raventhorpe, mais pas dans les détails. Elle n'avait pas d'informations sur son heure de retour de l'école, mais au moins un enseignant d'EPS ne restait pas dans la salle des profs à corriger des devoirs après les cours.

Les bus allaient et venaient, et son refus de monter lui valut quelques regards interloqués. Elle avait passé le week-end avec Rona, à faire ce qu'elles avaient toujours aimé : danser, marcher dans les collines du Derbyshire, jardiner, bien manger, se soûler légèrement et profiter de la présence de l'autre. Cela avait été le meilleur remède possible à l'anxiété d'Allie.

Un peu après 18 heures, un homme remonta la rue depuis High Road, sac de sport à l'épaule. Il correspondait à la description qu'elle avait de Raventhorpe, mais c'était le cas d'un homme sur six parmi ceux qui étaient passés dans la rue en une heure. La différence c'était que, lui, il venait de quitter le trottoir pour monter les marches du perron où vivait Thomas Raventhorpe.

Allie bondit du muret et esquiva les voitures pour traverser à temps et arriver sur le seuil au moment où l'homme fermait la porte. Elle monta les marches en courant et, avec un grand sourire, lança :

— Thomas ? Thomas Raventhorpe ?

Il se retourna, l'air interrogateur. Il était beau : traits réguliers, yeux enfoncés, épaisse chevelure sombre.

— Je suis désolé, je ne…

— On ne se connaît pas. Je m'appelle Allie Burns. J'ai rencontré Anna Mikolaska récemment, et elle m'a suggéré de venir vous parler.

Mentionner Anna pour construire un pont.

— Je ne comprends pas. Me parler de quoi ?

— Pardon, j'aurais dû le dire : je suis journaliste. J'écris un article

sur le massacre de Poladski. Anna m'a recommandé de vous parler de la mort de votre famille.

Avancer sur ce pont en gardant un sourire rassurant plaqué sur le visage.

— Je ne sais pas…

— Si ce n'est pas le bon moment, je peux revenir. Je pense seulement qu'il est important de nommer les coupables. Et qu'on se rappelle à quel point le vernis de la civilisation est fin. Si on oublie le passé, il peut se répéter très facilement. Personne ne veut d'un nouveau Poladski. Ni d'autres massacres comme celui-là.

Un soupçon de culpabilité et d'obligation, toujours un bon mélange.

— Je suppose…

— Vous pouvez m'aider à toucher les gens, à travers mon article. Ça ne prendra pas longtemps, promis.

Mensonge, mais qui allait lui en vouloir ?

— Personne ne devrait endurer ce que votre famille a vécu, insista-t-elle.

Il capitula.

— OK. Entrez, alors.

Il la mena à l'étage où il déverrouilla une porte sur le palier. Il n'y avait pas de hall d'entrée, ils arrivèrent directement dans son salon. Un canapé, une table à manger et quatre chaises, un système stéréo avec des enceintes de la taille de petits réfrigérateurs, du matériel de sport dans un coin : une crosse de hockey, des raquettes de tennis, badminton et squash, une autre crosse, plus longue, et une planche de surf. Un maillot de rugby de l'équipe d'Angleterre, encadré, était accroché au mur, avec un autographe indéchiffrable. Un pantalon de survêtement avait été jeté sur une chaise, et une série de baskets était alignée près de la porte. Mais l'appartement était propre, sans détritus partout, contrairement à ceux de la plupart des jeunes hommes qu'elle avait connus. Pas de cannettes de bière ni de cartons à pizza, pas de cendriers débordants ni de plats en alu à emporter. Il lui adressa un sourire d'excuse.

— Désolé, c'est pas très accueillant, je sais.

— C'est bien. Vous devriez voir ma maison quand je n'attends personne. Ou, au contraire, il ne vaut mieux pas.

— Est-ce que vous voulez vous installer à table ? C'est plus facile si vous avez besoin de prendre des notes, il me semble ?

Il s'affaira avec les chaises, en tira une pour elle, puis resta planté, bras ballants.

— Vous voulez du thé, ou quelque chose ?

Maintenant qu'ils se trouvaient chez lui, il devenait de plus en plus nerveux.

— Non, merci. J'ai juste quelques questions. Ça vous ennuie si j'enregistre vos propos, pour m'assurer que j'ai bien tout noté ? Mon écriture fait toujours rigoler mes collègues.

— Ça ne me gêne pas, répondit-il en s'installant en face d'elle. Je ne sais pas trop ce que je peux apporter à votre article. Je veux dire, Poladski, c'était une vingtaine d'années avant ma naissance, je n'ai pas connu les gens qui sont morts là-bas.

— Je comprends. Anna m'a raconté comment vous aviez découvert votre lien avec Poladski, mais est-ce que vous pourriez me le dire avec vos propres mots ?

— En novembre dernier, ma mère était mourante, d'un cancer. Elle a tenu à m'avouer la vérité sur mon passé. Je ne savais pas du tout de quoi elle parlait. Je connaissais l'histoire de sa famille qui avait fui les nazis et s'était réfugiée en Allemagne. Mais elle m'a appris qu'elle n'était pas leur fille. Que sa vraie famille était juive et que seule la chance aurait pu les sauver, ils le savaient. Alors ils l'avaient donnée.

— Ça a dû être très dur pour eux.

— Ils voulaient qu'elle vive. C'était plus important à leurs yeux que de l'élever dans la religion juive. Après la guerre, des années plus tard, elle a souhaité savoir si ma famille biologique avait survécu. Elle a effectué quelques recherches, et c'est là qu'elle a découvert le massacre. Elle a compris alors que ses parents étaient morts, parce qu'ils étaient allés dans la grange, expliqua-t-il avec de l'émotion dans la voix. Vous avez entendu parler de la grange ?

— Oui, c'est horrible. Est-ce qu'elle a découvert autre chose ?

Il hocha la tête et se leva.

— Une minute, dit-il en quittant la pièce avant de revenir avec une enveloppe marron format A4. Elle est tombée par hasard sur un article de magazine au sujet d'Ace Lockhart, vous connaissez ? C'est le titre qui a retenu son attention.

Il sortit un petit tas de coupures de presse et tendit la première à Allie.

LE RESCAPÉ POLONAIS DEVENU MAGNAT DE LA PRESSE.

C'était une reprise du mythe originel d'Ace Lockhart : Chaim Barak caché dans le tas de fumier pour échapper aux nazis, fuyant pour rejoindre l'armée polonaise, recevant la médaille de la bravoure à Monte Cassino. Et la suite. Il y avait des photos : Lockhart avec sa médaille, Lockhart au lancement de Pythagoras, Lockhart avec sa femme et la petite Genevieve bébé. Elle le regarda dans les yeux.

— Pas étonnant que vous ayez eu envie de le rencontrer.

— Oui. J'ai pensé qu'il était le seul à pouvoir me parler de ma famille. Comment ils vivaient. Peut-être même comment ils étaient morts. Alors j'ai écrit à Mr Lockhart, dit-il d'une voix qui suintait le

mépris. Je lui ai envoyé des courriers à toutes ses adresses. Londres, Glasgow, même son petit îlot ridicule. Je lui ai écrit trois fois. Je n'ai pas reçu la moindre réponse.

— Ça a dû être frustrant.

— Oui. J'ai donc décidé de me rendre à Poladski pour voir s'il restait des survivants de cette époque, poursuivit-il, une expression peinée sur le visage. Tout ce que je voulais, c'était trouver quelqu'un qui pouvait me parler de mes grands-parents.

— Que s'est-il passé ?

— Est-ce que vous y êtes allée ? Est-ce que vous avez vu la pierre, le monument aux morts ?

— Oui. Je sais ce que vous avez vu.

— Je n'arrivais pas à comprendre. Le nom de Chaim Barak gravé dessus ? Parmi les morts ? J'ai pensé que c'était une erreur. Et que dans ce cas il fallait la rectifier, dit-il en secouant la tête. Il y a deux cottages, le long de la route. J'avais engagé un enseignant du coin pour me servir d'interprète, et il a demandé au couple qui vivait là s'ils étaient originaires du village, mais ils n'étaient pas de là-bas et n'avaient jamais entendu le nom de Chaim Barak. Par contre, ils lui ont parlé d'Anna. Donc on est allés à Krynki, il a posé quelques questions, et on l'a trouvée.

— Elle est adorable. Je ne sais pas comment elle a pu supporter de reconstruire sa vie après ce qui s'est passé.

— Je sais. Je l'ai interrogée sur Chaim Barak, et elle m'a répondu qu'il était mort dans la grange. Alors je lui ai montré l'article sur Lockhart. Évidemment, elle ne comprenait pas la langue, mais elle m'a dit sans hésiter que ce n'était pas Barak. J'ai d'abord pensé qu'il y avait eu une erreur de traduction, mais on a tout repris depuis le début. Aucun doute. L'homme sur la photo n'était pas Chaim Barak, mais un certain Szeloma Michnik. Bizarre, non ? Ensuite, c'est devenu carrément n'importe quoi. Elle m'a expliqué que Szeloma Michnik n'avait pas juste échappé au massacre, mais que c'était lui qui avait mené les nazis jusqu'à la grange. Ce… cette ordure a tué ma famille. Et volé le nom d'un mort pour être sûr de ne jamais être accusé.

Il n'y avait rien de feint dans la compassion qu'afficha Allie.

— J'imagine que vous étiez vraiment bouleversé.

— J'étais atterré. Non seulement Michnik n'avait pas été jugé pour ses actes, mais il avait utilisé les événements de Poladski comme tremplin de son succès. J'étais écœuré.

Sa voix se brisa.

— Alors vous avez décidé de le faire payer.

Ce n'était pas une question, juste une affirmation compatissante.

Il détourna les yeux.

— Je suis prof de gym, pas ninja. Comment je m'y serais pris ?

— Je n'en suis pas sûre. Et les éventuelles preuves ne seraient pas concluantes, de toute façon.

Voilà, ils y étaient arrivés. Raventhorpe paraissait ahuri. Trop pour lui demander de couper l'enregistrement. Allie baissa la voix pour un maximum de compassion.

— Thomas, je crois que vous aviez déjà pris votre décision, au moment où vous étiez encore auprès d'Anna. Sinon pourquoi vous ne lui avez pas donné vos coordonnées ? C'est votre seul lien avec votre passé, et vous ne lui laissez aucun moyen de vous contacter ? Pour moi, ça n'a pas de sens.

Il ouvrit la bouche, puis la referma. Enfin, il répondit :

— Sur le moment, j'étais tellement estomaqué, je ne raisonnais pas correctement. J'ai… J'ai voulu lui écrire, mais j'étais occupé.

Allie éteignit ostensiblement l'enregistreur. Du moins, celui qui était posé sur la table. Son appareil de secours, dans son sac, continuait de tourner.

— Ça reste entre vous et moi, Thomas. Je pense que vous avez choisi de faire payer à Wallace Lockhart ce qu'il a infligé à votre famille. Et aux autres juifs de Poladski. Vous vous êtes rendu à Ranaig et avez trouvé le moyen de mettre du cyanure dans ses vitamines. Après, vous avez attendu.

Il lâcha un petit rire qui se voulait moqueur. Son visage était rosi de sueur, alors que la pièce était fraîche. Il se tordait les doigts compulsivement.

— Comment osez-vous ? C'est complètement fou.

— Je suis d'accord, mais ça a marché. Comme je l'ai dit, les preuves ne seront pas concluantes. J'imagine que vous avez loué un bateau quelque part sur la côte ouest, mais ça ne prouve rien sinon que vous êtes un peu fêlé et aimez naviguer dans les eaux agitées de l'Atlantique, au tout début du printemps. Je ne sais pas où vous vous êtes procuré le cyanure, mais de toute évidence vous êtes prévoyant, et ce serait compliqué même pour la police de suivre cette piste. Comment je m'en sors, jusque-là ?

Raventhorpe secoua la tête.

— C'est n'importe quoi, répliqua-t-il. Je ne sais pas pourquoi vous m'accusez de ça, je pourrais vous poursuivre pour diffamation.

— Bonne chance. Sans témoins, c'est impossible à prouver. Mais c'est inutile de me menacer, dit Allie qui prit conscience qu'elle était parvenue à une décision. Écoutez, je vais être franche avec vous. En venant ici, je ne savais pas ce que j'allais faire. Je suis journaliste depuis une douzaine d'années maintenant et je cerne assez bien les gens. Je croyais avoir décidé quel article j'allais écrire, à l'issue de notre entretien. Et finalement, je n'ai plus du tout l'intention d'écrire quoi que ce soit qui fasse de vous un suspect pour meurtre. L'enquête

a conclu que la mort de Lockhart était un suicide. Pour contrer cela, il faudrait des preuves accablantes. Je n'ai pas l'intention de sous-entendre que la police s'est trompée.

Il la regarda avec dureté.

— Pourquoi vous feriez ça ? Je croyais que, vous autres, tout ce qui vous intéressait c'étaient les gros titres et les révélations ?

— Dévoiler la vérité sur Ace Lockhart est une révélation bien assez importante, croyez-moi. Je ne cautionne pas ce que vous avez fait. Mais, à ce qu'on dit, la revanche est une forme de justice sauvage. Et parfois je pense que, quand la loi nous laisse tomber, c'est tout ce qui nous reste.

Ils se regardèrent, prenant la mesure de cet instant. Raventhorpe brisa le silence.

— Vous êtes sincère ?

Allie hocha la tête.

— À condition que je puisse utiliser votre histoire et celle de votre famille dans mon article. Je l'écrirai de façon à ne pas vous exposer, vous avez ma parole.

Il détourna les yeux. Selon elle, il pesait des options qui n'existaient pas. Elle l'avait poussé dans ses retranchements, mais c'était probablement la situation la plus confortable pour lui.

— Comment est-ce que je peux être sûr que vous tiendrez parole ? demanda-t-il en scrutant le mur.

— Vous ne pouvez jamais être sûr de rien. Mais j'ai travaillé pour Ace Lockhart pendant cinq ans, suffisamment longtemps pour savoir que le monde est meilleur sans lui. Je fais partie des gens à qui il a volé un fonds de pension. À l'époque où il a racheté le *Sunday Globe*, j'avais le job de mes rêves. Au fil des années, ce job a été détruit. Le plaisir et la fierté que j'avais à exercer mon métier se sont effrités. Donc je ne lui suis redevable de rien.

— Je vois, dit-il lentement. Je ne connais pas grand-chose au journalisme, mais je crois que vous allez avoir besoin de plus de détails sur mon séjour à Poladski et ce que ça a signifié pour moi, non ?

— Oui. Pas aujourd'hui, parce qu'on a tous les deux beaucoup d'éléments à digérer. Mais bientôt, oui.

— Disons dans un mois. Si personne ne vient frapper à ma porte en hurlant au meurtre, je saurai que vous avez tenu parole et je coopérerai. D'accord ?

Elle l'appréciait de plus en plus.

— Les gens ne risquent pas de se désintéresser de Lockhart de sitôt. Oui, c'est d'accord.

Ils échangèrent une poignée de main.

Serrer la main d'un tueur, ce n'était pas ce qu'elle avait prévu pour

sa fin de journée. Mais, à sa grande surprise, cela lui convenait.

58

Allie réussit à attraper le dernier train pour Manchester. Elle n'avait pas pu appeler Rona en route, parce que le réseau de son mobile n'était pas assez puissant. Par ailleurs, elle ne voulait surtout pas que des passagers du train puissent entendre ce qu'elle avait à dire.

Dès qu'elle entra dans la maison déserte, elle se versa un grand Ardbeg et se lova sur le canapé avec le téléphone. Rona répondit immédiatement.

— J'essayais de ne pas m'inquiéter, dit-elle. Je devrais être habituée au silence radio, depuis le temps.

— J'ai horreur de te stresser, mais ça me plaît que tu te préoccupes encore de moi. Désolée de ne pas t'avoir appelée avant de monter dans le train, mais je l'ai attrapé de justesse.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— Je pense que c'est lui et que ça ne servirait à rien ni à personne d'essayer de le prouver.

— Waouh ! Tu as l'air sûre de toi, ma chérie.

— Oui. Je vais en tirer un article fantastique et révéler le monstre qu'était Lockhart. Je comprends ce qui a poussé Raventhorpe et je ne peux pas, au plus profond de moi, le blâmer pour avoir organisé son propre procès de Nuremberg. Je vais m'appuyer sur lui pour l'aspect humain, mais sans sous-entendre le moins du monde qu'il soit impliqué dans sa mort. Ça ne plaira pas à Genevieve, mais même elle n'est pas en mesure de modifier le verdict de la police par sa seule volonté.

Rona gloussa.

— Genevieve passe déjà une bien mauvaise journée. Un problème de plus ou de moins, elle ne le remarquera pas.

— Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Beaucoup de choses. Du lourd, répondit Rona en ménageant clairement ses effets.

— Arrête de faire durer le suspense et raconte-moi.

— Ça a été l'enfer au bureau aujourd'hui. D'abord, on nous a annoncé que les banques avaient mis Ace Media sous tutelle jusqu'à ce

qu'ils aient trouvé un acheteur. Dès 10 heures, ça grouillait de types en costume gris avec leurs calculs d'épicier, exigeant des réponses à toutes leurs questions. Ensuite, il y a eu une réunion extraordinaire du conseil d'administration. Il paraît que ça a été houleux.

— Je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— D'après la version que j'ai entendue, ils ont annoncé sans détour à Genevieve que tant que la succession ne serait pas actée, personne ne pouvait voter à la place d'Ace. Ensuite, ils ont voté son éviction du conseil d'administration principal, de Pythagoras.

— Bon sang, ça va faire mal. Pythagoras, c'était son bébé. Quand j'étais à Berlin avec elle, elle n'a pas arrêté de répéter qu'ils contribuaient énormément à l'entreprise.

— Allie, ils lui ont confisqué tous ses jouets.

— Comment a-t-elle réagi ?

— D'après ma source, les noms d'oiseau ont fusé. Elle leur a balancé qu'ils n'étaient qu'une bande de vieux branleurs qui ne servaient à rien. Entre autres choses. Mais ils sont restés droits dans leurs bottes, il faut leur reconnaître ça. Elle a vidé son bureau sous l'œil des vigiles de sécurité, et ils l'ont escortée vers la sortie. Quand elle a demandé où était sa voiture, ils ont répondu que celle-ci appartenait à l'entreprise. Elle a dû attendre dans le hall que le Gros Bob, à la sécurité, lui appelle un taxi. Tout à coup, la moitié de la salle de rédac a éprouvé un besoin urgent de passer par le hall.

— Pour se rendre au pub et fêter ça, probablement.

— Personne n'est d'humeur festive, Allie. Les gens ont peur de perdre leur emploi. Trouver un acheteur ne va pas être une mince affaire. Le seul qui en a les moyens, c'est Rupert Murdoch, et même la cabale corrompue de Thatcher n'aura pas la capacité de soumettre ça aux instances de régulation. Beaucoup de journalistes s'inquiètent de ne plus jamais écrire, ni se faire rembourser leurs frais. Techniquement, je suis toujours à l'essai. Il se peut que je prépare ma valise et que je revienne à la maison du jour au lendemain.

— Ce ne serait pas si terrible, si ? dit Allie sur un ton enjôleur pour masquer un moment d'incertitude.

— J'adorerais revenir avec toi dans notre agréable maison, mais je ne te cache pas que je serais déçue de perdre ce job. Je commence tout juste à prendre mes marques. Mais on ne mourra pas de faim, Allie. On est trop bonnes pour devenir fauchées.

Songeant à leur emprunt immobilier et à leurs frais fixes, Allie ne se sentait pas aussi optimiste que Rona.

— Ouais, on se débrouillera.

— Ce sera beaucoup plus difficile pour Genevieve. Pendant qu'elle attendait son taxi, une équipe du service de répression des fraudes de

la Strathclyde Police est arrivée pour l'emmener au commissariat afin de l'interroger.

— Tu plaisantes ? Ils l'ont arrêtée ?

— Pas encore. Elle les « assiste dans leur enquête » pour l'instant. Mais au *Clarion* ils seront nombreux à vouloir lui coller toute la merde sur le dos pour assurer leurs arrières.

— Intéressant choix de métaphore, commenta Allie en éclatant de rire.

— Oh ! tais-toi, Margaret Atwood. Tiens au fait, j'ai oublié de te prévenir, la cerise sur le gâteau : l'*Evening Times*, qui a de meilleurs contacts que nous à la mairie, a publié un article ce soir annonçant que la municipalité avait lancé une action d'expulsion à Voil House. Donc elle va se retrouver non seulement sans emploi mais sans domicile.

— Bah, elle retombera sur ses pattes. Ces gens-là rebondissent toujours. Elle trouvera un vieux pour l'entretenir, à la place de son père.

— Probablement. Allie ? reprit Rona sur un ton hésitant. Tu sais, ce que tu as dit après Hillsborough ? Que tu ne pensais plus pouvoir continuer comme ça ? Tu étais sérieuse ? Même après avoir sorti un sujet aussi canon que celui-ci ? Parce que l'excitation est incomparable, non ?

— J'étais sérieuse, Ro.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

Allie sourit.

— Je ne sais pas encore. Mais, quoi que je fasse, je casserai la baraque.

14 MAI 1989

PERTES ET PROFIT

Comment un laboratoire pharmaceutique met des vies en danger pour de l'argent

Par Alison Burns

Un laboratoire pharmaceutique délocalise ses essais cliniques derrière le Rideau de fer pour échapper aux contrôles britanniques.

Zabre Pharma teste actuellement Zarovir, un traitement destiné à ralentir la transformation du virus mortel du VIH en SIDA.

Des malades désespérés sont prêts à débourser des sommes énormes pour un remède prometteur. Si un médicament comme Zarovir s'avérait concluant, ce serait une mine d'or pour les fabricants.

Les essais ont initialement commencé à Édimbourg – connue pour être la capitale européenne du SIDA – mais des proches du dossier ont rapporté plusieurs cas de décès.

L'un des médecins impliqués dans cet essai, qui tient à conserver son anonymat, déclare : « Zabre a averti que c'était prévisible, parce que le VIH/SIDA affaiblit considérablement l'organisme. Par ailleurs, le labo prétend que les patients concernés n'auraient pas respecté correctement le protocole. Je leur ai dit qu'il fallait arrêter le test et j'ai retiré mes patients. »

Mais le test s'est poursuivi. Il a simplement été déplacé en Allemagne de l'Est, où le gouvernement tient fermement la bride aux patients, dans les services hospitaliers.

Wiebke Neumann est l'une des chercheuses travaillant en Allemagne de l'Est. Elle a risqué sa vie pour faire sortir des documents clés prouvant ses déclarations, malgré le contrôle de la Stasi (la police secrète est-allemande). Elle a révélé qu'en cas d'effets secondaires les patients étaient retirés du test et remplacés par de nouveaux candidats.

(Suite p. 4.)

6 JUIN 1989

LE PLUS SOMBRE SECRET D'ACE LOCKHART

Par Alison Burns

Le magnat de la presse Wallace dit « Ace » Lockhart, tombé en disgrâce, n'a pas seulement détourné des fonds de pension : il a dissimulé un acte bien plus abominable.

Il a volé l'identité d'un défunt et a vécu dans le mensonge pendant près de cinquante ans pour camoufler cette consternante vérité.

Il a toujours prétendu avoir échappé à un peloton d'exécution nazi en se cachant dans un tas de fumier avant de rejoindre l'armée polonaise et de se voir décerner une médaille à Monte Cassino. Mais la réalité est tout autre.

Quand les habitants apprirent que les nazis étaient en route vers le minuscule village polonais de Poladski, quarante-neuf juifs vivant là se tapirent dans une grange perdue en pleine forêt.

L'un d'eux, un jeune homme du nom de Szeloma Michnik, a mené les nazis jusqu'à la grange en échange de sa liberté. Les envahisseurs allemands y ont mis le feu, avec tout le monde à l'intérieur.

Les rares rescapés furent fusillés.

Les nazis retournèrent au village, massacrèrent le reste de la population par vengeance, puis rayèrent Poladski de la carte.

Pour échapper aux conséquences de sa trahison, Michnik prit le nom de Chaim Barak, l'un des jeunes qui avaient péri dans la grange. Plus tard, il changea son nom en Wallace Lockhart.

Thomas Raventhorpe, vingt-sept ans, a perdu ses grands-parents ce jour-là : « Michnik m'a volé mon histoire familiale. Ma mère a réchappé au pogrom parce qu'elle était bébé. Ma grand-mère l'a confiée à un couple catholique qui a fui jusqu'en Allemagne.

« Je dois la vie à la gentillesse de ce couple, mais j'ai perdu toute connexion avec mes véritables racines. Michnik – ou Lockhart si vous préférez – aurait dû payer pour ses actes. Je lui en veux de s'être suicidé alors que ses crimes sont gravés à jamais. À cause de lui, mes grands-parents n'ont pas eu le choix. »

L'une des rares survivantes du massacre de Poladski, Anna Mikolaska, soixante-douze ans, se souvient en détail de ce jour où les Allemands sont arrivés. (Suite p. 2.)

25 JUILLET 1989

L'HÉRITIÈRE DE LOCKHART INCULPÉE POUR FRAUDE

D'après la police, Genevieve Lockhart serait impliquée.

L'enfant unique du magnat de la presse tombé en disgrâce, Wallace « Ace » Lockhart, a été inculpée pour fraude répétée.

Lockhart a préféré se donner la mort en avril plutôt que

d'assister à l'effondrement désastreux de son empire. Il a volé quatre cents millions de livres aux fonds de pension d'Ace Media et a multiplié les « emprunts » non autorisés en faveur de l'entreprise.

De récentes révélations, indiquant qu'il avait trahi des dizaines de juifs polonais pendant la guerre, ont fini de ternir sa réputation.

Genevieve Lockhart, trente et un ans, était à la tête de Pythagoras Press, la maison d'édition scientifique appartenant à l'entreprise. Depuis la mort de Lockhart, il est apparu que cette affaire florissante reposait sur des travaux scientifiques pillés en Allemagne par son père à la fin de la guerre. Il publiait également des biographies flatteuses de nombreux dirigeants soviétiques embellissant leurs passés troubles.

Genevieve Lockhart sera entendue en audition préliminaire par le tribunal du shérif de Glasgow demain.

10 NOVEMBRE 1989

LIBERTÉ !

LE MUR DE BERLIN EST TOMBÉ

Des milliers de personnes fuient la tyrannie de la RDA

Les habitants d'Allemagne de l'Est ont afflué vers le mur de Berlin hier soir, après que des brèches ont été ouvertes par les citoyens des deux côtés, dans cette ville divisée depuis 1961.

Des célébrations ont éclaté partout dans les rues tandis que des Allemands de l'Est fuyaient leurs vies gouvernées par les restrictions du régime soviétique.

Cet afflux massif a fait suite à l'annonce par Günter Schabowski, fonctionnaire est-allemand, assurant que des relocalisations permanentes seraient disponibles à tous les checkpoints, avec effet immédiat.

Cette marée humaine a pris les autorités par surprise quand la foule a afflué vers le Mur, après l'annonce de la nouvelle sur la chaîne d'information de RFA, diffusée des deux côtés du Mur.

À 23 heures, tous les checkpoints avaient été ouverts, et des

graffitis commençaient à apparaître le long de ce mur de près de cent soixante kilomètres. Tout le monde s'est mis à danser et à chanter, ou à se prendre dans les bras. Il flottait dans l'air un esprit de liberté. (Voir photos pp. 4, 5, 6.)

REMERCIEMENTS

La mémoire est une chose étrange. Chacun construit sa mythologie personnelle et, plus on vieillit, plus les gens susceptibles de nous contredire deviennent rares. Écrire un roman situé dans un passé récent m'a fait prendre conscience de l'inexactitude de mes propres souvenirs. Plus encore que pour mes autres livres, pour la série des Allie Burns il a fallu que je m'appuie sur des ouvrages, des archives de journaux, mais surtout des ressources humaines.

J'ai recueilli des informations éparses auprès de nombreux amis, mais je suis particulièrement reconnaissante envers Dame Mariot Leslie, ancienne ambassadrice britannique pour l'OTAN ; Bridget Kendall, directrice de Peterhouse College, Cambridge, et ancienne correspondante diplomatique de la BBC ; Allan Little, journaliste, producteur et ancien envoyé spécial de la BBC ; et Niamh Nic Daeid, professeure de sciences médico-légales à l'université de Dundee. Ils ont tous généreusement partagé leur temps et leurs souvenirs. Le documentaire de la BBC *Choose Life : Edinburgh's Battle Against Aids* a constitué une inestimable ressource, tout comme la collection de journaux de la National Library of Scotland, dont le personnel se met toujours en quatre.

Toutes les erreurs viennent de moi…

J'ai la chance d'être accompagnée par une équipe de choc. Jane Gregory, mon agente sur trente-six de mes trente-sept romans, et ses collègues chez DHA s'occupent merveilleusement bien de mon travail. Mes éditrices – Lucy Malagoni chez Little, Brown, avec l'aide d'Amy Hundley chez Grove Atlantic et Stephanie Glencross chez DHA – m'aident toujours à améliorer mes livres. Anne O'Brien continue de corriger mes manuscrits avec une minutie suprême et le sens de l'humour. Depuis la maquette jusqu'au marketing et à la vente, avec Little, Brown, je sais que *1989* aura le meilleur avenir possible. Mon agente, l'incomparable Laura Sherlock, s'assure que mon agenda est bien rempli, et ma famille l'en remercie !

J'aimerais également rendre hommage à Thalia Proctor, qui aurait travaillé sur ce livre si elle n'avait pas disparu prématurément cette

année. J'ai côtoyé Thal pendant plus de vingt-cinq ans, d'abord en tant que libraire passionnée, et plus tard en tant que collègue éditrice. C'était une personnalité unique, solaire, et elle manque à tous ceux qui l'ont connue au sein de la communauté du roman noir.

Jouer et traîner avec mes compagnons musiciens du groupe Fun Lovin' Crime Writers – Luca Veste, Stuart Neville, Doug Johnstone, Chris Brookmyre et Mark Billingham – compte parmi mes plus beaux souvenirs de ces dernières années. Merci, les gars !

Enfin, je remercie ma compagne, Jo Sharp. Non seulement elle me soutient en permanence, mais elle me fait réfléchir, elle me fait rire et elle me rend fière. Elle vient d'être nommée Geographer Royal of Scotland, bon sang ! Pas mal, non ? Cela explique peut-être qu'elle me retrouve toujours, même quand je suis perdue.

MON TOP 40 DE 1989

Dans le désordre, voici la playlist de quarante titres que j'ai utilisée pour me plonger dans l'univers de *1989*. Ce sont plus particulièrement les choix d'Allie, pas entièrement les miens, et ils débordent un peu de la décennie.

J'espère qu'ils vous mettront dans l'ambiance du livre.

1. *The Only Way Is Up* – Yazz & the Plastic Population
2. *A Little Respect* – Erasure
3. *Love Is a Stranger* – Eurythmics
4. *Orinoco Flow* – Enya
5. *Somewhere in My Heart* – Aztec Camera
6. *Blue Monday* – New Order
7. *Every Day is like Sunday* – Morrissey
8. *I Want Your Love* – Transvision Vamp
9. *Fast Car* – Tracy Chapman
10. *I Don't Want to Talk About It* – Everything but the Girl
11. *Sisters Are Doin' It for Themselves* – Eurythmics & Aretha Franklin
12. *Real Gone Kid* – Deacon Blue
13. *Ride on Time* – Black Box
14. *I Drove All Night* – Cyndi Lauper
15. *Cübik* – 808 State
16. *Suspicious Minds* – Fine Young Cannibals
17. *Wrapped Around Your Finger* – The Police
18. *Stop !* – Erasure
19. *Would I Lie to You ?* – Eurythmics
20. *I Wanna Dance with Somebody* – Whitney Houston
21. *Brilliant Disguise* – Bruce Springsteen
22. *Crockett's Theme* – Jan Hammer
23. *Where the Streets Have No Name* – U2
24. *Letter from America* – The Proclaimers
25. *Luka* – Suzanne Vega
26. *What Have I Done to Deserve This* – Dusty Springfield & Pet

Shop Boys

27. *Don't Leave Me This Way* – The Communards
28. *Radio Free Europe* – R.E.M.
29. *Nothing's Gonna Stop Us Now* – Starship
30. *Walk like an Egyptian* – The Bangles
31. *Come On Eileen* – Dexys Midnight Runners
32. *Dancing in the Dark* – Bruce Springsteen
33. *The Whole of the Moon* – Waterboys
34. *I'm Gonna Be (500 Miles)* – The Proclaimers
35. *Pull Up to the Bumper* – Grace Jones
36. *The Boys of Summer* – Don Henley
37. *What's Love Got to Do with It ?* – Tina Turner
38. *Brass in Pocket* – The Pretenders
39. *Graceland* – Paul Simon
40. *Let's Dance* – David Bowie

TITRE ORIGINAL : 1989

Traduction française : PERRINE CHAMBON

© 2022, Val McDermid.

© 2025, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-2071-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.